Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION
BOURSE

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE – N° 13012 – 4,50 F — Fondateur : Hubert Beuve-Méry — Directeur : André Fontaine — SAMEDI 29 NOVEMBRE 1986

La mort de SALT 2

M. Reagan, qui avait déjà bien assez d'ennuis avec le scandale des ventes d'armes à l'Iran, vient d'aller au-devant d'emberras supplémentaires en prenant une mesure qui ne pourra que choquer la majorité démocrate du Congrès et aussi ses alliés européens. En décidant la mise en service, le vendredi 28 novembre, d'un nouveau bombardier B-52 équipé de missiles de croisière sans compenser par une réduction dans un autre domaine cette augmentation de l'arsenal stratégique américain, il franchit les limites imposées par le traité SALT 2 signé en 1979 par MM. Carter et Brejnev. C'est donc officiellement la mort de ce traité, qui certes n'avait jamais été ratifié mais qui n'en constituait pas moins le seul cadre imposé – et toujours en gros respecté jusqu'alors – à la course aux armements entre les Deux Grands.

Cette décision n'était pas vraiment inattendue, puisque M. Reagan, dès le 27 mai de cette année, avait proclamé son intention d'agir en ce sens. On était pourtant en droit d'espérer autre chose, compte tenu des importants événements survenus depuis et surtout de ce qui s'était passé à Reykjavik. M. Reagan n'était-il pas alors tombé d'accord avec M. Gorbatchev sur le principe *d'une réduction de 50 % en cinq ans des* arsenaux stratégiques, voire d'une élimination totale des armes nucléaires et pour commencer des missiles balistiques ?

Ces perspectives étaient sans doute un peu trop ambitieuses, mais avec l'annonce faite jeudi Washington pèche cette fois par excès *dans* l'autre sens. Il y a quelques jours, M. Perle, principale tête pensante du Pentagone, était venu expliquer à Paris que les missiles balistiques, arme déstabilisante *et menace majeure pour l'Amérique*, devaient être éliminés des arsenaux : la fameuse triade (missiles terrestres, sous-marins et avions) qui avait constitué la règle d'or de la dissuasion nucléaire pendant un quart de siècle devait désormais s'effacer au profit de la composante aérienne (avions et missiles de croisière), seule « bonne » arme pour l'avenir.

Or si les Etats-Unis jettent par-dessus bord aujourd'hui les accords SALT, c'est parce qu'ils refusent de démanteler, pour compenser ce cent trente et unième bombardier, un de leurs anciens sous-marins équipés de missiles Poseidon, ou encore un de leurs quarante engins Titan encore plus vieux enfouis dans des silos : c'est-à-dire précisément ces mêmes armes balistiques que l'on disait dépassées et dangereuses. M. Reagan ayant lui-même dénoncé le double emploi excessif dans les arsenaux, on ne voit vraiment pas *quel avantage militaire* compense pour lui le grave risque politique qu'il prend en rompant les accords.

La réaction du porte-parole soviétique, qui a averti que cette décision « influencera de la manière la *plus négative* » les pourparlers de Genève et rappelé que l'URSS « se considérera également libérée de ses obligations », n'est pas pour surprendre. Celle des Européens non plus, qui, tout en mettant en garde Washington contre ses illusions sur la fin de la dissuasion nucléaire, souhaitaient, comme on vient de le rappeler à Londres, le maintien du « statu quo ».

Il ne reste décidément plus grand-chose de l'« esprit de Reykjavik », même à Moscou, où, en l'attente de la relance des négociations au fond, la polémique a repris ses droits. Mais, avec l'affaire d'Iran et maintenant à propos des armements, on a de *plus en plus de mal à voir* la logique de la politique américaine.

Après les manifestations d'étudiants

Le gouvernement décide de réécrire le texte de la réforme universitaire

M. Jacques Chirac a reçu vendredi 28 novembre en fin de matinée MM. Monory et Devaquet, avec lesquels il a arrêté la position du gouvernement sur le projet de réforme universitaire. Celui-ci devrait être réécrit par voie d'amendements préalablement soumis à la commission des affaires culturelles de l'Assemblée nationale, sur les trois points qui ont provoqué la mobilisation des étudiants et des lycéens : les droits d'inscription, l'orientation et le caractère national des diplômes. Le premier ministre a demandé personnellement au rapporteur du texte, M. Couaneau (UDF), de retirer les amendements qu'il avait présentés, et particulièrement celui qui visait à élargir la « fourchette » des droits d'inscription. Le débat devait s'ouvrir vendredi à 15 heures à l'Assemblée nationale, aux abords de laquelle deux cent mille étudiants et lycéens avaient manifesté jeudi.

LIRE PAGES 6 à 8

- Du quartier Latin à l'Assemblée nationale, par Philippe Bernard et Gérard Courtois.
- En province.
- Devant les grilles du Palais-Bourbon, par Pierre Servent.
- L'impatience du RPR et l'insatisfaction de l'UDF, par Thierry Bréhier.

Les commentaires d'Yves Agnès et de Philippe Boucher.



Un marché mondial en pleine surproduction

Fin de l'âge d'or pour les armes françaises

Surproduction, déréglementation, baisse du pouvoir d'achat des pays acheteurs : l'âge d'or semble toucher à sa fin pour les exportateurs d'armes françaises.

Le groupe Dassault-Breguet a un rhume passager, de l'aveu de son nouveau président-directeur général, M. Serge Dassault, et c'est l'ensemble de l'industrie aérospatiale française qui risque de tousser : la vente de cinquante Mirage crée directement ou indirectement, sur vingt ans, quarante mille emplois, dont seulement trois mille cent chez Dassault-Breguet.

Avec ses dix arsenaux répartis un peu partout en France, le Groupement industriel des armements terrestres (GIAT) est mal en point, et, au rythme où va la dégradation de ses ventes, ses pertes industrielles cumulées jusqu'en 1990 s'élèveront à 3 milliards de francs : l'équivalent du coût de la modernisation de quatre cents chars AMX-30, soit le tiers de la panoplie actuelle des blindés de l'armée de terre française.

Longtemps, l'opinion a été entretenue dans l'idée que l'industrie française de l'armement était florissante et comme installée dans la réussite. En 1986 encore, cette image paraît vraie. Globalement, ce secteur réalisera un chiffre d'affaires supérieur à 100 milliards de francs. Il devrait dégager un solde positif de 25 milliards de francs dans la balance commerciale, grâce à des exportations qui l'emportent largement sur les importations. Il occupe trois cent mille personnes, et même quatre cent mille, si l'on compte les emplois induits par les activités en amont dans l'économie nationale.

Et, pourtant, l'« âge d'or » de l'industrie française d'armement est derrière elle, si l'on en croit une analyse de la commission de la défense de l'Assemblée nationale, consignée dans un rapport de M. Jean-Pierre Bechter, député RPR de la Corrèze. La période faste prend fin, est-il écrit en substance.

Deux événements importants ont marqué, en 1985 et 1986, le tournant : d'abord, la perte, par la France, du contrat d'avions de combat commandés par l'Arabie saoudite à la Grande-Bretagne, à l'Italie et à l'Allemagne fédérale (*le Monde* du 17 septembre 1985), soit 35 milliards de francs ; ensuite, la perte, par la France, du marché de canons commandés par l'Inde à la Suède (*le Monde* du 27 mars 1986), soit 9 milliards de francs. *« Il n'y a pas actuellement de grand contrat en négociation dont on espère la signature dans les prochains dix-huit mois »*, constate le rapporteur de la commission.

Les deux sociétés concernées ont pris cet échec de plein fouet. Dassault-Breguet évoque le départ anticipé de sept cents de ses travailleurs – plus de 4 % de ses effectifs totaux. Le GIAT se plaint d'un sureffectif de l'ordre de trois mille deux cents salariés – soit le quart de son contingent d'ouvriers.

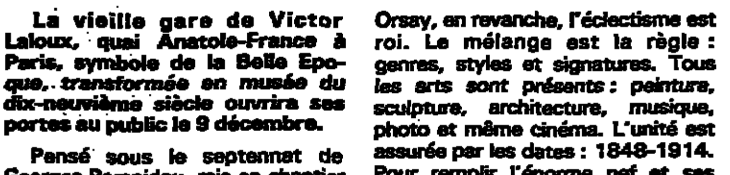
En réalité, même si d'autres causes de crise se sont ajoutées, dans ces deux cas, à la mévente *enregistrée à l'exportation*, Dassault-Breguet et le GIAT ne sont pas les seules entreprises à être menacées par la récession des ventes.

JACQUES ISNARD.

(Lire la suite page 12.)

LE MONDE SANS VISA

Orsay, le dix-neuvième siècle mis à neuf



La vieille gare de Victor Laloux, quai Anatole-France à Paris, symbole de la Belle Epoque, *transformée en musée du dix-neuvième siècle* ouvrira ses portes au public le 9 décembre.

Pensé sous le septennat de Georges Pompidou, mis en chantier sous celui de M. Valéry Giscard d'Estaing, le musée inauguré le lundi 1er décembre par M. François Mitterrand est l'exemple même d'une politique culturelle cohérente, *au-delà des clivages partisans*. Chacun y aura imprimé sa marque. Le premier a empêché la destruction de la vieille gare de Victor Laloux, le deuxième a retenu l'idée d'un ensemble consacré au dix-neuvième siècle, le troisième lui a insufflé une bonne dose d'histoire.

C'est aussi le premier grand musée ouvert à Paris depuis la fin de la dernière guerre, si l'on excepte – et l'exception est de taille – l'hôtel Salé dédié au seul Picasso. A Orsay, en revanche, l'éclectisme est roi. Le mélange est la règle : genres, styles et signatures. Tous *les arts sont présents : peinture*, sculpture, architecture, *musique*, photo et même cinéma. L'unité est assurée par les dates : 1848-1914. Pour remplir l'énorme nef et ses abords, 15 000 mètres carrés, on a vidé deux musées, celui du défunt Luxembourg et le Jeu de Paume tout entier. On a fait venir, en outre, des œuvres du Louvre, de Versailles, de Fontainebleau, de Sèvres et d'innombrables musées de province. Sans parler de l'énergique politique d'achat menée pour combler les lacunes des collections.

Enfin, pour la première fois, le problème du goût est posé dans un tel lieu. On a ressorti des réserves où ils étaient oubliés les héroïques « pompiers » que l'on n'avait pas vus depuis un demi-siècle. Et comble du scandale, ils sont *exposés* face à leurs adversaires d'antan, les impressionnistes. La confrontation est constante.

Derniers motifs de satisfaction : l'enveloppe financière – 1 080 millions de francs – prévue en 1981 après les ultimes études architecturales n'a pas été dépassée et la date d'ouverture, *in extremis*, respectée. Jacques Rigaud, pilote de ce chantier difficile, y est sans doute pour beaucoup. Les Français qui, dans les récents sondages, plébiscitent *massivement* les grands travaux présidentiels pourront conforter leur opinion. Orsay est le lien naturel entre le Louvre et le Musée d'art moderne. De son succès dépendent, en grande partie, l'avenir du Grand Louvre, aujourd'hui boyau informe, et l'extension du second, étouffé par sa richesse.

E. de R.

(Lire pages 27 à 31.)

PRIX DE VENTE A L'ÉTRANGER : Algérie, 3 DA ; Maroc, 4,20 dh. ; Tunisie, 525 m. ; Allemagne, 1,80 DM ; Autriche, 17 sch. ; Belgique, 30 fr. ; Canada, 1,75 $; Côte-d'Ivoire, 315 F CFA ; Danemark, 9 kr. ; Espagne, 130 pes. ; G.-B., 55 p. ; Grèce, 120 dr. ; Irlande, 85 p. ; Italie, 1 700 L. ; Libye, 0,400 DL ; Luxembourg, 30 f. ; Norvège, 9 kr. ; Pays-Bas, 2 fl. ; Portugal, 110 esc. ; Sénégal, 335 F CFA ; Suède, 11 cr. ; Suisse, 1,60 f. ; USA, 1,25 $; USA (West Coast), 1,50 $.

Etranger

ESPAGNE : la consultation régionale du 30 novembre

La famille nationaliste basque affronte les élections dans la division

BILBAO
de notre envoyé spécial

Les Basques se rendront aux urnes, le dimanche 30 novembre, pour élire leur Parlement régional, le troisième depuis le rétablissement de l'autonomie dans cette région en 1980. Loin de clarifier la situation politique, cette consultation risque de l'embrouiller encore un peu plus : aucune majorité cohérente ne devrait en effet se dégager de cette consultation. Pour la première fois, la force politique traditionnellement majoritaire dans la région, le PNV (parti nationaliste basque), n'apparaît pas en mesure de former à elle seule le prochain gouvernement autonome. Non que la « grande famille » nationaliste ait perdu du terrain par rapport aux dernières élections : selon les sondages, elle devrait maintenir globalement ses positions si l'on additionne les voix de toutes ses composantes.

Mais parce que la scission qu'a connue le PNV en septembre dernier s'est traduite par la création d'une nouvelle formation nationaliste, Eusko Alkartasuna (Solidarité basque), dirigée par l'ancien président du gouvernement basque, M. Carlos Garaikoetxea. Cette scission est d'ailleurs à l'origine de la convocation anticipée de ces élections, près de deux ans avant le terme normal de la législature.

Solidarité basque semble avoir le vent en poupe : les sondages indiquent que le nouveau parti, après deux mois à peine d'existence, pourrait enlever au PNV plus d'un quart de ses électeurs. Peu de chose, pourtant, semble séparer ces deux frères ennemis. Certes, M. Garaikoetxea affirme représenter un nationalisme plus novateur, qu'il définit comme *« à mi-chemin entre l'option conservatrice du PNV et l'option révolutionnaire »*. Mais les programmes des deux formations ne divergent réellement que sur des thèmes techniques – telle la répartition des compétences entre le gouvernement basque et les organes de gestion provinciaux, – dont on peut douter qu'ils passionnent réellement les électeurs. Ceux-ci sont plutôt invités à choisir entre deux hommes aussi nationalistes l'un que l'autre, M. Xavier Arzallus, président du PNV, et M. Garaikoetxea, et non entre deux options politiques bien différenciées.

Les socialistes arbitres de la situation

Les querelles au sein de la famille nationaliste font évidemment l'affaire du PSOE (Parti socialiste ouvrier espagnol) : pour la première fois, il talonne le PNV dans les sondages. Son candidat, M. José Maria Benegas, est conscient de se retrouver en position d'arbitre. Ce sont les socialistes qui déterminent la couleur du prochain gouvernement basque. Loin de dévoiler leurs cartes à l'avance, ils se maintiennent publiquement dans l'ambiguïté, se déclarant prêts à converser avec tous, à l'exception toutefois de ceux qui appuient la violence.

Une « grande coalition » entre le PNV et le PSOE apparaît comme la formule la plus logique. C'est en tout cas celle que proposera le PNV s'il arrive en tête le 30 novembre. *« Nous devons nous entendre avec les socialistes parce que c'est eux qui détiennent le pouvoir à Madrid, et c'est donc d'eux que dépend en grande partie le futur du Pays basque »*, souligne M. Arzallus. Soucieux toutefois d'éviter la surenchère nationaliste de M. Garaikoetxea, le PNV entend exiger dans ce cas du PSOE un calendrier précis sur le développement de l'autonomie basque durant toute la législature.

Une telle coalition a les faveurs des socialistes. Etre admis pour la première fois dans le gouvernement basque serait pour eux une victoire et une manière de réduire cet antagonisme traditionnel entre « espagnolistes » et nationalistes qui empoisonne depuis des décennies l'atmosphère politique basque.

Si le PNV, toutefois, se montrait trop exigeant pour parvenir à un accord, ou si, n'arrivant qu'en deuxième position, il préférait passer à l'opposition, les socialistes joueraient alors une autre carte : celle d'une coalition tripartite qui les unirait au parti de M. Garaikoetxea et à Euzkadiko Ezquerra, une autre formation nationaliste de gauche. Une coalition qui bouleverserait la scène politique basque, puisqu'elle reléguerait, fait sans précédent, le PNV dans l'opposition. Reste qu'une telle formule serait fragile : les trois partis apparaîtraient davantage unis par leur désir d'écarter le PNV du pouvoir que par une philosophie de gouvernement commune. On voit mal notamment les socialistes, traditionnellement réticents face à l'autonomie basque, s'entendre facilement avec M. Garaikoetxea, qui se veut sur ce chapitre plus radical que le PNV.

Comme l'affirme le dirigeant socialiste M. Ricardo Garcia Damborenea, *« le prochain gouvernement basque risque en tout cas d'être un simple gouvernement de gestion sans grand pouvoir de décision »*. Une perspective qui fait au moins un heureux à Bilbao : la coalition radicale Herri Batasuna, proche de l'ETA militaire. Ses dirigeants ne se trompent sans doute guère lorsqu'ils affirment que les contradictions croissantes au sein du nationalisme modéré ne peuvent à la longue que leur apporter de nouveaux adeptes. Et qu'un gouvernement basque faible ou divisé contribuerait au discrédit d'institutions régionales qu'Herri Batasuna et l'ETA ont toujours rejetées en les qualifiant d'insuffisantes. En un mot, que les partisans de la *« rupture révolutionnaire »* ont tout à gagner à la situation actuelle.

Entre la violence qui ne cesse pas et la crise économique qui s'aggrave (le chômage atteint 24,6 % de la population active), le Pays basque semble aujourd'hui ne plus savoir à quel saint se vouer.

THIERRY MALINIAK.

Sommet franco-italien

M. Craxi à Paris

M. Bettino Craxi et sept de ses ministres (affaires étrangères, affaires européennes, industrie, défense, trésor, recherche scientifique, participations d'Etat) étaient attendus ce vendredi 28 novembre à Paris, en fin de matinée, pour y prendre part au sommet régulier franco-italien. Cette consultation devait notamment être consacrée aux relations Est-Ouest après la rencontre Reagan-Gorbatchev de Reykjavik, en particulier dans la perspective d'un accord américano-soviétique sur le démantèlement des euromissiles qui inquiète les « Européens » de Washington, et à la préparation du prochain conseil européen, qui aura lieu les 5 et 6 décembre à Londres.

La situation au Proche-orient, la lutte contre le terrorisme et un certain nombre de dossiers économiques bilatéraux (en particulier celui des importations italiennes de champagne), ainsi que l'affaire de la cinquième chaîne de télévision française, confiée par le gouvernement précédent à M. Silvio Berlusconi, devaient également être abordés lors de ce sommet, à l'issue duquel MM. Mitterrand et Craxi tiendraient une conférence de presse commune. Comme pour les autres sommets du même type, le chef du gouvernement hôte de Paris devait s'entretenir successivement avec le président et le premier ministre français.



RFA : après la condamnation d'Ahmad Hasi et de Farouk Salameh

Bonn expulse trois diplomates syriens et suspend son aide économique à Damas

BONN
de notre correspondant

Vingt-quatre heures après la condamnation des auteurs de l'attentat contre le siège de la société germano-arabe de Berlin-Ouest, le gouvernement ouest-allemand a pris, jeudi 27 novembre, une série de mesures contre la Syrie. Il a été décidé d'expulser trois diplomates de l'ambassade syrienne à Bonn, de réduire de quatre à deux le nombre des attachés militaires syriens en RFA et de ne plus reconnaître les passeports diplomatiques syriens. En outre, toute aide économique est suspendue (1) et Bonn ne renverra pas, jusqu'à nouvel ordre, d'ambassadeur à Damas.

Dès ce vendredi, par mesure de rétorsion, Damas a annoncé l'expulsion de trois diplomates allemands, qui ont une semaine pour quitter le territoire syrien, le rappel de son ambassadeur à Bonn ainsi que la réductin de l'effectif de la mission militaire syrienne en RFA.

Ces mesures ont été présentées comme un avertissement destiné à obliger le gouvernement syrien à montrer par des actes qu'il ne soutient pas le terrorisme et qu'il est prêt à coopérer en matière de lutte antiterroriste. Cependant, ni le président Assad ni son ambassade à Berlin-Est ne sont directement mis en cause dans l'attentat contre la société germano-arabe de Berlin-Ouest.

Dans sa déclaration, le gouvernement a seulement condamné *« la participation d'organismes syriens à des attentats contre des installations situées sur le territoire allemand »*. Il a demandé à Damas *« de donner des preuves du sérieux de sa condamnation verbale du terrorisme international en prenant des mesures concrètes, notamment à l'encontre de ses propres services secrets »*. Le président de la commission des affaires étrangères du Bundestag, M. Stercken (CDU), avait estimé mercredi qu'il s'agissait pour le moment *« de donner à la Syrie une chance de prendre ses distances vis-à-vis d'un acte terroriste où elle est apparemment impliquée et de demander des comptes aux responsables »*.

Le tribunal criminel de Moabit avait condamné mercredi les deux auteurs de l'attentat commis le 29 mars dernier contre la société germano-arabe de Berlin-Ouest, Ahmed Hasi et Farouk Salameh, à quatorze et treize ans de prison (nos dernières éditions du 28 novembre). Dans ses attendus, le juge avait reconnu que *« l'établissement d'une participation directe d'organismes syriens reposait seulement sur les aveux des deux accusés »*. « La cour, avait-il estimé, *est sûre que ces aveux et les faits sur lesquels ils sont basés sont exacts. En tout cas, aussi sûre qu'un tribunal peut l'être quand il s'agit d'une affaire avec un arrière-plan politique et qui intéresse aussi les services secrets.* »

Le tribunal a condamné les deux hommes comme *« exécutants »* et non comme responsables du complot. Si le juge a estimé que Hasi avait agi sous l'influence de son frère pour des raisons politiques, il a souligné que Salameh l'avait fait pour des motivations d'ordre matériel. Il s'est efforcé de faire ressortir le rôle central du frère de Hasi, Nezar Hindawi, condamné à Londres à quarante-cinq ans de prison pour une tentative d'attentat contre un appareil d'El Al.

Il a toutefois estimé que la question de savoir pourquoi la société germano-arabe de Berlin-Ouest avait été prise pour cible et si la décision en avait été prise par Hindawi lui-même restait non élucidée.

Mandat d'arrêt contre Haytham Saïd

Juste avant l'énoncé du verdict, le ministère de la justice de Berlin-Ouest avait indiqué qu'un mandat d'arrêt international avait été lancé à la demande du procureur contre le citoyen syrien Haytham Saïd, *alias* Abou Ahmed, né le 15 mai 1949 à Damas, pour tentative de meurtre. Selon les deux juges chargés de l'instruction, il s'agit d'un officier supérieur membre d'un des services de renseignement syriens. Haytham Saïd, dont il avait été longuement question également à Londres, est l'homme qui a remis la bombe à Hasi à l'ambassade syrienne de Berlin-Est et qui a accueilli à Damas, pour préparer l'attentat, Hindawi et Salameh.

HENRI DE BRESSON.

(1) La suspension de l'aide économique à la Syrie concerne essentiellement un crédit de 55,9 millions de deutschemarks qui devait être ouvert à Damas pour financer ses importations en provenance de RFA. Les programmes d'aide à la Syrie atteignaient ces dernières années moins de 10 millions de deutschemarks par an. Les relations commerciales ont connu pour leur part cette année une nouvelle détérioriation (au cours des six premiers mois, les exportations allemandes n'ont atteint que 262 millions de deutschemarks).

URSS

Le KGB incite le dissident Anatoli Martchenko à émigrer

Les autorités soviétiques semblent résolues à se débarrasser de plusieurs de leurs dissidents les plus connus en les incitant à émigrer. L'épouse d'Anatoli Martchenko, un ancien ouvrier devenu écrivain, s'est vu ainsi suggérer par le KGB d'émigrer en Israël avec son fils Pavel et son mari, actuellement détenu à la prison de Tchistopol, après une condamnation à dix ans de détention à régime sévère.

Auteur d'un livre saisissant, *Mon témoignage*, paru en 1968, Anatoli Martchenko, quarante-huit ans, est l'un de ces « grands prisonniers » sur lesquels se sont abattues des condamnations en série. S'il devait purger sa peine jusqu'au bout, il passerait au total trente années en détention ou en relégation. Souffrant de troubles cérébraux consécutifs aux coups reçus en prison, il est détenu dans des conditions très dures. Sa femme a cependant émis le désir de pouvoir s'entretenir avec lui avant d'accepter la « proposition » du KGB. – *(AFP, AFP.)*

Asie

PHILIPPINES : le cessez-le-feu provisoire avec les communistes

« Le plus dur reste à faire »

MANILLE
correspondance

Le gouvernement philippin et les représentants de la guérilla communiste ont signé, jeudi 27 novembre, un accord de cessez-le-feu pour une durée de soixante jours, reconductible, qui entrera en vigueur le 10 décembre.

Les négociations, qui avaient débuté le 5 août, ont failli échouer à plusieurs reprises – notamment, en septembre, lorsque M. Rodolfo Salas, qui passe pour être le chef de la Nouvelle Armée du peuple (communiste), a été arrêté à Manille, puis, à la mi-novembre, après l'assassinat du syndicaliste Rolando Olalia. Mais, à la suite d'un ultimatum de Mme Aquino fixé au 30 novembre, les deux camps ont voulu faire preuve de bonne volonté et se sont mis d'accord mercredi sur deux textes : l'un instaurant le cessez-le-feu proprement dit, l'autre fournissant des garanties d'immunité aux négociateurs rebelles pour la suite des pourparlers. La trêve, la première en dix-sept ans de lutte armée, couvrira la période du référendum, prévu le 2 février, sur la nouvelle Constitution, dont l'adoption devrait, le cas échéant, confirmer Mme Aquino dans ses fonctions jusqu'en 1992.

L'accord n'est, officiellement, qu'une simple ébauche : les pourparlers doivent en principe reprendre pour la rédaction d'un texte plus complet. La trêve repose, dans ses termes actuels, sur des comités de surveillance composés de cinq membres, *« mutuellement acceptables »* par les deux parties, dans les localités affectées par la guérilla, avec un organe central de contrôle dans la capitale.

Les points majeurs de désaccord ont été passés sous silence. Ainsi, la question des « impôts révolutionnaires » prélevés par la guérilla dans les territoires qu'elle contrôle n'a pas été résolue. Le gouvernement s'arroge le droit d'empêcher cette pratique, mais un des représentants de la guérilla, M. Satur Ocampo, assure que les insurgés continueront à percevoir ces taxes. De même, la question des patrouilles militaires sur le terrain reste litigieuse. Le représentant de la guérilla a réclamé que l'armée prévienne les maquisards de ses intentions lorsqu'elle se lance *« à la poursuite d'éléments criminels »* en territoire insurgé, une formulation inacceptable pour les autorités. L'accord évite toute référence à la notion de territoire *« libéré »* et, autre concession des communistes, ne reconnaît pas à ceux-ci la qualité d'entité belligérante. Les autorités militaires s'étaient engagées, avant sa signature, à respecter les termes de l'accord.

La volonté de rompre l'isolement

Outre le Parti communiste, fondé en 1969 sur des thèses maoïstes, et sa branche armée, la Nouvelle Armée du peuple, la guérilla comprend une dizaine d'organisations de gauche, avec des prêtres et des séminaristes passés à la lutte armée contre le régime Marcos. La cessation, en 1975, de l'assistance militaire jadis fournie aux insurgés par la Chine, qui venait de reconnaître le gouvernement Marcos, n'a pas empêché la guérilla de progresser. Selon des sources américaines, elle compterait plus de vingt mille hommes en armes et contrôlerait 8 % à 15 % de l'archipel.

Les concessions consenties par les communistes résultent de leur volonté de rompre l'isolement dans lequel ils se sont d'eux-mêmes placés en appelant au boycottage des élections de février 1986, pour avoir sousestimé la popularité de Mme Aquino. Celle-ci, depuis son arrivée au pouvoir, a adopté plusieurs mesures destinées à faire sortir de la jungle les insurgés les moins endurcis.

Les autorités ont soigneusement évité de crier victoire après la signature de ces textes. Comme les représentants de la guérilla, ceux du gouvernement reconnaissent que le plus dur reste à faire. Les pourparlers doivent reprendre avant un mois, et les autorités vont délivrer des sauf-conduits à cinquante délégués des insurgés qui, pour la première fois, seront autorisés à ouvrir un bureau de représentation à Manille.

KIM GORDON-BATES.

INDE : la fin de la visite de M. Gorbatchev

Un « festival de l'amitié » mais des résultats sans surprise

NEW-DELHI
de notre correspondant

Au nom du milliard d'êtres humains qu'ils représentent, MM. Gorbatchev et Gandhi ont préconisé, jeudi 27 novembre, l'établissement d'une *« convention internationale interdisant l'usage et la menace d'user de l'arme nucléaire »*. Pour le reste, les dix principes de la *« déclaration de New-Delhi pour l'établissement d'un monde sans arme nucléaire et non violent »* reprennent en gros les idées de Moscou sur le désarmement et s'apparentent au truisme habituel sur la paix dans le monde. Le dernier article du document signé conjointement recommande cependant *« la destruction complète des arsenaux nucléaires avant la fin du siècle (...), l'arrêt total des essais nucléaires en attendant (...) la destruction des stocks d'armes chimiques (...), la réduction des armements conventionnels »* et, bien sûr, l'interdiction d'introduire ces armes dans l'espace, *« héritage commun de l'humanité »*.

Le dirigeant soviétique, dans son discours au Parlement indien, a également proposé la création d'un *« centre permanent international pour l'utilisation pacifique de l'espace »* dont l'Inde, *« si elle accepte, pourrait être l'hôte territorial »*. Le chef du Kremlin a aussi déclaré qu'il soutenait l'idée chère à New-Delhi concernant la convocation, *« pas plus tard qu'en 1988 »*, d'une conférence visant à transformer réellement l'océan Indien en zone de paix.

On chercherait en vain, dans les millions de mots qui ont été prononcés, écrits et diffusés, ces quatre derniers jours, la moindre réserve à l'égard d'une amitié soviéto-indienne aussi officiellement *« indispensable »* aux deux pays qu'à *« la cause de la paix mondiale »*.

Mais les discours ne font pas, pour autant, la moindre allusion directe à ce qui fit la substance des dix heures de conversation en tête à tête qu'ont eues les deux chefs de gouvernement : ce rapprochement sino-soviétique, qui inquiète tant l'Inde. M. Gorbatchev s'est contenté de rappeler que *« l'URSS ne prendra jamais une seule décision susceptible d'endommager les intérêts réels de l'Inde »*.

Seul l'Afghanistan, absent des discours et comptes rendus officiels, a fait l'objet, lors d'une conférence de presse, d'une déclaration soviétique en trois points :

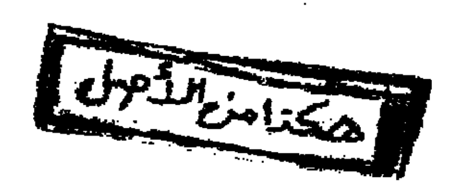
1) Le problème des réfugiés afghans n'est pas lié à la présence de l'armée rouge ;

2) Moscou est en faveur d'un règlement politique rapide auquel devront prendre part les parties concernées ;

3) L'URSS est optimiste, ses *« troupes ne resteront pas en Afghanistan indéfiniment »*.

Dans le domaine de la coopération économique, qui se développe moins rapidement que les Soviétiques le souhaiteraient, l'Inde et l'URSS se sont mises d'accord pour multiplier par deux et demi leurs échanges d'ici à 1992 (pour atteindre environ 100 milliards de roupies). New-Delhi et Moscou ont également signé un accord économique évalué à environ 2 milliards de roupies (1 roupie = 0,6 F), un montant sans précédent qui s'ajoute à celui de 1 milliard déjà signé à Moscou en 1985 au cours de la visite de M. Gandhi. Les projets indo-soviétiques concernent essentiellement l'industrie lourde : construction, clés en main, d'un grand complexe hydro-électrique, mise en valeur de gisements de charbon, exploration pétrolière et modernisation d'un complexe sidérurgique. En revanche, contrairement aux espoirs soviétiques, il semble que le dossier concernant la vente aux Indiens d'une centrale nucléaire n'ait pas avancé. En résumé, ce *« festival de l'amitié »*, pour reprendre l'expression de M. Gandhi, ne semble pas avoir abouti à de grands changements dans les rapports entre les deux pays. Le sommet s'est terminé notamment sans que New-Delhi s'engage publiquement à reconduire le traité d'amitié de 1971, qui prend théoriquement fin en août 1991, l'Inde ayant jusqu'au 21 août 1990 pour faire connaître sa décision.

PATRICE CLAUDE.



Proche-Orient

L'affaire des livraisons d'armes à l'Iran

MM. Pérès et Shamir justifient leur rôle et rendent hommage à M. Reagan

JÉRUSALEM
de notre correspondant

A vingt-quatre heures d'intervalle, les deux hommes-clés du gouvernement israélien, MM. Shamir, premier ministre, et Pérès, ministre des affaires étrangères, ont défendu et justifié le rôle crucial d'intermédiaire qu'ils ont fait jouer à l'Etat juif dans l'affaire des ventes d'armes américaines à l'Iran. Ils l'ont fait chacun à sa manière, sobre et débonnaire pour M. Shamir au micro de « Face au Public », l'émission de France-Inter, fougueux et caustique pour M. Pérès à la tribune de la Knesset.

Le numéro un travailliste dirigeait le pays lorsque l'administration Reagan sollicita son aide. Il lui revenait donc en bonne logique d'expliquer au Parlement une décision prise de concert avec M. Shamir et M. Rabin, ministre de la défense, et — on le sait maintenant — avec eux seuls. Brocardant les députés de l'opposition de gauche qui l'avaient assailli de reproches, raillant cette « *parade des purs, des justes, des moralistes* », M. Pérès a repris et développé les arguments contenus dans le communiqué mi-aveu mi-démenti publié la nuit précédente (*le Monde* du 27 novembre).

« *Oui*, a déclaré M. Pérès, *nous avons reçu et transféré des armes américaines à l'Iran à la demande des Etats-Unis. Mais notre intention était sincère et honnête. Nous avons agi pour des motifs purement moraux afin d'aider un pays et de sauver des vies humaines dans des circonstances très complexes. Nous étions d'ailleurs, MM. Shamir, Rabin et moi-même, habilités selon les pratiques gouvernementales à approuver des ventes d'armes.* »

« *Oui, nous avons gardé le secret, car ce n'était pas notre secret. Ce n'était pas une opération israélienne. Nous l'avons fait de la même manière qu'il nous est arrivé de recevoir par le passé une aide sans que le monde le sache. Non, Israël n'a aucun lien avec le transfert de l'argent et rien à voir avec l'affaire des contras. Aucun fonds n'ont transité par Israël. Ce n'était pas une histoire d'argent. Nous n'avons pas gagné un seul centime dans tout cela.* »

M. Pérès a rendu hommage à M. Reagan : « *Je suis rempli de gratitude envers le président des Etats-Unis, qui n'a cessé de se préoccuper du sort des six otages, et je suis fier que trois d'entre eux aient été libérés.* » Puis il a donné à ses adversaires une leçon de réalisme : « *On ne peut pas toujours organiser la vie selon des principes intangibles. Deux principes légitimes se contredisent parfois. Il arrive par exemple qu'un pays démocratique qui combat le terrorisme sans crainte ni relâche affronte un dilemme lorsque certains de ses citoyens sont pris en otages et qu'il ne peut pas les libérer par des moyens militaires. La situation est contradictoire mais pas forcément la décision prise. Nous avons nous-mêmes échangé dans le passé mille cent cinquante « terroristes » contre trois soldats.* »

M. Pérès a invité ses critiques à plus d'honnêteté en leur rafraîchissant la mémoire. « *Quand les Américains*, a-t-il dit, *nous ont aidés à sauver des juifs d'Ethiopie, avaient-ils seulement obéi à des intérêts étroits ? Et quand M. Shultz parle en priorité du judaïsme soviétique chaque fois qu'il va à Moscou ? Pouvons-nous donc dire aux Américains ce que nous voulons, leur demander de nous aider sans qu'ils puissent rien nous dire, rien nous demander ? Quelle prétention !* »

Et la guerre du Golfe ? « *Nous ne devons pas intervenir dans ce conflit*, a souligné M. Pérès. *Je trouve le régime de Khomeiny absolument méprisable, le fondamentalisme iranien répugnant. Mais je trouve également méprisable le terrorisme de l'Irak, son recours aux gaz toxiques. L'OLP, en outre, s'est installée en Irak. Et l'Irak représente une menace pour Israël. Nous n'avons pas à prendre parti, cela ne nous intéresse pas. Nos armes livrées à l'Iran n'auront d'ailleurs aucun effet sur l'issue de la guerre. Que dire des armes fournies à Téhéran par la Chine, la Pologne, la Bulgarie et l'Union soviétique ? Et que dire de ces quarante à cinquante navires remplis d'armements destinés à l'Irak qui font la queue devant le port jordanien d'Akaba, à deux pas de chez nous ?* »

Questions sans réponse

Même son de cloche chez M. Shamir. « *L'Iran et l'Irak nous sont hostiles, nous n'avons aucune raison de préférer l'un à l'autre.* » Pourtant, deux hommes de poids appartenant au camp travailliste ont critiqué, jeudi, l'entreprise d'Israël dans l'affaire des ventes d'armes. Pour M. Abba Eban, président de la commission des affaires étrangères et de la défense de la Knesset, « *l'Iran est devenu aujourd'hui l'ennemi le plus dangereux d'Israël. Pour ce qui me concerne, je ne lui aurais même pas livré une machine à écrire brantlante* ». Pour M. Weizman, la livraison d'armes à l'Iran cause « *un préjudice à nos relations avec les Etats arabes modérés* ».

Les déclarations de MM. Shamir et Pérès laissent toujours les mêmes questions sans réponse. Le changement de la politique des Etats-Unis à l'égard de l'Iran fut-il vraiment proposé par Israël, comme l'avait assuré le ministre américain de la justice ? L'argument humanitaire n'est-il pas un peu court alors que M. Shamir lui-même, dans un élan de sincérité, reconnaissait il y a deux jours que « *l'exportation d'armes est une nécessité économique pour un pays doté d'une industrie militaire* » ? Les Etats-Unis, par la voix de M. Meese, n'ont-ils pas eux-mêmes placé la libération des otages seulement au troisième rang de leurs préoccupations dans cette affaire, après « *la volonté de mettre fin à la guerre du Golfe* » et « *la réduction de la participation de l'Iran au terrorisme* » ? Une partie des livraisons a-t-elle été vendue sans autorisation ?

On s'attend en tout cas ici que la commission d'enquête nommée par M. Reagan demande tôt ou tard à interroger les principaux acteurs israéliens dans cette affaire, MM. David Kimche, ancien directeur général du ministère des affaires étrangères, et Abraham Nir, conseiller du premier ministre pour les affaires de terrorisme, resté à son poste après l'alternance mais dont les jours semblent comptés.

J.-P. LANGELLIER.

M. Regan, secrétaire général de la Maison Blanche à son tour sur la sellette...

Deux tiers des Américains n'ont pas été convaincus par M. Reagan. A en croire un premier sondage de la chaîne de télévision ABC, 67 % d'entre eux considèrent que leur président était au courant dès l'origine du financement clandestin de la guérilla antisandiniste grâce aux bénéfices des ventes secrètes d'armes à l'Iran. Il apparaît en tout cas que beaucoup de gens très proches de lui pourraient bien l'avoir été.

WASHINGTON
de notre correspondant

Jeudi 27 novembre, à l'heure où les familles américaines commémoraient la première récolte des premiers immigrants autour de la traditionnelle dinde farcie de Thanksgiving, plusieurs organes de presse ont simultanément fait état de « sources » anonymes mettant directement en cause M. Donald Regan, secrétaire général de la Maison Blanche. De Californie, où il accompagne le président qui est allé passer les fêtes dans son ranch, M. Regan a immédiatement et catégoriquement démenti, mais cette mise en cause, qualifiée par lui de « *ridicule* », viendrait de la Maison Blanche elle-même. Le plus proche collaborateur de M. Reagan est ainsi publiquement suspecté d'avoir été pleinement informé de toute l'opération depuis sa conception.

Ce genre d'accusations anonymes ne constitue en rien des preuves mais, outre qu'elles sont tenues pour crédibles — personne à Washington n'arrive à imaginer qu'un feu vert n'ait pas été donné en haut lieu, elles viennent en tout état de cause renforcer le sentiment qu'on en est encore qu'au début des grands déballages.

De la même manière, le faisceau semble se resserrer autour du directeur de la CIA, M. William Casey, puisqu'il apparaît que l'agence de renseignement américaine a largement contribué à l'organisation d'une livraison d'armes à l'Iran en novembre 1985, soit deux mois avant que ces ventes n'aient été rendues plus ou moins légales par un décret secret de M. Reagan.

Il ressort surtout des propres déclarations faites mardi par l'attorney général, M. Edwin Meese, que la CIA a agi dans toute cette affaire comme le représentant de la partie américaine et qu'elle a donc *été* directement liée aux tractations financières qui l'ont accompagnée. Or M. Casey, qui affirme n'avoir quant à lui aucun souci à se faire et que de toute manière « *personne n'ira en prison* », a d'ores et déjà reconnu devant une commission parlementaire que son agence avait ouvert un compte en Suisse pour recevoir les paiements iraniens.

Cela est certes différent d'un compte suisse pour financer les « contras », mais M. Casey semble bien avoir été en outre l'une des rares personnes à avoir eu connaissance de longue date des enregistrements de conversations mentionnant l'ensemble de l'affaire, et dont l'existence a rendu inévitable vendredi dernier l'ouverture de l'enquête du département de la justice puis obligé aux révélations de mardi.

M. Casey est enfin personnellement lié à M. Reagan et connu à la fois pour sa détermination à refaire de la CIA un bras opérationnel de la politique américaine, et pour sa volonté de soutenir les mouvements de guérilla anticommunistes.

Dernier élément en date, M. Meese lui-même a indiqué mercredi, au cours d'interviews télévisées, qu'il « *apparaissait que d'autres personnes* (que le lieutenant-colonel North) *étaient impliquées* » et qu'il s'agissait de « *consultants et d'autres individus ayant une relation tangentielle avec le gouvernement des Etats-Unis* ». Cette définition géométrique pourrait, à première vue, convenir à d'anciens militaires dont le nom a souvent été cité dans l'organisation de l'aide dite « *privée* » au « contras » ainsi qu'à certaines personnalités ayant appartenu à l'équipe de M. Reagan.

Reste à savoir si l'accumulation de lourdes présomptions d'une action concertée et de haut niveau pourra ou non déboucher sur l'établissement de preuves contre d'autres personnes que le lieutenant-colonel North, que certains de ses amis décrivent comme fâché d'avoir été ainsi « *jeté aux loups* ».

Destruction de documents ?

La réponse n'est pas encore évidente, et pas seulement parce que M. North aurait détruit, dimanche dernier, plusieurs documents dans son bureau de la Maison Blanche. Plus profondément, il n'est pas encore certain en effet que l'Amérique souhaite aller absolument jusqu'au bout des choses.

Encore sous le choc des révélations, les Américains n'ont pas, et loin de là, complètement tourné le dos à M. Reagan, puisque 53 % d'entre eux estiment qu'il remplit bien sa fonction. C'est beaucoup moins que les 67 % de septembre dernier, mais cela laisse assez de marge encore pour tenter une opération-vérité qui pourrait peut-être encore s'arrêter à la porte du bureau ovale.

Il est frappant que les démocrates, dans l'indignation de leurs diatribes et de leurs questions, n'attaquent que rarement le président de front, comme s'ils craignaient que sa popularité ne crée alors à son égard un élan de sympathie. L'image de M. Reagan semble définitivement atteinte, mais les plus virulents des éditoriaux et des commentaires ne l'appellent en définitive qu'à une chose : reconstituer une équipe solide en laquelle l'Amérique et le monde puissent croire. Le sous-entendu général étant qu'à cette condition il pourrait continuer à occuper son bureau sans trop de difficultés.

Lundi prochain, retour de Santa-Barbara, M. Reagan recevra les trois membres de la commission d'enquête dont il a annoncé mardi la création pour examiner le rôle joué par le Conseil de sécurité nationale dans l'articulation de la politique américaine et plus précisément dans le financement des « contras » par l'argent des mollahs.

Présidée par M. John Tower, ancien sénateur républicain du Texas pendant vingt-quatre ans, spécialiste des questions militaires et politiquement proche de M. Reagan qui l'avait nommé responsable du dossier des missiles stratégiques aux négociations de Genève, cette commission sera en outre composée de M. Edmund Muskie, ancien sénateur démocrate du Maine pendant vingt et un ans avant d'avoir été neuf mois secrétaire d'Etat de M. Carter, et de M. Ben Scowcroft, ancien conseiller pour les affaires de sécurité nationale du président Ford et actuel vice-président de la société de consultations sur les questions stratégiques créée par M. Kissinger.

BERNARD GUETTA.

M. Baudouin : aucune arme n'a été livrée « directement ou indirectement » par la France à l'Iran depuis le 16 mars

Le porte-parole du premier ministre, M. Denis Baudouin, a formellement démenti, jeudi 27 novembre, des informations de la presse américaine selon lesquelles la France aurait récemment livré des armes à l'Iran (*le Monde* du 22 novembre). « *Depuis le 16 mars*, a expliqué M. Baudouin, *aucune arme n'a été livrée directement ou indirectement à l'Iran. Le gouvernement n'a donné aucune autorisation de prospection ou de livraison d'armes françaises vers l'Iran.* »

M. Baudouin a cependant évoqué le cas de la société privée Luchaire, contre laquelle l'ancien ministre de la défense, M. Paul Quilès, a déposé plainte, le 6 mars dernier, pour avoir fourni, sans autorisation du gouvernement, des munitions à l'Iran (*le Monde* des 1er, 2, 3, 4, et 7 mars). Il s'agit de livraisons d'obus d'artillerie de 155 mm. « *Avant le 16 mars*, a affirmé le porte-parole du premier ministre, *des autorisations de ventes d'armes ont été faites légalement à différents pays, mais la direction prise par ces armes n'était pas celle prévue, puisqu'elles sont arrivées en Iran. Le dossier est entre les mains de la justice. Il avance. Quand la justice aura tranché, nous ne manquerons pas de dire un certain nombre de choses.* »

Ces livraisons d'obus de Luchaire à l'Iran ont commencé, semble-t-il, à l'automne de 1984, et elles ont continué en juillet et en septembre 1985. Les cargos ont chargé dans le port de Cherbourg pour des destinations officiellement présentées comme étant la Thaïlande, le Brésil et le Portugal.

D'autre part, *la Presse de la Manche*, quotidien édité à Cherbourg, révèle, vendredi 28 novembre, que des armes américaines pour l'Iran ont transité pour une escale de quelques heures à Cherbourg, à bord de trois petits navires. Ils auraient transporté des explosifs en provenance des Etats-Unis.

Le cas d'Anis Naccache

M. Baudouin a, d'autre part, déclaré que la position exprimée par M. Roland Dumas, président de la commission des affaires étrangères de l'Assemblée nationale, favorable à la libération du terroriste Anis Naccache en échange de la totalité des otages français détenus au Liban, « *n'est pas nouvelle* » de la part de l'ancien ministre des relations extérieures. Le gouvernement, a dit M. Baudouin, maintient la position qu'il a « *toujours eue* » et qui est de refuser d'« *entrer dans des marchandages* ».

LIBAN : la guerre chiito-palestinienne

Assauts et contre-assauts à Magdouché...

BEYROUTH
de notre correspondant

La guerre chiito-palestinienne de Magdouché s'installe dans le rituel des assauts et contre-assauts, chaque belligérant annonçant avoir occupé les positions de l'autre et avoir consolidé les siennes. Atteindra-t-elle le stade, également rituel, des bombardements respectifs par-dessus une ligne de démarcation qui aura entre-temps pris forme ?

Pour l'instant, on n'en est pas là malgré un projet d'accord de cessez-le-feu élaboré à Damas et en principe agréé par les deux parties, prévoyant le retour des belligérants à leurs positions antérieures. Outre les précédents qui portent au scepticisme, il ne faut pas oublier que l'une des principales personnes concernées, M. Yasser Arafat, chef de l'OLP, n'est pas partie prenante. D'ailleurs, sollicité pour envoyer ses miliciens servir de force-tampon entre Amal et les Palestiniens, M. Walid Joumblatt s'est prudemment récusé, pour ne pas assumer la responsabilité d'un éventuel échec. La tâche est, en principe, dévolue aux forces de sécurité libanaises, bonnes à tout faire (et à ne rien faire) dans de telles situations.

On est, au contraire, toujours en pleine escalade militaire, chaque partie accusant l'autre de recevoir des renforts, par des voies non avouables. A en croire les Palestiniens et les médias chrétiens qui relayent leurs informations avec une complaisance marquée, la Syrie enverrait ses propres unités d'élite et dégagerait les unités sous sa dépendance de l'armée libanaise — les 1re et 6e brigades — pour prêter main-forte à Amal. Tandis que, selon la milice chiite, les arafatistes arriveraient par mer en territoire chrétien pour passer — on se demande d'ailleurs comment — sur les champs de bataille et se fondre parmi les combattants palestiniens.

Israël entre en scène

L'opinion chrétienne, qui demeure viscéralement antipalestinienne, est assez désorientée par l'appui, même verbal, aux Palestiniens qu'elle décèle dans l'information qui lui est servie, et elle se demande s'il est vraiment utile, efficace et, en tout cas, sage de défier ainsi la Syrie, simplement en vertu du vieil adage : l'ennemi de mon ennemi est mon ami. Bien des gens à Beyrouth-Est s'interrogent sur le bien-fondé de la politique de leurs dirigeants, estimant que la situation au Liban est suffisamment complexe et la position de toutes les parties suffisamment vulnérable, y compris la leur, pour inciter à plus de circonspection.

Compliquant davantage la situation, Israël est entré directement en scène jeudi, en envoyant son aviation bombarder le champ de bataille. Chacun des deux belligérants a prétendu que le raid n'a visé que ses positions et M. Arafat a carrément soutenu qu'Israël, tout comme la Syrie, prêtait main-forte à Amal. Il n'en reste pas moins que le raid a fait des victimes des deux côtés : deux morts et trois blessés dans les rangs d'Amal, sept morts et neuf blessés dans ceux des Palestiniens, du moins au dire des uns et des autres. Israël, pour sa part, annonce avoir bombardé des positions palestiniennes.

Signalons, enfin, que trente familles chrétiennes de Magdouché ont réussi à fuir leur village, théâtre de la guerre des autres, mais des centaines demeurent prises au piège.

LUCIEN GEORGE.

● **La réduction du contingent français de la FINUL est entérinée par le Conseil de sécurité.** — Comme prévu, le Conseil de sécurité des Nations unies a entériné, mercredi 26 novembre, les propositions du secrétaire général concernant le redéploiement de la FINUL et la réduction du contingent français à « *environ 520 hommes* », ce qui signifie le départ de 879 soldats français cantonnés dans le sud du Liban. — *(Corresp.)*



7, RUE DES ITALIENS,
75427 PARIS CEDEX 09
Télex MONDPAR 650572 F
Télécopieur : (1) 45-23-06-81
Tél. : (1) 42-47-97-27

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*

Gérant :
André Fontaine,
directeur de la publication

Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985)

Durée de la société :
cent ans à compter du
10 décembre 1944.

Capital social :
620 000 F

Principaux associés de la société :
Société civile
« Les Rédacteurs du *Monde* »,
Société anonyme
des lecteurs du *Monde*,
Le Monde-Entreprises,
MM. André Fontaine, *gérant*,
et Hubert Beuve-Méry, *fondateur*.

Administrateur général :
Bernard Wouts.

Rédacteur en chef :
Daniel Vernet.

Corédacteur en chef :
Claude Sales.

ABONNEMENTS
BP 507 09
75422 PARIS CEDEX 09
Tél. : (1) 42-47-98-72

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE	354 F	672 F	954 F	1 200 F
TOUS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE	687 F	1 337 F	1 952 F	2 530 F
ÉTRANGER (par messageries)				
I. — BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	399 F	762 F	1 089 F	1 380 F
II. — SUISSE, TUNISIE	504 F	972 F	1 404 F	1 800 F

Par voie aérienne : tarif sur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à formuler leur demande deux semaines avant leur départ. Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

Le Monde
TÉLÉMATIQUE
Composez 36-15 - Tapez LEMONDE

Imprimerie du « Monde » 7, r. des Italiens PARIS-IXe

Reproduction interdite de tous articles sauf accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437
ISSN : 0395 - 2037

Le Monde
PUBLICITE
S A

5, rue de Monttessuy, 75007 PARIS
Tél. : (1) 45-55-91-82 ou 45-55-91-71
Télex MONDPUB 206 136 F

Le Monde USPS 765-910 is published daily, except Sundays for $ 460 per year by Le Monde c/o Speedimpex. 45-45 39 th street, L.C.I., N.Y. 11104. Second class postage paid at New-York, N.Y. postmaster : send address changes to Le Monde c/o Speedimpex U.S.A., P.N.C., 45-45 39 th street, L.I.C., N.Y. 11104.

Afrique

CENTRAFRIQUE : le report du procès Bokassa

« Le patron est revenu... »

Le tribunal de Bangui a décidé, mercredi 26 novembre, de renvoyer le procès Bokassa au 15 décembre pour obtenir un supplément d'information.

BANGUI
de notre envoyé spécial

Jean-Bedel Bokassa, maréchal d'empire et empereur-maréchal, pourrait tout supporter, tout admettre. Tout, même l'idée d'une condamnation à mort. Tout, sauf le pire, « son » pire, la dégradation. *« Je suis condamné à mort comme le maréchal Pétain. On peut condamner à mort l'empereur et le maréchal de Centrafrique. On ne peut le ramener au grade de 2e classe. J'ai fabriqué l'armée de ce pays. Non, cela, c'est trop cruel. Il me faudrait saluer des soldats de 1re classe. »* La vie menacée, d'accord, l'honneur écornifié, jamais.

La balance passe, pas le glaive. Dans ce tribunal de Bangui, sauna surpeuplé, sous les ventilateurs en drapeau, la scène vaguement surréaliste, entre Daumier et Courteline, durait depuis un bon moment déjà. Le procureur général tenait à son accusé de deuxième classe. L'accusé revendiquait ses titres *« inaliénables »*. Et le président Franck, accablé de chaleur et de soucis, ne savait trop comment arrêter ce dérapage. Au-dessus de lui, précisément, entre glaive et balance, une devise : *« Zo kwe zo », « L'homme, tout l'homme »*. En face de lui, Bokassa, tout Bokassa.

Un bien beau symbole, ce qui était en train de se passer, la captation du procès par l'accusé, un détournement de démocratie au profit d'un homme qui ne la courtisait guère. Le citoyen-accusé-maréchal-empereur Bokassa est installé dans son procès comme à la tribune. Parce que le tribunal était ample, avec la retransmission intégrale des débats à la radio nationale, Jean-Bedel Bokassa, qui n'est ni sot ni dépourvu de sens tactique, a réalisé un étonnant retournement. Sur le thème : « Le patron est revenu », le chef est de retour. Le grand numéro accusé-accusateur, le citoyen, le Centrafricain, le soldat, auquel il s'est livré, a visiblement porté. Tout Bangui, la Bangui africaine, en attestait dès mercredi. Tout Bangui, la Bangui européenne s'en inquiétait. Jean-Bedel Bokassa avait assuré son retour par le Verbe bien mieux qu'il ne l'avait réussi par de tortueux cheminements.

Ce piège, car ce procès en est bien un, avait l'allure d'une paisible cour d'assises, Vesoul-sur-Oubangui. Un petit tribunal, à peine échappé de l'imaginaire colonial et gardé comme la banque de Centrafrique, ne l'est probablement pas. L'armée tout autour, plusieurs centaines de soldats et de policiers bloquaient les entrées avec l'efficacité relative des services d'ordre indolents. Les vraies forces de sécurité, les hommes de la garde présidentielle, très entraînés, seuls armés et encadrés par des conseillers techniques français, veillaient plus loin. Ou à l'intérieur même du bâtiment. Autour du palais, plusieurs milliers de personnes, badauds, partisans de Bokassa ou, assuraient même des connaisseurs, compagnons d'Ange Patassé (1), attendaient. Cette foule sous surveillance, patiente sous un soleil féroce, allait plus tard applaudir chacune des interventions de l'accusé.

« Bonjour à tous les gaullistes »

La justice centrafricaine, pour sa rentrée, s'offrit même le luxe d'un débat primaire sur les sommets d'une jurisprudence probablement inexistante et d'un code pénal longtemps inusité. Les défenseurs avaient en effet déposé des conclusions visant à la récusation du président de la cour criminelle. Il fallut donc que la cour se réunisse d'urgence et, après quatre heures, déboute les demandeurs.

Ne manquait plus que l'acteur principal. C'est alors que Jean-Bedel Bokassa, dans une tenue stricte et élégante, costume sombre, discrètes décorations à la boutonnière, très chef d'Etat même failli, fit son entrée. Il était souriant, ravi, enchanté. Le sourire pour les caméras, le geste répété de la main comme pour l'inauguration officielle de la justice centrafricaine, et des déclarations un rien dada : *« Bonjour à tout le personnel d'Antenne 2, bonjour à M. François Mitterrand, bonjour à M. Jacques Chirac, bonjour à M. Jacques Foccart, bonjour à tous les gaullistes, bonjour à l'amiral Philippe de Gaulle. Vous leur direz que leur vaillant soldat Bokassa Jean-Bedel, Forces françaises libres, combattant exceptionnel parmi les combattants africains, a répondu à la justice de son pays. »*

« Campagne de désinformation »

Dada, en effet. Sauf pour la foule dehors qui applaudit et sauf pour tous ses auditeurs. L'accusé Bokassa, très respectueux de la hiérarchie, militaire un jour, militaire toujours, avait pris le contrôle des opérations. Il était d'une exquise et déférente politesse envers la cour. Et d'une claire et définitive fermeté concernant sa personne. Pas plus que de ses titres — maréchal et empereur, — il n'entendait se laisser dépouiller de son nom. Cet accusé parlait bien encore avec l'assurance d'un chef d'Etat.

En fait, les débats furent très brefs. Un sommaire interrogatoire d'identité et la lecture de l'acte d'accusation que Bokassa accueillit avec des signes constants de dénégation. Et enfin, négociée avant ou non — comment savoir dans une affaire manifestement pleine de connivences ? — vint la lecture d'un message élaboré avec ses défenseurs. Le procureur général tenta bien de s'y opposer. Il tenta même d'en interrompre la lecture. Mais là, Jean-Bedel Bokassa ne souriait plus. Plus du tout. Et sa voix couvrait tout le reste : *« Je me suis présenté aujourd'hui volontairement devant mes juges. En 1979, Valéry Giscard d'Estaing, alors président de la République française, a détourné l'armée française de son devoir en organisant un coup d'Etat et violé la souveraineté nationale de mon pays. Pour justifier cet acte contraire au droit international, il a orchestré une formidable campagne de désinformation et de manipulation. On m'a présenté comme un cannibale, un assassin, un voleur, un traître à la patrie. Durant mon exil, j'ai toujours réclamé un procès juste et équitable pour que la vérité éclate (...). Je suis un soldat, et un soldat ne se dérobe pas quand il s'agit de son honneur (...). Je n'entends plus jouer aucun rôle dans la vie politique de ce pays. La Centrafrique vient de se doter d'une nouvelle Constitution. Je forme tous mes vœux pour que le général Kolingba apporte à la nation l'unité et le progrès qui garantissent son indépendance. Je n'aspire quant à moi qu'à vivre en paix, entouré des miens et lavé de l'infamie de ces accusations. »*

Ce message, d'apparence, était anodin : des représailles envers le *« cher cousin »* d'hier et une sorte de respectueuse adresse au pouvoir centrafricain. Mais le ton, la solennité, l'art d'insister, en firent une adresse dévastatrice sur le thème de l'indépendance, de la présence française, du retour volontaire.

Après, bien après, cela était très visible, pour ne pas dire convenu, la cour se rangea à l'opinion générale.

Le juge d'instruction sera donc chargé, tâche impossible, de refaire le dossier pour le 8 décembre prochain et l'audience reprendra le 15 décembre. En principe.

PIERRE GEORGES.

(1) M. Ange Patassé, ancien président du MLPC (Mouvement pour la libération du peuple centrafricain), a été treize fois ministre de l'ex-empereur. Il a notamment occupé la charge de premier ministre. Lors de l'élection présidentielle du 15 mars 1981, il avait obtenu 38,11 % des suffrages. Ecarté de la présidence du MLPC en septembre 1983, M. Ange Patassé a successivement séjourné en France, au Togo et en Italie.

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE

Pretoria annule la mesure d'expulsion des délégués de la Croix-Rouge

GENÈVE
de notre correspondante

Un mois après l'annonce de la mesure d'expulsion prise par les autorités sud-africaines à l'encontre des délégués du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) (*le Monde* du 28 octobre et celui daté 2-3 novembre), M. « Pik » Botha, ministre sud-africain des affaires étrangères, a informé Genève que son pays était revenu sur sa décision. Les délégués du CICR pourront, par conséquent, reprendre leurs activités sur le territoire sud-africain, visiter sans témoins et de manière répétitive les détenus condamnés, venir en aide aux victimes des troubles divers, ainsi qu'aux réfugiés du Mozambique.

Il aura donc fallu un mois à M. Botha pour s'assurer qu'il n'avait aucune raison de « punir » le CICR, puisque celui-ci n'avait pas pris part au vote excluant les représentants gouvernementaux sud-africains de la conférence de la Croix-Rouge qui s'était tenue à Genève du 23 au 31 octobre dernier. Le CICR, au surplus, n'a cessé d'affirmer qu'il considérait ce vote comme illégal parce que contraire aux statuts.

Contrairement à ce qu'on avait pu craindre sur le moment, aucune véritable rupture ne s'était produite entre l'Afrique du Sud et le CICR : sept de ses délégués ont été autorisés à demeurer sur le terrain et aucun de ceux qui œuvraient en Namibie n'avait été renvoyé.

ISABELLE VICHNIAC.

TUNISIE

Un fils de M. Mzali condamné à dix ans de travaux forcés

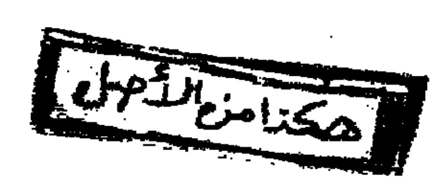
TUNIS
de notre correspondant

M. Mokhtar Mzali, l'un des fils de l'ancien premier ministre, a été condamné mercredi 26 novembre à dix ans de travaux forcés pour *« abus de confiance et détournement de deniers publics »*. Il lui était notamment reproché de s'être alloué des émoluments et des avantages exagérés dans ses fonctions de responsable de la Société tunisienne des industries laitières, d'avoir conclu des marchés douteux et distribué avantages et cadeaux injustifiés dont font foi, entre autres, *« des bons de livraison de 3 kilos de beurre »* destinés à son père.

M. Mokhtar Mzali, qui avait été arrêté peu après la destitution de son père, a nié toutes les accusations portées contre lui, évoquant pour preuve de sa bonne gestion les bénéfices réalisés par la société durant les deux derniers exercices et dont le conseil d'administration lui a donné quitus. Justifiant avant la lettre la grande sévérité du jugement, l'avocat de la partie civile, Me Khantouch, nouveau membre du bureau politique du Parti socialiste destourien, avait considéré que, devant *« de tels abus »*, on pouvait comprendre que, en janvier 1978 et en janvier 1984, lorsque Tunis fut le théâtre de graves émeutes, *« le peuple était descendu dans la rue pour casser et mettre le feu aux voitures luxueuses et aux résidences fastueuses »*.

M. D.

● **TCHAD : le GUNT favorable à une table ronde de réconciliation.** — Les tendances tchadiennes se réclamant de M. Goukouni Oueddeï doivent se retrouver *« au plus vite »*, avant de tenir avec les autorités de N'Djamena une table ronde de réconciliation nationale, a déclaré, jeudi 27 novembre, à Paris, le délégué aux relations extérieures du GUNT, M. Adoum Togoï. Précisant que cette rencontre pourrait avoir lieu au Congo ou au Nigéria, il a rappelé que *« aucun accord définitif n'avait encore été réalisé sur le plan politique »* avec le gouvernement de M. Hissène Habré, et que seul un cessez-le-feu avait été conclu au niveau des états-majors.



هكذا من الأصل

Politique

Le débat sur la réforme des universités à l'Assemblée nationale

Paris et la province ont été, le jeudi 27 novembre, le théâtre de la plus grande mobilisation de jeunes jamais vue depuis mai 68. Dans la capitale, ce sont probablement 200 000 étudiants et lycéens (400 000 selon les organisateurs, 92 000 selon la préfecture) qui ont défilé entre le quartier Latin et l'Assemblée nationale.

En province, ils étaient près de 400 000 dans une cinquantaine de villes. Des manifestations de lycéens ont également eu lieu vendredi matin dans plusieurs villes de province, notamment en Bretagne, en Moselle et dans le Midi.

Alors que l'examen du projet de loi Devaquet sur la réforme des universités devait commencer dans l'après-midi de vendredi, et que la fronde étudiante et lycéenne suscite des réactions discordantes dans la majorité, la coordination nationale des universités en grève appelle à la poursuite du mouvement, jusqu'au retrait pur et simple du projet de loi, avec occupation des locaux à partir du 1er décembre.

Elle propose l'organisation à Paris, le 4 décembre, d'une manifestation nationale où elle espère rassembler autour des étudiants et des lycéens, les enseignants et les personnels de l'éducation nationale, c'est-à-dire l'ensemble de la communauté scolaire et universitaire.

L'impatience du RPR et l'insatisfaction de l'UDF

Etudiants et lycéens se sont déplacés un jour trop tôt. La majorité – avec la complicité involontaire de la gauche – s'est arrangée pour que leur « visite » au Palais-Bourbon soit en avance sur le débat qui seul les intéresse : celui sur le projet de loi de M. Alain Devaquet. Il devait bien, pourtant, commencer jeudi : mais, profitant du grand nombre d'amendements déposés par les socialistes et les communistes sur le projet de loi-programme pour les départements d'outre-mer, débattu mardi et mercredi, majorité et gouvernement ont fait le nécessaire pour que cette discussion se prolonge toute la journée de jeudi : séances de nuit raccourcies, nombreuses prises de parole, les moyens n'ont pas manqué. Pour un objectif dont l'intérêt n'est pas évident : le ministre des universités doit pouvoir confirmer – solennellement – de la tribune de l'Assemblée les apaisements qu'il veut apporter aux *« inquiétudes »* des jeunes, sans avoir l'air de céder à la pression de la rue. Ce recul ne servira pas à grand-chose ; les manifestants l'ont promis : *« Nous reviendrons. »*

Tenter de calmer la colère des jeunes va compliquer la tâche de M. Devaquet au Palais-Bourbon. Car c'est là qu'à partir du vendredi 28 novembre, il doit se battre sur plusieurs fronts. Avec sa majorité d'abord, même si devant la contestation étudiantine relayée par la gauche, la solidarité majoritaire devrait finir par l'emporter sur la grogne. Les députés RPR intéressés par le dossier ne cachent guère que le projet gouvernemental ne les satisfait que bien modérément, tant il est éloigné des idées qu'ils avaient énoncées au printemps dans une proposition de loi. Le retour à l'avant-1968, rêvé par quelques-uns d'entre-eux, n'est pas totalement à l'ordre du jour. M. Jean Foyer, qui ne camoufle pas sa nostalgie, soutiendra pourtant le texte proposé pour la seule raison qu'il redonne aux professeurs, les « mandarins », une grande partie de leurs prérogatives sérieusement limitées par la loi Savary.

Faire bloc autour d'un ministre issu de ses rangs est d'autant plus indispensable pour le RPR que son allié UDF reproche à celui-ci d'avoir fait naître une contestation qui complique *« l'œuvre »* de M. René Monory, un UDF, lui notamment chargé de la mise au pas de cette forteresse qu'est la FEN. Les regrets des giscardo-barristes sont d'autant plus grands que nombre d'entre eux jugent le projet Devaquet *« inutile »*, pour reprendre l'expression de M. Jean-Pierre Soisson, puisqu'il ne va pas assez loin dans la mise en place d'une véritable autonomie des universités.

L'inquiétude des centristes est particulièrement forte, car ils ont le sentiment, et en tout cas la crainte, que le gouvernement, pour calmer la « colère » des universités, va reculer sur les points qui leur tiennent fortement à cœur. C'est pourtant « leur » ministre, M. Monory, qui, en soulignant que M. François Mitterrand *« n'avait pas jeté de l'huile sur le feu »*, a déclaré qu'il était prêt à écrire le texte *« autrement »* et qu'il *« fallait « essayer de trouver les sorties les plus honorables pour tous »*. Car déjà l'UDF constate que M. Devaquet a annoncé qu'il s'opposerait à deux amendements essentiels adoptés par la commission des affaires culturelles de l'Assemblée, l'un prévoyant l'élargissement de l'éventail des droits d'inscription et l'autre supprimant la possibilité pour les recteurs d'inscrire d'office des étudiants refusés par les universités.

Bataille d'amendements

L'amertume règne donc chez les centristes de cette commission, alors que leurs propositions n'étaient qu'un compromis entre le projet de loi et les positions des plus « durs » sur l'autonomie, dont certains sont au RPR ! Le rapporteur, M. René Couanau (UDF, Ille-et-Vilaine), a bien l'intention de défendre ses amendements, car, comme le dit son président, M. Jacques Barrot, *« les manifestations de rue ne doivent pas empêcher le Parlement de débattre des vrais problèmes »*. Mais déjà M. Couanau annonce qu'il est *« prêt à se laisser convaincre par le ministre »*.

Comme toujours devant l'offensive de l'opposition, la majorité devra refaire son unité. Car socialistes et communistes se sont donné les moyens d'une longue bataille parlementaire. Les premiers ont déjà préparé quelque cinq cents amendements ; toutes les motions de procédure seront aussi utilisées (mais pour défendre « l'irrecevabilité » et donc intervenir en premier, un rocardien, M. Jean-Pierre Sueur, a été préféré à M. Jean-Pierre Chevènement). La gauche ne fait là que suivre l'exemple de la droite, qui, en 1983, avait imposé un débat de trois semaines sur le projet de M. Alain Savary réformant le statut des universités. Mais cet exemple, comme les précédents, montre que l'obstruction ne peut véritablement durer sans un puissant soutien extérieur.

Etudiants et lycéens n'ont donc pas trop de souci à se faire : il n'est guère envisageable que le débat parlementaire soit achevé avant leur prochaine grande manifestation annoncée pour le jeudi 4 décembre.

THIERRY BRÉHIER.

Du quartier Latin aux Invalides

La première « manif » pour 200 000 jeunes

Plus de 200 000 étudiants et lycéens sur le pavé de Paris, entre le Panthéon et le Palais-Bourbon. Plus de 200 000 jeunes qui sautaient de joie en apprenant qu'ils étaient en même temps 30 000 à Grenoble, 25 000 à Lyon ou 15 000 à Bordeaux. Bref, des centaines de milliers dans toute la France, mobilisés contre une réforme des universités qui cristallise leur refus de l'inégalité et de l'arbitraire. Plus de 200 000 jeunes en colère dans la rue, tous les ingrédients d'un cocktail explosif.

Et pourtant ce fut une manifestation dense, mais presque lisse, sans aspérités, sans images choc. *« Tendue mais saine »*, commentait un étudiant en passant. Six heures de cortège, sans que personne en profite pour bousculer quelques vitrines ou titiller les CRS, bien au contraire : *« CRS avec nous, vos enfants sont concernés ! »* Au milieu du flot continu des étudiants et peut-être plus encore des lycéens, il n'y a pas eu un cri hostile aux forces de l'ordre, d'ailleurs très discrètes. Pas un seul de ces face-à-face tendus, en noir et blanc, qui ont figé l'imagerie étudiante d'il y a vingt ans.

Ce refus unanime de la violence, cette volonté collective, attentive, presque méticuleuse d'éviter tout débordement, se sont vérifiés à chaque coin du parcours. Un cordon de CRS par exemple barre la rue de l'Université qui conduit – quel symbole ! – à l'Assemblée nationale. La tête du cortège arrive, et les étudiants commencent à s'agglutiner devant les barrières métalliques. Immédiatement, deux rangs du service d'ordre étudiant s'interposent pour éviter toute étincelle.

Une heure plus tard, la police a levé le barrage qu'elle avait établi à l'entrée du quai d'Orsay. Au milieu de la foule massée devant les grilles du Palais-Bourbon, un étudiant fait mine d'envoyer une bouteille sur les CRS. Trois autres se jettent sur lui : *« Ça va pas la tête ! Tu veux qu'on dise qu'on est des excités ! C'est fini les autonomes. Il ne faut pas flanquer en l'air l'image du mouvement. »*

Il n'y eut guère qu'un accrochage sérieux, le long du boulevard Montparnasse, avec un groupe d'étudiants du GUD, venus de la faculté d'Assas, casqués, équipés de pied en cap et décidés à provoquer des incidents. Le test d'une manifestation aussi importante était pourtant décisif pour ce mouvement étudiant tout neuf, accusé par certains de ne rassembler que des excités et soupçonné par les autres d'être manipulé par les forces politiques.



Une seule banderole en tête du cortège et tout était dit : *« Unité des lycéens et des étudiants. Retrait du projet Devaquet. »* Derrière, sans tambour ni trompette, s'avançait une foule terriblement jalouse de son indépendance. Pas une vedette de la politique n'a osé risquer son nez dans le cortège. La courte apparition des députés socialistes sur le perron de l'Assemblée est passée inaperçue et la sortie provocante de M. Le Pen, venu narguer les manifestants derrière les grilles du Palais-Bourbon, lui a attiré un cinglant : *« Le Pen, salaud, le peuple aura ta peau. »*

« On se manipule tout seuls »

« Nous, on se manipule tout seuls », proclamaient des pancartes. Conséquence logique de ce principe de base : l'absence totale et spectaculaire de tout sigle d'organisation, parti ou syndicat, de tout étiquetage jugé intempestif. Anonymat incompréhensible pour les rares dinosaures de manifs qui avaient cru bon de se glisser entre les rangs. Ni les quelques parents d'élèves de la FCPE, ni la poignée d'enseignants du SNES et du SNE-Sup égarés par-ci par-là ne pouvaient se sentir à l'aise, encombrés de sigles et de banderoles corporatives, dans ce cortège juvénile homogène.

Deux sérieux cordons sanitaires isolaient les syndicalistes du reste des manifestants, qui n'appréciaient visiblement pas cette présence. *« On avait pourtant prévenu : pas de politique ! »*, marmonnait un membre du service d'ordre.

« L'apolitisme », si intensément revendiqué, n'est pas une façade, mais plutôt l'ultime rempart contre tout risque de manipulation ou de récupération. Les étudiants ne sont pas assez naïfs pour oublier l'enjeu politique que représente leur mouvement, mais ils refusent profondément toute allégance. *« Notre action est politique*, admet l'un d'eux. *Mais elle n'est pas politisée »*.

Pour beaucoup, cette manif servira de cérémonie initiatique : on essaie sa voix sur les slogans qui deviendront les « tubes » de cette journée, *« Devaquet au piquet »*, *« Devaquet, si tu savais, ta réforme où on s'la met... »* chanté sur l'air de *Si tu veux faire mon bonheur...* Alors que ces slogans-rengaines paraissent pauvres, banderoles et pancartes regorgent de trouvailles. C'est indéniablement la publicité qui fournit la principale source d'inspiration :

« Un Vaquet ça va, Devaquet bonjour les dégâts. » « Devaquet t'as pas le ticket », « Nanterre lave plus blanc ». Et, lorsqu'une grand-mère baraquée apparaît à une fenêtre, elle est accueillie par un retentissant : *« Mère Denis, avec nous ! »*

« Les fric-facs »

Le thème de l'augmentation des droits d'inscription est de loin le plus fertile. On lit : *« 450 F, il faudrait être fou pour dépenser plus »*, ou *« Monory, maxi-prix mais il fait le minimum »*. Autant de mots de passe pour les manifestants de l'ère cathodique. « Fric » et éducation, voilà bien le mélange détonant.

« Halte aux fric-facs » ou *« T'as pas cent balles, ch'uis étudiant »*. Sur une pancarte des lycéens on reproduit un jeu de « Monorypoly où l'on achète des universités, la prison est remplacée par l'ANPE. Un graffiti proclame que *« Les facs, c'est pas Saint-Gobain »*. Si les jeunes ne veulent pas vendre aux enchères les universités, ils refusent aussi de se prêter eux-mêmes au jeu de la concurrence. Ni *« Facs Tapie »* pour l'élite, ni *« Facs poubelles »*.

Même ceux qui sont sortis victorieusement de l'épreuve de la sélection, élèves de classes préparatoires, étudiants en médecine, et même de l'université Dauphine (l'une des deux universités où la grève n'a pas été votée), sont venus le dire. Peu nombreux, ils ont été d'autant plus remarqués et applaudis. *« Ce n'est pas parce que nous sommes des privilégiés que nous ignorons ce qui se passe autour de nous »*, explique une élève d'hypokhâgne au lycée Janson-de-Sailly. Et les « maths spé » de Louis-le-Grand résumaient : *« Les taupes ne sont pas aveugles »*. Impertinents, parfois jusqu'aux limites du mauvais goût, les manifestants ont su aussi se montrer magnanimes, avec des formules comme *« Errare Devaquum est ! »* Certains slogans tentaient d'élargir le débat : *« Devaquet, Monory, un charter pour le Mali »*, ou *« Immigrés, drogués, étudiants : à qui le tour ? »*

Restait à tirer les conclusions de cette manifestation. Les étudiants le firent en deux temps. Devant l'Assemblée nationale tout d'abord, où les quatre délégations reçues par les principaux groupes parlementaires (RPR, UDF, PS et PCF) vinrent faire le compte rendu de leurs entretiens dans un vacarme assourdissant, une sono chevrotante permit quand même de retenir l'essentiel : *« Nous ne sommes pas allés voir les députés pour négocier, mais pour leur demander le retrait pur et simple du projet. C'est la logique même de la loi qui nous semble condamnable, et il est hors de question de céder. »*

Un moment plus tard, tous les délégués des universités de Paris et de province se retrouvaient dans un amphi bondé de la Sorbonne pour une réunion houleuse, un peu tendue, surtout fatiguée. La question posée aux animateurs du mouvement est simple : quand on a, d'entrée de jeu, après huit jours de grève, fait descendre dans la rue plusieurs centaines de milliers d'étudiants, comment passer à la vitesse supérieure ?

La réponse tient en trois points qui seront proposés au vote de chaque université dès ce vendredi : poursuite de la grève, occupation des universités à partir du 1er décembre et organisation à Paris le 4 décembre d'une nouvelle manif de toute la communauté universitaire à laquelle pourront se joindre les lycéens. Ce nouveau cap ne sera certainement pas le plus facile à négocier, et bon nombre d'éléments favorables à la poursuite de la grève se demandaient tout de même sur quoi ce mouvement imprévisible pouvait déboucher.

Philippe BERNARD et Gérard COURTOIS.

Toutes les informations sur le mouvement étudiant et lycées avec le minitel 36-15. Tapez LEMONDE.

Dauphine et son image

Dauphine n'est pas en grève, qu'on se le dise ! Tous les panneaux publicitaires des rues proches de l'université de Paris-IX, piratés par les affiches des étudiants, lancent ce message. Car Dauphine entend bien faire entendre sa différence. Ici, jeudi à 14 heures, alors que des dizaines de milliers d'étudiants sont rassemblés au Luxembourg, on se bouscule dans les couloirs en direction de l'amphi ou de la salle de TD. A peine une centaine de personnes sont parties de Dauphine vers 12 h 30, après quelques frictions avec des non-grévistes, ces derniers contestant aux manifestants le droit de défiler sous les couleurs de l'université de gestion : *« C'est mauvais pour notre image de marque »*.

Une image que les « Dauphinois » défendent avec vigueur. Ici, la sélection est appliquée dès l'entrée, à nouveau en cours d'études, et les étudiants en sont satisfaits : *« A la sortie, les employeurs font la différence »*, déclare un étudiant.

Si la grande majorité des étudiants de Dauphine ne contestent pas le projet Devaquet, c'est que, pour eux, son contenu est très proche du « système Dauphine ». *« On pourra enfin faire légalement ce que l'on fait, de manière irrégulière, depuis la loi Savary »*, explique un membre du conseil d'université. Quant aux droits d'inscription variables selon les universités : *« A Dauphine, on paye chaque année, en plus des droits d'inscription, des « droits de poly » et des « droits informatiques ». Plus de 500 francs au total. La loi permettrait de rendre tout cela plus clair. »*

S. K.

M. Devaquet : « Il n'y a pas de solution simple de droite ou de gauche »

A la veille de la manifestation, M. Alain Devaquet avait, à l'Assemblée nationale, manifesté une compréhension certaine pour le mouvement lycéen. Après avoir redit que les droits d'inscription dans les universités *« resteront modestes, de 400 à 800 francs »*, que *« tous les étudiants en possession du bac qui souhaitent entrer à l'université pourront y entrer sans problème »*, qu'*« il n'y aura aucune suppression de diplômes nationaux »*, M. Devaquet a notamment déclaré : *« Ces jeunes, qui travaillent de plus en plus sérieusement, savent que ce travail acharné ne leur assure plus forcément un avenir professionnel décent. C'est aussi l'anxiété qui saisit tout un chacun, mais particulièrement les jeunes devant une société qui change à toute vitesse sans que l'on sache où elle va. »*

M. Devaquet a même reconnu : *« Les lycéens ont exprimé les premiers ce que nous ressentons tous confusément. »* Prudent, il a aussi déclaré : *« Il convient de les laisser s'exprimer et de traiter ce mouvement avec précaution : modeste par le nombre, son instabilité en fait cependant un détonateur puissant. »*

M. Devaquet a toutefois ajouté : *« Un grand nombre de lycéens refusent toute étiquette politique, et toute tentative de récupération risque de se retourner contre ses auteurs. »* Mais, reconnaissant l'importance du mouvement des jeunes, il a prévenu que, même s'il s'arrêtait, *« il serait grave d'oublier qu'il a eu lieu, car il signifie quelque chose. Il est peut-être une manière de nous dire à tous, devant un monde difficile à comprendre, il n'y a pas de solution simple, de droite ou de gauche (...). Peut-être les étudiants disent-ils : « Le manichéisme politique, c'est terminé »*.

M. Baudouin : un mouvement encouragé

M. Denis Baudouin, porte-parole de M. Chirac, a fait au cours de son point de presse du jeudi 27 novembre un historique de la réforme universitaire proposée par le gouvernement en rappelant que, lors de l'adoption du projet le 11 juillet par le conseil des ministres, *« M. Mitterrand n'avait pas formulé de réserves »*.

« Depuis longtemps, a-t-il précisé, *M. Chirac est conscient que le malaise qui existe dans la jeunesse est dû aux difficultés rencontrées pour entrer dans les facultés et plus généralement dans la vie active. C'est pourquoi il a lancé le plan d'emploi pour les jeunes, qui a permis à 586 000 d'entre eux d'entrer dans des entreprises depuis six mois. Il est naturel que les jeunes expriment leur inquiétude. Mais encore ne faut-il pas utiliser cette dernière à des fins partisanes. Ne parlons pas de manipulation mais plutôt de récupération et de mouvement très encouragé. »*

Selon M. Baudouin, *« M. Chirac pense que, sur le plan universitaire, on a poussé les choses le plus au noir possible, mais que cela est un peu le haut de la crête d'une vague et que l'on devrait rapidement revenir à une situation normale »*.

Derrière l'humour, l'angoisse

C'est M. Devaquet qui le dit : *« Il faut respecter le mouvement et le laisser s'exprimer. »* Vu la longue histoire des malentendus entre les hommes politiques et la jeunesse, le propos est réconfortant.

Pourquoi cette poussée de fièvre ? La loi elle-même ? La sélection existe déjà. Les diplômes n'ont pas la valeur mythique qu'on leur attribue. Et les frais d'inscription, entre 450 F et 900 F par an, payés le plus souvent par les parents.

Il faut alors chercher ailleurs. Dans le frémissement qui parcourait les lycées et les facultés depuis quelque temps. Après la dernière grande révolte, en juillet 1976, les contestataires étaient rentrés dans leurs facultés. Déçus. Leurs successeurs avaient appris le « réalisme » : travail, copains, petit(e)s ami(e)s... L'inquiétude des débouchés et l'investissement accru dans les études. Le mot d'ordre, c'était : s'en sortir individuellement. Cette attitude cadrait bien avec le « repli sur soi » de la société en général. Elle arrangeait tout le monde : les parents, les enseignants, les politiques.

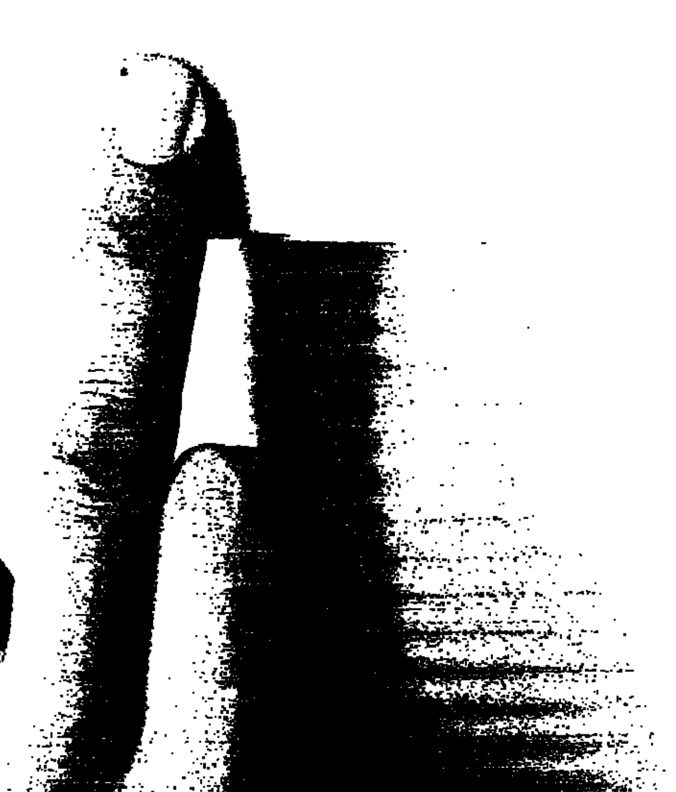
Surprise ! Tout bouge. On est passé, en dix ans, de 925 000 demandeurs d'emploi à quelque 2,5 millions. Cette incertitude devant l'avenir en inquiète plus d'un. Elle décourage, plutôt qu'elle ne stimule, nombre d'entre eux.

Un malaise diffus, non exprimé, a commencé à monter. Les jeunes ont été les premiers à rompre avec ce consensus social autour du *« moi et moi, les autres après »*. Il y a eu SOS-Racisme et les badges *« Touche pas à mon pote »*. *« Action-école »*, et l'envoi des colis dans le tiers-monde. Les jeunes découvraient la solidarité, la générosité, dans un univers où elles avaient presque disparu derrière la réussite personnelle, l'esprit d'entreprise, la compétition.

Les voici brusquement en présence d'un projet de loi qu'ils ressentent comme une agression ; la restauration du mandarinat, le retour à l'avant-68, ce n'est pas leur affaire. Mais la sélection à la mode Devaquet leur apparaît comme un obstacle supplémentaire dans la course, déjà redoutable, aux diplômes. La voilà bien la raison de la colère. Voilà aussi l'occasion de s'exprimer, d'exorciser la peur dans un grand élan collectif. Ont-ils pu faire connaître leurs inquiétudes depuis dix ans ? La société s'est-elle souciée de les faire parler ? Vieille histoire. Bien qu'ils soient plus d'un million, les étudiants – ne parlons pas des lycéens – ne sont pas considérés comme une catégorie sociale avec laquelle on discute, on négocie. Les agriculteurs, les médecins, les chantiers navals, ça c'est sérieux. Les étudiants, eux, n'ont qu'à étudier.

Nulle contestation de la société dans cette révolte « sage ». La terminologie révolutionnaire n'a plus cours. Mais sans doute derrière l'humour des slogans, les jeunes veulent-ils dire à cette société : prenez notre angoisse au sérieux.

YVES AGNÈS.



Politique

et les manifestations d'étudiants et de lycéens à Paris et en province

Devant les grilles du Palais Bourbon

« Descends de là, tu vas te blesser ! »

« Un Vaquet, ça va ! Devaquet, bonjour les dégâts ! » ; « Ton projet, on l'a eu, on l'a lu, on s'en sert de PQ ! » : massés face au pont de la Concorde à moins de dix mètres du Palais-Bourbon, tassés un peu plus loin contre les grilles d'enceinte, ou juchés sur les colossales statues qui veillent sur l'Assemblée nationale, les lycéens et les étudiants ont hurlé leurs slogans sans aucune chance d'être entendus par M. Alain Devaquet. Le ministre de la recherche et de l'enseignement supérieur était en effet absent, jeudi 27 novembre, *de l'Assemblée nationale*, la discussion du projet de loi sur les départements d'outre-mer occupant encore pour l'après-midi et la soirée le terrain d'un hémicycle clairsemé.

Peu avant 16 heures, sur le chemin de ronde qui entoure le Palais-Bourbon, *un lieutenant de la garde* républicaine passe les consignes : *« Hors des vues, hors des vues ! »,* crie-t-il à ses hommes un peu trop nombreux à son goût sur ce « balcon » *qui surplombe la manifestation.* Un peu plus tard, ce seront les armes qu'on leur demandera de *cacher*. En contrebas, un cordon de barrières métalliques et de CRS — casque au côté, *bouclier au bras* — retient les manifestants, de plus en plus nombreux.

« Si ça tourne mal »

L'ambiance est *plutôt* bon enfant, aucune nervosité de part et d'autre, certains CRS sourient *même* aux *quolibets* des jeunes lycéens qui forment l'avant-garde de la manifestation. Dans la cour du Pont (face au pont de la Concorde), quelques députés sont venus aux *nouvelles*. M. Jean-Pierre Michel (PS) s'estime *« honoré »* de la venue de la jeunesse. M. Charles Fèvre (UDF) affirme, quant à lui, qu'à la place de M. Devaquet il irait *« parler aux étudiants »* tandis que M. Bernard Schreiner (PS), nostalgique, se souvient de ses manifestations anciennes, lorsqu'il était président de l'UNEF.

« C'est ridicule !, lâche l'œil noir de M. Jean Kiffer (apparenté RPR). *Cette jeunesse se révolte parce que l'on parle de sélection, c'est triste. » « Et puis, il y au moins 50 % d'immigrés dans cette foule. Je suis en France »*, clame-t-il. *« Ces jeunes sont manipulés »*, renchérit le général Aubert (RPR) qui trouve le projet *Devaquet « très sain »*.

D'autres députés s'inquiètent de voir la foule s'agglutiner. L'ancien ministre de l'intérieur Pierre Joxe (PS) s'étonne que les pouvoirs publics aient laissé *« ces jeunes venir si près. Je n'ai, bien sûr, rien contre eux, ce que je crains, ce sont les risques de provocation ». « Si cela tourne mal, il n'y aura aucun périmètre de sécurité »,* ajoute quant à lui M. Philippe Bassinet (PS), qui se demande ce que M. Pasqua *« cherche à faire... »*. De temps en temps, des salves *d'applaudissements saluent* l'apparition des caméras de télévision ; des huées s'élèvent, en revanche, à la vue d'écharpes tricolores arborées par deux parlementaires (*un député et un sénateur* socialistes). Ils les enlèvent prestement. Quelques œufs, des banderoles, un pied de chaise voltigent. La tension monte. Au bout *d'une heure, les « CRS avec nous ! »* sont remplacés par de vigoureux *« CRS SS ; CRS racistes ».* A 16 h 50, un second cordon de CRS se faufilent très calmement *entre les manifestants et* les barrières métalliques. A l'intérieur de l'Assemblée, les *différentes délégations* d'étudiants sont reçues par les groupes parlementaires (à l'exception du Front national).

Quelques *députés* socialistes sortent à nouveau du Palais-Bourbon. *« Nous venons essayer de calmer les esprits ; on nous a dit qu'il y avait quelques débordements »,* explique, un peu tendu, M. Jean-Jack Queyranne (PS). Sur les marches, les élus du PS applaudissent la foule, *qui leur rend leur* salut : *« Les députés avec nous. »*

M. Jean-Marie Le Pen ne veut *pas être en reste. Il sort* de la buvette, entouré de quelques élus de son groupe. Il s'énerve contre les journalistes, qui lui demandent s'il va aller dialoguer avec les étudiants. *« Je n'ai pas peur ; j'ai déjà prouvé mon* courage, répond-il, furieux. *J'espère, en tout cas, qu'ils ont quelque chose à dire, et qu'ils ne sont pas venus simplement défouler le rut de la jeunesse. »* M. Le Pen, suivi de son cortège, s'avance alors vers le *muret*, serrant les deux mains au-dessus de sa tête en signe de victoire. En contrebas, à sa vue, la réaction est immédiate, les bras d'honneur battent l'air, les mains *se tendant, majeur dressé* : « Le Pen, enculé ! ». *« Provocation »*, hurlent les jeunes. *M. Le Pen* leur répond par un bras d'honneur.

« C'est qui ? »

M. Michel Ameller, secrétaire général de l'Assemblée nationale *et de la présidence*, visiblement navré par ce spectacle, tente avec diplomatie de faire refluer tout le monde hors de la portée de la foule qui a commencé à envoyer sur *M.* Le Pen divers projectiles (briquets en plastique, boîtes d'allumettes). Le président du Front *national* expliquera dans les couloirs de l'Assemblée nationale qu'il n'avait pas été sifflés *« à part les bras d'honneur des Maghrébins du premier rang ».*

En *début de soirée, sur ordre du* président de l'Assemblée nationale, M. Jacques Chaban-Delmas, les députés, journalistes et fonctionnaires étaient priés d'évacuer les *jardins* et la cour du Pont. La foule devient plus houleuse. A quelques pas des grilles contre lesquelles sont collés plusieurs jeunes manifestants, Mme Georgina Dufoix (PS) *continue de parler avec un* journaliste. Les manifestants l'apostrophent : *« C'est nous qui sommes intéressants, venez nous voir. »* Mme Dufoix, suivie par *Mme Yvette Roudy* (PS), *s'approche. « C'est qui ? »* demande ceux qui sont derrière ; *« C'est Edith Cresson » ; « Elle est de quel parti ? ».*

Mme Dufoix explique ce que le groupe *socialiste va faire pour* s'opposer au texte Devaquet à l'Assemblée. Les lycéens écoutent sagement la leçon de procédure parlementaire. *« Vous êtes d'accord avec nous, alors vous avez un bel avenir politique »,* lâche, très sérieux, un jeune manifestant. *« On veut une photo avec vous »,* demande un autre. *« Elle est super, elle parle avec nous »,* s'attendrit une jeune fille qui, tout à l'heure, estimait que le projet *Devaquet était « la goutte qui avait fait déborder le vase ».* Au moment de partir, Mme Dufoix aperçoit un jeune lycéen qui est en train d'escalader les grilles. Le reproche *maternel fuse immédiatement : « Descends de là, c'est dangereux, tu vas te blesser. »* Le jeune homme obtempère. Après le départ du député socialiste, les *jeunes hurlent : « On veut parler à un député de droite ! »* M. Gilbert Gantier (UDF) s'approche, jette un coup d'œil et rebrousse chemin.

L'ordre de dispersion était donné dans la soirée, un feu de joie éphémère était allumé avec des banderoles, quelques groupes battront encore le pavé, dans la nuit.

PIERRE SERVENT.

LYON : sur le pont de la Guillotière

Plus de trois cent *soixante* mille lycéens et étudiants ont manifesté dans une cinquantaine de villes à travers la France. Le mouvement a même touché des lycées français à l'étranger : à Rome, à Bruxelles et à Rabat (Maroc).

Les dizaines de manifestations organisées en province ressemblaient comme des sœurs au grand rassemblement parisien. Des foules sages, une ambiance bon enfant et des slogans, dirigés principalement contre M. Devaquet.

Région sage et plutôt conservatrice, l'Alsace a connu la plus grande mobilisation de sa jeunesse depuis dix-huit ans : plus de 12 000 manifestants à Strasbourg et des milliers à Mulhouse et à Colmar. Les lycéens et étudiants lorrains étaient eux aussi dans la rue (Nancy, Metz). L'Ouest, comme d'autres régions, avait envoyé des représentants dans la capitale. Cela ne l'a pas empêché d'organiser ses propres défilés, comme à Rennes ou Saint-Brieuc...

La région Rhône-Alpes (Lyon, Grenoble...) n'était pas en reste. Non plus que Toulouse, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Lille, Amiens, Aix, Marseille, Montpellier...

Malgré quelques provocations comme à Lyon, on n'a compté qu'un nombre infime d'incidents. Une anecdote montre le souci des manifestants de ne point être récupérés politiquement : à Montbéliard (Doubs), des militants de Lutte ouvrière voulaient s'insérer dans la manifestation et déployaient leur banderole. La persuasion ne suffisant pas, les lycéens ont demandé à la police d'évacuer les intrus d'extrême gauche...

LYON
de notre correspondant régional

C'était, pour la plupart, leur « première manif ». Ils ne connaissaient pas les trucs des briscards, comme l'espacement maximal entre les rangs. Les trente mille étudiants et lycéens lyonnais ont défilé en rangs très serrés, en occupant soigneusement la droite du grand pont *de la Guillotière*, passage obligé entre le rassemblement de la « presqu'île » et le rectorat de l'académie. Surpris eux-mêmes par l'ampleur du défilé, reprenant des slogans déjà classiques *« Devaquet, si tu savais, ta réforme (bis) où on se la met ! »* : brandissant des banderoles ou des affichettes cartonnées et bricolées à la hâte (*« Cherchons écrivains pour sponsoriser les lettres » ; « Projet Devaquet : Lettre ou le Néant » ; « Non aux facs cotées en Bourse »*), les manifestants, issus de trois universités et de vingt-cinq lycées, ont découvert avec dépit que les forces de l'ordre barraient l'accès du rectorat : *« On voulait juste rester un moment devant les grilles... »*

Les organisations syndicales estudiantines se faisaient très discrètes. Un carré, au cœur de la manifestation, a tenté sans grand succès d'imposer une théorie communisante avec le slogan : *« Devaquet-Savary, ça varie mais ça change pas. »* L'UNEF-ID avait dû mettre son mouchoir syndical dans les lodens et les parkas. Même si, comme le confiait un étudiant de Lyon-I (sciences) *« Il ne faut pas se cacher derrière notre petit doigt, c'est eux qui ont lancé le mouvement. »*

Méfiants à l'égard d'éventuelles récupérations partisanes, les manifestants ne craignaient pas d'en appeler à la solidarité les parents, les enseignants et... les étrangers. Bouffée d'altruisme dans un défilé suivi plutôt avec sympathie par les badauds.

Les étudiants de droite et d'extrême droite ont bien tenté une « contre-manifestation », qui a rassemblé trois cents personnes et qui *s'est vite autodissoute dans l'indifférence* générale. Sur les quais du Rhône, le bastion de l'université Lyon-III a été lui aussi contourné, encerclé à distance. L'université avait *été fermée sur l'ordre de son* président, M. Jacques Goudet, pour *« assurer la sécurité des personnes et des biens ».*

CLAUDE RÉGENT.

Politique

JOURNAL D'UN AMATEUR, *par Philippe Boucher*

OH! le beau, le gros, le rutilant gâteau que celui qui s'offre à la convoitise des partis! Qu'ils sont appétissants, ces jeunes gens frais et roses! Qu'elles sont à croquer, leurs compagnes, non moins déterminées dans leur lutte contre le projet Devaquet! Comme on les convierait volontiers à quelque galant rendez-vous politique, ces primeurs poussées à l'automne et qui s'exhibent sur la chaussée!

Cette gourmandise se comprend. Vide du moindre projet à brandir qui retiendrait l'attention, embarrassé de candidats faute qu'un seul s'impose pour concourir en 1988, ne sortant qu'à peine du silence gêné où il se maintenait depuis les dernières élections, le PS trouve, avec le remue-ménage des milieux scolaires et étudiants, une querelle à épouser et des troupes à suivre.

Bon ou mauvais, ce projet ? Les spécialistes, jusqu'aux plus modérés, le trouvent au pire exécrable et au mieux passéiste, c'est-à-dire réactionnaire. La rue le désavoue en se peuplant de jeunes gens dont la tenue, le langage et les soucis ne ressemblent en rien à leurs pairs de 1968.

A la grève fraîche et joyeuse, mais bosselée, de cette année-là succède un mouvement dont le sérieux montre les progrès de la gestion et de la communication dans les cerveaux neufs.

Mais parce qu'ils sont sérieux, mais parce qu'ils ont grandi, tout en ayant le même âge, mais parce qu'ils ont d'eux-mêmes une assez ferme conscience, mais parce qu'ils se fichent *comme d'une guigne de ce qui faisait* vibrer papa et maman (en quoi ils leur ressemblent), les jeunes gens en question restent indifférents à la sollicitude libidineuse (politiquement parlant!) de la gauche (ou plus exactement de l'opposition : dans le cas de figure inverse, c'est évidemment la droite qui aurait proposé ses services).

Certes, le joli président de l'UNEF-ID est membre du PS, mais il ne commettrait pas la folie de mélanger les rôles, d'user d'une casquette pour vendre la pacotille de l'autre. Il est bien trop malin pour cela. Avec sa mise non moins étudiée que sa parole, où décontraction et gravité se servent mutuellement de passeport pour séduire tant l'étudiant que ses parents, *ce n'est plus la naïveté qui l'étouffe.* Même s'il fait sourire lorsque, son apparition télévisée achevée, il jette un œil sur l'écran de contrôle et laisse échapper un rictus de contentement. L'étudiant a été bon élève à l'école des médias.

Les universités et les lycées qui ont baissé les bras n'ont nullement envie d'être rejoints par des partis qui les soutiendraient pour mieux les calmer, ainsi que fit, entre autres, la CGT en 1968. Ils ne veulent pas tirer les marrons du feu. Ils ne veulent pas être dupés et se méfient autant des sauveurs que des adversaires. Ils demandent à la rue d'avoir raison des bureaux et n'ont cure du secours d'autres bureaux.

∴

D'AILLEURS, que peut-il sortir de la rue au-delà (et rien n'est moins sûr) d'un abandon du projet ? En dehors de cela, avant tout, du mauvais. Des illusions, des coups fourrés et des CRS. M. Mitterrand ne s'y est pas trompé qui s'est empressé de faire connaître qu'il était tout à fait extérieur à ce qui se passait. Il y a plus que 170 kilomètres entre la célébration de Paul Bert à Auxerre, la semaine dernière, et la bénédiction de meetings répétant, par exemple, celui du stade Charléty à Paris, il y a dix-huit ans. Chat échaudé craint l'eau froide.

Pourtant, la gauche aime la rue, où elle se *sent chez elle. Elle l'a tant arpentée pour tant* de combats où se jouait la naissance du citoyen. Quand par hasard la droite s'y risque, en 1984 ou cinquante ans plus tôt, la gauche a un sentiment d'usurpation. Celui qu'a ressenti *la droite en 1981, quand elle s'est retrouvée à* la rue.

C'est de la rue que sont venus les mécomptes de la gauche. L'un était formidable, c'était le plébiscite – voirie de 1984 en *faveur de l'école privée, qui eut les conséquences* que l'on sait. L'autre était de moindre importance, c'était la manifestation en faveur de la radio NRJ que menaçait, légalement à juste titre, la Haute Autorité.

Rues

MAIS ce dernier succès était autant celui de la jeunesse que celui de la rue. Du moins certains peuvent-ils le penser. Il y a tout lieu de croire que parmi les *jeunes qui défilent aujourd'hui, nombreux sont* ceux qui avaient fait cortège pour NRJ. Le triomphe qui s'en était suivi doit être dans plus d'une mémoire.

L'enjeu actuel est d'une autre dimension. C'est le *projet* d'un parti, le projet politique d'un courant de la nation et qui perdrait des plumes en y renonçant. Les plus cruels diront (sans jeu de mots) que c'est un projet de classe, dussent-ils se faire incendier par les bons esprits, y compris de gauche, qui enterrent toutes les semaines la lutte des classes.

En admettant même qu'il ne faille pas employer pareil vocabulaire, le texte du gouvernement est de ceux qui fortifient les favorisés de la fortune. Plus que jamais, il vaudra mieux, pour passer sans encombre le moment des études, sortir d'une famille aisée qui en a déjà l'expérience.

Bref, la bourgeoisie se protège contre la marée montante du peuple à qui ne suffit plus de savoir lire et écrire. M. Pasqua déjà en charge du bouclage des frontières (sauf pour M. Chalier), M. Devaquet se voit confier celui des universités.

∴

A la réflexion, c'est parler un peu vite que d'absoudre *a priori* la droite de toute idée de récupération du mouvement qui la conteste, ou du moins ses réformes. Sans trop s'en cacher, M. Devaquet n'a pas été loin, notamment mercredi à l'Assemblée nationale, de faire les doux yeux à cette contestation, et M. Monory, dans les mêmes circonstances, s'est lancé dans un numéro lyrico-franco-grand-paternel dont il a d'ailleurs eu peine à trouver la sortie, on n'ose dire la chute.

M. Devaquet a sans doute plus de chances d'être entendu. D'abord parce que l'homme est probablement aussi sincère qu'il le paraît. Il *avait donné sa mesure en s'exprimant* avec un rare bonheur sur certaine thèse soutenue à Nantes. Il n'a pas démérité mercredi. Il a donné du dialogue républicain une image exemplaire sans être jamais pompeuse. Soit dit en passant, il *était émouvant* de saisir le regard que posait sur lui M. Chirac lorsqu'il prit la parole.

M. Monory, en revanche, n'échappe pas à ce que peut avoir d'incongru, d'exaspérant, le Monsieur-d'un-certain-âge qui s'exclame, la *main sur le cœur : « Vous, les jeunes, je vous comprends, je vous aime, je veux votre bien. »* C'est en général et non sans raison le genre de discours qui les fait fuire ou se fermer comme des huîtres.

Cela étant, le désir de récupération n'est pas moindre à droite qu'à gauche. C'est même une nécessité pour la première nommée. Non pas, comme à gauche, dans l'espoir de recruter ou de se bâtir un tremplin, mais pour ramener l'ordre. Le gouvernement n'a pas encore peur, mais... manifestement il est déjà inquiet. Sans doute s'affaire-t-on dans les casernes à fourbir boucliers, matraques et canons à eau, cependant que, place Beauvau, MM. Pasqua et Pandraud doivent essayer des casques.

∴

CE n'est pas en 1986 que l'on va voir fleurir ces slogans flamboyants de 1968, irruption de la poésie en politique : *« Défense d'interdire », « Soyez raisonnable, demandez l'impossible », « Même si Dieu existait, il faudrait le supprimer »,* ou encore, moins connu, *« Nous en avons assez de manger de la vache enragée avec comme seule perspective l'espoir de goûter au veau d'or ».* Quelque contemporain que puisse paraître ce dernier aphorisme.

Mais, tout comme en 1968, les établissements font la grève sur le tas, des élèves plutôt sages découvrent les *désordres délicieux* des « AG », des estafettes sont dépêchées de lycées en facs, on discute d'abondance, dans la rue les voitures font place aux cortèges, et ceux-ci sont composés de jeunes gens. Voilà des ressemblances qui atténuent les différences.

Il ne faut pas oublier non plus que les actuels gouvernants, ainsi que leurs frères de l'opposition, ont tous vécu 1968 et que, dans leurs têtes désormais sages, cette date reste leur référence pour imaginer la suite et pour en avoir la crainte.

Même si les jeunes n'ont que faire de cette année-là, il est clair que l'on y pense très fort du côté des dirigeants. Ce décalage, c'est l'âge, tout bêtement. Or l'âge ramène à l'insondable frousse des aînés de cette époque, à leur absolu défaut de jugement, que suivit bientôt leur affolement. C'est aussi cela que veut enrayer à tout prix le gouvernement : le désordre qui gagnerait ses propres rangs et les partis dont il est issu.

La discussion budgétaire au Sénat

Le Sénat a poursuivi mercredi 26 et jeudi 27 novembre l'examen de la deuxième partie du projet de loi de finances pour 1987, relative aux dépenses. Il a ainsi successivement adopté les crédits du ministère de la justice, du secrétariat d'Etat à la mer, du ministère du commerce extérieur et de celui de la défense.

Justice

La discussion du budget du ministère de la place Vendôme a donné un avant-goût de celle qui aura lieu en première lecture sur le projet de loi « relatif au fonctionnement des établissements pénitentiaires ». Le rapporteur de ce prochain texte, **M. Marcel Rudloff** (Un. cent., Bas-Rhin), s'est montré circonspect : tout au plus a-t-il souhaité qu'on n'en fasse pas un *« enjeu politique ».*

Pour l'opposition de gauche, la cause est d'ores et déjà entendue : **M. Charles Lederman** (PC, Val-de-Marne) voit dans ce texte la pire des illustrations des conceptions de M. Chalandon, qui traite, dit-il, la justice *« comme une entreprise où tout pourrait se traduire en termes de rentabilité ».* L'entrée du privé dans le domaine carcéral est à ses yeux *« une véritable spéculation sur le marché du crime ».*

Bien que les communistes se soient considérés comme les seuls opposants véritables à ce projet du garde des sceaux, les socialistes n'étaient pas en reste, d'autant qu'ils sont les premiers à lui opposer une motion d'irrecevabilité constitutionnelle.

Ne plus laisser le monopole de la prison à l'Etat ne suscite pas un enthousiasme à toute épreuve dans les rangs de la majorité : ainsi **M. José Balarello** (RI, Alpes-Maritimes) argue, par exemple, que le remplacement des gardiens fonctionnaires par des gardiens privés doit *« faire l'objet d'une étude plus approfondie, d'une enquête poussée et d'une concertation avec les personnels intéressés ».*

Quant au budget lui-même, si globalement il est en hausse (*le Monde* du 26 septembre et du 29 octobre), il reste pourtant *« imparfait »*, selon le qualificatif de **M. Albin Chalandon** lui-même. Sa principale imperfection est, aux yeux des intervenants, la diminution des fonds destinés à l'éducation surveillée. En revanche, pour le ministre, la *« reprise en main »* de ce secteur en *« plein désordre »* est indispensable en attendant les conclusions de l'audit qu'il a commandé. Cette décision suscite les inquiétudes de la commission des finances, qu'exprime son rapporteur, M. Georges Lombard (Un. cent., Finistère), et du rapporteur de la commission des lois, M. Germain Authié (PS, Ariège).

Mer

Pour répondre à une préoccupation exprimée par de nombreux orateurs, et notamment par M. Bernard Legrand (Gauche dém., Loire-Atlantique), M. Ambroise Guellec, secrétaire d'Etat à la mer, n'écarte pas l'idée d'aborder au cours de la suite de la discussion budgétaire la question de la subvention de fonctionnement accordée à la SNSM (Société nationale de sauvetage en mer), dont les crédits d'équipement avaient été augmentés de 200 millions de francs, à l'Assemblée nationale (*le Monde* du 23 octobre).

Commerce extérieur

Pourquoi la balance commerciale n'est-elle pas meilleure ? **M. Tony Larue** (PS, Seine-Maritime), rapporteur de la commission des finances, s'étonne que des atouts *« positifs »* comme la dernière dévaluation, la réduction du coût de l'énergie et la baisse du dollar n'aient pas une influence plus favorable. **M. Marcel Daunay** (ratt. adm. Un. cent., Ille-et-Vilaine), rapporteur pour avis de la commission des affaires économiques, constate que effectivement, la *« remarquable »* tenue des exportations agricoles et la diminution de la facture énergétique n'ont pas compensé la dégradation du solde industriel.

La majorité, tout en apportant son soutien au budget défendu par **M. Michel Noir** (*le Monde* du 15 novembre), n'est pas avare de conseils : soutien et aide aux PME et PMI, recentrage des exportations vers les pays solvables au détriment des contrats *« exotiques »*, fermeté dans les négociations commerciales d'Etat à Etat. Le ministre délégué chargé du commerce extérieur, qui approuve ces orientations, n'écarte pas en outre l'hypothèse d'une proposition qu'il ferait dans la suite de la discussion budgétaire en faveur d'une déduction fiscale des provisions à l'exportation.

Défense

Les communistes ont voté contre le budget 1987 de la défense, premier budget de la loi de programmation militaire 1987-1991 que le Parlement doit examiner prochainement. Les sénateurs socialistes se sont abstenus, comme l'avaient décidé leurs collègues députés (*le Monde* du 14 novembre), tandis que majorité et radicaux de gauche l'ont approuvé.

Signe que – au moins pour la première année de la loi de programmation – les intentions concordent avec les faits, M. André Giraud, ministre de la défense, a fait adopter un amendement qui répartit les crédits jusque-là réservés.

Interrogé par **M. Jacques Chaumont** (RPR, Sarthe), rapporteur de la commission des affaires étrangères, **M. André Giraud** a expliqué que l'objectif de la France est de faire disparaître les *« stocks considérables »* d'armes chimiques. Mais, doutant de la possibilité d'en *« diminuer l'intérêt »*, le ministre de la défense a précisé que mieux vaut que la France se dote en la matière d'une certaine capacité, peu coûteuse et progressive.

ANNE CHAUSSEBOURG.

● **Rencontre Mitterrand - Giscard d'Estaing : l'union européenne.** – M. Mitterrand a reçu M. Giscard d'Estaing le jeudi 27 novembre au palais de l'Elysée. Au terme de cet entretien, l'ancien président a précisé que la conversation avait porté sur l'union monétaire, les institutions et la défense européennes. *« J'ai apporté au président de la République mon encouragement et mes vœux pour que la France prenne la tête des actions prochaines concernant l'union de l'Europe »* a-t-il déclaré.

Le corps préfectoral à l'Elysée et au ministère de l'intérieur

M. Charles Pasqua a reçu, le jeudi 27 novembre au ministère de l'intérieur en présence de M. Jacques Chirac les membres de l'Association du corps préfectoral et des *hauts fonctionnaires* du ministère de l'intérieur. Au cours de l'assemblée générale de cette association (*le Monde* du 26 novembre), le ministre de l'intérieur a déclaré : *« Vous êtes les garants de la souveraineté de l'Etat. La sécurité de notre territoire, la sécurité de chacun d'entre nous dans l'exercice de ses libertés essentielles, la sécurité de l'emploi et de la profession, toutes sont mises en cause parfois quotidiennement, et ces atteintes répétées concourent toutes à déstabiliser l'Etat. Notre première tâche est donc de le préserver et de l'organiser en fonction de ces attaques. N'hésitez pas, si l'unité de la nation est mise en cause, à faire preuve d'intransigeance. Mon appui ne vous manquera pas. »*

Chef... de l'Etat

La veille, M. Mitterrand avait appelé le corps préfectoral à veiller, comme lui, à la préservation des *« compétences fondamentales »* de l'Etat, celle d'une République *« indivisible », « laïque », « démocratique », « sociale ». « Il appartient à l'Etat de veiller à ce que la solidarité nationale s'exerce »*, a-t-il ajouté. Au terme de cet exposé, M. Mitterrand a rappelé à ses interlocuteurs que le président de la République est le chef... de l'Etat.

La situation à la Guadeloupe

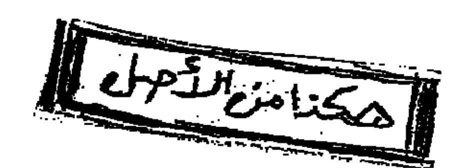
Encore quatre attentats

Trois bombes ont explosé à la Guadeloupe dans la nuit de mercredi à jeudi et une dans la soirée du jeudi 27, dans la banlieue nord de Pointe-à-Pitre, à la recette principale des impôts. Après la nuit du lundi 24 au mardi 25 (*le Monde* des 26 et 28), cela porte à dix-huit le nombre d'attentats perpétrés sur l'ensemble de l'archipel depuis le début de la semaine, au terme de dix-huit mois de paix civile.

Plusieurs perquisitions ont eu lieu, jeudi matin, dont une chez Mme Simone Faisans, secrétaire générale du Mouvement pour la Guadeloupe indépendante (MPGI), branche dure des indépendantistes guadeloupéens. Elles ont été effectuées chez des membres influents des MPGI. A Saint-Claude, près de Basse-Terre, au domicile de M. Marcel Cécé; au Gosier, chez M. Raymond Goupy, aux Moules, dans le nord de la Grande-Terre, chez M. Rosan Lancrerot. Une autre perquisition a eu lieu à Pointe-à-Pitre au siège du groupe Révolution socialiste (GRS, d'inspiration trotskiste). – (*Correspondance.*)

● **Le changement de mode de scrutin.** – Le scrutin d'arrondissement majoritaire à deux tours est définitivement rétabli. Le président de la République a promulgué le lundi 24 novembre la loi découpant les circonscriptions, qui a été publiée au Journal officiel du 25 novembre. C'était la condition nécessaire à l'entrée en vigueur de la loi promulguée le 11 juillet posant le principe du retour au scrutin majoritaire. Sauf nouvelles modifications législatives le prochain renouvellement général de l'Assemblée nationale aura donc lieu selon ce mode d'élection et selon les circonscriptions issues du découpage préparé par M. Charles Pasqua, ministre de l'intérieur.

● **Manifestation du MPPT pour l'unité.** – Le Mouvement pour un Parti des travailleurs (MPPT), essentiellement composé de militants du Parti communiste internationaliste (PCI, trotskiste lambertiste) appelle à une manifestation pour *« l'unité des travailleurs »*, le samedi 29 novembre, à Paris, à 15 heures, de la Bastille à Richelieu-Drouot contre *« le gouvernement Mitterrand-Chirac ».*



UNE VILLE, C'EST FAIT DE RENCONTRES.

PARISIENS, DU HAUT DE CETTE PYRAMIDE, LE XX[e] SIECLE VOUS CONTEMPLE.

Avec le concours de l'établissement public du grand Louvre, architecte I.M. PEI. Maquette Résine.

Zoom/Unlos

Dans la ville, il y a des lignes. Aujourd'hui la ville est vivante. Elle est faite du croisement de ces lignes, de la jouissance de leur mélange. Les immeubles n'ont jamais si mal porté leur nom. Ils sont animés d'un mouvement. Ils bougent. Le temps est un vecteur rectiligne. Mais l'espace est courbe. Il est propice aux rencontres. Rencontre du passé et du présent, c'est-à-dire rencontre de l'avenir. Les formes d'hier accueillent celles de demain pour parler d'aujourd'hui. La rencontre d'une pyramide et du Louvre est le signe exemplaire d'une nouvelle intelligence de la ville. C'est cette ville complexe et saisissante que la RATP vous invite à parcourir et à comprendre.

RATP

LA VILLE EST SAISISSANTE, SAISISSEZ LA

Politique

La préparation du quatre-vingt-sixième congrès du Parti radical

M. Rossinot souhaite amplifier les contacts avec le MRG

Le quatre-vingt-sixième congrès du Parti radical se tient à partir de ce vendredi 28 novembre jusqu'au dimanche 30 novembre à Limoges. A dix-huit mois de l'élection présidentielle, son président, M. André Rossinot, ministre chargé des relations avec le Parlement, définit dans l'entretien qu'il nous a accordé le rôle spécifique des radicaux au sein de la majorité.

« Lors de votre dernier congrès en octobre 1985, vous prôniez une *« alternance raisonnable »*, mettant en garde l'opposition d'alors à la fois contre la *« dérive droitière »* et le *« dogmatisme libéral »*. Neuf mois après que cette opposition est devenue majorité, estimez-vous avoir été écouté ?

– L'alternance s'est faite d'une façon très raisonnable. Elle fonctionne plutôt convenablement. Avec l'adoption du scrutin majoritaire, nous venons de terminer la première phase de la cohabitation. C'est maintenant une période plus normale qui se présente à nous.

» Gouverner ensemble et seulement ensemble, ainsi que les radicaux l'avaient demandé, c'est une réalité. Le Front national fait partie des oppositions à la majorité. Par rapport à ce qui avait été convenu dans le cadre de la plate-forme RPR-UDF, je n'ai pas non plus relevé de dérive vers un libéralisme extrême. Au contraire. Nous assistons plutôt à une certaine tempérance. Le pragmatisme de la gestion a apporté une note plus sociale que les thèmes libéraux ne le laissaient prévoir au départ.

– Dans la majorité, vos amis et vous prétendez affirmer *« votre différence et votre autonomie »*. Est-ce possible quand les trois principaux responsables (1) de votre parti sont au gouvernement ?

– *Pour nous*, cela *implique* le respect d'un double contrat : entre les Français et la majorité parlementaire, entre cette majorité et le gouvernement. Sous cet angle-là, les radicaux se sentent à l'aise. Il y a débat et dialogue à l'intérieur de la majorité. Il ne s'exprime pas *toujours* publiquement. La manière dont nous avons *pu faire* infléchir l'action gouvernementale sur certains sujets comme celui de l'Europe atteste que *le parti s'exprime au sein* du gouvernement.

– N'avez-vous pourtant pas à vous plaindre, comme certains de vos amis de l'UDF, des tentatives d'hégémonisme du RPR ?

– Nous sommes solidaires dans l'alliance, mais nous sommes différents. Nous n'occupons pas les mêmes créneaux. A partir de là, il revient à chacun de trouver le sien et de l'élargir. Il ne faut pas regarder à côté. Il faut regarder plus loin. Tel est le véritable enjeu de la majorité. Sa chance, ce sont les grands courants politiques et philosophiques qui la composent. Libéraux, démocrates-chrétiens, radicaux, sociaux-démocrates, nous avons chacun des efforts à accomplir pour exister davantage. L'heure pour le moment est au redéploiement des *identités des composantes de* l'UDF. En politique il faut réfléchir et agir. Il ne sert à rien d'avoir peur. Inutile donc de crier au loup. Il importe d'être le meilleur berger du créneau politique que nous pouvons développer.

Mur mitoyen de la vie politique

– Depuis plusieurs mois, vous affichez votre volonté de « multiplier les petits pas vers le centre ». Certains de vos amis de l'UDF vous soupçonnent de les avoir plutôt multipliés vers M. Chirac...

– Qu'il y ait une convivialité et des conditions de travail agréables avec le premier ministre, c'est exact. Mais l'affectivité n'emporte pas la décision en politique. le Parti radical est au centre. Notre objectif est de rassembler tous les radicaux et les républicains de progrès.

» Dès juin, je lançais l'idée du dialogue avec les radicaux de gauche dans les départements. Le dernier congrès d'Avignon du MRG a confirmé un cloisonnement important entre ce parti et le PS. L'heure est venue d'amplifier ces contacts sur le terrain. Il est désormais néces*saire qu'ils se fassent publiquement.* Je souhaite que tous ceux et toutes celles qui ont cette vision d'une république moderne – thème de notre congrès – se rassemblent. Le Parti radical est le parti qui a été le plus frappé en 1972 par le manichéisme de la vie politique française. Le mur mitoyen de la vie poli*tique est passé* dans notre famille. Une minorité a opté pour l'alliance avec les socialistes et les communistes. Tout cela a volé en éclats. Il est temps que chacun se reprenne et trouve le chemin du dialogue.

– Pourrait-on assister à une manifestation unitaire de tous les radicaux avant le rendez-vous présidentiel du printemps 1988 ?

– Ce n'est pas à exclure. Il faut préalablement achever le dialogue engagé sur le terrain et dresser un bilan.

– Le MRG prend ses distances avec le PS. Ne serait-il pas souhaitable que, pour mener à bien ce dialogue vous en fassiez de même par rapport à l'UDF ?

– Il est souhaitable que, dans le strict respect de la confédération UDF, le Parti radical ait le droit à la différence, à l'expression de son message et de sa stratégie. C'est pour nous une condition fondamentale et aussi l'intérêt de toute la majorité.

– Quel sera pour vous le candidat le plus capable de favoriser en 1988 l'ouverture de cette majorité que vous souhaitez ?

– Ce n'est pas un problème d'homme, mais de réponse à un projet politique. A savoir, pour nous, l'exigence d'une république moderne. La République n'est ni libérale ni socialiste. Elle est la référence plurielle à des valeurs communes. La modernité, c'est une façon pour les radicaux de montrer qu'il est urgent d'adapter notre vie publique à une société en pleine mutation.

– Cet été, vous évoquiez l'éventualité soit d'un soutien de votre parti à un candidat de la majorité, soit la présence d'un candidat radical au premier tour de l'élection présidentielle. Cette éventualité est-elle toujours de mise ?

– C'est en fait depuis notre congrès de Nancy, en 1984, que nous exprimons cette position de principe : le soutien ou la candidature. Elle n'a pas varié. Après l'adoption au printemps de notre manifeste radical nous arrêterons à l'automne 1987 sa stratégie pour l'élection présidentielle.

– Faut-il exclure la présence d'un candidat qui pourrait se présenter au nom de la nouvelle entente radicale ?

– En fonction de l'environnement actuel, il est difficile d'évoquer cette hypothèse.

– Si, par une autre hypothèse, vous aviez à choisir au sein de l'UDF entre M. Barre ou M. Léotard, quelle serait votre position ?

– Une chose est sûre, il faudra bien régler le problème au sein de l'UDF. Il faudra que l'un et l'autre précisent leur façon d'analyser la situation et de se comporter par rapport aux formations politiques composantes de l'UDF. Cette réflexion sur le choix d'un présidentiable est en tout cas pour l'UDF une première. Cela exclut toute précipita*tion*, ou candidature prédéterminée. C'est un dossier qu'il vaut mieux laisser mûrir.

Propos recueillis par
DANIEL CARTON.

(1) M. Rossinot, ministre chargé des relations avec le Parlement, M. Yves *Galland, ministre délégué aux collectivités* locales, M. Didier Bariani, secrétaire d'Etat auprès du ministre des affaires étrangères.

M. Lajoinie à « Questions à domicile »

Une bonne tête de candidat

Son père, radical-socialiste avant la guerre, est devenu communiste à la Libération. Sa mère, catholique, souhaitait qu'il suive des cours au séminaire. Il a fait sa première communion et puis il est entré aux Jeunesses communistes à seize ans, dans « le grand élan de la Résistance » en 1946.

Premier invité communiste de l'émission « Questions à domicile » sur TF 1, le jeudi 27 novembre, M. André Lajoinie a réussi une fort jolie prestation. Dans sa maison de Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier), entre des livres de Maïakowski, Eluard et *Aragon, une dent de morse* sculptée offerte par les camarades soviétiques et une très belle photographie de son père et de lui qui aurait pu être l'œuvre de Cartier-Bresson, le député de l'Allier, membre du secrétariat du comité central du PCF, plus présidentiable que jamais, a donné une image inédite d'un dirigeant communiste. Pas d'agressivité, beaucoup de souplesse dans la langue de bois, le visage avenant d'un communiste de bon sens, même si M. Lajoinie a été peu prolixe sur les *« rénovateurs »* de son parti et les *« droits de l'homme en Union soviétique »*.

« Explications trop théoriques »

Ce passage *sur* TF 1, en présence de son épouse pendant *toute l'émission*, n'avait fait l'objet que d'une *« conversation avec Georges Marchais »*, qui lui avait conseillé d'*« être détendu comme d'habitude »*. M. Lajoinie, qui n'a *« jamais eu la moindre tentation de quitter le parti »*, a vécu douloureusement le vingtième congrès du PC soviétique, qui révéla, en 1956, *« les crimes de Staline », « un élément négatif de l'histoire du communisme mondial »*. Lui qui a préparé une thèse *sur « la crise du capitalisme monopoliste d'Etat »* lors de son passage à l'école des cadres de Moscou en 1966-1967, serait *« allé avec plaisir »* dans une université américaine si elle lui avait proposé le même stage.

Peu connu de l'opinion publi*que* (63 % *des personnes interrogées* par la SOFRES avant l'émission n'ont pas d'opinion *sur lui*), M. Lajoinie est perçu *comme « trop théoricien »* (10 %), *« démagogique »* et *« aimé »* (8 %), le qualificatif *« proche des préoccupations des gens »* ne venant qu'après. Réaliste, il reconnaît *que « le PCF a peut-être trop tardé à tirer les enseignements »* du vingtième congrès du PCUS, que *« les gens ont peut-être raison de penser que* [nos] *explications sont trop théoriques, obscures, pas suffisamment simples »* et que *« la dimension démocratique est sous-estimée »* dans les pays socialistes.

Malgré l'insistance de Pierre-Luc Séguillon et d'Anne Sinclair, *il a été* discret sur les sujets délicats qui travaillent le PCF. Cette brièveté tranchait avec la passion qui l'animait lorsqu'il a parlé du chômage et de la paix. Les téléspectateurs l'ont entendu prononcer plusieurs fois l'expression *« union de la gauche »* en comprenant bien qu'il ne s'agissait pas *d'« accords au sommet »* mais d'accompagnement du *« mouvement populaire »* que prône le PCF.

Ceux qui *rêvaient* de connaître le *nom du candidat* communiste à l'élection n'auront eu qu'un pressentiment. On a beau avoir le vent en poupe, *« être courtois »*, cultiver une image de rassembleur qui rabote les aspérités, au PCF, *« on ne s'autoproclame pas candidat »*. En l'écoutant, on ne pouvait pourtant s'empêcher de penser à Waldeck-Rochet, qui fut secrétaire *général* du PCF, et à Jacques Duclos, qui fut candidat communiste à l'élection présidentielle de 1969.

OLIVIER BIFFAUD.

Le communiqué officiel du conseil des ministres

Le conseil *des ministres s'est* réuni, mercredi 26 novembre, sous la présidence de M. François Mitterrand. Au terme de ses travaux, *le communiqué* suivant a été publié.

● LES PROCÉDURES *DE LICENCIEMENT*

Le ministre des affaires sociales et de l'emploi a présenté au conseil des ministres un projet de loi relatif aux procédures de licenciement.

Ce projet de loi constitue la troisième et dernière étape du processus entamé avec le vote par le Parlement de la loi du 3 juillet 1986 qui a supprimé l'autorisation administrative de licenciement à compter du 1er janvier 1987.

Cette loi a été suivie par la négociation et la signature par les partenaires sociaux, le 20 octobre 1986, d'un accord national interprofessionnel sur l'emploi qui marque un point d'équilibre entre les contraintes économiques des entreprises et les garanties des salariés en cas de *licenciement économique*.

Comme il s'y était engagé, le gouvernement entend tirer toutes les conséquences législatives de cet accord :

– sur les procédures individuelles et collectives de licenciement économique ;

– sur le nouveau rôle de l'administration ;

– sur les mesures sociales prévues en faveur des salariés.

1. – Les procédures individuelles et collectives de licenciement économique.

Les dispositions de l'accord se traduisent par une réduction des délais qui faisaient peser une charge excessive sur les entreprises, les salariés bénéficiant pour leur part d'un renforcement de leurs garanties.

2. – Le nouveau rôle de l'administration.

– Les projets de licenciement d'au moins 10 salariés seront notifiés à l'administration du travail et de la main-d'œuvre, qui se contentera de contrôler désormais la régularité des procédures de consultation des représentants du personnel et d'élaboration du plan social.

Elle disposera à cet effet d'un délai de 14 à 30 jours, selon l'importance du licenciement, à compter de la notification de celui-ci.

L'administration n'aura donc plus à se prononcer sur le motif économique du licenciement ou la portée du plan social de l'entreprise.

– Les projets de licenciement de moins de 10 salariés feront l'objet d'une simple déclaration *a posteriori* à l'administration.

3. – Les mesures sociales en faveur des salariés.

L'accord consacre l'obligation, pour toutes les entreprises de plus de 50 salariés, d'élaborer un plan social pour les licenciements de plus de 10 salariés.

Lorsque l'élaboration d'un plan social n'est pas obligatoire, c'est-à-dire dans les entreprises de moins de *50* personnes ou pour les licenciements de moins de 10 personnes, les salariés bénéficieront d'un nouveau régime de conventions de conversion.

Ces conventions, auxquelles pourront également recourir les entreprises qui procèdent à des licenciements plus importants, seront organisées par le moyen de conventions du Fonds national de l'emploi associant l'entreprise, les organismes gestionnaires de l'assurance-chômage *et l'Etat*.

Les salariés volontaires percevront pendant cinq mois, dès la rupture de leur contrat de travail par commun accord des parties, une allocation égale à 70 % de leur salaire antérieur payée par l'entreprise et les ASSEDIC.

Ils bénéficieront d'actions de formation (bilan professionnel, stages de mise à niveau ou de perfectionnement, essais professionnels, etc.) destinées à favoriser leur reclassement.

Ces dépenses de formation seront financées conjointement par l'Etat, les ASSEDIC et l'entreprise, qui en imputera le montant sur sa contribution obligatoire à la formation continue.

● LES CONSEILS DES PRUD'HOMMES

Le ministre des affaires sociales et de l'emploi a présenté au conseil des ministres un projet de loi relatif aux conseils des prud'hommes.

L'entreprise amenée à réduire ses effectifs comme le salarié licencié ont intérêt à ce que le litige pouvant les opposer soit examiné rapidement par le juge.

Le présent projet de loi prévoit plusieurs mesures techniques susceptibles d'améliorer la rapidité de traitement des affaires et la qualité de la justice rendue :

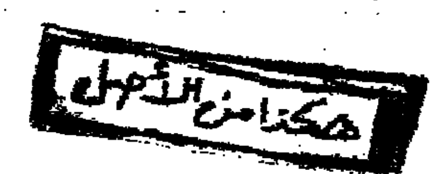
– au sein de chaque section, une chambre sera compé*tente* pour les litiges relatifs aux licenciements pour motif économique et statuera en urgence *lorsque* cela est indispensable ;

– compte tenu du faible nombre des affaires soumises aux sections de l'agriculture, une section agricole unique sera créée dans le ressort de chaque tribunal de grande instance. Ce regroupement permettra de renforcer les *effectifs des* sections les plus chargées ;

– le président du conseil des prud'hommes pourra, en accord avec le vice-président, affecter temporairement certains conseillers d'une section en sous-activité à une section surchargée ;

– enfin, les conseillers prud'hommes pourront bénéficier d'un congé de formation dès leur élection.

● **Le dossier *du* remboursement de l'IVG.** – M. Philippe Séguin ne veut pas déposer lui-même d'amendement pour supprimer le remboursement de l'interruption volontaire de grossesse. Il l'a dit le mercredi 26 novembre. Toutefois, il acceptera la discussion d'une telle proposition lorsque sera débattu à *l'Assemblée nationale le projet* portant diverses propositions d'ordre social. Mais il ajoute : *« Conformément à la procédure parlementaire,* [le gouvernement] *fera connaître en séance son appréciation sur tout amendement éventuel qui serait déposé à ce sujet par des députés ou des sénateurs. »* Une partie des membres du gouvernement ne jugent pas souhaitable la suppression du remboursement de l'IVG, et en tout cas ne souhaite pas en prendre la responsabilité. En revanche, les membres de la majorité qui demandent une telle suppression continuent à être déterminés à déposer un amendement allant dans ce sens.



Le plan gouvernemental de lutte contre la pandémie de SIDA

Mobilisation nationale

En 1987, la lutte contre le SIDA sera déclarée *« grande cause nationale »*. C'est ce qu'a annoncé Mme Michèle Barzach, ministre délégué chargé de la santé et de la famille, le 27 novembre, au cours d'une conférence de presse consacrée au plan de lutte contre le SIDA mis en œuvre par le gouvernement. *« Il ne s'agit pas de céder à la panique,* a déclaré Mme Barzach, *mais bien de mesurer la gravité de la situation (...). C'est une véritable course contre la montre que nous engageons et que nous devons gagner. »*

Aujourd'hui, plusieurs données sont particulièrement alarmantes : de juin à septembre 1986, on a dénombré en France quinze cas supplémentaires de SIDA par semaine. L'an dernier, au cours de la même période, on en comptait seulement cinq.

D'autre part, l'épidémiologie de la maladie est en train de changer. Parmi les patients atteints du SIDA, il y a désormais 6 % de toxicomanes. Leur ratio atteint 16,5 % pour les cas nouveaux du troisième trimestre de 1986. *« En outre,* a rappelé Mme Barzach, *dans 32 % des cas, les personnes atteintes sont hétérosexuelles, ce rapport montant à 43 % pour les cas nouveaux du troisième trimestre de 1986. »*

Autant de faits qui, selon Mme Barzach, justifient l'arsenal de mesures adoptées par le gouvernement.

En matière de recherche tout d'abord, la France doit selon le ministre de la santé *« garder sa place de premier rang »*. A cette fin, répondant au vœu exprimé par le professeur Luc Montagnier, Mme Barzach a indiqué qu'elle avait donné son accord de principe à la création d'une fondation qui réunirait des fonds publics et des fonds privés. Cette fondation gérerait dans un même lieu un centre de recherches et un centre de soins comportant des lits et des installations pour l'hospitalisation de jour.

D'autre part, à l'INSERM, des moyens ont été dégagés pour permettre à l'équipe du professeur Daniel Schwartz de développer ses travaux. Il s'agit en particulier d'évaluer les facteurs pronostics des sujets séro-positifs.

Selon Mme Barzach, la recherche sur le SIDA nécessite une coopération internationale accrue, en particulier avec les Etats-Unis. L'importance de cette coopération a d'ailleurs été soulignée dès le début du mois d'octobre, dans une lettre adressée par M. Jacques Chirac au président Reagan. Selon Mme Barzach qui a rencontré au début de la semaine son homologue américain, les réponses reçues de la part du président Reagan et du secrétaire américain à la santé, le docteur Bowen, sont *« encourageantes »*. Le président Reagan a en outre demandé à M. William Walsch de préparer un accord pour régler le litige qui oppose toujours l'Institut Pasteur et le département de la santé américain. On indiquait dans l'entourage de Mme Barzach que la conclusion de cet accord était « en bonne voie ».

En ce qui concerne le problème essentiel de l'information et du dépistage, Mme Barzach a donc révélé que le gouvernement avait décidé de faire en 1987 du SIDA une grande cause nationale. Ce sera l'occasion de lancer une grande campagne d'information coordonnée par le Comité français d'éducation pour la santé. Tous les médias devraient largement être sollicités pour cette campagne.

A l'adresse spécifique des plus jeunes, Mme Barzach a annoncé qu'une campagne d'information menée par des médecins serait entreprise, dès le premier trimestre de 1987, dans les écoles et les lycées. *« Il faut que chacun connaisse désormais les modes de transmission de la maladie et les précautions élémentaires que l'on peut prendre »*, a souligné le ministre.

Mis à part la levée de l'interdiction de la publicité pour les préservatifs, Mme Barzach s'est déclarée favorable à la mise en place, sur les lieux publics, de distributeurs automatiques de préservatifs.

A propos de la levée de l'interdiction de la vente libre des seringues en pharmacie, le ministre de la santé a déclaré qu'elle craignait *« que cette mesure puisse apparaître aux yeux de l'opinion contradictoire avec la volonté affirmée par le gouvernement de lutter contre la toxicomanie »*. Elle a donc décidé de ne prendre une telle mesure qu'après avoir consulté les conseils de l'ordre des médecins et des pharmaciens.

Pour sa part, l'association AIDES (1) recevra cette année une subvention gouvernementale de l'ordre de 450 000 francs. A titre de comparaison, son homologue allemand reçoit du gouvernement fédéral deux millions de marks.

En ce qui concerne le dépistage, le gouvernement envisage de rembourser tous les tests Elisa, quelle qu'en soit la marque, et non plus le seul test de l'Institut Pasteur, ainsi que le test de confirmation Western Blot.

Enfin, pour ce qui est du traitement et de la prise en charge des patients atteints du SIDA, aucune mesure concrète n'a été annoncée. Mme Barzch a souligné que le SIDA était une *« pathologie très spécifique »* qui exigeait *« beaucoup d'attention de la part des personnels et des moyens importants »*. Elle a indiqué qu'un groupe de travail allait bientôt se mettre en place pour évaluer parmi les différentes formes d'hospitalisation celles qui sont adaptées au traitement de cette maladie. Seule indication chiffrée : une rallonge de 40 millions de francs a été allouée en 1986 par le gouvernement à l'Assistance publique de Paris.

(1) BP 759, Paris Cedex 03. Téléphone : 48-04-00-99 ou de 19 heures à 23 heures : 42-72-19-99.

Afficher le mal

DÉCLARATION de guerre ou *déclaration d'intentions ?* La question demeure. La prise de conscience internationale du fléau, les nouvelles données épidémiologiques dont on dispose aujourd'hui qui font du SIDA une maladie sexuellement transmissible comme les autres, à cela près qu'elle est mortelle, et la position de la France, pays à la pointe de la recherche et particulièrement touché par la maladie : la première conférence de presse consacrée au SIDA jamais tenue par un membre du gouvernement depuis le début de la pandémie devait être un événement. Ce fut pourtant — hasard du calendrier ou présentation maladroite du programme — un événement en demi-teinte. Certes, la création prochaine — après l'appel solennel lancé dans ces colonnes (*le Monde* du 20 novembre) par le professeur Montagnier — d'une fondation sur le SIDA et le caractère de « grande cause nationale » donné à la lutte contre cette maladie constituent deux décisions essentielles. Il reste toutefois à en connaître les détails et à en attendre les effets.

L'état des données scientifiques concernant le SIDA rend aléatoire tout espoir de vaccin avant quelques années.

Il ne reste donc qu'à tenter de limiter l'extension de la pandémie. *« Je veux que l'on comprenne bien,* confie Mme Barzach, *que le SIDA résulte d'un acte volontaire, qu'il se transmet par voie homo ou hétérosexuelle, ou parce que l'on se drogue en se piquant. Je pense aussi qu'il faut respecter les libertés individuelles. On ne peut imposer à chacun de n'avoir qu'un partenaire sexuel. Mais il faut dans le même temps connaître la nature des risques que l'on prend. »*

L'essentiel de l'action d'information qu'entend mener le gouvernement en 1987 repose ainsi sur cette prise de conscience que l'on désire faire partager à l'ensemble de la population française. Il s'agit là d'un programme ambitieux qui implique la mise en place d'un dispositif multi média (presse écrite, radio, télévision, affiche). Quels slogans utilisera-t-on à cette fin ? Là réside le succès ou l'échec de l'entreprise. Il est clair que les messages devront atteindre les catégories les plus exposées. C'est-à-dire les plus exposées aux maladies sexuellement transmissibles.

Il faudra parvenir à convaincre, outre les marginaux, plus menacés que les autres par le virus, tous ceux qui ont plusieurs partenaires sexuels, ou qui ont des rapports avec des prostituées ou des prostitués.

Rude et périlleuse tâche que de se faire comprendre sans être accusé d'attenter aux libertés individuelles, ou de les respecter sans prendre le risque d'être inefficace ou paradoxalement d'être taxé d'incitation à la débauche. Entre autres conséquences, le SIDA impose de ce fait, aujourd'hui, aux pouvoirs publics d'aborder sans fard les questions ayant directement trait à la sexualité.

Il ne sera pas non plus sans intérêt dès demain d'apprendre quels commentaires on fera chez certains des amis politiques du ministre de la santé de son désir de voir les préservatifs masculins — solution *« archaïque mais efficace »*, dit-elle — en vente libre en dehors des pharmacies, voire distribués gratuitement aux adolescents.

Pour Mme Barzach, l'action politique est la résultante de la souplesse et du pragmatisme. Ces qualités dont elle a su faire preuve résisteront-elles aux obstacles que lui réserve, demain, la difficile lutte contre le SIDA.

JEAN-YVES NAU et FRANCK NOUCHI.





Société

L'affaire du Carrefour du développement

Les auditions de MM. Guy Penne et Yves Chalier font apparaître de nombreuses contradictions

Qui a décidé de faire transiter le financement du sommet franco-africain de Bujumbura, en 1984, par l'association Carrefour du développement, ouvrant la voie à d'importantes malversations ? Qui était au courant ? Telles sont actuellement les questions figurant au centre du dossier instruit par M. Jean-Pierre Michau.

Entendu à titre de témoin par le magistrat, le 26 novembre, au moment même où, à l'Assemblée nationale, l'ancien ministre socialiste Roland Dumas contre-attaquait en s'interrogeant sur l'attitude de la majorité dans l'affaire, M. Guy Penne s'est déclaré totalement étranger au financement du sommet.

Alors que l'actuel ministre de la coopération, M. Michel Aurillac, imaginait mal que M. Penne n'ait pas été mis au courant de l'organisation du sommet (*le Monde* du 2 juillet), un rapport sur les dépenses ayant été adressé à l'Elysée, le sénateur a indiqué ne pas se souvenir avoir eu ce document entre les mains.

Interrogé le lendemain, M. Chalier a affirmé que M. Penne était parfaitement au courant, de même que M. Christian Nucci. L'ancien chef de cabinet n'a apporté aucune preuve, à ce jour, de ses affirmations.

M. Guy Penne était-il au courant du mode de financement du sommet franco-africain de décembre 1984 à Bujumbura, principal élément de l'affaire du Carrefour du développement ? A vingt-quatre heures d'intervalle, le juge d'instruction chargé du dossier, M. Jean-Pierre Michau, a enregistré deux réponses contradictoires à cette question. Entendu mercredi 26 novembre à titre de témoin, l'ancien conseiller de M. Mitterrand pour les affaires africaines a déclaré tout ignorer de l'organisation financière de la conférence. Convoqué le lendemain par le juge, M. Yves Chalier, inculpé de détournement de fonds, a affirmé, lui, avoir rencontré M. Penne à plusieurs reprises lors de réunions consacrées à ce problème du financement.

S'il n'est pas question de mettre sur le même plan l'audition d'un témoin et la déposition du principal accusé dans l'affaire, il est manifeste que le juge cherche à préciser les responsabilités des différents intervenants de la coopération. Quant aux frais du sommet de Bujumbura, faut-il le rappeler, ils ont été réglés par l'intermédiaire de l'association loi de 1901 Carrefour du développement au mépris des règles de la comptabilité publique, et cela donné lieu à un détournement de fonds évalué à 18 millions de francs.

L'audition de M. Penne, sénateur représentant les Français de l'étranger depuis fin septembre, consignée dans un procès-verbal d'une dizaine de pages, a duré plus de trois heures et demie. Les mesures de sécurité avaient été renforcées au palais de justice de Paris et, pour éviter toute méprise avec d'éventuels chasseurs d'image, les touristes venus visiter la Sainte-Chapelle munis de leur appareil photo ont été refoulés. A l'issue de l'entrevue, l'ancien conseiller présidentiel n'a fait qu'une brève déclaration : *« Je suis très heureux d'avoir été entendu par le juge Michau. Tous les points évoqués dans la presse depuis quelques mois ont retenu notre attention. Le juge m'a demandé des précisions que j'ai apportées ».*

S'il a fourni des réponses précises et étayées par des documents remis au juge sur certains points, comme la réception des ambassadeurs africains dans sa commune de Sainte-Cécile-les-Vignes (Vaucluse), M. Penne a déclaré ne pas être concerné par le financement du sommet de Bujumbura. Cette question, a-t-il souligné, était du ressort du ministère de la coopération et non de la cellule africaine de l'Elysée, dont le rôle est exclusivement politique. Le sénateur a rappelé qu'en cinq ans il avait effectué quatre-vingt-dix missions en Afrique et eu plus de deux cents audiences avec des chefs d'Etat.

M. Penne a indiqué n'avoir participé qu'à une seule réunion préparatoire au sommet à laquelle ait assisté M. Chalier. Si d'autres réunions ont eu lieu ensuite, sur des questions spécifiques comme le financement ou la sécurité, il n'a pas eu, a-t-il dit, à en connaître. Le sénateur a en outre fait remettre au magistrat la liste des responsables conviés aux réunions hebdomadaires de coordination de la politique africaine ou à d'autres rencontres exceptionnelles.

L'ancien conseiller ne s'est pas souvenu devant le juge avoir eu entre les mains le document récapitulatif des dépenses du sommet, signé par M. Christian Nucci et transmis à l'Elysée, selon M. Chalier. Pas plus qu'il ne s'est remémoré les circonstances de sa première rencontre avec M. Chalier. En revanche, il a indiqué avoir rencontré l'ancien chef de cabinet quatre ou cinq fois, en tout et pour tout, jamais en privé.

C'est au début de 1985, soit après le sommet, que M. Penne est entré à l'association *Carrefour du développement*, sur l'invitation de sa présidente, Mme Michèle Bretin-Naquet, comme membre du comité de parrainage parmi d'autres personnalités (*le Monde* du 14 mai 1986). Mais il ne s'est jamais mêlé, a-t-il dit, du fonctionnement de l'association.

A propos de l'achat du château d'Ortie, en Sologne, dont M. Chalier et Mme Marie-Danielle Bahisson, alors sous-préfet du Cher, se sont finalement retrouvés propriétaires, M. Penne a confirmé devant le juge *qu'il avait entendu* parler du *projet* lors de deux petits déjeuners à l'Elysée en mai 1985. Le premier réunissait Mme Bretin-Naquet, M. Chalier ainsi que MM. Gérard Jaquet (député européen, PS) et Pierre Rostini, qui dirige une revue destinée aux cadres, qui souhaitaient lancer un centre de formation pour des cadres africains. Lors de la deuxième entrevue, en présence cette fois de Mme Bahisson, M. Chalier a proposé d'utiliser à cet effet l'association qu'il venait de fonder, La Promotion française.

Mais c'est seulement en avril 1986 que M. Penne a été informé, a-t-il dit, des conditions de l'achat du château, le notaire qui avait enregistré les transactions, Me Gérard Voitey, s'en étant inquiété auprès de lui. Une réunion d'explication a alors eu lieu à la *fin du mois dans* les bureaux de M. Penne, rue de l'Elysée, en présence du notaire, de M. Chalier et de son conseil, Me Hillel, de Mme Bahisson, de M. Nucci et de l'adjoint de M. Penne, M. Jean-Christophe Mitterrand, qui aurait à cette occasion rencontré pour la première fois M. Chalier. Pressé de se justifier, l'ancien chef de cabinet de M. Nucci a alors affirmé disposer d'un avoir de plus de 5 millions de francs, mis à sa disposition par des hommes d'affaires libanais pour monter un centre de formation en France. M. Penne a indiqué au juge n'avoir rien compris à cette affaire à laquelle il était étranger.

Quelques jours plus tôt, M. Chalier était venu apporter à M. Penne les archives relatives au sommet. Ce dernier lui avait demandé de les remettre à un membre du cabinet du nouveau ministre de la coopération, M. Michel Aurillac, conseiller avec lequel il a immédiatement pris contact à ce sujet. M. Nucci, présent, avait alors assuré qu'il n'y avait rien d'anormal, a dit M. Penne.

Le sénateur a enfin produit des reçus et des ordres de virement montrant que les deux journées passées, en juin 1984 et 1985, par les ambassadeurs africains en poste à Paris dans sa commune du Vaucluse avaient été financées par une subvention du ministère de la coopération ou grâce aux industriels de la région, et non par Carrefour du développement comme l'a affirmé M. Chalier.

M. Penne a également transmis au juge les lettres d'intervention qu'il avait adressées à plusieurs ministres en faveur d'une personne de retour d'Afrique Mme Jeanne Rousseau, *qu'il n'avait jamais vue et qui a* ensuite été rémunérée pendant quelques mois par l'association, comme a tenu à le faire savoir M. Chalier.

L'ancien chef de cabinet, écroué à la prison de la Santé, a été entendu une deuxième fois par M. Michau. Selon des sources judiciaires citées par l'AFP, M. Chalier a de nouveau mis en cause M. Nucci dans le financement du sommet. C'est le ministre, aurait indiqué M. Chalier qui a décidé d'utiliser des associations pour échapper aux rigueurs de la comptabilité publique. L'inculpé a également réaffirmé avoir remis des fonds en liquide à M. Nucci pour la campagne électoral, dans l'Isère.

Selon l'un des avocats de M. Chalier, Me Grégoire Triet, l'ancien chef de cabinet aurait en revanche situé les responsabilités générales davantage au niveau de M. Penne qu'au niveau du ministre . M. Chalier a ainsi affirmé, selon l'avocat, que l'ancien conseiller présidentiel était au courant non seulement du financement du sommet par l'association, mais aussi du fait que des fausses *factures avaient dû être réalisées* pour récolter de l'argent en espèces. D'après lui, plusieurs réunions, en présence de M. Penne, auraient été consacrées à cette seule question de financement. De plus, M. Chalier a déclaré que la présidente de l'association, Mme Bretin-Naquet, n'ignorait pas que Carrefour du développement servait à cette occasion de prestataire de services.

Entre ces deux auditions, M. Jean-Pierre Michau a prononcé une treizième inculpation dans l'affaire. M. Michel Dubois, cinquante-quatre ans, PDG de la société Transcap, une compagnie de transport travaillant régulièrement avec la mission militaire de la coopération (et notamment à l'occasion de l'opération Manta au Tchad en 1983), a été inculpé de faux en écritures de commerce et usage et de complicité d'abus de confiance. La justice reproche à M. Dubois d'avoir établi de fausses factures pour un montant de 1 205 000 F à la demande du colonel Victor Tito et de M. Chalier, selon le mécanisme désormais bien *connu de récolte de fonds en espèces.*

CORINE LESNES.

A l'Assemblée nationale

Les questions de M. Roland Dumas

Les socialistes ne veulent plus se laisser accuser sans réagir dans l'affaire du Carrefour du développement. Ils ont décidé de passer eux aussi à l'offensive. M. Roland Dumas (PS, Dordogne) l'a clairement montré, mercredi 26 novembre, à l'Assemblée. Il a pris le risque de poser une question au gouvernement sur ce sujet, *a priori* délicat pour ses alliés. La réaction de la majorité l'a bien montré. Elle n'a cessé d'interrompre l'ancien ministre des relations extérieures au cri de *« Nucci, Nucci »*, pendant que l'ancien ministre de la coopération restait impassible à son banc.

Rires et exclamations ironiques n'ont pas empêché M. Dumas, évoquant la possession par M. Yves Chalier d'un *« faux vrai »* passeport au nom de Navarro, d'affirmer que les procédures particulières aux services spéciaux n'avaient pas été suivies en la matière. Aussi, ce proche du président de la République a demandé : *« A quel niveau du cabinet politique du ou des ministres concernés l'ordre a-t-il été donné d'utiliser l'un des passeports, en stock à la DST, à des fins autres que de service ? (...) Est-il exact qu'il a été remis, après le 9 juillet 1986, à un inculpé en fuite et sous le coup d'un mandat d'arrêt international ? (...) Un ministre en exercice a-t-il, oui ou non, fourni à M. Chalier, alias Navarro, les moyens de sa fuite et de sa disparition ? (...) Un membre du gouvernment a-t-il prodigué à celui-ci une assistance insolite qui lui a permis de se soustraire à la police qui le recherchait et à la justice qui le réclamait ?*

Soutenu par des *« Remboursez »* lancés par la majorité aux socialistes, M. André Rossinot, ministre chargé des relations avec le Parlement, a répondu que ce dossier *« concerne exclusivement l'opposition ».*

THIERRY BRÉHIER.

Dans le vingtième arrondissement

Incendie criminel à Paris : six Africains morts par asphyxie

Quatre enfants et deux adultes — des immigrés d'origine africaine — ont été trouvés morts par asphyxie, pendant la nuit du mercredi 26 au jeudi 27 novembre, par les pompiers à la suite d'un incendie d'origine criminelle, dans un immeuble d'habitation au 22, rue de Tlemcen (20e). Une dizaine d'autres personnes ont été blessées, dont deux grièvement.

Les policiers de la brigade criminelle et des spécialistes du laboratoire central ont localisé deux foyers distincts, au rez-de-chaussée et sur le palier du premier étage, où ils ont découvert des chiffons carbonisés. D'autre part, de fortes odeurs d'essence étaient encore perceptibles plusieurs heures après le début du sinistre lorsque les sapeurs-pompiers ont maîtrisé les dernières flammes peu avant 5 heures. De toute évidence, l'escalier avait été aspergé d'essence.

Cet ancien hôtel de sept étages, construit entre les deux guerres et transformé en immeuble d'habitation — où étaient logées de nombreuses familles d'origine africaine, — semblait en bon état.

M. Michel Charzat, député socialiste du vingtième arrondissement et conseiller de Paris, souligne qu'il s'agit du troisième incendie en quelques mois (1) qui *« ravage des hôtels meublés occupés par des immigrés ».* Le député, qui n'exclut pas la possibilité d'un attentat raciste, estime également que cet immeuble, l'un des derniers vieux bâtiments situés dans une zone entièrement reconstruite, pourrait être l'enjeu d'une spéculation immobilière. L'incendie aurait ainsi pu être provoqué par les hommes de mains de spéculateurs indélicats.

Mais, pour le moment, les enquêteurs ne disposent d'aucun élément permettant de soutenir l'une ou l'autre thèse. Ils rappellent que l'on pourrait aussi envisager l'acte d'un déséquilibré, d'un simple pyromane, entre autres. Les victimes devraient être identifiées dans les prochaines heures par le concierge de l'immeuble.

(1) Le 6 juillet, cinq personnes d'origines turque et grecque avaient péri dans un sinistre rue de Cléry (2e). Le 3 septembre, sept personnes — deux couples d'origine indochinoise, chacun avec un enfant, et une femme — étaient mortes au cours de l'incendie d'origine criminelle d'un immeuble surpeuplé, avenue Gambetta (20e).

● ***Condamnation aggravée en appel pour M. Jean Dutourd.*** — L'académicien Jean Dutourd a été condamné, jeudi 27 novembre, par la cour d'appel à 4 000 F d'amende pour avoir diffamé, dans un éditorial de *France-Soir*, l'ancien préfet de police de Lyon, M. Alain *Jézequel.* M. Jacques Hersant, directeur de publication de *France-Soir*, a été condamné à la même peine. MM. Dutourd et Hersant devront en outre verser 20 000 F pour frais de procédure au haut fonctionnaire, et le jugement devra être publié dans *France-Soir, le Monde, le Figaro* et plusieurs quotidiens de province.

REPÈRES

A Paris

Dix-sept personnes sont inculpées dans un trafic de fausses factures

Un très important réseau de fausses factures, qui a servi, entre autres, à « blanchir », avec la complicité du directeur d'une agence bancaire, des sommes d'argent de la pègre parisienne provenant du trafic de la drogue, vient d'être démantelé par la police. Trente-neuf personnes ont été interpellées dans cette affaire, portant sur un trafic de plus de 50 millions de francs. Dix-sept d'entre elles, dont le directeur d'une agence du Crédit lyonnais, un cadre de cette banque et trois dirigeants de société, ont été inculpées par le juge d'instruction parisien, M. David Peyron, notamment de faux en écritures publiques, usage et recel de faux, et abus de biens sociaux.

C'est Michel Hardouin, un ancien complice de *Jacques Mesrine* — tué par des policiers en 1979, — qui tirait les ficelles dans ce trafic.

A la cour d'assises de Paris

M. Serge Ségura est acquitté

Le procès de M. Serge Ségura, secrétaire de l'ambassade de France à Luanda (Angola), accusé de coups mortels portés à Philippe Noël, chiffreur à cette même ambassade, s'est terminé, mercredi 26 novembre, par un arrêt d'acquittement. La cour d'assises de Paris, présidée par M. Jean Ferré, a donc retenu la thèse de M. Ségura et de son défenseur, Me Georges Kiejman, qui avait plaidé la légitime défense ou, tout au moins, le doute sur l'origine de *l'affrontement entre les deux* hommes.

Selon M. Ségura, c'est Philippe Noël qui l'attaqua le premier. La victime, avant de mourir, avait dit, elle, que M. Ségura porta les premiers coups. C'est cette dernière version *que retenaient Me Paul Lombard,* partie civile, et M. Charles Michon, avocat général.

La mise en liberté du CRS Gilles Burgos

« L'instruction est suffisamment avancée »

« Notre ami Gilles Burgos, défenseur de ceux qui préfèrent les policiers aux truands, retournera dans son cantonnement et attendra le verdict des jurés populaires représentant la France profonde (...) La sérénité et la sagacité des magistrats de la chambre d'accusation l'ont encore une fois emporté sur la haine antiflics. »

Ainsi donc, le mouvement Légitime défense est satisfait : après vingt-six nuits passées dans le quartier réservé aux policiers à Fleury-Mérogis, le CRS Gilles Burgos vient *de retrouver une relative liberté* (il est placé sous contrôle judiciaire dans une caserne de Vélisy avec interdiction de rencontrer les témoins de l'affaire qui lui vaut tous ces désagréments), grâce à l'arrêt rendu le 26 novembre par les trois magistrats de la quatrième section de la chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris.

Meurtrier dans la nuit du 4 au 5 juillet dernier de Loïc Lefèvre, un ouvrier carrossier un peu éméché, à l'allure de loubard, qui avait sans doute grillé un feu rouge et s'était ensuite soustrait à un contrôle en empruntant un sens interdit, le CRS Gilles Burgos avait à sa grande surprise été écroué, quatre mois après les faits, sur décision du juge d'instruction, M. Michel Legrand. Par deux fois, le magistrat avait, en termes précis, refusé de remettre le policier en liberté. Obstination imprévisible, puisqu'au palais de justice les mauvaises langues continuent d'affirmer qu'on avait désigné ce juge, de préférence à tout autre, en raison de sa docilité supposée et non de son expérience en matière de bavures policières.

Las, sans doute, *d'avoir été* longtemps mené en bateau par les enquêteurs, le juge Legrand avait, on se le rappelle, réservé quelques surprises à ses supérieurs. Mais l'erreur de tir a été rapidement corrigée grâce aux trois juges de la chambre d'accusation, Mme Yvonne Lele, *présidente*, et ses deux conseillers, MM. Paul Andréani et Jean-Charles Sacotte, qui ont répondu à M. Michel Legrand par un arrêt aussi bref que cinglant : *« Attendu*, écrivent en effet ces magistrats, *que l'instruction est suffisamment avancée, qu'aucun élément de l'information ne justifie le maintien en détention de l'inculpé qui présente toutes garanties de représentation (...)*, il convient de rendre la liberté au policier.

Exceptionnelle bienveillance pour des magistrats dont la pratique habituelle consiste à confirmer presque systématiquement le maintien en détention recommandé par les juges d'instruction.

AGATHE LOGEART.

RECTIFICATIF. — *Une erreur a* rendu incohérente une partie de l'information publiée dans *le Monde* daté 23-24 novembre, annonçant des nominations de magistrats à la Cour de cassation. C'est évidemment à cette juridiction et non à la cour d'appel de Riom qu'ont été nommés conseillers MM. Maurice Fontaine, procureur de la République, adjoint au tribunal de grande instance et non d'instance de Paris, et François Vigroux, président de chambre à la cour d'appel de Versailles.

Défense

Fin de l'âge d'or pour les armes françaises

(Suite de la première page.)

Fort documenté, le rapport de M. Bechter présente une litanie des sociétés d'armement emportées dans la tourmente. La fin du programme Sawari (six bateaux de guerre et vingt-quatre hélicoptères) conclu avec l'Arabie saoudite va obliger l'arsenal de Lorient à chercher ailleurs des activités nouvelles. Devant des cadences de production qui seront en baisse, la société nationale Aérospatiale a conçu un plan de départ de deux mille quatre cents personnes. Il manquera à Luchaire, un fabricant privé de munitions, 400 millions de francs de chiffre d'affaires, en 1986 et 1987, pour maintenir son outil de production. La société Panhard aura perdu en un an près du tiers de ses effectifs et revient à son niveau d'emploi des années 70. Euromissile, qui produit des missiles antichars et anti-aériens à grand succès, marquera le pas jusqu'en 1988.

Comment en est-on arrivé là ? Depuis des lustres, les industriels français ont été encouragés par les gouvernements, toutes tendances confondues, à exporter à tour de bras dans l'intention de réduire, par l'effet dit de production en série, le coût des matériels construits pour le marché intérieur.

Aujourd'hui, les Français ont peut-être mangé leur pain blanc. Face à une concurrence sauvage des autres fournisseurs dans le monde et compte tenu d'une clientèle étrangère qui se fait désormais tirer l'oreille faute de ressources financières, le potentiel de production français est en surcapacité.

Une redistribution des cartes

Tout se conjugue pour handicaper davantage encore les industriels. La baisse du dollar, une monnaie dans laquelle sont libellés la plupart des contrats d'armes, profite au rival amécain et les marges des constructeurs français, lorsqu'ils l'emportent néanmoins, s'amenuisent, comme l'observe M. Henri Martre, le président de la société Aérospatiale. Simultanément, dit-on chez Dassault-Breguet, les marchés extérieurs se modifient : des clients sont en crise économique en raison de la baisse des cours de leurs matières premières ou de leur pétrole, et d'autres, à leur tour, choisissent de se lancer dans la compétition intertionale en développant leur propre industrie.

La France s'est laissé enfermer dans des spécialités qu'elle n'est plus seule désormais à *revendiquer*, et dans des « terrains de chasse » où elle a cessé d'être privilégiée. *« Les ventes à la seule Arabie saoudite ont représenté, de 1982 à 1985, plus de la moitié du chiffre d'affaires réalisé par le GIAT à l'exportation »*, écrit M. Claude Engerand dans un rapport consacré à l'armement terrestre et adressé au ministre de la défense, M. André Giraud, inquiet de cette « monoculture ».

Existe-t-il des panacées ? *« Nous serions totalement stupides d'essayer de construire toutes nos armes nous-mêmes*, explique M. Giraud. *Tous les pays devront tôt ou tard produire les armes qu'ils fabriquent le mieux, et, pour le reste, ils devront coopérer avec d'autres pays ou acheter le complément à l'étranger. La France doit importer un peu plus et exporter plus. »*

A la prendre au mot, cette directive traduit un infléchissement de la doctrine établie. Elle redistribue les cartes selon d'autres priorités et prend les industriels à contre-pied.

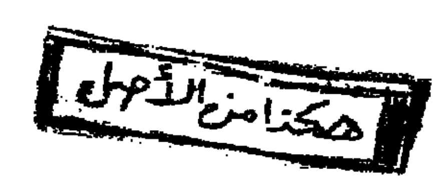
Importer un peu, puis beaucoup, c'est accepter de dépendre du bon vouloir d'autrui pour des fournitures essentielles à la sécurité *nationale et c'est risquer*, en spécialisant son industrie nationale, de perdre le savoir-faire dans des pans entiers de l'activité d'armement. C'est également, à terme, consentir des impasses de souveraineté nationale, au profit de concurrents.

Exporter toujours plus, c'est accroître les vulnérabilités économiques et les dépendances commerciales de sociétés qui, d'autre part, contribuent à la défense du pays. C'est aussi fragiliser, comme c'est aujourd'hui le cas, un secteur stratégique de la production nationale, sans espoir, cependant, de l'équilibrer.

Coopérer, c'est, comme le souligne M. Bechter dans son rapport parlementaire, devoir affronter la tendance naturelle d'un Etat ou d'un industriel à ne rien partager en temps de crise, quand s'expriment les égoïsmes nationaux. C'est enfin s'en remettre à son partenaire, pour le meilleur et pour le pire, du soin de respecter les caractéristiques des matériels, leurs coûts et les délais, un juste retour des profits et des compensations.

On doit à la vérité de dire que l'industrie française de l'armement n'a guère le choix. Elle est contrainte de naviguer à vue entre ces *trois* voies à *la fois*, *malgré* les écueils de chacune. A l'instar d'autres activités économiques, le commerce international des armes est en pleine déréglementation et les protections nationales sautent les unes après les autres face à un *marché* qui est entré dans une phase grave de surproduction.

JACQUES ISNARD.



Culture

MUSIQUE

« Alexandre Nevski », par Rostropovitch

Bataille sur le lac gelé

Alexandre Nevski restera sans doute l'un des sommets du cycle Prokofiev (organisé par le Centre Acanthes jusqu'au 21 décembre), comme il l'est dans l'œuvre du compositeur.

Le Chœur et l'Orchestre de Paris, empoignés par un Rostropovitch plus épique et transporté de ferveur patriotique que jamais, ont donné d'*Alexandre Nevski* une interprétation éblouissante, dure comme la pierre, frémissante comme l'âme russe, et nous ont fait vivre le film monumental d'Eisenstein par les seules images sonores (1) : *admirable* panorama nostalgique de la campagne russe sous le regard pesant du conquérant mongol, renaissance de l'espoir dans le choral plein de force tranquille, saluant la victoire d'Alexandre Nevski sur les Suédois ; puis, sous la menace nouvelle des chevaliers teutoniques qui saccagent le pays *aux sons de leurs cantiques* latins, la Russie tout entière se dresse en un chœur immense pour défendre son sol, et c'est la fantastique bataille sur le lac gelé.

Armé d'un chronomètre et d'un métronome, Prokofiev composait sa musique en la calquant, image par image, sur le déroulement du film, avec un génie visionnaire saisissant : les crissements de l'air, les zébrures d'un soleil sinistre à travers la brume, les craquements de la glace, les trompettes qui annoncent la *mort*, l'ébranlement des chevaux écrasés par les cavaliers aux lourdes cuirasses, aux chœurs hachés et terrifiants, le choc des deux armées, le massacre des vaincus engloutis dans les marais, tout cela nous saute aux yeux et aux oreilles, jusqu'à cette conclusion prodigieuse où, dans le silence revenu, s'épand une mélodie éthérée.

Alors s'élève le chant emblématique de la jeune fille qui célèbre le sacrifice de « ses fiancés » : *« De celui qui est mort pour la Russie, j'embrasserai les yeux fermés, et pour celui qui a survécu, je serai une épouse aimante et fière »* ; un chant plus slave que nature, resplendissant dans la voix gonflée de sève d'une jeune walkyrie néerlandaise, Jard Van Nes, une nouvelle très grande mezzo, avant la liesse populaire qui marque l'entrée d'Alexandre Nevski dans Pskov libérée.

Si l'œuvre nous paraît aujourd'hui, à juste titre, comme un symbole de la lutte du peuple russe contre les armées « teutoniques » d'Hitler, on n'oubliera pas que le film d'Eisenstein date de 1938, donc trois années avant l'invasion. Mais il n'était pas question alors du pacte germano-soviétique, et la menace du nazisme comme la montée de la guerre en Europe n'étaient que trop *perceptibles. Revenu cinq ans* plus tôt en URSS, Prokofiev avait eu le mérite de retrouver le ton prophétique d'un Moussorgski pour traduire l'âme de son pays.

En prélude et en violent contraste avec ce chef-d'œuvre, Rostropovitch dirigeait la suite tirée de *Chout le bouffon*, un ballet écrit pour Diaghilev en 1921, dont la musique, gorgée de *thèmes d'allure populaire*, ruisselle de couleurs et d'imagination, tour à tour magique et sarcastique, mais rarement émue et lassante par l'absence de développement et de construction d'ensemble. Pris isolément, chaque morceau est ravissant ou savoureux dans son humour féroce, son tohu-bohu « cubiste », comme on disait alors. Mais quarante minutes à enfiler des perles pour offrir des pas aux danseurs, c'est un peu long. A l'inverse d'*Alexandre Nevski*, *Chout* souffre de l'absence d'un contrepoint visuel.

JACQUES LONCHAMPT.

(1) Le film d'Eisenstein est judicieusement programmé cette semaine au cinéma Saint-Lambert, 6, rue Péclet, Paris-15ᵉ. Tél. : 45-32-91-68.

THÉÂTRE

« Derniers chagrins », d'après Franz Kafka

Pleins feux et lumière noire

Du théâtre et tout le théâtre : la scène, les lumières, la musique, le rideau, théâtre d'ombres, marionnettes, cabaret, music-hall, cirque...

Deux jeunes compagnies de la région normande se sont attaquées à un vieux mythe de l'art dramatique, le spectacle total, avec *Derniers chagrins*, d'après Franz Kafka, *« variété théâtrale » selon ses concepteurs.*

On pourrait s'effrayer de la référence, signalée sur le programme, à Karl Valentin, détersif clown munichois du début du siècle, qui décréta un beau *jour le théâtre obligatoire.* On pourrait s'inquiéter du travail, adaptation de récits et fragments narratifs de Kafka. Mais la délicatesse, l'humilité et la générosité de Roland Schohn et Jean-Paul Viot – qui ont rassemblé ces écrits, en ont tiré un scénario, le texte de leur pièce et, qui plus est, l'interprètent en compagnie de Joël Drouin, pianiste de jazz, arrangeur et compositeur – calment dès le début de la représentation les inquiétudes.

Lever de rideau : Kalmus, prestigieux manipulateur, à la trompette ; Sumlak, acrobate qui se joue de la pesanteur, à la clarinette ; M. Anton, compositeur de chansons des plus grandes stars, au piano-synthétiseur. Présentation des artistes et numéros : chansons, *marionnettes, domptage, ombres* chinoises, magie, le jeu de la soirée. Grand final : tout est réglé au millimètre.

La nuit, derrière le rideau de fond pailleté de la scène, est venue. Les trois compères sont là, comme trois âmes en peine, trois employés modèles qu'on aurait jetés à la rue. Les cuivres du spectacle ont, dans l'obscurité, perdu de leur or ; le piano est devenu l'orgue d'une *messe plus que noire.*

Le spectacle, mis en scène avec intelligence et netteté par Rosemary Fournier, est terminé. *Derniers chagrins*, outre qu'il révélera à beaucoup le talent formidable de Jean-Paul Viot (Sumlak), émouvant aux larmes, donnera à tous et l'envie de plus de théâtre, et celle de replonger dans l'œuvre de Franz Kafka.

OLIVIER SCHMITT.

★ *Derniers chagrins* est une production du Théâtre en ciel et de Locomotive théâtre. Prochaines représentations : les 28 et 29 novembre, à 20 h 30, au Théâtre d'Evreux. Tél. : 32-33-06-82.

● **Mort du fantaisiste Pierre Repp.** – *Le fantaisiste* Pierre Repp, spécialisé dans le bafouillage comique, est mort à Fontenay-sous-Bois, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Attraction des cabarets et des premières parties de programme de music-hall, Pierre Repp était aussi apparu dans une centaine de films, dont *les 400 Coups*, de François Truffaut.

● **PRÉCISION.** – Le titre de l'article d'Yvonne Rebeyrol sur les ors de Tarente, « Le luxe hellène », (*le Monde* du 22 novembre), pourrait prêter à confusion dans la mesure où l'exposition ne porte que sur la *période hellénistique* de la ville, ultérieure à 330 avant Jésus-Christ.

NOTES

« Shoot again »

Il y a Billy, le beau gosse, Jane Tonic, la bombe sexuelle, Big Bull, le superman, Mouche la douce, et le détective Coussin, inévitable inspecteur raté à l'imperméable mou façon Columbo. Ces héros des flippers des*cendent de leurs frontons et règlent* leurs comptes : une sombre histoire de gangs rivaux, d'amour et de voyous, qui s'achève quand chaque personnage a épuisé son bonus. L'idée est séduisante, amusante, et à la Péniche Opéra, on le sait, on n'aime pas la tristesse, surtout quand il s'agit de donner à entendre la musique d'aujourd'hui.

Mais demander à quatre compositeurs (Jean-Charles François, Thomas Gubitsch, David Jisse et Michel Musseau) de concocter ensemble un opéra, est-ce une bonne idée ? On en doute : Mireille Larroche, le chef de bord de la Péniche Opéra, nous a habitués à des spectacles *d'une autre tenue. Si Shoot again*, fond et forme, s'inspire évidemment de l'esthétique du collage et de la bande dessinée, l'ensemble fait bricolé. Le livret, de plus, est diablement compliqué, malgré les deux pages explicatives remises au spectateur à l'entrée. La musique, c'est la règle du jeu, est de bric et de *broc : un vrai melting-pot entre une* rigueur toute dédacophonique et la séduction crooner.

Certaines séquences sont plaisantes, mais l'ensemble manque trop de cohésion pour que l'émotion, ou le plaisir, s'installe. D'autant que ces *musiques sont servies par une distribution* inégale : La Velle (Jane Tonic), toute à son rôle, en oublie de chanter. La soprano Sylvie Sivann, en revanche, est une délicieuse petite Mouche : Thomas Gubitsch lui a composé des arias quasi mozartiennes. Avec Billy (le baryton Hervé Hennequin), elle forme un *couple charmant. Leur professionna*lisme et celui des musiciens placés sous la direction de Dominique My ne parviennent pas toutefois à effacer l'aspect certes sympathique mais trop potache de cet *« opéra flippeur »*.

ODILE QUIROT.

★ La Péniche Opéra.

Les « Aventures du baron de Fœneste »

Les *Aventures du baron de Fœneste*, c'est un grand texte littéraire à peu près inconnu. Agrippa d'Aubigné, ce grand-père huguenot de Mme de Maintenon, se plaît à imaginer, en 1617, une rencontre entre un matamore catholique et un ironique seigneur protestant qui lui offre *l'hospitalité. La France est encore* secouée de querelles intestines, mais *jamais la langue française n'a été si* drue, si charnue, si sensuelle que dans cet étourdissant dialogue baroque.

La théâtralité y est évidente dans *l'affrontement de deux rhétoriques,* de deux stratégies de la séduction et de l'agression. *Le baron de Fœneste* et le baron Enay sont bien plus drôles que MM. Descartes et Pascal le jeune. Le mérite du Théâtre du Campagnol est d'avoir rendu la vie à ce très beau texte. La mise en scène de Jean-Paul Audrain s'applique surtout à rendre l'atmosphère de l'époque : beaux vêtements, table *garnie, musiciens jouant des airs du* temps. Elle manque un peu de souf*fle : il aurait fallu ici un duel de* grands comédiens et une certaine démesure. Mais il ne faut pas manquer un tel plaisir de texte.

BERNARD RAFFALLI.

★ Théâtre Victor-Hugo, 14, avenue Victor-Hugo, Bagneux : 28, 29 novembre à 20 h 30 ; 30 novembre à 15 heures. Tél. 46-63-10-54.

Housemartins au Rex-Club

On a refusé du monde, le jeudi 27 novembre, à l'entrée du concert des Housemartins au Rex-Club. En choisissant volontairement, pour leur première visite en France, de *jouer dans une petite salle (trop* petite pour eux), ils ont fait un tabac. *A peine un an d'existence*, le temps d'une poignée de 45 tours et d'un premier album sorti depuis peu, et les Housemartins sont en passe de devenir la nouvelle coqueluche britannique. Et pour une fois en pareil cas, la rapidité de l'engoue*ment ne doit rien au phénomène de* mode. Le cheveu bien peigné, jeunes et propres sur eux, ils sont quatre provinciaux (de Hull) et fiers de l'être, comme l'indique le titre ironique du 33 tours en forme de résultat de match de foot (London 0 – Hull 4).

D'un côté, il y a la musique, fraîche et pétillante, entre pop et rhythm'n blues : des mélodies simples et entêtantes, ramassées, sur *tempos saccadés et formats* expéditifs. En trois minutes tout est dit. De l'autre côté : l'engagement politique et les textes militants. Les Housemartins appartiennent au mouvement Red Wedge des groupes de rock (à gauche) contre Margaret Thatcher. Ils n'ont pas, comme on dit, la langue dans leur poche et ne manquent pas d'humour dans la formulation de leurs slogans. Sur la pochette *intérieure de l'album*, ils ont signé leur maxime : *« N'essayez pas de forcer la porte d'une soirée pleine de banquiers. Fichez-le feu à la baraque ! »*, et affiché leur devise : *« Adoptez Jésus, Marx et l'Espoir »*.

Habituellement ce genre de discours ne va pas avec ce genre de musique. Les Housemartins ont déjà au moins le mérite d'innover en la matière et, au train où vont les choses, il y a de la carmagnole dans l'air des hit-parades.

ALAIN WAIS.

★ Disque chez Phonogram.

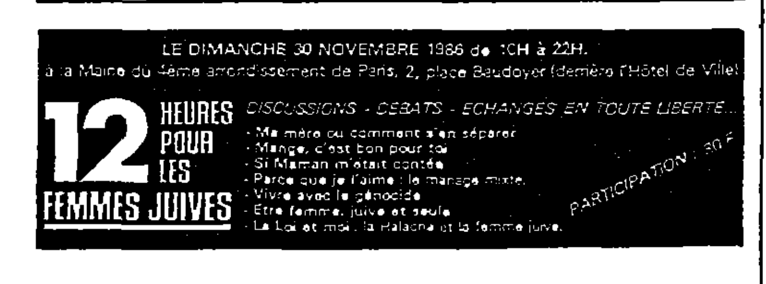
« Jazz et polar » à Bourg-la-Reine

Jazz et romans ou films noirs sont des complices de vieille date. Aux Etats-Unis, ils sont nés ensemble, dans les années folles de la prohibition et des speakeasies clandestins. Ils n'ont, depuis, cessé de se côtoyer. *Question de rythme, de tension*, de swing pour tout dire. La nuit et la ville leur appartiennent *qu'un solo* de sax peut soudain déchirer... comme un coup de feu.

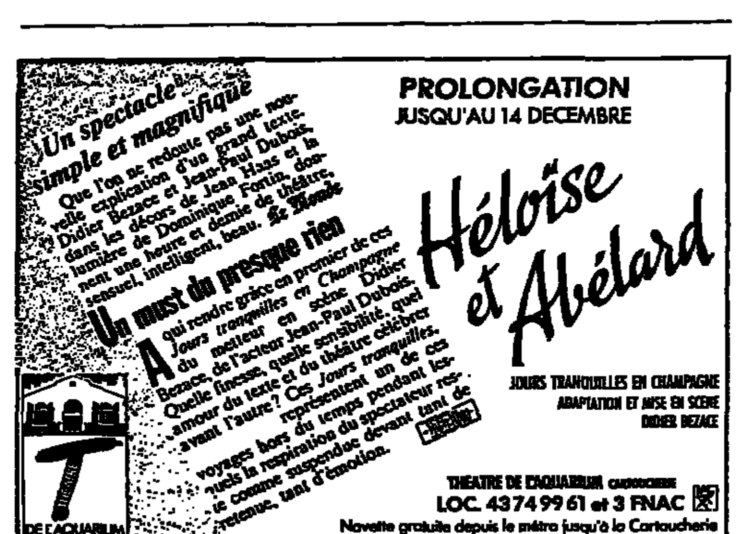
Bourg-la-Reine a décidé de célébrer leurs noces par un festival *« Jazz et polar »*. Trois jours – les 28, 29 et 30 novembre – de concerts, *de films, d'expositions* et de rencontres. On y croisera Léo Malet, Robin Cook, Didier Daeninckx ou Thierry Jonquet, tous auteurs de « polars » confirmés, on y entendra les quartettes de Claude Barthélemy, Michel Edelin ou Barney Wilen, on y (re) verra *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle – *musique de Miles Davis – ou Des femmes disparaissent*, d'Edouard Molinaro – musique d'Art Blakey et ses Jazz Messengers.

★ Centre d'animation, d'expression *et de loisirs* (CAEL) de Bourg-la-Reine (tél. : 46-63-76-96).













Spectacles

théâtre

LES SPECTACLES NOUVEAUX

LE CYCLOPE, Génier (47-27-81-15), 20 h 30.

LES CRIMINELS, Athévains (43-55-27-10), 20 h 30.

Les salles subventionnées

COMÉDIE-FRANÇAISE (40-15-00-15), 20 h 30, le Bourgeois gentilhomme.

CHAILLOT (47-27-81-15), Grand Théâtre : 20 h 30, l'Echange. – Théâtre Génier : 20 h 30, le Cyclope.

PETIT ODÉON (43-25-70-32), à 18 h 30 : Regarde, regarde de tous tes yeux, de *Danièle Sallenave*.

BEAUBOURG (42-77-12-33), Débats-rencontres : Le siècle d'Ezra Pound : 15 h, E. Pound, aujourd'hui ; 16 h, E. Pound et la musique ; 17 h 30, E. Pound et la Chine ; 18 h 30, E. Pound à Paris ; 21 h, E. Pound et l'Italie ; 22 h, Table ronde ; Cinéma-Vidéo-Vidéo information : 16 h, Mour Djiben, de Y. et K. *Omori* ; 19 h, *Tendresse et colère*, de J. Flatsh ; Vidéo-Musiques : 16 h, Les Lombards, de Verdi ; 19 h, Musique du Yemen, de R.Manthoulis ; Cinéma du musée : 18 h, De la peinture au cinéma dans les années 20 ; Hommage à la Fédération Jean-Vigo. Se reporter à la rubrique Cinéma ; Concerts-Spectacles : 20 h 30 : les Amants.

THÉÂTRE MUSICAL DE PARIS (42-61-19-83) : l'Opéra de quat'sous, de B. Brecht, mise en scène Giorgio Strehler.

THÉÂTRE DE LA VILLE (42-74-22-77), 20 h 45 : la Vie est un songe, de R. Ruiz ; Théâtre de la ville au Théâtre de l'Escalier d'Or : 18 h 30 : Hirondelle de saucisson ; 20 h 45 : le Mariage des morts.

CARRÉ SILVIA-MONFORT (45-31-28-34), 20 h 30 : la Tour de Nesle, d'Alexandre Dumas.

Festival d'automne

(42-96-12-27)

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD 20 h 30, dim. 15 h : les Petits Pas.

CENTRE G.-POMPIDOU 20 h 30, dim. 16 h : les Amants.

Festival de l'Ile-de-France

(34-12-40-50)

HOUILLES, Eglise St-Nicolas, 21 h : Orchestre de chambre tchécoslovaque, Quintette Nielsen, dir. : O. Stejskal (Mozart).

Jazz, pop, rock, folk

BAISER SALÉ (42-33-37-71), 23 h : *J.-M. Jafet Quintet*.

CAVEAU DE LA HUCHETTE (43-26-65-05), 21 h 30 : D. Doriz Sextet.

CHAPELLE DES LOMBARDS (43-57-24-24), 22 h 30 : S. Jurad.

CITHEA (43-57-99-26), 20 h : Dark Heaven.

DUNOIS (45-84-72-00), 20 h 30 : J.-Ph. Winter, *J.-F. Pauvros, Ph. Deschepper*, J.-L. Pouthieux, J.-P. Arnoux, T. Day.

GIBUS (47-00-78-88), The Perfect Disaster.

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE (42-49-77-22) 20 h : B. Lavilliers.

Le Monde Informations Spectacles
42-81-26-20
Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles (de 11 h à 21 h sauf dimanches et jours fériés)
Réservation et prix préférentiels avec la Carte Club

Vendredi 28 novembre

MAGNETIC TERRACE (42-36-26-44), 22 h : Betina.

MERIDIEN (47-58-12-30), le 30 à 12 h : Cl. Bolling.

MONTANA (45-48-93-08), 22 h 30 : R. Urtreger, Fuentes.

NEW MORNING (45-23-51-41), 21 h 30 : E. Lelann, la Manigua.

PETIT JOURNAL ST-MICHEL (43-26-28-59), J. Doudelle Quintet.

PETIT JOURNAL MONTPARNASSE (43-21-56-70), 21 h : Carnival Jazz Quartet.

PETIT OPPORTUN (42-36-01-36) 23 h : Ph. Catherine, H. Van de Geyn, A. Romano.

LA PINTE (43-26-26-15), 21 h : Quartet F. Loue.

REX CLUB (42-36-83-93), The Housemartins.

SLOW CLUB (42-33-84-30), 21 h 30 : M. Saury.

SUNSET (42-61-46-60), 23 h : A. Hervé Quartet.

TROTTOIRS DE BUENOS-AIRES (42-33-58-37), 22 h + 24 h : Mosalini, Beytelmann, Caratini.

ZÉNITH (42-40-60-00), 20 h : Bon Jovi.

La danse

CAFÉ DE LA DANSE (48-05-57-22), 20 h 30 : Circuits clandestins.

ESPACE KIRON (43-73-50-25), 20 h 30 : Cie C. Bastin, Cie *Kaleidanse*.

ESPACE MARAIS (42-71-10-19), 18 h : Danses tziganes.

GRAND EDGAR (43-20-90-09) 18 h 30 : Cl. Brumachon.

MAISON DES CULTURES DU MONDE (45-44-72-30) 20 h 30 : Danses de la Corée, Musiques et danses japonaises.

Opérettes, comédies musicales

CASINO DE PARIS (42-80-20-89) 20 h 30 : la Valise en carton.

ÉLYSÉE-MONTMARTRE (42-52-25-15), 20 h 30 : le Roi du Pacifique.

PENICHE-OPERA (42-45-18-20), 21 h : Shoot Again.

TH. DE PARIS (43-59-39-39), 20 h 30 : la Belle Hélène.

Les concerts

Salle Gaveau, 20 h 30 : trio Tchaïkovsky.

Eglise Saint-Julien-le-Pauvre, 20 h 30 : Ensemble Nawba.

Lucernaire, 18 h 30 : M. Beckouche, J.-C. Hemmerlin (Mozart, Ravel, Rachmaninov).

La Table verte, 22 h : Ensemble Isengrin (musique espagnole des XIIIe et XIVe).

Salle Pleyel, 20 h 30 : Orchestre national *de France, dir : Jun'Ichi Hirokami* (Mendelssohn, Mozart, Brahms).

Auditorium des Halles, 20 h 30 : Ensemble orchestral de Paris, dir. : M. Rostropovitch (Prokofiev).

Ecole alsacienne, 18 h 45 : S. Garcia, L. Tsan (Mozart).

cinéma

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans (**) aux moins de dix-huit ans.

La Cinémathèque

CHAILLOT (47-04-24-24)

16 h, Hommage à Gaumont : quatre-vingt-dix ans de cinéma : L'Ile sans nom, de R. Plaissetty ; 19 h, Hommage à K. Kinoshita : la Rivière Fuefuki (v.o. st anglais) ; 21 h 15, la Terre jaune, de Chen Kaige (v.o. st français) – En avant première.

Les exclusivités

L'AFFAIRE CHELSEA DEARDON (A., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; v.f. : Lumière, 9e (42-46-49-07).

AFTER HOURS (A., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (46-34-25-52) ; Le Triomphe, 8e (45-62-45-76).

AJANTRIK (Ind., v.o.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33).

ALIENS, LE RETOUR (A.) (*) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UGC Ermitage, 8e (45-63-16-16) ; v.f. : Lumière, 9e (42-46-49-07) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

ANGEL II, LA VENGEANCE (A., v.f.) : Hollywood Boulevard, 9e (47-70-10-41).

L'AMOUR SORCIER (Esp., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (46-34-25-52).

L'ANNÉE DU DRAGON (A., v.o.) : Grand Pavois, 15e (45-54-46-85).

AUTOUR DE MINUIT (Fr.-A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (42-47-49-70) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

BANCO (*) (A., v.o.) : UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31).

LES BALISEURS DU DESERT (Tun., v.o.) : Utopia, 5e (43-26-84-65).

BEAU TEMPS, MAIS ORAGEUX EN FIN DE JOURNÉE (Fr.) : Utopia, 5e (43-26-84-65).

BIRDY (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

BLACK MIC-MAC (Fr.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

BRAZIL (Brit., v.o.) : Epée-de-Bois, 5e (43-37-57-47) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LA BRULURE (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Boulevards, 9e (45-74-95-40).

CAP SUR LES ETOILES (A., v.f.) : *Richelieu, 2e (42-33-56-70)* ; Montparnos, 14e (43-27-52-37).

CHAMBRE AVEC VUE (Brit., v.o.) : Gaumont Halles 1er (42-97-49-70) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Champs Elysées 8e (43-59-04-67) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81), Bienvenue Montparnasse, 15e (45-44-25-02) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Maillot, 17e (47-48-06-06) ; (v.f.) : Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; UCG Gobelins, 13e (43-36-23-44) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

CLINS D'ŒIL SUR UN ADIEU (A., v.o.) : La Boîte à Films, 17e (46-22-44-21).

LE CLOCHARD DE BEVERLY HILLS (A., v.o.) : Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14).

COBRA (*) (A., v.o.) : Mercury, 8e (45-62-96-82) ; (v.f.) : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Gaîté Rochechouart, 9e (48-78-81-77) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31).

LA COULEUR POURPRE (A., v.o.) : *Forum Horizon, 1er (45-08-57-57)* ; Saint-Michel, 5e (43-26-79-17) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Montparnos, 14e (43-27-52-37).

COURS PRIVÉ (Fr.) : Forum, 1er (42-33-42-26) ; Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Marignan, 8e (43-59-92-82) ; St-Lazare Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Français, 9e (47-70-33-88) ; Bastille, 11e (43-42-16-80) ; Nation, 12e (43-43-04-67) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06) ; Convention St-Charles, 15e (45-79-33-00) ; Maillot, 17e (47-48-06-06) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

LE COUREUR (Iranien) (v.o.) Utopia, 5e (43-26-84-65).

DE L'ARGENTINE (Fr., v.o.) : Studio 43, 9e (47-70-63-40).

LA DERNIÈRE IMAGE (Franco-Algérien) : Forum Horizon, 1er (42-97-53-74), Rex, 2e (42-36-33-93), St-Germain Huchette, 5e (46-33-63-20), Marignan, 8e (43-59-92-82), St-Lazare Pasquier, 8e (43-87-35-43), Lumière, 9e (42-46-49-07) ; Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Gare de Lyon, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (43-36-23-44) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Parnassiens, 14e (43-20-30-19) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

DESCENTE AUX ENFERS (Fr.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Bastille, 11e (43-42-16-80) ; Galaxie, 13e (45-80-18-03) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06) ; Convention St-Charles, 15e (45-79-33-00) ; *Pathé Clichy, 18e* (45-22-46-01).

DÉSORDRE (Fr.) : Gaumont Halles, 1er (42-97-49-70) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Panthéon, 5e (43-54-15-04) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; *14 Juillet* Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

DEUX FLICS A CHICAGO (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UCG Danton, 6e (42-25-10-30) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; UCG Normandie, 8e (45-63-16-16) ; (v.f.) : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC *Montparnasse*, 6e (45-74-94-94) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UCG Gare de Lyon, 12e (43-43-01-59) ; UCG Gobelins, 13e (43-36-23-44) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; UCG Convention, 15e (45-74-23-40) ; Images, 18e (45-22-77-99).

LE DIABLE AU CORPS (**) (It., v.o.) : Cinoches (h. sp.), 6e (46-33-10-82).

LE DIAMANT DU NIL (A., v.f.) : Espace Gaîté (h. sp.), 14e (43-27-95-94).

DOUBLE MESSIEURS (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; St-André-des-Arts, 6e (43-26-48-18) ; Gaumont Parnasse, 6e (43-35-30-40).

EN DIRECT DE L'ESPACE (*A.*, v.f.) : La Géode, 19e (40-05-06-07).

DOWN BY LAW (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (42-97-49-70) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; St-André des Arts, 6e (43-26-48-18) ; Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Colisée, 8e (43-59-29-46) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; 14 Juillet *Beaugrenelle, 15e* (45-75-79-79).

L'ESQUIMAUDE A FROID (Hong., v.o.) : St-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LA FEMME DE MA VIE (Fr.) : UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; UGC Boulevard, 9e (45-74-95-40) ; Montparnos, 14e (43-27-52-37).

LES FRÈRES PÉTARD (Fr.) : Richelieu, 2e (42-33-56-70).

GENESIS (Ind., v.o.) : Denfert, 14e (43-21-41-01).

HANNAH ET SES SŒURS (A., v.o.) : Triomphe, 8e (45-62-45-76) ; Espace Gaîté, 14e (43-27-95-94).

L'HISTOIRE OFFICIELLE (Arg., v.o.) : Républic Cinéma, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01).

L'HOMME QUI REGARDAIT LES FENETRES (Algérien), (v.o.) : Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

HOUSE (A., v.f.) : Arcades, 2e (42-33-54-58).

HUIT MILLIONS DE FAÇONS DE MOURIR (*) (A., v.o.) : UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Paris Ciné, 10e (47-70-21-71).

JEAN DE FLORETTE (Fr.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Quintette, 5e (46-33-79-38) ; Colisée, 8e (43-59-29-46) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; Maxéville, 9e (47-70-72-86) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; Convention St-Charles, 15e (45-79-33-00) ; Maillot, 17e (47-48-06-06) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) : Gambetta, 20e (46-36-10-96).

JE HAIS LES ACTEURS (Fr.) : Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

MANON DES SOURCES (Fr.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Gaumont Halles, 1er (42-97-49-70) ; Richelieu, 2e (42-33-56-70) ; Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Publicis St-Germain, 6e (42-22-72-80) ; Marignan, 8e (43-59-92-82) ; Publicis Champs Elysées, 8e (47-20-76-23) ; St-Lazare Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Français, 9e (47-70-33-88) ; Bastille, 11e (43-42-16-80) ; Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Gare de Lyon, 12e (43-43-01-59) ; Escurial Panorama, 13e (47-07-28-04) ; Fauvette, 13e (43-31-60-74) ; Galaxie, 13e (45-80-18-03) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Kinopanorama, 15e (43-06-50-50) ; Mayfair, 16e (45-25-27-06) ; Maillot, 17e (47-48-06-06) ; Wépler, 18e (45-22-46-01) ; Secrétan, 19e (42-41-77-99) ; Gambetta, 20e (46-36-10-96).

MAX MON AMOUR (Fr.) : Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Quintette, 5e (46-33-79-38) ; Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

MÉLO (Fr.) : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Cluny Palace, 5e (43-25-19-90) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79).

LES MINIPOUSS (Fr.) : Saint-Ambroise, 11e (47-00-89-16) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Montparnos, 14e (43-27-52-37).

MISSION (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (42-97-49-70) ; Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Marignan, 8e (43-59-92-82) ; Galaxie, 13e (45-80-18-03) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; v.f. : Français, 9e (47-70-33-88) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

MONA LISA (*) (Brit., v.o.) Studio de la Contrescarpe, 5e (43-25-78-37).

MON AMI IVAN LAPCHINE (Sov., v.o.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47) ; Cosmos, 6e (45-44-28-80).

MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE (Brit., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (46-34-25-52) ; Cinoches, 6e (46-33-10-82) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00), mercredi.

NEUF SEMAINES ET DEMIE (*) (A., v.o.) : UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; Triomphe, 8e (45-62-45-76).

NOIR ET BLANC (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Racine Odéon, 6e (43-26-19-68) ; Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40).

OUT OF AFRICA (A., v.o.) : Publicis Matignon, 8e (43-59-31-97). – Vf : Richelieu, 2e (42-33-56-70).

LE PALTOQUET (Fr.) : Quintette, 5e (46-33-79-38).

PÉKIN CENTRAL (Fr.) : Républic Cinéma, 11e (48-05-51-33).

PICASSO (Fr.) : Vendôme, 2e (47-42-97-52).

PRIÈRE POUR UN TUEUR (*) (A., v.f.) : UGC Gobelins, 3e (43-36-23-44) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; Images, 18e (45-22-47-94).

QUAND LA RIVIÈRE DEVIENT NOIRE (A., v.o.) : Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; Ambassade, 8e (43-59-19-08). – V.f. : Richelieu, 2e (42-33-56-70) ; Français, 9e (47-70-33-88) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

LE RAYON VERT (Fr.) : Forum Orient-Express, 1er (42-33-42-26) ; Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14) ; Parnassiens, 14e (43-20-30-19).

RATBOY, (A., v.o.) : Ciné-Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; 14-Juillet-Odéon, 6e (43-25-59-83) ; UGC-Biarritz, 8e (45-62-20-40). – V.f. : UGC-Boulevard, 9e (45-75-79-79).

RECHERCHE SUSAN, DÉSESPÉRÉMENT (A., v.o.) : Studio Galande (h.sp.), 5e (43-54-72-71).

LA ROSE POURPRE DU CAIRE (A., v.o.) : Cinoches (h.sp.), 6e (46-33-10-82).

LE SACRIFICE (Franco-suédois, v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (43-26-80-25).

SARRAOUNIA (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Gaîté Rochechouart, 9e (48-78-81-77).

SHANGHAI SURPRISE (A., v.o.) : UGC Danton, 6e (42-25-10-30). – V.f. : Hollywood Boulevard, 9e (47-70-10-41).

SID ET NANCY (*) (A., v.o.) : Forum Orient-Express, 1er (42-33-42-26) ; Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Marignan, 8e (43-59-92-82) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20). – V.f. : Français, 9e (47-70-33-88).

SOLEIL DE NUIT (A., v.o.) : Templiers, 3e (42-72-94-56). – V.f. : Opéra Night, 2e (42-96-62-56).

STOP MAKING SENSE (A., v.o.) : Escurial Panorama (h.sp.), 13e (47-07-28-04).

STRANGER THAN PARADISE (A., v.o.) : Reflet Logos, 5e (43-54-42-34).

THE ACTRESS (A., v.o.) : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

THÉRÈSE (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e (43-26-80-25) ; UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; UGC Boulevards, 9e (45-74-95-40) ; Galaxie, 13e (45-80-18-03).

THE SHOP AROUND THE CORNER (A., v.o.) : Action Christine, 6e (43-29-11-30).

THE VINDICATOR FRANKENSTEIN 2000 (A., v.f.) : Maxéville, 9e (47-70-72-86) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86).

37°2 LE MATIN (Fr.) : Saint-Michel, 5e (43-26-79-17) ; George-V, 8e (45-62-41-46).

TROIS HOMMES ET UN COUFFIN (Fr.) : George-V, 8e (45-62-41-46).

TOP GUN (A. v.o.) : Marignan, 8e (43-59-92-82). – V.f. : Arcades, 2e (42-33-54-58) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06).

TWIST AGAIN A MOSCOU (Fr.) : Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; George-V, 8e (45-62-41-46) ; Maxéville, 9e (47-70-72-86) ; Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

LA VÉRIFICATION (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (45-44-28-80) ; Epée-de-Bois, 5e (43-37-57-47).

VISAGE DE CHIEN (Fr.) : Latina, 4e (42-78-47-86).

WELCOME IN VIENNA (Autr., v.o.) : Saint-Germain Studio, 5e (46-33-63-20) ; Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

LES FILMS NOUVEAUX

BASIL DÉTECTIVE PRIVÉ, film américain des studios Walt Disney (v.o. et v.f.) : UGC Odéon, 6e (42-25-10-30), Ambassade, 8e (43-59-19-08). – (v.f.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Grand Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Ermitage, 8e (45-63-16-16) ; UGC Gobelins, 13e (43-36-23-44) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Napoléon, 17e (42-67-63-42) ; Wepler, *18e (45-22-46-01)* ; Secrétan, 19e (42-41-77-99) ; Gambetta, 20e (46-36-10-96).

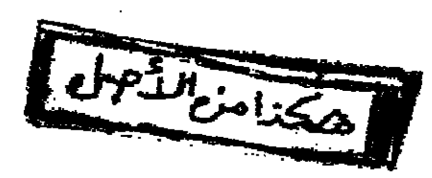
LES COULISSES DU POUVOIR, film américain de Sidney Lumet (v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Saint-Germain Village, 5e (46-33-63-20) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Marignan, 8e (43-59-92-82) ; Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; (v.f.) : Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Fauvette, 13e (43-31-60-74) ; Montparnasse Pathé, 14e (43-20-12-06).

L'ENTERREMENT DU SOLEIL, film japonais de Nagisa Oshima (v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Cluny Palace, 5e (43-25-19-90) ; 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00) ; Balzac, 8e (45-61-10-60) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79).

FOU A TUER (*), film américain de David Schmoeller, (v.o.) : Forum, 1er (42-97-53-74) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; (v.f.) Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Ermitage, 8e (45-63-16-16) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UGC Gare de Lyon, 12e (43-43-01-59) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Images, 18e (45-22-47-94) ; Secrétan, 19e (42-41-77-99).

MAUVAIS SANG, film français de Leos Carax, Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Saint-Germain-des-Prés, 6e (42-22-87-23) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Boulevards, 9e (45-74-95-40) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Gobelins, 13e (43-36-23-44) ; PLM Saint-Jacques, 14e (45-89-68-42) ; Convention Saint-Charles, 15e (45-79-33-00) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27).

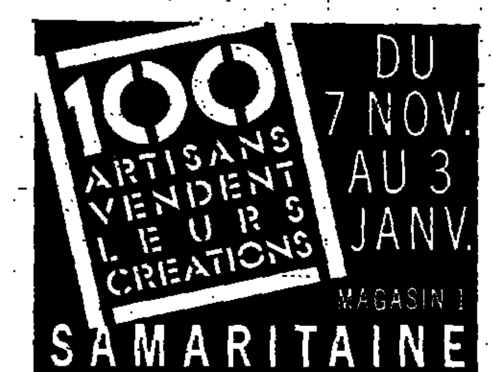
LA TERRE JAUNE, film chinois de Chen Kaige (v.o.) : Utopia, 5e (43-26-84-65) ; Studio 43, 9e (47-70-63-40).



Radio-télévision

Vendredi 28 novembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1



20.35 Variétés : Grand public.
Invité : Enrico Macias.
Avec Guy Béart, Dorothée, Philippe Lavil, Yves Renier. A 22.00, La séance de 10 heures, avec Alain Delon.
22.30 Feuilleton : Shôgun.
23.25 Journal.
23.40 Magazine : Premier balcon.
L'actualité théâtrale.
23.55 TSF (Télévision sans frontière).

DEUXIÈME CHAINE : A2



20.35 Série : Deux flics à Miami.
21.30 Apostrophes.
Magazine littéraire de Bernard Pivot.
Sur le thème « Romans de prix et hors de prix », sont invités : Patrick Chamoiseau (Chronique des sept misères) ; *Henri Coulonges* (les Frères Moraves) ; *Jacques Lanzmann* (le Jacquiot) ; *Pierre-Jean Remy* (Une ville immortelle) ; *André Rollin* (Ils écrivent, où, comment ?).
22.40 Journal.
22.50 Ciné-club : la Forêt interdite ■ ■
Cycle : L'autre Amérique. Film de Nicholas Ray (1958), avec Burl Ives, Christopher Plummer.

TROISIÈME CHAINE : FR3



20.35 Feuilleton : Cinq filles à Paris.
21.25 Magazine : Taxi.
Deuxième volet de la série consacrée à l'Argentine : Allons tous à Viedma.
22.25 Journal.
22.50 Décibels.
Avec Joe Jackson.
23.35 Prélude à la nuit.
Sonate pour cordes en sol, de Tomaso Albinoni, par l'Ensemble orchestral de Haute-Normandie, dir. J.-P. Berlingen.

CANAL PLUS

20.30 Football : 19e journée des championnats de France : Marseille-PSG. **22.30 Flash d'informations. 22.40 Cinéma : le Comédien** ■ film français de Sacha Guitry (1947), avec *Sacha Guitry, Jacques Baumer, Lana Marconi, Maurice Teynac*, Léon Bélières, Georges Grey. **0.10 Cinéma : Croisière en enfer** □ *film américain de Michael O'Herlihy (1980)*, avec Christopher Plummer, Ciff Potts, Christine Belford, Jonathan Banks, Nicholas Pryor, Lara Parker.

LA « 5 »

20.30 Feuilleton : Dynastie 2. 21.25 Série : Kojak. 22.15 Feuilleton : Flamingo Road. 23.05 Feuilleton : Dynastie 2. 0.00 Série : Kojak. 0.50 Série : Star Trek. 1.40 Série : K 2000.

TV 6

20.10 Live 6. 22.00 6 Tonic.

FRANCE-CULTURE

20.30 Le grand débat. Le judaïsme en France aujourd'hui (2e partie), avec Jean Daniel, Roger Fauroux, Théo Klein, Emmanuel Levinas, Pierre Vidal-Naquet.
21.30 Musique : Semaine Festival d'Angers. Cante flamenco.
22.30 Nuits magnétiques. La nuit et le moment, les premiers pas.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (retransmis de Baden-Baden) : la Mer, de Debussy ; Concerto pour violon et orchestre en ré mineur, op. 47, de Sibélius ; Variations sur un thème de Mozart, op. 132, de Reger, par l'Orchestre symphonique de Sudwestfunk, dir. Esa-Pekka Salonen, sol. : Marek Kaplan, violon.
22.20 Les soirées de France-Musique. *Les pêcheurs de perles* : le Hollywood String Quartet ; à 0.30 Méli-*Mélodame, par Claude Hermann.*

Samedi 29 novembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1



20.00 Journal.
20.30 Tirage du Loto.
20.35 Téléfilm : Le parfait amour..
► De Jean-Pierre Marchand, avec Pierre Arditi, Danièle Lebrun, Christine Citti, Jean-Marc Maurel.
22.35 Droit de réponse.
De Michel Polac.
Sur le thème « Ecoles buissonnières ».
0.00 Journal.
0.15 Ouvert la nuit.
Série : Le prisonnier.



DEUXIÈME CHAINE : A2

20.00 Journal.
20.35 Variétés : Champs-Elysées.
Emission présentée par Michel Drucker.
Avec Bernard Lavilliers, Pierre Perret, Richard Clayderman, Desirless, Cindy Lauper, Dalida, Mstislav Rostropovitch, Michel Sardou, Carl Lewis, Claude Piéplu.
21.55 Série : Le voyageur.
22.25 Les enfants du rock.
Clips de la semaine ; Rock Report ; Flash-back : Chansons des années 60 ; Rockline : Spécial Eurythmics ; Indochine Express.
0.00 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR3

20.04 Disney Channel, pour les tout-petits.
Winnie l'ourson.
20.30 Disney Channel, pour les jeunes et les moins jeunes.
DTV ; Dessins animés ; à 21 h, un épisode de Zorro ; Disney souvenirs.
22.00 Journal.
22.30 Série : Mission casse-cou.
23.20 Série rose : Une villa à la campagne.
D'après Anton Tchekhov.
Comment se reposer avec une veuve jolie et somnambule ?
23.45 Prélude à la nuit.
Vocalise, de *Rachmaninov*, par A. Lamasse, violoncelle, et D. Havora, piano.

CANAL PLUS

20.30 Téléfilm : L'engrenage. 22.05 Les superstars du catch. 23.00 Flash d'informations. 23.10 Cinéma : la Nuit de l'épouvantail ■ film américain de Frank Di Felitta (1981), avec Charles Durning, Tonya Crowe, Jocelyn Brando, Larry Drake, Tom Taylor, Robert F. Lyons. **0.40 Cinéma : Une femme ou deux** □ film français de Daniel Vigne (1985), avec Gérard Depardieu, Ruth Weistheimer, Jean-Pierre Bisson, Michel Aumont, Sigourney Weawer, Zabou.

LA « 5 »

20.30 Série : Thriller (Jeunes filles en péril). 21.45 Série : Arabesque. 22.35 Feuilleton : *Flamingo Road*. 23.30 Football américain : Broncofs de Denver contre Giants de New-York. ***0.45 Série : Thriller (Jeunes filles en péril)*** **2.00 Série : Arabesque.**

TV 6

14.00 6 Tonic. 17.00 Système 6. 18.00 Variétés : Tam tam. 19.35 Une page de pub. 20.10 Série : Insiders. 21.15 Série : No Soap Radio. 21.45 Série : A. Hitchcock. 22.00 6 Tonic.

FRANCE-CULTURE

20.30 Nouveau répertoire dramatique. Série noire : Le géant inachevé, de *Didier Daeninckx.*
22.10 Démarches. Avec Jean Pavans, auteur de *La Griseida.*
22.30 Musique : Ricercare. Le baroque occitan : Jean-Joseph *Cassanea* de Mondonville.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (en direct de la salle Pleyel) : le Corsaire, ouverture, op. 21, de Berlioz ; Concerto pour *violoncelle et orchestre nº 1 en la* mineur, op. 33, de Saint-Saëns ; Symphonie fantastique, op. 14, de Berlioz, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. John Nelson.
23.00 Les soirées de France-Musique. Archives (Bruno Maderna), à 1.00 Les hollywoodiens : Miklos Rozsa (2e partie).

Dimanche 30 novembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12.00 Télé foot 1.
13.00 Journal.
13.25 Série : Starsky et Hutch.
14.20 Variétés : *A la folie pas du tout.*
14.25 Sports dimanche.
15.30 Tiercé à Auteuil.
15.45 Sports dimanche (suite).
16.30 Variétés : *A la folie, pas du tout (suite).*
17.30 Les animaux du monde.
18.00 Série : *Pour l'amour du risque.*
18.55 Tirage du Loto sportif.
19.00 Journal.
19.30 Spécial questions à domicile.
Emission de Pierre-Luc Seguillon, Anne Sinclair et Alexandre Tarta.
Jacques Chirac en direct de Matignon.
20.35 Cinéma : Une affaire d'hommes ■
Film français de Nicolas Ribowski (1980), avec Claude Brasseur, Jean-Louis Trintignant, Jean Carmet, Eva Darlan, Elisabeth Huppert.
Un commissaire de police, lancé sur la piste d'un tueur de femmes dans les beaux quartiers de Paris, se prend d'une amitié passionnée pour un architecte lui-même soupçonné du meurtre de son épouse. Premier film, original par son étude psychologique, d'un réalisateur de télévision. Claude Brasseur est carré, costaud, émouvant, Trintignant très ambigu.
22.30 Sport dimanche soir.
23.30 Journal.
23.45 C'est à lire.

DEUXIÈME CHAINE : A2

11.30 *Dimanche Martin.*
13.00 Journal.
13.20 *Tout le monde le sait.*
14.30 Série : Magnum.
15.30 *L'école des fans.*
16.25 Le kiosque à musique.
17.00 Série : Christophe Colomb.
18.30 Stade 2.
Ski ; jeu à XIII ; gymnastique ; rugby ; judo ; acrobatie : championnat du monde à Rennes.
19.30 Série : Maguy.
Play-back.
Avec Rosy Varte, Jean-Marc Thibault, Marthe Villalonga.
20.00 Journal.
20.35 Téléfilm : Les enquêtes du commissaire Maigret.
D'après Georges Simenon. Piotr le Letton.
A la gare du Nord, le commissaire Maigret attend l'arrivée d'un escroc international qui lui a été annoncée par Interpol. Il s'apprête à suivre un homme qui correspond au signalement quand le chef de gare vient lui apprendre qu'on a trouvé un cadavre dans le train.
22.00 Musiques au cœur.
Emission présentée par Eve Ruggieri.
Maria Malibran ou l'âme musicienne.
23.10 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR3

12.15 Espace 3.
13.30 Forum RMC-FR 3.
14.30 Sports loisirs.
17.00 Amuse 3.
17.55 Documentaire : Splendeur sauvage.
18.25 RFO hebdo.
18.55 Amuse 3 (suite).
19.45 Jeu : Cherchez la France.
20.04 Série : Benny Hill.
20.35 Les géants de la musique.
Cycle Jean-Sébastien Bach (retransmis simultanément sur France-Musique).
Oratorio de Noël, BWV 248 ; Cantates nos 1 et 2, par le Concentus Musicus de Vienne, dirigé par N. Harnoncourt.
21.35 Aspect du court métrage français.
21.55 *Journal.*
22.30 Cinéma de minuit : le Prince étudiant ■ ■
► *Cycle Ernst Lubitsch.*
Film muet d'Ernst Lubitsch (1924), avec Ramon Novarro, Norma Shearer.
0.15 Prélude à la nuit.

CANAL PLUS

12.00 Le croc-note show. 12.05 Canaille plus. 12.30 Magazine : Hollywood star. 13.00 Flash d'informations. 13.05 Deux secondes pour un livre. 13.09 Série : Rawhide. 14.00 Téléfilm : Attention à la peinture. 15.30 Série : Les monstres. 15.55 Série : Cisco Kid. 16.30 Football américain. 17.35 Cinéma : Rouge baiser ■ ■ film français de Véra Belmont (1985), avec Charlotte Valandrey, Lambert Wilson, Marthe Keller. **19.30 Flash d'informations. 19.35 Ça cartoon ! *20.30 Cinéma : Rencontres du troisième type*** ■ ■ ■ film américain de Steven Spielberg (1977), avec Richard *Dreyfuss, François Truffaut, Teri Garr, Melinda Dillon*, Bob Balaban, Gary Guffey. **22.35 Flash d'informations. 22.45 *Cinéma : Si Versailles m'était conté*** ■ ■ *film français de* Sacha Guitry (1954), avec Sacha Guitry, Brigitte Bardot, Jean-Louis Barrault, Bourvil, *Daniel Gélin*, Jean Marais, Gérard Philipe, Orson Welles, Micheline Presle. **1.35 Cinéma : l'Homme aux yeux d'argent** ■ film français de Pierre Granier-Deferre (1985), avec Alain Souchon, Tanya Lopert, Jean-Louis Trintignant, Lambert Wilson, Wladimir Ivanovsky.

LA « 5 »

1.40 Série : Tonnerre mécanique. 12.30 Série : K 2000. 13.50 Feuilleton : Flamingo Road. 14.40 Série : Arabesque. 15.40 Série : Baretta. 16.35 Série : Chips. 17.25 Série : Shérif, fais-moi peur. 18.20 Série : K 2000. 19.10 Série : Happy Days. 19.35 Série : Star Trek. 20.30 Série : Mike Hammer. 21.25 Série : Supercopter. 22.15 Feuilleton : Flamingo Road. 23.00 Série : Mike Hammer. 0.05 Série : Supercopter. 0.55 Série : Star Trek. 1.50 Série : K 2000.

TV 6

De 14.00 à 17.00 Rediffusions : Les envahisseurs ; Au cœur du temps ; La grande vallée. **17.00 Clips. 19.00 NRJ 6. 20.00 Série : Les globe-trotters. 20.30 Cinéma : la Féline** ■ film de Jacques Tourneur (1942). *Une jeune modéliste de New-York est hantée par la crainte de descendre d'une race de femmes qui se transforment en panthères. Ce film de série B marque l'invention, avec le producteur Val Lewton, du film d'épouvante aux effets seulement suggérés. La peur naît de la stylisation visuelle et sonore du surnaturel comme installé au cœur de la réalité.* **22.00 6 Tonic.**

FRANCE-CULTURE

20.30 Atelier de création radiophonique. L'oreille au-dessus du barrage... été 1984-1985, par Pierre Marietan.
22.30 Musique : Scenaria. La musique à la radio et à la télévision : répertoire, création, débat ; concert : Cinq pièces pour piano, op. 23, de Schoenberg, par Alain Neveu, piano ; Troisième mouvement de Petrouchka, de Stravinski, par David Lively, piano ; Sequenza pour piano, de Berio, par Alain Neveu ; Andante et variation en si bémol, op. 46, pour deux pianos.

FRANCE-MUSIQUE

20.35 Concert (*retransmis en simultané sur FR3*). Oratorio de Noël, cantates nº 1 et 2 de Jean-Sébastien Bach par le Concentus Musicus de Vienne, dir. Nikolaus Harnoncourt ; Peter Schreier, ténor, Robert Holl, basse, et les solistes du Tölzer Knabenchor.
21.30 Concert (donné le 22 février 1986 à la Philharmonie de Berlin), Symphonie nº 104 en ré majeur de Haydn ; Les tableaux d'une exposition (orchestration de Ravel), de Moussorgski, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Herbert von Karajan.
23.00 Les soirées de France-Musique. Climats : Musique classique chinoise ; à 1.00 Champ d'étoiles : Voyage à travers la chanson.

nouveau drouot

Hôtel des ventes, 9, rue Drouot, 75009 Paris
Téléphone : 42-46-17-11 - Télex : Drouot 642260
Informations téléphoniques permanentes : 47-70-17-17

Compagnie des commissaires-priseurs de Paris

Les expositions auront lieu la veille des ventes, de 11 à 18 heures sauf indications particulières, * expo le matin de la vente.

SAMEDI 29 NOVEMBRE

S. 5. – (Expo. S. 1) Estampes, sculptures, tablx orientalistes, tablx modernes. - Me LOUDMER.
S. 6. – (Expo. le 28-11 S. 7) Souvenirs de marine. Art populaire. Importante collection d'emblèmes brodés, souvenirs de campagne maritime et militaire. Catalogue sur demande. - Me Catherine CHARBONNEAUX.

LUNDI 1er DÉCEMBRE

S. 2. – Art de la Chine et du Japon. - Mes BONDU.
S. 3. – Antiques, art nègre, Océanie, Amérique, Hte époque. - Mes LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
S. 4. – Bijoux, objets de vitrine, orfèvrerie ancienne et moderne. - Mes ADER, PICARD, TAJAN. Experts M. Fromanger, Véronique Fromanger.
S. 10. – Art déco. - Me WAPLER.
S. 11. – Timb. bijx, argie, tab. bib., meub.. - Me LANGLADE. Expert, M. Robineau.
S. 13. – Tablx, bib., meub. anc. et de style. - Mes AUDAP, GODEAU, SOLANET.
S. 14. – Provenant d'un château de la Loire, d'une propriété d'Ile-de-France et de divers amateurs : Meubles et objets d'art des 17, 18 et 19e s. - Mes ADER, PICARD, TAJAN. Expert, M. Saint-Bris.
S. 16. – Tableaux, faïences, meubles. - Mes BINOCHE, GODEAU.

MARDI 2 DÉCEMBRE

*S. 2. – *Livres anciens et modernes. Autographes. Expo. chez les experts* jusqu'au 1er décembre. Pour les livres, MM. Guérin et Courvoisier, librairie Giraud-Badin, 22, rue Guynemer 75006 Paris. Tél. : 45-48-30-58. Pour les autographes, M. Nicolas, 41, quai des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 43-26-38-71. - Mes ADER, PICARD, TAJAN.
S. 4. – (Suite de la vente du 1er déc.). - Mes ADER, PICARD, TAJAN.
S. 5-6. – Dessins, gouaches et tableaux anciens. Meubles et obj. d'art. Tapisserie. - Mes COUTURIER, de NICOLAY.

MERCREDI 3 DÉCEMBRE

*S. 2. – (Suite de la vente du 2 déc.). - Mes ADER, PICARD, TAJAN.
S. 3. – Vente douane, pierres précieuses, bijoux. - Mes LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
S. 4. – (Expo. le 2 S. 1 & 7) l'Horlogerie. - Mes CHAYETTE, CALMELS.
S. 8. – Atelier Shoji. Tableaux modernes, bijoux, argenterie anc. - Me TILORIER, M. Maréchaux, cabinet de Fommervault.
S. 9. – Tabatières chinoises des 18, 19 et 20e. - Mes MILLON, JUTHEAU.
S. 10. – Tablx anc., faïences du Sud-Ouest, mob. anc. - Mes OGER, DUMONT.
S. 11. – Souvenirs historiques principalement de la Révolution et de l'Empire. - Mes ADER, PICARD, TAJAN. Expert M. Duchiron.
S. 12. – Antiques. - Mes PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN. Expert, M. Slitine.
S. 15. – Tableaux 19e, porcelaine de Chine. - Me RENAUD.
S. 16. – Peintures d'aujourd'hui. - Me ROGEON.

JEUDI 4 DÉCEMBRE

S. 1 & 7. – Tableaux modernes et du 19e. - Me BOISGIRARD. Expert, M. Marumo.
S. 3. – (Suite de la vente du 3 déc.). - Mes LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
S. 5-6. – Tablx anc., tablx mod., sculptures, objets d'art et bronzes des 17e, 18e s., important mobilier du 18e. - Mes AUDAP, GODEAU, SOLANET.
S. 9. – Obj. d'art, Ext.-Orient, céramiques, bronzes, miniatures orientales. - Mes MILLON, JUTHEAU. Experts, M. Portier, Marie-Christine David.

VENDREDI 5 DÉCEMBRE

*S. 3. – A 21 h. Important ensemble de luminaires art déco. - Mes CHAYETTE, CALMELS.
S. 4. – Dessins et tableaux anciens. - Mes ADER, PICARD, TAJAN. Experts, MM. Herdhebaut et Latreille.
S. 5-6. – A 21 h. Collection de 50 dessins et aquarelles de Delvaux. Imp. tablx mod. et contemporains, sculptures. - Me BRIEST.
S. 8. – Imp. bijoux, boîtes en or et argenterie anc. et mod. - Mes COUTURIER, de NICOLAY.
S. 10. – Meub. et obj. d'art, tablx anc., principalement du 18e. - Me DELORME.
S. 11. – Poupées et automates collection du docteur G. L., et appartenant à divers amateurs. Éventails des 17, 18, 19e siècles et 1900. - Mes ADER, PICARD, TAJAN. Expert, Mme Daniel.
S. 13. – Livres. - Mes LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
S. 14. – Tableaux, bib., mob. - Mes OGER, DUMONT.
S. 15. – Objets d'art. - Mes BONDU.
S. 16. – Tablx, bib., faïences, meubles. - Mes BINOCHE, GODEAU.

JEUDI 4 DÉCEMBRE

A 21 h, Espace Cardin, 3, av. Gabriel-Péri, Paris 8e
Importants tableaux contemporains. - Mes BINOCHE, GODEAU.

ÉTUDES ANNONÇANT LES VENTES DE LA SEMAINE

ADER, PICARD, TAJAN, 12, rue Favart (75002), 42-61-80-07.
AUDAP, GODEAU, SOLANET, 32, rue Drouot (75009), 47-70-67-68.
BINOCHE, GODEAU, 5, rue La Boëtie (75008), 47-42-78-01.
BOISGIRARD, 2, rue de Provence (75009), 47-70-81-36.
J.-PH. et D. BONDU, 17, rue Drouot (75009), 47-70-36-16.
BRIEST, 24, avenue Matignon (75008), 42-68-11-30.
Catherine CHARBONNEAUX, 134, Fg-St-Honoré (75008), 43-59-66-56.
CHAYETTE, CALMELS, 12, rue Rossini (75009), 47-70-38-89.
COUTURIER, de NICOLAY, 51, rue de Bellechasse (75007), 45-55-85-44.
DELORME, 14, avenue de Messine (75008), 45-62-31-19.
LANGLADE, 12, rue Descombes (75017), 42-27-00-91.
LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR (anciennement RHEIMS-LAURIN), 12, rue Drouot (75009), 42-46-61-16.
LOUDMER, 18, rue de Provence (75009), 45-23-15-25.
MILLON, JUTHEAU, 14, rue Drouot (75009), 47-70-00-45.
OGER, DUMONT, 22, rue Drouot (75009), 42-46-96-95.
PESCHETEAU, PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN, 16, rue de la Grange-Batelière (75009), 47-70-88-38.
RENAUD, 6, rue de la Grange-Batelière (75009), 47-70-48-95.
ROGEON, 16, rue Milton (75009), 48-78-81-06.
TILORIER, 32, avenue Paul-Doumer (75116), 45-03-38-24.
WAPLER, 16, place des Vosges (75004), 42-78-57-10.

Le Carnet du Monde

Naissances

– Marc DARMON
et Danielle, née NAHMIAS
ainsi que Sarah et Ouriel

ont la joie d'annoncer la naissance de

Emmanuel,

le 10 novembre 1986.

Fontenay-aux-Roses.

– Krystyna et Patrick PASQUIER,
leur fils Vladimir,

ont la joie d'annoncer la naissance de

Cécilia,

le 17 novembre 1986.

29, rue George-Sand,
75016 Paris.

Mariages

– Laurence GRANEC
et Aurélien FERENCZI

sont heureux de faire part de leur mariage, qui a été célébré dans l'intimité *le jeudi 27 novembre 1986.*

32, rue Legendre,
75017 Paris.

Décès

– Mme Clémentine Abergel,
née Eliakim,
et sa fille Julie,
Mme veuve Esther Azoulay
et ses enfants,
M. et Mme Jacques Dahan
et leurs enfants,
M. et Mme Salomon Abergel
et leurs enfants,
M. et Mme Menahem Abergel
et leurs enfants,
Mme veuve Joseph Abergel,
née Danan
et ses enfants,
M. et Mme Simon Abergel
et leur fille,
M. et Mme Maurice Abergel
et leurs enfants,
Les familles Abergel, Amiel, Eliakim, Monnet, Azoulay, Dahan,
Parentes et alliées,

ont la tristesse de faire part du décès de

Jacques ABERGEL,

survenu *le 25 novembre 1986.*

Ses obsèques ont eu lieu le vendredi 28 novembre, à 11 heures, au cimetière de Thiais.

18, boulevard de Grenelle,
75015 Paris.

– Les familles Plotkin et Blumsztejn,
Ainsi que ses amis,

ont la douleur de faire part du décès de

Mme veuve Félix BLUMSZTEJN,
née Marie Plotkin,

survenu en son domicile, le 24 novembre 1986, à l'âge de soixante-treize ans.

L'incinération aura lieu le mardi 2 décembre, à 10 h 45, au monument crématoire du cimetière du Père-Lachaise, suivie de l'inhumation dans le caveau de famille.

Cet avis tient lieu de faire-part.
137, avenue Achille-Peretti,
92200 Neuilly-sur-Seine.

– On nous prie d'annoncer le décès de

M. Gaston DANVIN,

survenu à Tours, le 17 novembre 1986.

De la part de :
Claudia Danvin,
son épouse,
Robert et Anne-Marie Danvin,
Michèle et Yves Hébert,
Anne-Marie et Bernard de Camas,
ses enfants,
Et de toute sa famille.

– Le bureau et les membres de l'amicale du 22e RMVE

ont la douleur de faire part du décès, survenu le 14 novembre 1986, de leur président,

Lucien FISCHMANN,
ingénieur ESME,
ancien directeur général
de Planet-Wattohm SA,
ancien président du Syndicat national
des extrudeurs de profilés plastiques,
chevalier de la Légion d'honneur,
croix du combattant volontaire,
médaille de la France libérée,
médaille de vermeil de la Ville de Paris,
médaille de l'YMCA,
citoyen d'honneur
de la commune de Marchélepot
(Somme),
président de l'amicale du 22e RMVE.

L'incinération a eu lieu dans l'intimité.

– Le conseil d'administration,
La direction et le personnel de la caisse d'allocations familiales de Seine-et-Marne,

ont la profonde douleur de faire part du décès de

M. François GOMEZ,
leur directeur honoraire,

survenu le mercredi 19 novembre 1986.
La cérémonie religieuse a été célébrée le samedi 22 novembre, en l'église de Guitalens, suivie de l'inhumation au cimetière de Lalbarède, 81220 Saint-Paul-Cap-de-Joux, dans la plus stricte intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part.

– Mme Georges Haehl,
M. et Mme Jean-Philippe Haehl,
Jean-Baptiste, Marie et Camille,
M. et Mme Frédéric Haehl,
Karine et Fabrice,
M. et Mme Jean Payet-Haehl,
Xavier et Thierry,
son épouse, ses enfants et petits-enfants,
Ainsi que les membres de sa famille,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Georges HAEHL,

survenu le 15 novembre 1986.
L'inhumation a eu lieu le 18 novembre, à Tassin (Rhône).

46, rue François-Genin,
69005 Lyon.

– Mme Louise Huijbregts-Duiker,
Ses enfants et petits-enfants,
Et toute sa famille,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Carolus Jacobus HUIJBREGTS,
chevalier de l'ordre national du Mérite,
chevalier de l'ordre d'Orange-Nassau,
chevalier de l'ordre
d'Isabelle la Catholique,

survenu le 25 novembre 1986, à Paris, à l'âge de soixante-trois ans, des suites d'une courte maladie.

Les obsèques auront lieu le mercredi 3 décembre, à 10 h 15, au crématorium du cimetière du Père-Lachaise.

1 *bis*, avenue de Breteuil,
75007 Paris.

– André Cointreau,
La direction,
Le personnel,
Pagès - La Verveine du Velay,

ont la douleur de faire part du décès de

Raymond JULIEN-PAGÈS,

survenu le 14 novembre 1986, dans sa soixante-dix-septième année.

Un service sera célébré à sa mémoire par l'abbé Thorel, en l'église de La Madeleine, le lundi 15 décembre, à 18 heures.

Pagès - La Verveine du Velay,
41, avenue George-V,
75008 Paris.
Tél. : 47-20-71-21.

– Les associés de Lazard Frères et Compagnie

ont la tristesse de faire part du décès de

M. Jean LÉVY,
leur ancien associé,

survenu le 18 novembre 1986.

[Associé de Lazard Frères et Compagnie de 1959 à 1973, M. Jean Lévy avait également été directeur général de la Société d'investissement COCEPI et vice-président d'Epargne-Valeur.]

– Pau (64).
Verrières-le-Buisson (91).

M. Georges Martinière,
M. et Mme Guy Martinière,
Le docteur et Mme René Cazaban,
leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme André Martinière,
leurs enfants et petits-enfants,
Sa famille d'Argentine,
Parents et alliés,

ont la tristesse de faire part du décès de

Mme Mathilde Sarah MARTINIÈRE,
née Loupias,

survenu le 23 novembre 1986.
La cérémonie religieuse a eu lieu en l'église Notre-Dame de Pau, le 26 novembre, dans l'intimité familiale.

– Nous apprenons le décès, survenu le 18 novembre 1986, dans sa quatre-vingt-onzième année, de

M. Marc MUNDLER,
commandeur de la Légion d'honneur,
croix de guerre 1914-1918.

De la part de ses enfants :
Le docteur et Mme Bernard Mundler,
M. et Mme Antoine de Salve de Bruneton,
M. et Mme Denis Mundler,
M. et Mme Arnaud Mundler,

De ses petits-enfants :
Ariane et Russel Norberg,
Bruno et Marie-Christine,
Gilles et Catherine,
Eric Lestien,
Olivier et Myriam,
Jean-Baptiste, Jérôme,
Anne Mundler,
Angélique et Martin Valdelièvre,
Thérèse et Luc Castel,
Adeline, Valérie,
Guilhem de Salve de Bruneton,
François, Paul, Cécile Mundler,
Christel, Bérangère Mundler,

Et de ses douze arrière-petits-enfants.

L'incinération a eu lieu dans l'intimité familiale.

« Aimez-vous les uns les autres,
Comme je vous ai aimés. »

CARNET DU *MONDE*
Tarif : la ligne H.T.

Toutes rubriques	59 F
Abonnés	50 F
Communicat. diverses	65 F

Renseignements : 42-47-95-03

– M. Claudius Pariat
et toute sa famille

ont la douleur de faire part du décès de

Mme Claudius PARIAT,
née Augustine Reglsbourg,
professeur honoraire
de cours complémentaire,
officier dans l'ordre
des Palmes académiques,
titulaire de la médaille d'argent
des instituteurs.

Selon la volonté expresse de la défunte, ses obsèques civiles ont eu lieu dans la plus stricte intimité familiale, le samedi 22 novembre 1986, au cimetière du Bois-Roulot.

33, rue de la Lande,
71300 Montceau-les-Mines.

– Mme Yvan Samuel,
née Mireille Schetrite,
son épouse,
Roland et Titoune Samuel,
Claude et Elisabeth Samuel,
ses enfants,
Nicolas, Nathalie, Natacha et Boris Samuel,
ses petits-enfants,
Ses sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, *nièces et alliés,*
Ses amis,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Yvan, Henri, Emile SAMUEL,

survenu à Paris, le 25 novembre 1986, dans sa soixante-dix-huitième année.

M. Yvan Samuel ayant fait don de son corps à la *faculté de médecine* de Paris, il n'y a pas d'obsèques.

Cet avis tient lieu de faire-part.

25, boulevard Bonne-Nouvelle,
75002 Paris.
121 *bis*, rue de la Pompe,
75116 Paris.
85, avenue Kléber,
75016 Paris.

– Le président
et les membres du conseil d'administration,
Le directeur général,
ainsi que l'ensemble du personnel de la Société nationale des chemins de fer français,

ont la tristesse de faire part du décès de

M. André SEGALAT,
président honoraire
du conseil d'administration de la SNCF,
grand officier de la Légion d'honneur.

(Voir *le Monde*
du vendredi 28 novembre.)

– M. David-Ivor Terry,
son époux,
Edouard, Alienor et Ugo,
ses enfants,
Le docteur Gabriel Aulong,
Mme André-Edgar Delisle,
ses grands-parents,
Le professeur et Mme Claude Aulong,
ses parents,
Le capitaine de corvette
et Mme Craig Reed,
Mathieu et Grégoire, Eve-Marie Aulong,
ses sœurs, beau-frère et neveux,

ont le très grand chagrin de faire part du rappel à Dieu de

Mme David-Ivor TERRY,
née Marie-Claude Aulong,

le 21 novembre 1986, à Londres.
Ses obsèques auront lieu à Tulle (Corrèze), en la cathédrale Notre-Dame, le samedi 29 novembre 1986, à 11 heures.

Remerciements

– Mme Georges BESSE,
Ses enfants et sa famille,

remercient du fond du cœur tous ceux, *connus et inconnus, qui se sont* montrés solidaires de leur immense chagrin.
Ces témoignages les aident à croire que notre monde inhumain et cruel n'est sans doute pas perdu.

– Dans l'incapacité de répondre aux très nombreux témoignages qui lui ont été manifestés lors du décès de

M. Roger IKOR,

la famille remercie sincèrement tous ceux qui l'ont aidée à partager sa peine.

– Mme Gaston Leclanche
et ses enfants,

très touchés des marques de sympathie qui leur ont été témoignées lors du décès de

M. Gaston LECLANCHE,

remercient toutes les personnes qui se sont associées à leur peine.

Anniversaires

– Il y a trois ans disparaissait

ISUCHER-BER FRYDMAN.

Sa famille et ses amis se retrouveront le dimanche 30 novembre 1986, à 11 h 45, à l'entrée principale du cimetière du Montparnasse, 3, boulevard Edgar-Quinet, à Paris-14e.

– Pour le cinquième anniversaire du retour à Dieu de

Paul JOLIVET,
ancien chef du personnel
de la régie Renault Le Mans,

une messe sera dite au Mans le 29 novembre 1986.
Sa femme et ses trente-trois descendants demandent une pensée pour lui à tous ceux qui gardent son souvenir.

Messes anniversaires

– A l'occasion du vingt-deuxième anniversaire du décès de

M. Ernest DUFFO,

une messe sera célébrée à son intention et à celle des collaborateurs de la Garantie médicale et chirurgicale et des membres de leurs familles, en l'église de la Sainte-Trinité, 3, rue de la Trinité, à Paris-9e, le mercredi 3 décembre 1986, à 12 h 10.

– Présidée par le très R.P. Carré, la messe de la présence et du souvenir sera célébrée en la Maison dominicaine du 29, boulevard de Latour-Maubourg, 75007 Paris, le mardi 9 décembre, à 12 heures, pour

Eveline François
PERROUX COSTE.

De la part de :
François Perroux,
Marie-Louise Coste,
Eveline-Séverine Coste.

Communications diverses

– L'Association des Ailes brisées, œuvre sociale au profit des blessés et des familles éprouvées des membres du personnel navigant de l'Aéronautique civile et militaire et des parachutistes tombés en service aérien,

vous invite à sa vente d'entraide qui aura lieu le 2 décembre, de 17 heures à 20 heures, et les 3, 4 et 5 décembre, de 14 heures à 20 heures, à l'Hôtel George-V, 31, avenue George-V,

avec le concours de l'Armée de l'air, de l'Aviation légère de l'armée de terre et des parachutistes, de l'Aéronautique navale, du Groupement des industries *françaises aéronautiques et spatiales* et de la direction générale de l'Aviation civile, de l'Aéroport de Paris, de l'Aéro-Club de France, des compagnies Air France, UTA, Air Inter, des anciens de l'Aviation et de l'Association des hôtesses et convoyeuses de l'air.

– Débat sur les « Migrations ». – Le 2 décembre, à 18 heures, 35, rue des Francs-Bourgeois, à Paris-4e, aura lieu un débat autour du livre *Migrations*. Participants : le cinéaste Petrovitch, l'éditeur Dimitrijevic et Georges Suffert. Animation : Bogdanovic.

Environnement

● **POLLUTION DU RHIN : Bonn demande une indemnisation.** – La ville de Bonn vient de réclamer à la firme suisse Sandoz une somme de 175 000 DM (environ 570 000 F) pour remboursement des frais entraînés par l'approvisionnement en eau potable de la ville lors de la récente pollution chimique du Rhin. D'autres demandes d'indemnisation concernant les pollutions provoquées par les firmes suisse Ciba-Geigy et ouest-allemande BASF sont en cours d'examen.

D'autre part, le gouvernement ouest-allemand va prochainement imposer aux firmes chimiques des mesures visant à prévenir la pollution *accidentelle du Rhin. A cette* occasion, la liste des produits toxiques va être élargie, et leur stockage, a dit le ministre de l'environnement, M. Walter Wallman, dans une interview au quotidien *Bild*, devra être soigneusement contrôlé.

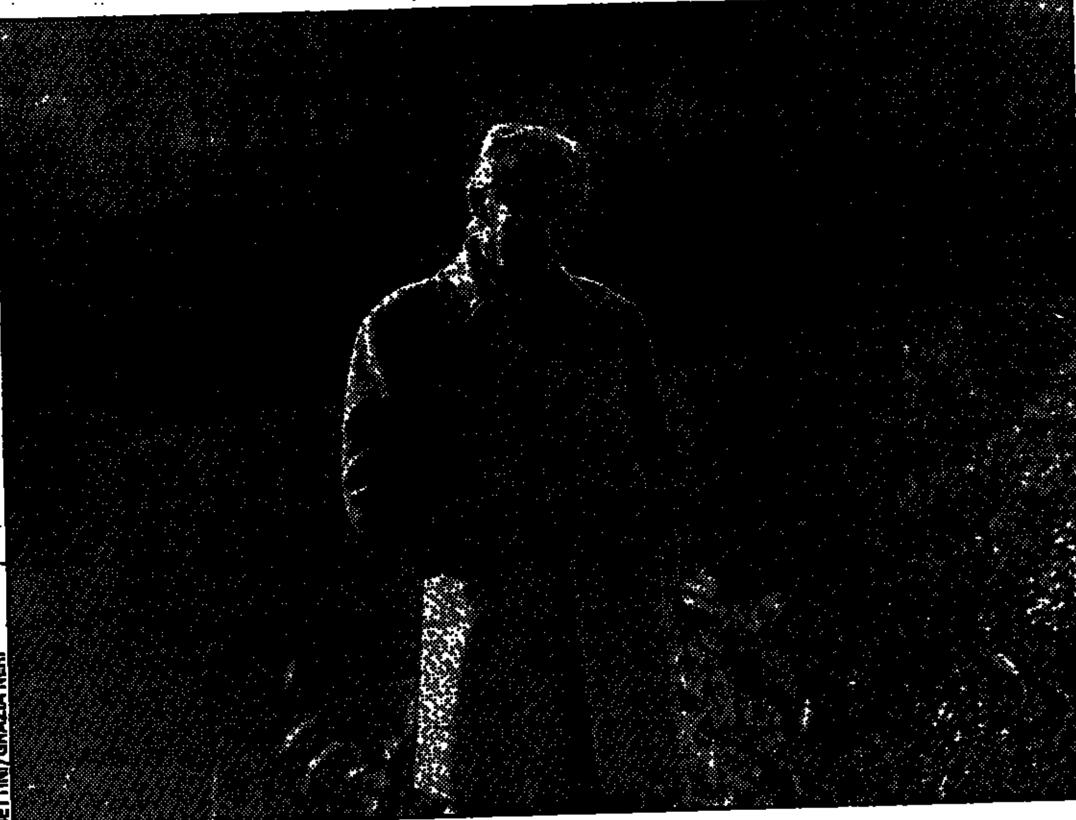
● **Plainte allemande contre Tchernobyl.** – Un tribunal de Munich (RFA) vient de juger recevable la plainte d'une enfant de sept ans déposée contre le gouvernement ouest-allemand sur les conséquences possibles de la catastrophe du 26 avril qui avait détruit la centrale nucléaire soviétique de Tchernobyl. Il s'agit d'un procès sans précédent qui risque de durer longtemps, car le tribunal devra déterminer par anticipation les dommages auxquels pourrait prétendre Franziska Baumann si elle devait souffrir un jour des radiations auxquelles elle a été exposée. Le plaignant pose en effet la question de savoir si les conséquences éventuelles n'auraient pas *été moindres* si le gouvernement fédéral allemand avait averti plus tôt la population des dangers. Ultérieurement, la petite Franziska et ses parents envisagent de porter plainte contre les responsables de la centrale soviétique. *(AFP.)*

● **Fuite radioactive en mer d'Irlande.** – Environ 225 000 litres de *liquides* légèrement radioactifs ont été accidentellement déversés en mer d'Irlande, à l'installation nucléaire de Sellafield, au nord-ouest de l'Angleterre. D'après des responsables de la British Nuclear Fuel limited, ce déversement est dû à une « erreur d'opération » et les produits relâchés ne présentent aucun danger. Mais cela n'améliorera pas la *qualité* de l'eau de mer d'Irlande qui est, d'après un rapport de la Commission sur l'environnement du Parlement britannique, la plus radioactive du monde. Le gouvernement irlandais a protesté à plusieurs reprises contre la pollution originaire de Sellafield.

Le Monde
DES LIVRES

UN AUTOMNE ITALIEN

La France est un peu italienne, cet automne, puisqu'on publie une belle escouade d'écrivains transalpins, de Giambattista Basile (1575-1632) à Mario Luzi et Fausta Cialente, en passant par Italo Calvino et Giuseppe-Antonio Borgese. L'heure italienne réunit toutes les séductions.


BETTINI/GRAZIA NERI

Mario Luzi : l'esprit de subtilité.

Fausta Cialente, la mémoire et l'oubli

FAUSTA Cialente est une vieille dame charmante, toute petite et frêle, née au siècle dernier, en 1898. Elle passe désormais plus de la moitié de l'année dans une fort belle demeure victorienne — où tout semble trop grand pour elle, — à une heure de Londres, non loin de Reading. *« Le reste du temps est italien*, dit-elle, *dans la modeste maison de campagne que nous avons fait construire à Varèse. »* Il y a tout juste dix ans, après la sortie du livre autobiographique qui paraît en France aujourd'hui, *les Quatre Filles Wieselberger*, elle en a *« eu assez de vivre seule dans l'appartement de Rome »* et a rejoint sa fille et son gendre dans leur maison magnifique, achetée au terme d'une existence itinérante de diplomates.

Fausta Cialente est une vieille dame paisible qui parle un français remarquable, exempt de tous les « parasites » de circonstance, locutions nées de modes éphémères, une langue aux phrases construites, au vocabulaire précis et varié. Elle le manie avec attention, comme on retrouve un bel objet qui n'est plus d'un usage courant.

Fausta Cialente est aussi une vieille dame pudique, un peu triste, et qui demanderait presque pardon d'avoir à reconnaître : *« De cette longue vie, de tous ces livres, j'ai tant oublié. »* Comme si *« avoir fouillé dans* [sa] *mémoire, sans la moindre trace écrite, sans notes »* pour entreprendre, voilà quelque douze ans, des *« souvenirs familiaux »* — *« pénibles, difficiles, douloureux »* — avait cassé quelque chose. *« Après, je n'ai plus écrit. Peut-être, quand on a raconté sa famille et sa vie, ne reste-t-il plus rien à dire. »* Mais elle s'est arrêtée au milieu des années 50. *« Je n'avais pas envie de faire un autre volume, j'ai toujours écrit par désir, pour répondre à un besoin intime, et par plaisir, sauf pour cet ultime ouvrage, déchirant. »*

« J'ai commencé mes premiers textes vers dix-sept, dix-huit ans, précise-t-elle, *avec la résolution de devenir écrivain, d'être le seul écrivain dans cette famille de musiciens (1). »* Fausta Cialente ne cache pas sa joie d'être de nouveau traduite en français (jusqu'alors seul *le Figuier de Cléopâtre* avait paru, chez Julliard, en 1963), *« cette langue que je lis depuis l'âge de douze ans, dont j'ai dévoré, dans le texte original, toute la littérature... Néanmoins, je suis beaucoup moins cultivée que ma mère, qui, elle, lisait aussi l'allemand. »*

Justesse de ton

Il faut espérer que l'on offre aux lecteurs francophones beaucoup d'autres traductions, notamment le très beau recueil de nouvelles *Interno con figure*, que, si l'on en croit le marque-page, Fausta Cialente relit pour se remémorer, pour lutter contre un oubli pénible. Pourtant, il y avait sans doute en elle un profond souhait d'oubli. On peut imaginer que, au soir d'une vie trop longue pour n'être pas jonchée de morts, d'un destin qui, de Trieste à l'Egypte, de l'irrédentisme au fascisme, traverse deux guerres mondiales, Fausta Cialente ait voulu « oublier en paix ».

Alors, pour nous comme pour elle, restent ses livres, son style sobre et émouvant, sa justesse de ton pour évoquer la fascinante histoire de la bourgeoisie triestine intellectuelle de la fin du dix-neuvième siècle et de sa descendance. La « biographie familiale » de Fausta Cialente est à découvrir « tous prix littéraires cessants ».

JOSYANE SAVIGNEAU.

(1) Fausta Cialente a publié : *Marianna* (conte, 1929) ; *Natalia* (1930) ; *Cortile a Cleopatra* (1936) ; *Pamela* (une longue nouvelle, 1936) ; *Ballata levantina* (1962) ; *Inverno freddissimo* (1966, adapté à la télévision italienne) ; *Il vento sulla sabbia* (1972) ; *Interno con figure* (recueil de nouvelles, 1976).

Mario Luzi, le détective des journées ordinaires

DANS une époque qui s'affirme si souvent comme la championne des vanités, il est reposant de lire Mario Luzi, car cet homme nous entoure de silence quand nous sommes en sa compagnie. Cet écrivain toscan, né en 1914, ignore les effets tapageurs, l'enflure et la présomption, maladies fort contagieuses parmi les tribus littéraires. Déjà connu en France pour sa poésie (1), Luzi vient de publier, aux Editions Verdier, un recueil de proses qui est une merveille de discrétion.

Trames se range parmi ces livres modestes, ne payant pas de mine, mais qui à l'insu du lecteur vont s'inscrire durablement dans sa mémoire et lui donner beaucoup à méditer, à ressentir. Ainsi l'on s'interroge longuement sur ce rêve que fit Luzi, et qu'il relate : il se retrouvait dans la maison familiale, en train de dîner avec sa mère, son père et sa sœur. C'était l'image d'une tranquillité, d'un bonheur sans défaut. Pourquoi fallut-il que le personnage principal, l'artisan de ces retrouvailles, se mît à pleurer ? Parce que tout cela n'était qu'un rêve qu'il désavouait en s'y réfugiant ? Parce que les bonheurs trop grands s'accompagnent du sentiment, non moins vif, de leur précarité ?

Luzi ne conclut pas. Il ne conclura pas davantage le bref croquis d'une jeune femme, *« la fille d'un peintre reconnu, mort depuis de nombreuses années »*. La voyant déambuler avec *« cette prudence laborieuse »* qu'il a remarquée *« chez les pauvres prostituées »*, Luzi s'étonne qu'*« elle révèle de manière si évidente le poids et le désenchantement de la vie »*. L'un des personnages de cette lignée reçut les faveurs de la fortune, mais elle, la fille du peintre, est vouée de nouveau à *« l'aveugle et obscur tourment »*.

Dans un autre texte, Luzi évoque les étés de l'enfance. La solitude de la campagne, ses *« hauts silences écrasants »*, ou le *« bourdonnement infini »*, le *« lointain bruissement »* que l'on y perçoit, tout cela *« suscite dans le cœur un égarement pareil à une blessure »*. L'enfant devine que *« quelque chose d'énorme, d'impérieux »*, s'accomplit qui *« opprime et charme »* l'existence. J'avoue particulièrement ressentir le mariage des verbes *opprimer* et *charmer*. C'est tout dire en deux mots...

Le pathétique et la magie

Voilà donc la manière de Luzi. C'est un détective des journées ordinaires. Il sait déceler le pathétique et la magie sous *« la vie humble et familière »*. Il fait voir le tremblement des choses sous leur apparente banalité. Lorsqu'il considère le corps réputé lui appartenir, il y surprend quelquefois une matière *« travaillée par les siècles comme un quelconque fragment de la planète, mais plus mystérieusement encore »*. Dans tout ce qu'il écrit, Mario Luzi témoigne des vertus et des séductions de l'esprit de subtilité. Il parle merveilleusement de l'Italie, de Florence, de la Toscane, cela va de soi. Avec lui, on se promène à Volterra — où Stendhal vit se finir son amour avec Mathilde, — à Sienne — où *« naissent fatalement d'étranges passions et de grandes manies »*, — et dans ces *« maisons du bord de mer »* que les adolescents retrouvaient aux vacances d'été : longtemps inhabitées, elles provoquaient *« un effroi passager mêlé de nostalgies et de présages également indistincts »*.

Luzi nous entraîne encore à Spolète ou à Foligno. Et l'on éprouve, en le lisant, une très forte envie d'Italie.

FRANÇOIS BOTT.

★ TRAMES, de Mario Luzi, traduit par Philippe Renard et Bernard Simeone, Editions Verdier, 126 p., 69 F.

(1) Notamment *Incessante origine*, Flammarion (voir « le Monde des livres » du 13 décembre 1985).

● Mario Luzi et Giorgio Caproni seront à Toulouse, pour des lectures et des débats, le samedi 29 novembre (librairie Ombres blanches, 50, rue Gambetta, à partir de 15 h 30).

Lire en pages 22 et 23
l'article de Danièle Sallenave sur l'ouvrage de Fausta Cialente et la suite de notre dossier sur les écrivains italiens.

● LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH, de l'Académie française

Les Extravagants, un inédit de Paul Morand

La fleur de la vie

PAUL MORAND est mort en pleine jeunesse, parce qu'il ne courait pas après elle ; c'était elle qui galopait derrière lui. Les grosses cylindrées, les jambes arquées par le cheval, les sourires de jeune bonze, n'étaient que les signes extérieurs d'une impatience qui ne devait rien à l'angoisse du temps restant à vivre, mais venait droit de l'adolescence où, sans souci de l'avant et de l'après, il s'était juré de réussir chaque instant pour lui-même, de ne prendre de l'existence que l'exquis, la fleur.

Il n'est donc pas surprenant que Morand soit tout entier dans le premier écrit que voici, composé à vingt-deux ans. D'habitude, les pages de jeunesse qu'on exhume doivent être lues avec le regard indulgent de l'attachement ou de l'érudition. Tel n'est pas le cas des *Extravagants*, vrai livre accompli, qu'on peut aborder sans connaître les autres œuvres ni risquer de les regretter.

Le manuscrit a été retrouvé en 1978 chez un libraire de Los Angeles, et acquis par l'université Yale. Bizarrerie de ces découvertes ! Morand disait avoir détruit son brouillon, et il n'était pas homme à tergiverser ni à égarer son monde sur ces choses. Pourquoi voulait-il qu'on ignore un texte auquel il avait pourtant apporté tous ses soins, durant son service militaire à la préfecture de Caen ? Parce qu'il n'en était pas satisfait, à coup sûr — il en parlait comme d'un *« sous-Barnabooth »* ; mais aussi parce qu'il s'en est servi par la suite. Il n'est pas rare qu'un premier livre, publié ou non, tienne lieu de matrice, de mine, pour les suivants. Ici, c'est flagrant. Personnages, décors, thèmes : toute l'œuvre à venir se met en place.

NOUS sommes à Paris et, très vite, à Londres et à Venise, dans la haute société cosmopolite. Des rescapés du « wildisme » vont de fête en fête, à l'affût de ce qui est beau et peut enjoliver leur vie oisive.

(Suite page 20.)

A LA VITRINE

POÉSIE

Les pierres blessées de Prague

Les cimetières fascinent les photographes. Didier Sorbé s'est promené dans le plus ancien cimetière juif d'Europe, celui de Prague, qui, aujourd'hui, ressemble à une forêt pétrifiée.

Les pierres blessées, enchevêtrées les unes sur les autres, n'appellent pas de commentaire. Elles interpellent le regard et le renvoient à un passé indéfini, car ces tombes abandonnées n'ont plus d'âge et défient les siècles.

Un fort beau poème de Patrick Guyon (1) accompagne ces photos. Le poète se veut l'écho de « *la voix de cet enfant priant de devenir bourreau pour qu'enfin il ne souffre plus* ». Son chant, s'il évoque les massacres passés, n'est jamais larmoyant. « *Et l'on attend qu'un cri brise la terre, et délace les racines endormies. Ce n'est point même un cri : au ventre des femmes une force inemployée* », dit encore ce poète porteur de mémoire.

P. Dra.

★ **LES NOMS DE PRAGUE, de Patrick Guyon, photos de Didier Sorbé, Pierre Fanlac éditeur (12, rue Professeur-Peyrot, 24000 Périgueux), 80 p., 90 F.**

(1) Patrick Guyon a obtenu le prix Jean Malrieu 1983 pour ce texte déjà paru dans la revue *Sud*.

Trakl traduit par Guillevic

Les poèmes de Georg Trakl brillent d'un éclat particulier et, semble-t-il, absolument propre. La lumière qu'ils diffusent n'a de source qu'en eux-mêmes. Pour être éclairé par cette poésie, il faut entrer en elle et laisser au dehors les questions, les interprétations... tout ce qui pourrait assombrir sa simple évidence. A ce prix — plus élevé qu'il n'y paraît — on approche d'un site où la désolation et l'opaque tristesse s'élèvent comme un chant d'une beauté jamais encore entendue.

Plusieurs traductions de l'œuvre de Trakl ont été tentées en France ; elles sont autant de lectures qui, en pénétrant la cosse de la langue première, tentent d'approcher le mystérieux noyau du sens. Outre les *Œuvres complètes* publiées par Jean-Claude Schneider et Marc Petit chez Gallimard en 1972; *Vingt-Quatre Poèmes* ont paru à la Délirante en 1978, dans une très belle version de Gustave Roud.

D'une fréquentation de plus de cinquante ans avec l'œuvre du poète autrichien, Guillevic a rapporté la traduction d'abord de quinze (1981), puis aujourd'hui de vingt poèmes. Qu'on ne s'empresse pas de juger cela mince. Ces vingt poèmes, choisis par Guillevic parmi les meilleurs ont assez de force et de beauté pour donner toute sa mesure à Trakl, poète majeur dans le paysage poétique de notre siècle.

P. Ké.

★ **POÈMES, de Georg Trakl, traduits de l'allemand et présentés par Guillevic, Obsidiane, 59 p., 45 F.**

SIGNES

Calligraphie arabe

« *Mon art est une forme de prière* », dit Jamil Hamoudi, considéré en Irak comme le précurseur de la calligraphie arabe moderne. Sculpteur — on lui doit en 1943 la première figuration du philosophe Al Maari (XIe siècle), — puis peintre — il découvre l'impressionnisme à Paris et fréquente Picasso, Matisse et Picabia, — Jamil Hamoudi trouve sa maturité dans la calligraphie comme expression plastique du sacré. Il se veut trait d'union entre l'Occident, lieu de rencontre et d'échange, et l'Orient multiple dont il célèbre la lumière, les couleurs et les rythmes à travers l'écriture des signes arabes.

Jamil Hamoudi, qui fut accueilli et apprécié par Louis Massignon et Jacques Berque et que nous présente aujourd'hui Paul Balta dans un ouvrage superbe, a fait école. Il a su introduire la lettre arabe dans un espace de création autonome. Il a eu de l'influence sur certains peintres comme ses compatriotes Chater Hassan et Dhia Al Azzaoui, le Tunisien Nja Mahdaoui ou l'Egyptien Ahmed Abdallah. Il a inspiré un artiste calligraphe, l'irakien Hassan Massoudy, qui vit et travaille en France.

Considéré par Michel Tournier comme le plus grand calligraphe vivant, Hassan Massoudy est un artisan au service d'une véritable sagesse, une mystique. La beauté des lettres tracées surgit de la gratuité des formes et non d'une quelconque symbolique. Massoudy calligraphie des proverbes, des vers de poésie, des séances des *Mille et Une Nuits*. L'important est dans le geste, souvent simple et dépouillé. De ce geste naît un mouvement qui nous rappelle une envolée d'étoiles ou la grâce d'une prière murmurée dans la solitude et le recueillement.

T. B. J.

★ **JAMIL HAMOUDI, PRÉCURSEUR, de Paul Balta, éd. de l'ADEIAO, 116 pages, 160 F, distribué par Sinbad.**

★ **HASSAN MASSOUDY, CALLIGRAPHE, préface de Michel Tournier, éd. Flammarion, 128 pages, 95 F.**

Zigotom-pouce

« *Un zigotom-pouce trimbaîllait dans les rues. Alors qu'il rentrait, il assista à une zizazie...* » Il existe des mots qui ne figurent pas dans les dictionnaires usuels. Comprendre leur signification nécessite ou bien une gymnastique de l'esprit, ou bien de posséder dans sa bibliothèque *le Distractionnaire* de Robert Galisson et Louis Porcher.

Ce « dictionnaire pour distraire » — en traduction littérale — est un essai sur les mots... Ainsi « *un petit malin* » devient « *zigotom-pouce* », « *traîner son ennui* » = « *trimbailler* », et une « *discorde dans le métro* », c'est une « *zizazie* ».

Ce type d'exercice n'est pas nouveau. On se souvient, par exemple, du *Petit fictionnaire illustré* d'Alain Finkielkraut (« Point-virgule », Seuil, 1981). Toutefois, et si l'on peut dire, « par définition », les recherches sur la souplesse et la richesse d'une langue sont infinies. Les jeux de Galisson et de Porcher en sont un nouvel exemple... à suivre.

S. T.

★ **LE DISTRACTIONNAIRE de Robert Galisson et Louis Porcher, Clé International, 79, avenue Denfert-Rochereau, 75014 Paris, 143 p., 49,50 F.**

ESSAIS

Un scandale pour la raison

« *On oublie aisément que Freud fut contemporain de la première guerre mondiale, de la Révolution bolchévique et de la montée du nazisme* », rappelle opportunément René Major dans un bref et percutant essai : *De l'élection*. Freud indifférent à la politique ? Ce serait ne rien entendre à la psychanalyse et à son histoire. Ce serait oublier que nous sommes redevables à la pensée freudienne d'une archéologie du politique. Sur la structure religieuse des mouvements politiques aussi bien que sur la genèse de l'antisémitisme, René Major prolonge, affine, actualise les célèbres analyses contenues dans *Totem et Tabou*, *l'Homme Moïse* et *le Président Thomas Woodrow Wilson*.

● BANDES DESSINÉES

Aspects de la BD-spectacle

Il y a plus d'un demi-siècle, les grands auteurs de bandes dessinées connaissaient déjà la recette de la séduction. Au poids des mots, ils savaient ajouter le choc de dessins terriblement vivants ou suprêmement graphiques. Par leur seule magie, ces images retenaient le lecteur et lui faisaient écarquiller les yeux, ponctuant le récit de leur éclat intermittent.

En ce domaine, l'Américain Milton Caniff demeure un maître inégalable, comme le rappelle magnifiquement le recueil d'*Images de Chine* composé par Thierry Smolderen. Prélevées dans les meilleures années de la célèbre série d'aventures *Terry et les pirates*, ces images exemplaires bénéficient ici d'un format et d'une qualité d'impression que la presse quotienne ne leur consentit jamais. Ce traitement de faveur met en relief tout l'éventail des « effets spéciaux » que Caniff tirait de son seul pinceau : décadrages subtils, éclairages dramatiques, perspectives audacieuses, mais aussi scènes apparemment paisibles que traverse pourtant une intense émotion. *Images de Chine* n'est pas seulement un très bel ouvrage, c'est un instrument pédagogique qui nous affûte le regard. (MILTON CANIFF : IMAGES DE CHINE, de Thierry Smolderen, éd. Gilou/Schlirf, 94 p., 140 F.)

∴

En Europe comme aux Etats-Unis, nombreux sont les dessinateurs qui ont tout appris chez Caniff. Parmi ces disciples, l'un des plus éminents se nomme Hugo Pratt — qui a lui-même fait école. Il nous adresse depuis Venise un gros « roman » pour meubler nos soirées d'hiver. Curieux mais attachant album que cette *Maison dorée de Samarkand*, dont le ressassement et l'ironie sont les principales figures. Corto Maltese y suit deux pistes à la fois : celle de Raspoutine, bandit anarchiste qui ne connaît qu'une seule loi : l'amitié, et celle de Chevket, un révolutionnaire professionnel dont la ressemblance avec le Maltais est confondante. Récit picaresque, touffu, souvent amusant, où le noir et le blanc s'unissent pour parer au plus pressé, mais n'en continuent pas moins d'engendrer, comme naturellement, des vignettes d'une folle élégance. (LA MAISON DORÉE DE SAMARKAND, de Hugo Pratt, éd. Casterman, 143 p., 75 F.)

∴

Si Pratt réduit l'art de Caniff à sa quintessence, l'Espagnol Jordi Bernet le tire, lui, du côté de l'expressionnisme. Après quinze ans d'une carrière discrète, son *Torpedo* a fait de lui une star de la BD internationale et l'ultime référence de nombreux aspirants. Il est vrai que les « exploits » du tueur à gages Luca Torelli, qu'écrit pour lui l'excellent scénariste Abuli, constituent une lecture des plus jubilatoires. Merveilleux de nervosité et de causticité, d'une violence extrême mais toujours rachetée par l'humour, ces brefs coups de sonde dans l'Amérique de la prohibition sont illustrés avec un rare brio. Cinquième volume de la série, *En voiture Simone* atteste une fois encore que chez Bernet, l'efficacité s'accommode d'une virtuosité en quête de performances graphiques. L'image-coup-de-poing frappe tout ensemble à l'œil et à l'estomac. (EN VOITURE SIMONE, de Bernet et Abuli, éd. Albin Michel, 46 p., 49 F.)

∴

Autre « grand imagier », Hermann affine de plus en plus son découpage et utilise la couleur (absente chez Caniff et Pratt, inutile chez Bernet) comme une dimension essentielle de son art. Dessinateur prolifique, il mène deux séries de front et vient de les doter chacune d'un nouvel album. *Germain* est le tome 3 des *Tours de Bois-Maury*, une fresque moyenâgeuse au propos ambitieux, qui brasse une multitude de personnages et qui réussit à être crédible sans jamais s'encombrer de références historiques. Douzième aventure de Jeremiah, *Julius et Romea* nous introduit au cœur d'un îlot protégé où une poignée de nantis s'efforce à préserver certains privilèges qui avaient cours avant l'holocauste nucléaire. Comme souvent dans cette série, le scénario, qui fait d'une improbable romance l'aboutissement de sa critique sociale, ne convainc pas vraiment. Mais Hermann est plus libre ici que dans *Bois-Maury*, et son tempérament baroque peut donner toute la (dé)mesure de sa puissance. La séquence finale où Jeremiah affronte un taureau gigantesque appartient à son meilleur registre : celui de la chorégraphie musclée. (GERMAIN, de Hermann, éd. Glénat, 46 p., 39,50 F ; JULIUS ET ROMEA, de Hermann, éd. Novedi, 46 p., 39 F.)



Illustration de Jordi Bernet pour *En voiture Simone*.

∴

Si *Mister X* se rattache au courant de la BD-spectacle, ce n'est pas tant le fait de Jaime Hernandez, dessinateur précis, habile mais un peu froid, que d'un scénario (collectif, sur une idée de Dean Motter) extrêmement original, appelant des images jamais vues. Urbaniste en disgrâce, *Mister X* a érigé la ville de ses rêves. Mais les escrocs et les gangsters ont fait de Radiant City leur repaire, et le génial architecte se sent maintenant investi d'une mission de justicier. Sous l'emprise d'une drogue qui le prive de sommeil, et muni du plan des passages secrets dont la ville est truffée, il oppose sa frêle silhouette noire à une pègre décidée à éliminer ce trouble-fête par tous les moyens. Un essaim de jolies filles s'emploie à compliquer le déroulement de cette lutte inégale, passionnante et drôle de bout en bout. (MISTER X, de Dean Motter et les frères Hernandez, éd. Aedena, 96 p., 92 F.)

∴

Pour les fêtes, enfin, c'est un somptueux livre d'images que nous offrent les Editions Robert Laffont et Magic Strip sous le titre *Objectif Pub*. Composée par Alain Lachartre, cette anthologie des meilleurs dessins publicitaires créés par des auteurs de bande dessinée est née du désir de « *rendre éternelles des images jusqu'à présent vouées à l'éphémère* ». Monstres sacrés de la « ligne claire » française, Yves Chaland, Jean-Claude Floch et Ted Benoit sont particulièrement bien représentés dans cet ouvrage, qui n'ignore pas les anciennes « réclames » signées Benjamin Rabier ou Alain Saint-Ogan, ni les illustrateurs qui, tels Pierre Clément ou Cathy Millet, s'inspirent des codes de la bande dessinée sans avoir jamais pratiqué le genre. *Objectif Pub* vient à son heure et remplit parfaitement son contrat. (OBJECTIF PUB, d'Alain Lachartre, Ed. Robert Laffont, 242 p., 450 F.)

THIERRY GROENSTEEN.

DU LIBRAIRE

Pour René Major, il n'y a pas de peuple élu, et toute mission salvatrice recouvre un désir de domination. Il n'y a pas non plus de fondateur qui ne soit étranger à la fondation qui s'autorise de son nom. Particulièrement intéressantes, à cet égard, sont les pages consacrées à Hitler et à Heidegger. On ne peut enfin qu'approuver René Major lorsqu'il affirme que *« la coexistence en ce siècle des pires tyrannies et de la connaissance capable d'en éclairer les fondements ne cesse d'être un motif de scandale pour la raison. »*

R. J.

★ DE L'ÉLECTION, de René Major, Ed. Aubier, 197 p., 87 F.

CORRESPONDANCE

A propos de Jankélévitch

A la suite de notre article sur la réédition du *Pardonner*, de Vladimir Jankélévitch, nous avons reçu cette lettre de Jean-Pierre Barou:

« Qu'est-il advenu de la nouvelle préface annoncée il y a un peu plus d'un an (« le Monde des livres » du 28 juin 1985), *après les polémiques suscitées par l'interview de Jankélévitch publiée dans* Libération *au lendemain de sa mort ? »*, interroge « le Monde des livres » du 14 novembre.

J'ai en effet à l'époque fait mention de l'existence de cette interview destinée à préfacer la réédition de l'ouvrage de Jankélévitch : *Pardonner ?*, donnant alors cette information à la fois comme éditeur du philosophe, aux éditions du Seuil, et comme co-auteur, avec Robert Maggiori, de l'interview.

Puisque vous voulez bien vous inquiéter de l'absence de cette préface tandis que reparaît *Pardonner ?* sous un autre titre, *l'Imprescriptible*, je crois nécessaire d'indiquer que j'ai toujours distingué deux choses :

— Que cet entretien est incontournable pour qui veut connaître l'histoire de la pensée de Jankélévitch ; il reflète fidèlement les raisons éthiques qui l'ont amené à choisir, contre l'oubli du génocide, l'oubli de sa propre renommée. Ne s'est-il pas astreint, au lendemain de la seconde guerre mondiale, à se couper radicalement de toute la philosophie française conquise par la philosophie allemande ? Hors des colloques, des débats, des comptes rendus. Jankélévitch, c'est aussi ce sacrifice.

— Il y avait, en revanche, le caractère inachevé de l'entretien. Car, contrairement à ce qui a pu être écrit dans *Libération*, Jankélévitch n'a non seulement jamais demandé à ce qu'il paraisse après sa mort — quelle chose monstrueuse cela eût été — mais il ne l'a pas davantage corrigé de sa main.

Dès lors, ce document ne pouvait pas paraître à la place prévue initialement. Mais il reste inséparable de l'existence de *Pardonner ?* qui, lui-même, est né d'un sursaut moral peu ordinaire. »

Ont collaboré aux pages 18 et 19 : Tahar Ben Jelloun, Pierre Drachline, Roland Jaccard, Patrick Kéchichian et Sandrine Treiner.

● DERNIÈRES LIVRAISONS

BIOGRAPHIE

● Louis Girard : *Napoléon III*. La biographie de celui que Victor Hugo surnomma Napoléon le Petit, et dont le règne fut aussi contesté que la personne. (Fayard, 550 pages, 150 F.)

CORRESPONDANCE

● *Roger Martin du Gard : Correspondance générale*. Dans ce troisième tome (1919-1925), *l'écrivain démobilisé renoue avec ses amis et ses* activités d'avant-guerre. Six années d'une correspondance *assidue où il révèle ses passions littéraires* et ses doutes personnels. Edition établie et *annotée par Jean-Claude Airal et Maurice Rieuneau*. (Gallimard, 517 pages, 265 F.)

● Friedrich Nietzsche : *Correspondance*. Cette édition française, établie sous la responsabilité de Maurice de Gandillac, s'appuie sur les éditions allemande (plus large, puisqu'elle comprend également les lettres reçues) et italienne, due à Giorgo Colli et Mazzino Montinari. Les deux premiers tomes de cette édition, qui en comportera cinq, couvrent la période qui va de l'enfance de Nietzsche à 1874, période où il est professeur à Bâle. Traduction de l'allemand de Jean Brejoux et Maurice de Gandillac. (Gallimard, respectivement 814 et 702 pages, 260 et 250 F.)

ESSAIS

● *Jean Pierrot : Marguerite Duras.* En même temps que le dernier roman de Marguerite Duras (« Le Monde des livres » du 14 novembre) paraît cette étude chronologique de l'œuvre durassienne des *Impudents* en 1943 à ses derniers livres, dont *l'Amant* en 1984. (José Corti, 337 p., 150 F.)

LETTRES ÉTRANGÈRES

● Lao She : *la Cage entrebâillée...* ou le divorce à la chinoise. « Une comédie de mœurs pékinoise » dans les années 30. Les personnages en quête de liberté veulent mettre à profit la nouvelle loi qui reconnaît le divorce. Traduit du chinois par Paul Bady et Li Tchehoua. Avant-propos de Paul Bady. (Gallimard, 341 p., 110 F.) Des mêmes auteur et traducteurs, chez le même éditeur : *l'Enfant du Nouvel An.* (217 p., 82 F.)

LITTERATURE

● Alphonse Daudet : *Œuvres, tome I*. Le Petit Chose et Tartarin font leur entrée dans « La Pléiade ». *Pour Roger Ripoll, qui signe cette édition, « la célébrité d'un petit nombre de livres (...) a plongé dans l'ombre des pans entiers de l'œuvre »*, (Gallimard, 1 726 p., 270 F jusqu'au 31 janvier, puis 300 F.)

POÉSIE

● Claude Couffon : *René Depestre*. Né il y a soixante ans, à Haïti, ce *« fils de l'Afrique lointaine »* nourri de Zola et d'Apollinaire, devient célèbre dans son pays à dix-neuf ans avec son premier recueil. Il s'engage dans la lutte politique, il connaît l'exil, d'abord à Paris et à Prague, puis en Amérique latine. Une étude chaleureuse pour ce poète de la dignité humaine et des sensualités terriennes. (Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 201 p., 58 F.)

● Ouvrage collectif : *Entretiens sur Michel Seuphor*. Réunis par Yves Cosson et Daniel Briolet, ce volume rassemble les actes du colloque international qui s'est tenu en mars 1985 à Nantes. Poète, écrivain, artiste et critique d'art, Michel Seuphor, né en Belgique en 1901, occupe une place importante dans la formation de la sensibilité littéraire et artistique de notre siècle. (Librairie Méridiens-Klincksieck, 189 p., 115 F.)

RELIGIONS

● Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire : *Histoire religieuse de la France contemporaine, tome 2, 1880-1930*. Le second volume de cette somme porte comme sous-titre : *Entrer en République ?* Deux événements, la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, et la guerre de 1914-1918, modifient en profondeur, durant cette période, le paysage religieux de la France. (Privat, 430 p., 148 F jusqu'au 31 décembre, puis 170 F.)

SCIENCES

● Daniel Boorstin : *les Découvreurs*. De l'œuf de Colomb à la relativité d'Einstein, le catalogue (presque) exhaustif des inventions qui ont révolutionné le monde occidental, l'histoire des hommes et aussi celle des « découvreurs ». Traduit de l'anglais par Jacques Baraclu, Jérôme Bodin et Béatrice Vierne. (Seghers, 720 p., relié, 195 F.)

SOUVENIRS ET MÉMOIRES

● *Jean Mermoz : Mes vols.* Ce livre, seul témoignage direct de Mermoz, avait été publié *pour la première fois un an après sa disparition* dans l'Atlantique sud en 1936, il y a cinquante *ans. « L'exploit s'y dissimule dans le quotidien, et le courage accompagne le lecteur à chaque ligne »,* écrit Patrick Baudry *dans la préface de la présente* édition, enrichie de documents inédits. (Flammarion, 238 p., 89 F.)

● EN BREF

● *Cinq romans restent en lice* pour le PRIX INTERALLIÉ, attribué mardi 2 décembre : *Belle Epoque*, de Max Gallo (Grasset) ; *l'Etudiant étranger*, de Philippe Labro (Gallimard) ; *la Bataille de Wagram*, de Gilles Lapouge (Flammarion) ; *l'Irlandaise du « Dakar »*, de Denis Tillinac (Laffont) ; *les Vacances du fantôme*, de Didier Van Cauwelaert (Seuil).

● L'AMERICAN BOOK AWARD (ABA) a été décerné cette année à Edgar L. Doctorow pour son roman *World's Fair*. Dans la catégorie non romanesque, Barry Lopez a été désigné pour son essai *Artic Dreams*. L'ABA est l'une des principales récompenses littéraires aux Etats-Unis.

● LE DEUXIÈME PRIX LITTÉRAIRE RÉGIONAL FRANÇOIS MAURIAC, doté d'un montant de 50 000 F, a été décerné à Pierre Veilletet pour son roman *la Pension des nonnes* (Arléa).

● *A l'occasion de la parution* des Actes du colloque « AUTOUR D'ANDRÉ DU BOUCHET » aux Presses de l'Ecole normale supérieure, le poète donnera une lecture, le 5 décembre, à 20 h 30, à l'Ecole normale supérieure, salle Ducasse, 45, rue d'Ulm, Paris 5[e].

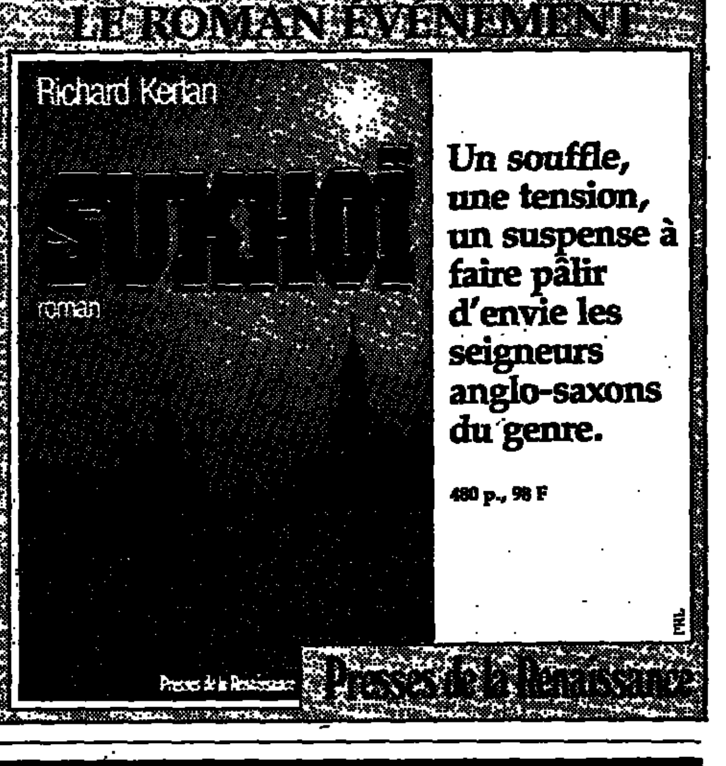
● LA FÊTE DU LIVRE D'ARCUEIL se tiendra les 28, 29 *et 30 novembre, au gymnase Dimet.*

● Le TROISIÈME SALON LITTÉRAIRE DE LA JEUNE CHAMBRE ÉCONOMIQUE DE COGNAC aura lieu dans cette ville, les 29 et 30 novembre, au couvent des Récollets. Des conférences se dérouleront en présence de nombreux auteurs. Un prix « François I[er] » a été créé à cette occasion : il *récompensera un auteur dont « le dernier livre s'est distingué par la qualité de son style »*. Enfin, une bande dessinée sur l'histoire de Cognac sera inaugurée puis vendue aux enchères. (Renseignements : 45-35-03-69.)

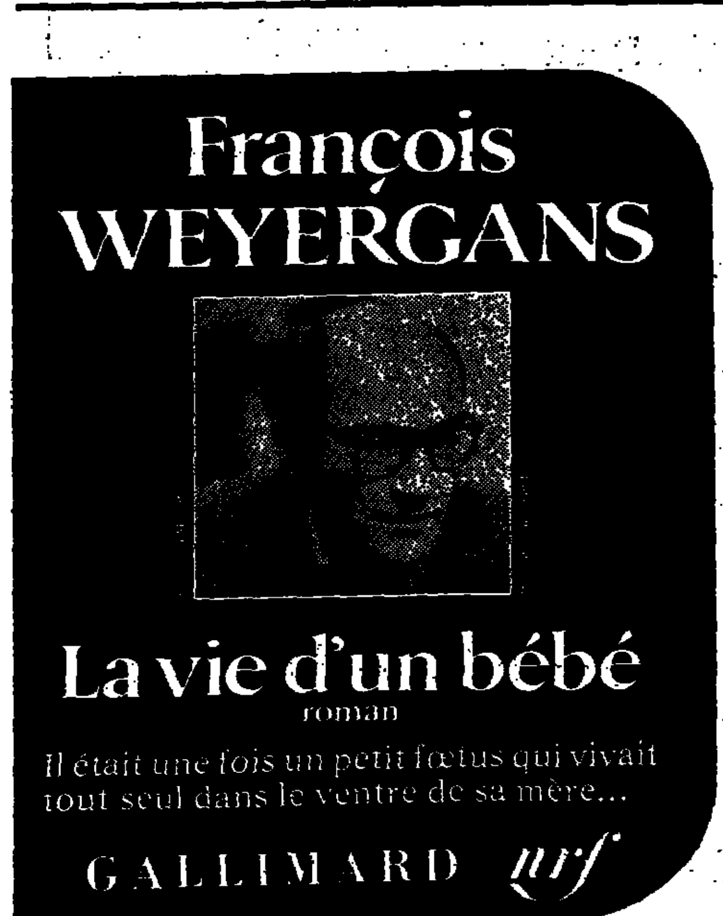
Pierre Daix et Aragon

A la suite des articles consacrés à la publication des inédits d'Aragon, sous le titre de *la Défense de l'infini* (« Le Monde des livres » du 31 octobre), nous avons reçu de Pierre Daix la mise au point suivante : « Il se trouve que j'ai été le premier, dans ma biographie d'Aragon publiée en 1975 (et dont *le Monde*, à l'époque, a largement rendu compte), à tenter une reconstitution de *la Défense de l'infini* (chapitre V, 4 : *« la Défense de l'infini », roman*, pp. 198 à 205). J'analysais l'importance du *Con d'Irène*, dans cette reconstitution, et je saluais « l'extraordinaire eau de cette prose, comme on dit d'un diamant ». Ce qu'Aragon, bien vivant alors, ne contesta point. »

Pierre Daix conclut sa lettre en regrettant de ne pas avoir été cité dans la présente édition de *la Défense de l'infini*.









● LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH

La fleur de la vie

(Suite de la page 17.)

AU Moyen Age, on appelait ces passionnés d'art pour l'art les «extravagants», d'où le titre choisi par Morand. «Dandys» conviendrait aussi. Leur refus d'asservir la beauté aux idéaux nationalistes a perdu, de nos jours, sa virulence. Avant 1914, ce patriotisme de l'esthétisme sans frontières avait de quoi choquer. Une caricature de conférencier barrésien nous le rappelle avec drôlerie.

Laissons les chasseurs de sources chercher des clefs aux portraits. Retenons seulement la ressemblance du jeune Simon de Biéville avec l'auteur lui-même. Ne séjournent-ils pas tous les deux aux mêmes endroits, aux mêmes dates ?

Une jolie histoire d'amour — ou plutôt deux — agrémente l'espèce de reportage dans la *gentry* londonienne. Simon s'éprend d'une Mrs Hyde, Anglo-Indienne *«un peu détraquée»*, ce qui constitue souvent *«un attrait supplémentaire»*. Très romantiquement, Simon emmène la *lady* contempler le couchant à Highgate. Il devient son amant, non sans s'étonner, d'une façon qui demeurera très morandienne jusqu'à *Hécate*, que les rapports physiques *«trament à notre insu des liens si forts»*.

Après Londres, nous visitons Oxford, avec ses collèges gothiques, ses pique-niques insouciants, ses taches de couleur sur les *greens*, ses rires en cascade, ses courses à l'aviron. Dans les auberges, chacun fait assaut à la fois de savoir et de superficialité, cocktail habituel du dandysme, outre l'art de se faire des ennemis...

L'INCONSÉQUENCE en amour étant *«dans l'ordre des choses» — dixit* Proudhon, — Simon tombe en arrêt, un jour de promenade, devant une princesse polonaise, Marina Lemska, qui monte (bien) une jument rétive et qui porte, sur l'épaule, un singe à turban ! Comment résister ? Plus tard, Simon retrouve la belle étrangère lors d'un week-end dans le Derbonshire, jouant dans un *«pageant»* en jeune Grecque. Au milieu des buis taillés, Simon ne résiste pas à l'envie d'outrepasser *le pacte d'amitié silencieuse* que la princesse avait exigé, en souvenir de sa mère, victime de l'amour.

A Caen, où il fait son service — comme l'auteur, — Simon reçoit la visite de Mrs Hyde, à qui, par une lâcheté bien de son âge, il n'ose dire son amour pour Marina. Après quoi on le rejoint à Venise, cité des extravagants par excellence. On y croise tout un petit monde d'élégants hantés, eux aussi, par la volonté de réussir leur destin comme des chefs-d'œuvre. Quelques-uns y parviennent, tel un certain Trevisan, peintre sur soie et fabricant d'objets insolites.

Mrs Hyde et la princesse surviennent. Simon découvre les commodités de la jalousie pour enflammer un cœur qui résiste. Son éducation sentimentale et esthétique touche à sa fin. Blessée, sans gravité, par sa rivale, la petite Lemska tombera dans les bras de Simon, sur fond de Grand Canal incendié de lumière.

Moralité : *«Le plus beau voyage ici-bas, c'est celui qu'on fait l'un vers l'autre.»* Le mot n'est pas de Morand mais de son père, Eugène, poète et dramaturge, que Paul cite sans le nommer. Autre leçon, contradictoire en apparence : cultiver la *«nostalgie de l'univers»*, le *«mal de tous les pays»*, s'enrichir de la diversité des êtres et des choses, acquérir ainsi la liberté suprême, qui n'est pas affaire d'argent mais de disponibilité à la beauté du monde...

LA vie de Morand sera l'exacte application de ces préceptes des *Extravagants*. Un essai très illustré nous le rappelle ces jours-ci : *Paul Morand, voyageur du vingtième siècle*, de Manuel Burrus.

Récemment, nous avons eu deux sortes opposées de biographies : celle de Ginette Guitard-Auviste (Hachette, 1981), portée, par l'amitié, vers des justifications parfois superflues ; et celle de Jean-François Fogel (Grasset, 1980), en résonance artiste, brillantissime. Manuel Burrus ne vise ni à l'exhaustivité ni à l'éclat de qui aurait pris chez son modèle une leçon d'écrivain. Il énumère faits et dates : le besoin précoce de Paul Morand d'être *ailleurs*, les découvertes d'Oxford et de Venise, d'où sortiront *les Extravagants*, les rencontres avec Giraudoux, Saint-John Perse, Berthelot, Proust, Cocteau, Misia Sert, Nancy Cunard, Coco Chanel, Hélène Soutzo, sa future femme.

Ce qui donne à Morand son allure souple et comblée, c'est qu'il prend le meilleur de son temps. Etre mal dans son siècle, c'est être mal dans sa peau, et inversement, puisque ces deux enveloppes ont en commun qu'on ne les choisit pas. Morand n'élude pas les malheurs de l'époque : il ne voit pas pourquoi il leur consacrerait plus de temps qu'ils ne le méritent. Le temps presse ; il fond *«entre nos mains chaudes»*.

LES voyages sont façons de combattre le temps avec de l'espace, de trouver le permanent sous l'exceptionnel. Morand est l'anti-Malraux : pour donner un sens à la vie, il compte sur l'hédonisme, non sur l'héroïsme. Lorsque l'histoire oblige à jouer le «bon côté» aux dés, cela donne parfois des impairs. Morand n'a pas fait le meilleur choix, sous l'Occupation. Il a payé, un peu, moins qu'on ne l'a dit. Nimier, c'est vrai, l'a remis en selle ; mais il faudrait peut-être en finir avec la fable d'une génération de «sartriens» assoiffés de sang, monopolisant on ne sait quel pouvoir, et réduisant au silence le talent — apanage de la droite !

Le paradoxe piaffant de Morand, c'est, dans une génération rattrapée sans cesse par l'histoire et contrainte de s'engager, plus que désireuse de le faire, d'avoir parié sur l'éternité de l'instant suave, sur l'apparence d'immobilité des chefs-d'œuvre, de la religion orthodoxe, des sillages de paquebots, d'un geste parfaitement réussi.

Aux littéraires, il laisse cet enseignement capital, et oublié par certains de ses héritiers autoproclamés : l'art d'écrire n'est pas d'aligner des mots... mais d'en enlever !

★ LES EXTRAVAGANTS, scènes de la vie de bohème cosmopolite, de Paul Morand ; présentation et notes de Vincent Giroud. Gallimard, 234 p., 83 F.

★ PAUL MORAND, VOYAGEUR DU VINGTIÈME SIÈCLE, de Manuel Burrus. Librairie Séguier, 190 p., 145 F.

★ MAGIE NOIRE, de Paul Morand. «Les cahiers rouges», Grasset, 232 p., 40 F.

● PORTRAIT

George Steiner et la fille d'Œdipe

Rencontrer l'auteur des Antigones *c'est s'embarquer avec un homme d'un autre âge dans un voyage très aventureux*

AU cours d'une longue marche militaire, Tolstoï, alors officier, intervint auprès d'un de ses collègues qui frappait un soldat : *« N'êtes-vous pas honteux*, s'écria-t-il, *de traiter ainsi un de vos semblables ? Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ? »* L'autre répliqua, imperturbable : *« Vous n'avez pas lu les règlements militaires ? »* Cette anecdote en dit long sur le monde dans lequel nous vivons. A l'ère où le videoclip détrône la littérature, rencontrer George Steiner, c'est s'embarquer dans un voyage très aventureux. On ne déterre pas impunément des civilisations disparues, on ne quitte pas sans dommage le vingtième siècle pour s'immerger dans la culture gréco-latine. George Steiner est un homme d'un autre âge, qui s'accommode tant bien que mal de notre époque.

Avouons qu'il est rare de croiser des êtres comme Steiner, qui connaissent la valeur de la mémoire, du secret, de l'intimité, du silence — son dernier livre, *les Antigones*, est un éloge de cette grande figure silencieuse, la nièce rebelle de Créon. Rares aussi sont ceux qui, dans un monde de compromissions, brandissent cette devise : *« N'accepte ! »*

« J'avais commis l'irréparable »

Critique ? Enseignant ? Ecrivain ? Universitaire ? Maître à penser ? Qui est donc Steiner ? Un *« maître à lire »*, répond-il. Idéaliste ? Peut-être. Steiner est cependant l'un des derniers survivants de la civilisation hellénique : il eût mérité le titre de «clerc» que Julien Benda — l'auteur, maintenant bien oublié, de *la Trahison des clercs* — décernait à ceux qui cherchent à défendre les *« valeurs éternelles et désintéressées »* contre le matérialisme triomphant.

Ne voyez pas en Steiner une de ces figures de cire figées dans l'érudition. Steiner, c'est d'abord une voix qui rappelle à chaque instant l'impératif de l'absolu. Exigence et passion : ces deux mots le définissent pleinement.

Né en 1929 au sein d'une famille juive d'Europe centrale, Steiner n'oublie pas que son éducation doit autant à Paris qu'à Vienne, où vécurent ses parents. Ayant commencé ses études au lycée Janson-de-Sailly, il quitta Paris en 1940 pour New-York. Un diplôme de sciences physiques et mathématiques en poche, il se rendit compte qu'il n'avait pas la « bosse des maths », et retourna à ses premières amours, la philosophie et les lettres, pour enseigner ensuite aux universités de Cambridge et de Genève.

Parle-t-il couramment sept langues comme on le prétend ? *« C'est très exagéré*, s'exclame-t-il avec modestie. *Je me souviens d'un dîner d'adieu à Harvard en l'honneur de Roman Jakobson. Un de ses collègues commença son discours ainsi :* « Roman, qui parle quinze langues... » — « Oui, toutes en russe », *ajouta Jakobson ! »*

Sa curiosité pour les langues et les peuples l'a poussé à voyager de par le monde. Il rentre d'un séjour en Chine : *« J'ai été frappé là-bas par le retrait du français. La Chine de Claudel et de Segalen n'existe plus. L'anglo-américain englobe tout le pays. »* Après avoir suivi ses cours sur le structuralisme et sur la poésie anglaise contemporaine, l'Union des critiques de Shanghaï lui demanda à quel parti politique il adhérait. *« Je suis anarchiste »*, répondit-il. Silence perplexe. Steiner s'expliqua : *« Si, me trouvant avec un interlocuteur, je tombe d'accord avec lui, je me dis que l'un de nous deux doit se tromper. »* Choc et consternation. *« Là, le barrage a cédé, cela leur a fait horreur ; ils criaient :* « Non, non. » *Ils restaient très courtois, mais j'avais commis l'irréparable. »* « Qu'est-ce que ce monde où être en désaccord peut être une preuve de vérité ? », devaient-ils se demander.

Véritable globe-trotter, Steiner n'est pas moins féru de tranquillité : les promenades en montagne (la Franche-Comté, le Jura, la Savoie française), les échecs, la musique (Boulez, Zimmermann) et l'opéra. Le cinéma, en revanche, n'a pas sa faveur. Même chez les plus grands — Bunuel, Bergman, le Huston de la grande époque — cette forme est *« ontologiquement éphémère »* : *« J'ai vu un ou deux films quatre fois, mais après, c'est mort. De la viande froide, rien de plus. Quand je relis le même poème, quand je réécoute un quatuor, c'est nouveau, mais un film...* Casablanca, *vu pour la sixième fois, donne l'impression d'être du kitsch, et pourtant c'est un chef-d'œuvre. Le cinéma comporte en lui-même un germe d'autodestruction. »* L'iconoclaste du septième art sourit avec embarras, puis, d'un haussement d'épaules, hasarde cette circonstance atténuante : *« Mais peut-être ce jugement est-il dû à mon appartenance à une culture judéo-hellénique qui en est à son épilogue... »*



BERENICE CLEEVE.

« Une sténographie de l'âme politique »

A l'avènement de l'éphémère, Steiner, en digne disciple d'Eluard, oppose le *« dur désir de durer »*. Cet archéologue de la littérature, qui n'en finit pas de creuser les couches les plus profondes de l'humanité, est hanté par un mythe vieux de deux millénaires et davantage : Antigone. Une question parcourt tout son ouvrage sur la fille d'Œdipe : pourquoi les mythes grecs obsèdent-ils à ce point l'imagination humaine ? *« Tandis qu'Œdipe, le mythe freudien, me semble très limité géographiquement, le mythe d'Antigone vient de partout, de Birmanie, d'Afrique du Sud. Au temps de Pol Pot, il y eut une Antigone cambodgienne. Ce mythe est cuisant d'actualité, il brûle au toucher. C'est une sténographie de l'âme politique. »*

Depuis la publication du livre en anglais, dix nouvelles œuvres inspirées de la rébellion d'Antigone sont parues, et Steiner ne peut que s'en réjouir. De Hegel, Kierkegaard, Hölderlin à Böll, en passant par Anouilh, les maîtres de la littérature et de la philosophie se sont emparés du mythe d'Antigone, relique d'un miracle anéanti. *« Nous sommes quelques-uns*, écrivait Shelley, *à avoir aimé une Antigone dans une vie antérieure, et c'est à cause de cela que les liens mortels nous paraissent vides. »*

Mais en quoi l'histoire de cette jeune vierge, condamnée à être murée vive parce qu'elle avait voulu, au grand dam de son oncle, le tyran Créon, ensevelir le cadavre de son frère Polynice laissé sans sépulture, nous ébranle-t-elle, nous autres, hommes du vingtième siècle ? *« Une cité peut-elle survivre à la sommation de l'absolu ? Voilà la question que posent les* Antigones. *Il se trouvera toujours un Créon pour vous rétorquer :* « L'absolu, c'est bien beau, mais il faut vivre, cher ami. » *Il se trouvera toujours un Créon pour vous rappeler que la culture est un gigantesque McDonald. Créon a des arguments probants et même une ironie, un cynisme plus honnêtes que notre pathos — je sais bien qu'il faut critiquer en soi ce qui nous flatte et une vision tragique nous flatte, — mais pour moi une ville sans Antigone est une* citta morta. *»*

Pour que jamais la littérature ne ressemble à une ville morte, pour que l'oubli ne transforme pas notre existence en cimetière, Steiner se donne pour tâche d'apprendre aux hommes à lire et à se souvenir. *« En Chine, j'ai rencontré un calligraphe ; il guidait la main de ses élèves pour tracer les dix-huit mille caractères qu'il connaissait. Moi aussi, je voudrais qu'un jour mes étudiants se souviennent de moi comme du lecteur — avec eux et non pas devant eux — d'un « maître à lire ». Grâce à mon éducation, j'ai eu un entraînement de mémoire très poussé, j'arrive à photographier intérieurement ce que je lis. De nos jours, on n'apprend plus par cœur, la nouvelle culture, c'est l'amnésie organisée. »*

« Je crois au méchant rabbin »

Les auteurs que Steiner cultive n'apparaîtraient pas dans une anthologie d'ouvrages à la mode : *Clio* de Charles Péguy est son livre de chevet, les poèmes de Paul Celan son bréviaire. Sa bibliothèque compte aussi des romans de Lucien Rebatet — *les Deux Etendards*, un *« classique sur l'amitié, mais dont personne n'ose parler »* —, et *l'Ontologie du secret* de Pierre Boutang. *« Je voudrais*, soupire-t-il, *que les gens dont les livres sont décisifs pour moi soient de merveilleux libéraux, tolérants, humains, mais c'est plus compliqué que cela ! Les écrivains auxquels je dois le plus sont ceux qui me disent :* «Vous êtes bête !» *Ceux-là, je vais sans chaussures les écouter. Je crois au méchant rabbin qui vous punit, qui vous commande de lire le soir, parce que vous vous faites la vie trop facile. »*

N'est-ce pas commode aussi de se réfugier derrière les «classiques» ? On ne peut tout de même pas vivre au vingtième siècle et penser avec ceux de l'Antiquité ou du Moyen Age ! *« Dire quelque chose de beau sur Baudelaire, sur Shakespeare, c'est admirable, mais on ne risque rien. Il faut, effectivement, parier sur ceux de maintenant, même si l'on doit se tromper. La tâche des critiques est d'être des poissons pilotes devant les grands requins. Très souvent, le requin vous bouffe, mais tant pis. »*

Pour quelles valeurs contemporaines doublerait-il sa mise ? Sans l'ombre d'une hésitation, il cite pêle-mêle Leonardo Sciascia, Jorge Luis Borges, Max Frisch, René Char, Louis Guilloux et Jacques Roubaud, dont *Quelque chose noir* l'a ébloui. Retournons donc à l'œuvre, à la lecture, mettons une sourdine au caquetage des commentateurs... Intention louable mais, en dépit de son roman, *le Transport de A. H.* (2), dont l'adaptation théâtrale a connu un vif succès, Steiner ne commet-il pas le péché de bavardage qu'il reproche à ses pairs ? *« Je ne me fais aucune illusion*, avoue-t-il. *J'ai rappelé, dans* Langage et silence (3), *que, si le critique se retournait, il surprendrait l'ombre d'un eunuque. Qui s'acharnerait à pénétrer les intentions secrètes de Dostoïevski s'il était capable de forger deux lignes des* Frères Karamazov ? *J'espère que certaines pages de mes livres ont un peu de vie en elles ; que je ne produis pas seulement du secondaire. Quand, au lycée, j'ai appris l'expression — à mon avis la plus triste de la langue française — :* «Ça n'est que de la littérature», *j'ai cru recevoir une gifle, une gifle de l'âme. Mon but est de dire non à cette phrase meurtrière que la France a consacrée. »*

« Des enquêtes sur le dédire de l'homme »

Ce qui anime l'œuvre de Steiner, ce qui la rend émouvante, c'est l'amour qu'il voue à l'Europe, cette Europe estropiée qui court à la débâcle en criant victoire, qui tente de reconstruire son passé glorieux sur des châteaux de cartes, qui chancelle avec l'espoir de se relever un jour. L'Europe dont il rêve va du Portugal à Leningrad et possède encore assez de forces pour défier l'Amérique. Mais il redoute que l'Europe ne choisisse l'Amérique, cette *« aspirine du bonheur »*, comme ces hommes d'affaires qui se réfugient dans les hôtels modernes avec films pornos en fin de soirée...

Steiner croira encore à l'Europe quand, tous, nous lui aurons tourné le dos, comme il s'accroche maintenant aux vestiges d'Athènes. Cette question de la survie d'une culture nourrit son œuvre : comment a-t-on survécu à l'holocauste ? *« Plus de poésie après Auschwitz »*, s'écriait Adorno. Steiner, lui, se demande comment on ose écrire, penser, enseigner sans songer chaque matin à la trahison des clercs : *« Le langage qui bénit, qui crée peut-il être aussi celui qui tue, qui blasphème, qui torture, qui déshumanise ? Le mot qui dédit l'homme, voilà mon interrogation. Mes livres sont des enquêtes sur le dédire de l'homme. »*

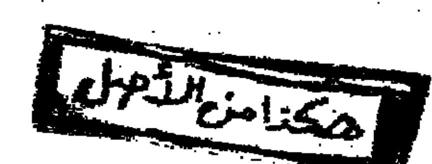
Où en sommes-nous après la grande nuit ? Dieu est-il mort ? Nous a-t-Il abandonnés ? A-t-Il livré le monde à la cruauté ? Concluons sur cette légende médiévale qu'un juif raconta un jour à Steiner : dans un village de la Pologne centrale vivait un rabbin qui veillait sur une petite synagogue. Une nuit, en faisant sa ronde, le rabbin vit Dieu tapi dans un coin sombre. *« Seigneur Dieu*, dit le rabbin en se prosternant. *Que fais-Tu là ? »* Et Dieu lui répondit d'une toute petite voix : *« Je suis fatigué, rabbin, je suis fatigué jusqu'à la mort. »*

ROLAND JACCARD.

★ LES ANTIGONES, de George Steiner, traduit de l'anglais par Philippe Blanchar, Gallimard, 345 p., 150 F.

— Signalons que *la Culture contre l'homme* de Steiner a été réédité dans la collection « Folio » sous le titre *Dans le château de Barbe-Bleue*.

(1) Julliard-L'Age d'homme, 1981.
(2) Seuil, 1969.



• SOCIÉTÉ

Par quoi les hommes sont-ils liés ?

Jean Duvignaud fait passer un souffle d'air sur notre société vouée à l'« efficacité » par ses prophètes.

ON se sent bien en refermant le dernier livre de Jean Duvignaud. Pourquoi ? Difficile à dire. Peut-être parce que ce sociologue ne se love pas dans sa discipline avec ces contournements ésotériques qui font les délices de certains de ses collègues. Peut-être parce qu'en ces temps où l'on nous gave des impératifs d'efficacité et de compétitivité quelqu'un *qui nous* débarbouille le cœur avec le mot *« solidarité » nous* rassérène un peu. Peut-être parce que la variété des formes qu'a prise cette attention de l'homme à son prochain nous montre que l'histoire n'a pas seulement été « racontée par un idiot ».

Que voit notre auteur dans l'archéologie de l'idée de solidarité ? Le stoïcisme et le christianisme. Il en profite pour régler leur compte à ceux qui trouvaient de l'un à l'autre une filiation. Rien à voir, souligne Duvignaud. Solidarité d'*« aristocrates individualistes »* d'un côté ; communion des vivants et des morts, de l'homme et de Dieu de l'autre.

Les tisserands du comté de Lancaster

Comment s'expriment les liens traditionnels ? Il y a ceux du sang, bien sûr, mythe qui a survécu aux *formes sociales qui le* légitimaient, puis ceux des villes, la cité étant à la fois la matrice des communautés humaines et un foyer de création culturelle. Le savoir, la magie, la technique (quel horrible mélange ! penseront les puristes) constituent également un creuset de solidarités d'où peuvent aussi bien sortir des sectes que l'Université.

Plus proches de nous sont les solidarités ouvrières. Jean Duvignaud estime à cet égard que l'année 1779 est peut-être plus importante que celle de la prise de la Bastille : dans le comté de Lancaster, plusieurs milliers de tisserands entraînent des mineurs révoltés — appartenant à l'entreprise du duc de Brigdewater — dans une marche violente contre les fabriques. On n'avait jamais vu une telle coalition. On en verra d'autres...

Plus originales, les « solidarités d'exil » : juifs persécutés, protestants qui se regroupent comme ils peuvent, émigrés politiques et toutes ces formes qui ne sont ni naturelles, ni politiques, ni sociales, ni intellectuelles, celles du jeu, des fêtes, de convivialités variées donnant naissance aux associations de tout poil.

Jean Duvignaud a suivi également, à travers tous ces champs d'expression, l'histoire des idées *qui ont pris corps avec le* « droit naturel » de Grotius et de Leibniz qui rattache les hommes entre eux, puis se sont épanouies avec Fichte et Proudhon surtout, lequel a influencé plus que Marx, selon Georges Gurvitch, la révolution russe de 1917. Marx qui haïssait les proudhoniens, les « communards », parce qu'ils contrevenaient à la règle intellectuelle qu'il s'était fixée et qu'il imposait à son organisation. La notion de classe apparaît dans le paysage de la solidarité comme un *« champ de servitudes »*, là où la masse répond aux mots d'ordre de leaders et obéit à des réflexes conditionnés. De même, la nation, la race apparaissent souvent comme autant de *« filets par lesquels on prend le poisson humain »*.

Sociabilité et modernité

Le droit social devient une idéologie. Des philosophes comme Léon Bourgeois, Alfred Fouillée, Charles Secrétan, bien oubliés aujourd'hui, ont influencé Rosa Luxemburg, Jaurès et Blum. Etonnant parcours où l'on soulève des pierres que les dogmatiques avaient cru sceller de leur autorité.

Deux interrogations tout de même après cette lecture tellement enrichissante : pourquoi Jean Duvignaud n'a-t-il pas parlé de la franc-maçonnerie, ou des Compagnons du Devoir, lieux de solidarité intense ? Pourquoi *estime-t-il que l'on* attache trop d'importance aux événements de mai 1968 ? N'est-ce pas, au départ du moins, une « fête » spontanée qui a peu d'équivalents dans notre histoire ?

Broutilles dans un ensemble *d'une grande cohérence et qui* — chose si rare — n'essaie pas de monter en épingle une « théorie générale ». Jean Duvignaud manifeste une qualité rare : l'humilité. Quand il ne sait pas, il le dit. Pourquoi certaines « fêtes » prennent comme des mayonnaises, d'autres pas ? Mystère. Il n'explique pas plus le foisonnement des formes de sociabilité qui accompagnent le choc de la modernité, mais se borne à constater.

Il ose aussi, *in fine*, remettre au goût du jour les valeurs oubliées : la générosité, la démocratie vécue comme une pratique, qui est pour lui *« la liberté accordée à chacun de composer ses « affinités électives », une morale qui nous éloigne des déterminismes et restaure quotidiennement, inlassablement, l'échange »*.

Un grand souffle d'air passe. Les liens entre les hommes ne sont pas aussi distendus qu'on le croit. Une société dure a tendance à sécréter ses propres amortisseurs.

PIERRE DROUIN.

★ **LA SOLIDARITÉ, de Jean Duvignaud, Fayard, 240 p., 79 F.**

Michel-la-Fidélité

MÉPRISÉE par le communisme parce qu'enfin la dialectique *que l'on oppose aux faits* s'accorde mal avec la vérité, *rangée dans* le troisième rayon par la république des lettres, la littérature prolétarienne a ses fervents. D'aucuns — dévots momentanés — comptent ainsi apaiser leur conscience. Ils ont leurs autodidactes aux origines plébéiennes comme les ethnologues ont leurs gentils sauvages ; un *exotisme* à portée de la main, en quelque sorte. *D'autres sont fidèlement attentifs à « cette voix du peuple qui ne passe pas par le tamis de ceux qui prétendent le représenter »*. Parmi ces derniers, Michel Ragon est exemplaire. On pourrait l'appeler Michel-la-Fidélité comme on se plaisait à surnommer les compagnons du tour de France naguère.

Autodidacte lui-même (il commença sa vie de salarié à quatorze ans comme garçon de courses, à *Nantes*), il *publie* aujourd'hui la *quatrième* version *de son Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*. Cet ouvrage est une somme. Il enrichit et augmente grandement divers travaux dont le premier — qui parut en 1947 sous le titre *les Ecrivains du peuple* — fut préfacé par Lucien Descaves, l'auteur de ce livre poignant qu'est *Sous-offs*.

Parler de littérature prolétarienne, c'est, bien sûr, suivre *« l'histoire du mouvement ouvrier et l'histoire de l'évolution paysanne »* depuis le dix-neuvième siècle, ainsi que l'expansion de l'industrie. Mais Michel Ragon jette aussi son regard savant sur un passé plus lointain. Il remonte au Moyen Age et aux *« prémices de l'expression prolétarienne »*. *Grâce à lui, ceux qui savent ont* la parole et non les insupportables donneurs de leçons, *« mignons de l'événement »*, qui pérorent sur ce qu'ils ignorent et nous font songer à la phrase de cette paysanne auvergnate, qui, les écoutant, dit un jour : *« Avant, il y avait des ignorants, maintenant il y a des imbéciles. »*

Il existe des livres que la bibliothèque d'un homme et d'une femme, pour qui lire demeure amour, se doit de contenir. L'ouvrage de Michel Ragon ressortit à cette catégorie qui nous accompagne tout au long de la vie.

LOUIS NUCERA.

★ **HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE *PROLÉTARIENNE* DE LANGUE FRANÇAISE, de Michel Ragon, Albin Michel, 150 F.**

Elsa toujours...

IL y a un an, le 25 novembre 1985, à 13 h 10, mourait à Rome Elsa Morante. Son cœur affaibli par mille souffrances – *« Je suis le point amer des oscillations/entre les lunes et les marées. »* – refusa enfin de battre au moment où le chirurgien de la clinique Margherita lui faisait un énième électrocardiogramme. L'Italie, la France, le monde entier, furent émus par la mort de l'auteur de *la Storia*, *d'Aracoeli*, du *Châle andalou*, de *l'Ile d'Arturo* et du plus grand roman d'amour de ce siècle, sans doute son chef-d'œuvre : *Mensonge et sortilège...*

Un an, et cette femme hors du commun demeure si vivante qu'elle se retrouve dans deux livres qui viennent de paraître en Italie. Un cruel récit à clé du poète Dario Bellezza, *l'Amore felice* (chez Rusconi) ; et, surtout, *Maledetta benedetta* (chez Garzanti), une courte et poignante biographie écrite par le frère d'Elsa, Marcello, et qui reflète l'enfance de celle qui deviendra *la* Morante : entre deux pères, tous deux siciliens, tous deux prénommés Francesco, l'impuissant tyrannisé, et Lo Monaco, le vrai géniteur à l'absence tyrannique, lequel se suicidera ; une fascinante mère toute-puissante ; deux frères et une sœur, la douce Maria... En outre, les fins limiers du journal romain *Il Messaggero* ont récemment découvert qu'un roman pour enfants publié en 1937 chez Bemporad et signé Guelfo Civinini, *Scricciolo & C°*, a été en grande partie écrit par Elsa Morante : elle avait vingt-cinq ans, tirait le diable par la queue, et, pour son travail de « nègre », le *« caro Guelfo »*, à qui elle envoyait des lettres touchantes de sollicitude et de solitude – *« Je sens que tu ne te souviens plus de moi (...), je te prie de me dire que ce n'est pas vrai, même si c'est vrai »*, – la payait au chapitre.

Et puis les Editions Gallimard, collection « Folio cadet », viennent de publier le premier ouvrage écrit et illustré – une féerie de dessins naïfs – par l'adolescente Elsa : *les Extraordinaires Aventures de Caterina*. Bien des thèmes des œuvres majeures y apparaissent déjà : la magie des choses et la désespérance des amours souveraines non partagées, *comme le noble et héroïque Tit annonce* Edoardo, le cousin magnifié de la constellation amoureuse de *Mensonge et sortilège*.

Enfin, *la Storia*, adaptée par Comencini, sortira sur nos écrans en mars 1987. Occasion, s'il en était besoin, de lire et relire et d'interroger notre Divine Barbare, pour éclairer d'amour la triste nuit de notre modernité... 25 novembre : *« A la Sainte-Catherine, tout ce qu'on plante prend racine... »*

J.-N. S.

Le livre ogre de Basile

Un roman du peuple napolitain par un écrivain du dix-septième siècle, féroce et truculent

TROIS cent cinquante ans, exactement, après la parution posthume d'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, *la Fable des fables ou le divertissement des enfants* (1), connu dans le monde entier, sauf *en France, sous le titre de Pentaméron* (assez juste quant à la structure du livre, et commode – comme *le Décaméron, l'Heptaméron* – pour le situer dans une forme littéraire), donc trois siècles et demi après, nous pouvons lire, grâce à un petit éditeur courageux, un échantillon de ce grand livre : cinq fables sur quarante-neuf, plutôt librement traduites, dérisoirement, par force, hélas ! extraites de leur contexte comme cinq amandes d'un nougat géant. Traduit en Allemagne « dès » 1846, en Amérique « dès » 1893 et réédité deux fois à New-York, en 1927 et 1928 (en 1893, une édition incomplète avait paru en Angleterre), ce livre unique reste à traduire dans sa totalité, sans en arrondir les angles, sans couper au cordeau les volutes baroques des métaphores, sans oublier la merde et le sang au tournant d'une page.

Car ce roman du peuple napolitain en fables et en églogues-saynètes est à l'image de Naples, la ville-enfant qui vit à chaque instant de ses métamorphoses, de son imagination délirante et de ses transgressions, plein de violence, de cruauté, d'amour ardent, sous une apparente douceur de miel. Oyez ! Oyez ! bonnes gens... Au tout début de cette diabolique comédie, un page de cour traite une vieille de *« face à pets » :* la vieille napolitaine lui répond aussi sec en le couvrant d'insultes excrémenteuses et en lui découvrant la *« scène boisée »* de son sexe...

Un tourbillon magique de métaphores

Le fil de l'histoire. Une esclave *noire devenue princesse par ruse* et mensonge exige, sous la menace d'accoucher d'un être plein d'envies, que dix vieilles lui racontent une fable chacune et chaque jour, jusqu'à sa délivrance qui doit se produire le cinquième jour. Une églogue, savoureuse de moralisme satirique, récitée par des domestiques, clôt la journée. Et les fables, tels les chapitres *d'un roman* à la *fois fantastique et* hyperréaliste, mettent peu à peu au jour l'imposture de l'esclave que le prince fera enterrer vivante et jusqu'au cou, quelques heures avant son accouchement. Cependant, tout finit bien dans le plus cocasse des mondes : le prince épousera la mélancolique fille du roi de Vallée-Poilue qui, par trahison, avait été évincée.

Féroce et drôle, truculent toujours, mêlant les plus fascinantes beautés aux spectacles les plus répugnants, le haut et le bas, les étoiles et les étrons, en un tourbillon magique de métaphores, le *Pentaméron* de Giambattista Basile (Naples 1575-1632), écrit en langue napolitaine – ce merveilleux instrument qui dit comme aucun autre le corps en mouvement, ses plaisirs et ses souffrances, dans un jaillissement de mots d'esprit, – a été une généreuse source d'inspiration pour les frères Grimm, Charles Perrault (*Cendrillon*, par exemple, nous arrive directement, mais si pâlichonne !, des pentes du Vésuve), Ludwig Tieck. En 1885, d'Amérique, le critique Crane soulignait : *« Aucun peuple d'Europe ne possède un monument de contes populaires comme* le Pentaméron. »

Le rire du monde dans une aurore érotique

Pillé *et* édulcoré, censuré, tel fut le destin de Basile au siècle dernier, dont l'œuvre majeure n'était pas particulièrement destinée à entretenir de beaux rêves chez les enfants bien sages. Basile, baroque et savant aventurier de la plume à la vie mouvementée, Bosch, Caravage et Grosz tout ensemble. Le rire du monde dans une aurore érotique, *un écorché sanglant ou une scatologie* féerique. Basile faisait partie de l'académie napolitaine des oisifs où on l'inscrivit sous le nom de « Paresseux ». Il eut trois sœurs cantatrices, dont Adriana, peut-être la première diva du *bel canto*. Il mourut de fièvre catarrhale lors d'une épidémie de grippe. Il connut bien des cours princières, fit des poèmes de circonstance en bon italien, et s'amusa à nous transmettre son livre ogre lorsqu'il se mit tout entier à l'écoute des entrailles de Naples.

Ne cherchez pas dans vos dictionnaires : Basile n'y est même pas nommé. *En revanche, si vous* ouvrez la correspondance d'Apollinaire, qui eut entre les mains le livre fabuleux, vous pourrez lire, dans une lettre datée du 6 octobre 1915 : *« Il y a un recueil de contes* – le Pentaméron *de Basile (seizième siècle je crois) écrit en dialecte napolitain. J'aurais voulu le traduire. »* Plût au ciel !... Car, pour traduire Basile, il faut non seulement *connaître, dans ses* farces et ses miracles, ses tumultes, ses extases et ses faims, la vie rabelaisienne de Naples et le napolitain, mais aussi être à la hauteur du *Passant de Prague* et des *Onze mille verges*.

JEAN-NOËL SCHIFANO.

★ **LE CONTE DES CONTES, de Giambattista Basile, traduit par Myriam Tanant, L'Alphée, 152 p., 86 F.**

(1) *Lo Cunto de li cunti overo lo trattenemiento de peccerille.*

Franco Fortini, comme une sentinelle

LE front lisse et l'œil pensif, Franco Fortini présente un visage à la fois taciturne et résolu. Engagé jusqu'à la douleur dans tous les combats humanistes de son siècle, le poète italien porte sur lui les marques de son tourment. Longtemps méconnu hors de ses frontières, cet homme de soixante-neuf ans fait *aujourd'hui* porter sa voix de ce côté-ci des Alpes : traduit en français pour la première fois cette année, Fortini vient de publier aux éditions Fédérop un recueil de quatre-vingts poèmes intitulé *Une fois pour toutes* (1). De passage à Lyon durant le mois de novembre, il a aussi inauguré dans cette ville une exposition consacrée à son œuvre. Affichées sur les murs de la librairie La Proue, des dessins, des portraits, des documents ont mis en évidence une donnée première de l'existence du poète : l'inquiétude.

Sur les photos rassemblées pour l'exposition, Fortini ne sourit pas. Sentinelle perpétuellement aux aguets, il traque sans relâche les manifestations de la faiblesse humaine. *« Je parle de moi et du mal de vivre. Je fouille parmi les cendres »*, *écrit-il dans un recueil intitulé Paysage avec serpent*. La poésie prend pour lui la forme de cette sempiternelle agitation, de cette vigilance soucieuse. Oscillant entre pessimisme et mélancolie, *Fortini ponctue le monde* alentour d'interrogations, tout comme il noircit de silhouettes efflanquées les marges de ses brouillons.

Ce mouvement perpétuel se retrouve dans son cheminement politique. Poète « engagé », Fortini n'a jamais formellement séparé son œuvre littéraire de ses choix idéologiques. Rédacteur de la revue *Ragionamenti*, il fonde avec Roland Barthes et Edgar Morin la revue européenne *Arguments*, outil de réflexion sur le monde. Les évolutions et les révolutions de son époque, Fortini les commente dans des *correspondances* parfois fiévreuses. Témoin : la lettre par laquelle il accuse les intellectuels français de mollesse dans leur combat contre la guerre d'Algérie. Adressée à Roland Barthes, cette diatribe reçoit une réponse virulente. *« Que faites-vous vous-même contre la guerre d'Algérie ?* interroge Barthes. *Ecrire des lettres ? »* L'inquiétude féroce de Fortini peut, certes, irriter, mais elle interdit toute sclérose, tout fanatisme. *« Je pense,* lui a écrit un jour Pier Paolo Pasolini, *qu'il est impossible d'avancer sans ton intelligence critique désespérée, ton angoisse exacerbée. »*

RAPHAËLLE RÉROLLE.

(1) Ces poèmes vont de 1938 à 1985. Edition bilingue, traduction de Bernard Simeone et Jean-Charles Vegliante, 166 p., 85 F.

Trieste dans les lointains

Une œuvre douloureuse, combative et lumineuse : l'autobiographie de Fausta Cialente.

ON découvrira avec l'autobiographie de Fausta Cialente, *les Quatre Filles Wieselberger*, une œuvre lumineuse et forte, empreinte d'une douleur combative et d'une volonté de comprendre et de montrer qui la rangent parmi ces grands textes de réflexion sur soi-même et sur son temps que sont, à leur manière, le court texte de Thomas Mann, *Meine Zeit* (« Mon temps »), et les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de Simone de Beauvoir.

« Son temps », pour Fausta Cialente, née à la fin du siècle dernier dans une famille triestine, *se confond* avec l'histoire tragique de l'Europe de ce siècle. Et tout le sujet de son *« œuvre douloureuse »* se résume à ceci : comment le fragile équilibre centre-européen d'avant 1914 a-t-il été rompu ? Sous la poussée de quelles forces, de quelles illusions ? Mais il ne faut pas compter sur ce livre pour entretenir les suspectes nostalgies que ne manquent pas de faire naître les seuls noms de Vienne, Prague ou Trieste. Et qui, dans l'évocation étourdiment « rétro » de la monarchie austro-hongroise, oublient les causes réelles de son effondrement et, du même coup, le déchirement et la division de l'Europe actuelle.

Le rêve d'une Italie idéale

Ni regret donc ni nostalgie, mais un acharnement à saisir et à comprendre *le progrès*, dans une famille triestine *« judicieuse et aisée »*, d'une illusion néfaste et coûteuse : l'irrédentisme, la volonté de Trieste d'être « rachetée », rattachée à l'Italie. Car la fortune de Trieste, port franc depuis 1719, c'était l'Europe centrale, dont elle assurait le débouché sur la mer et sur l'Orient. L'illusion, l'erreur, l'inconséquence de *cette bourgeoisie* rapace et tolérante à la fois, ce fut d'emboîter le pas au nationalisme montant – haine de l'Autriche, peur du Slave, rêve abstrait d'une Italie idéale.

Trois générations plus tôt, la famille de Fausta avait quitté Vienne, y laissant sa particule, pour fonder à Trieste une riche dynastie d'importateurs de caroubes et de raisins secs – vouée, par ailleurs, à la passion de la musique. Le « maestro » Gustavo-Adolfo entretient une correspondance avec Arrigo Boito, le compagnon de la Duse, et avec Verdi ; abomine les quintes de Puccini ; laissera pour toujours à sa petite-fille l'image, sur son lit de mort, de ses mains fines serrant du muguet. Mais, après lui, rien n'est plus pareil.

Des quatre filles de Gustavo-Adolfo (qui donnèrent à Svevo l'idée des quatres filles Malfenti de *la Conscience de Zeno*), l'une *meurt très jeune*. Une autre (Elsa, à cause de Lohengrin), la mère de Fausta, abandonne une carrière pourtant prometteuse de cantatrice pour suivre de garnison en garnison son mari, un officier italien qui la trompe outrageusement.

« S'acharner contre soi-même »

Les deux enfants du couple, Renato (que les Allemands assassineront à Rome en 1943) et Fausta, connaissent très tôt l'exil, le déracinement et le contraste entre les rêves de grandeur de leurs parents et la réalité italienne. Mais la montée du nationalisme irrédentiste est irrésistible : c'est sous sa poussée que l'Italie, en 1915, entre en guerre. *« Grand peuple de fanfarons »*, disait le père de Fausta que n'étonnera pas le désastre de Caporetto, en 1917. Fausta y perdra son cousin bien-aimé, Fabio, et l'Italie quatre cent mille morts ou prisonniers.

Cependant l'histoire n'enseigne rien : la troisième des filles Wieselberger se précipite avec enthousiasme dans l'adhésion au fascisme naissant : Fausta vit *désormais en Egypte où*, avec son mari, le compositeur Enrico Terni, elle a trouvé un havre de paix, de culture et de cosmopolitisme tolérant – tout provisoire – dans la ville d'Alexandrie. Après la deuxième guerre mondiale et la mort de toutes les filles Wieselberger, un *« vide horrible »* s'ouvre devant elle. C'en est fini de Trieste, du parc de la villa dominant la mer ; c'en est fini aussi de la beauté des filles Wieselberger, de leur goût « autrichien » de la musique et des petits plats, de leur culture et de leur raffinement, qui ne les avaient pourtant pas empêchées de faire en politique les pires choix.

« J'ai toujours eu, écrit Fausta Cialente, *un penchant pour la démystification. »* Mais démystifier, c'est aussi s'acharner contre soi-même et contre ce qu'on aime. De là une douleur qui irradie ce beau livre et vient parfois en obscurcir la ligne claire. Beau livre, grand livre si malheureusement il ne nous était donné dans une traduction trop souvent imparfaite et qui fait songer à la vérité du mot de Cervantès selon lequel les traductions sont comme des tapisseries flamandes : on y reconnaît les figures mais brouillées par des fils qui pendent.



BERENICE CLEEVE.

DANIÈLE SALLENAVE.

★ **LES QUATRE FILLE WIESELBERGER, de Fausta Cialente, traduit de l'italien par Soula Aghion, Rivages, 268 p., 69 F.**

Arturo Loria cruel et métaphysique

Des nouvelles sur ces illusions qui sont notre nourriture quotidienne

LA tête emmaillotée de gazes sales, aveuglé par ce capuchon, un faucon est livré à l'empailleur. Dans le magasin empli de rapaces et de pélicans au gosier déformé, il se libère (du moins le croit-il) et se jette, triomphant, sur une pigeonne, mais il s'asphyxie de paille. Affaibli par sa désillusion, terrifié bientôt, le voilà affronté au seul être vivant qui se cogne comme lui, victime de la trop forte lumière, aux murs de la boutique : une chauve-souris. Ils se *battent, s'entre-déchirent. Et pour* décrire cette lutte, Arturo Loria est d'une méticuleuse tendresse horrifiée.

Il est moderne comme les plus modernes de nos photographes, cet écrivain que redécouvrent les éditions Desjonquères. Moderne comme Pavese, et retenu comme lui. Ses récits sont des compositions en noir et blanc où, entre le pli d'un drap, les rides d'une vieille, se lit, simplement, le gouffre derrière l'illusion envolée. Toutes les nouvelles des *Sirènes* sont des histoires de mensonge volontaire, de tromperie à soi-même qui dure ce qu'elle peut. Tout le monde sait la vérité, à l'exception des êtres concernés. La plus terrible et la plus belle est, sans doute, l'histoire de Colomba et d'Edmea, qui essaient de passer une excellente soirée. Elles se sont pomponnées, elles sont décidées à trouver des hommes, du plaisir, la fête. Mais il fait froid, les jardins sont décevants, on les reçoit fort mal ; au restaurant, elles sont humiliées : *« Nous trouverons des aventures ! elles riaient, ridicules et pitoyables comme des malades incurables qui auraient décidé d'aller faire les acrobates dans la rue. »*

Au bout de leurs échecs, elles s'assoient dans la nuit, au bord du fleuve, sur un petit mur, elles balancent leurs jambes, elles ont perdu leurs fards, et elles sont moins monstrueuses. Et ragaillardies, elles recommencent de se bluffer l'une l'autre en évoquant d'hypothétiques amants.

Il y a encore Angelo, qui ne sait pas que sa femme va partir avec Egisto le ténor. Arturo Loria raconte, plutôt qu'une histoire d'adultère, les relations subtiles et variables de deux sœurs, Ersilia et Armida, celle qui part et celle qui reste. Et l'homme au milieu se débat et n'y comprend rien. L'essentiel ici a lieu sur la rivière, noire et glissante, profonde comme la vie, avec ses ombres et ses remous, et ses moments de paix.

Arturo Loria, né en 1902 à Carpi, près de Mantoue, mort en 1957, est un écrivain cruel et métaphysique, plein de douceur. Il s'est très tôt arrêté d'écrire, comme si la montée du fascisme, *le triomphe de Mussolini*, l'avaient cassé. En cela aussi on peut dire qu'il ressemble à Stefan Zweig : trop conscient de l'inutilité de certains témoignages. Et paradoxalement porteur d'espoir.

A la lecture des *Sirènes*, comme à celle de *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, par exemple, on est envahi de reconnaissance. L'écriture sèche, le souffle bref et anxieux de Loria, ont produit leur sortilège.

GENEVIÈVE BRISAC.

★ **LES SIRÈNES, d'Arturo Loria, très bien traduit par Michel David, éditions Desjonquères, 154 p., 84 F.**

ITALIEN

Borgese et la maladie fasciste

Comment expliquer cette monstruosité, cette aberration de l'histoire ?

GIUSEPPE ANTONIO BORGESE (1882-1952) demeure pratiquement inconnu en France. Dans la préface qu'il donne à *Goliath*, Etiemble s'en indigne, au fur et à mesure qu'il constate l'absence ou la quasi-absence de son ancien ami des encyclopédies et des histoires de la littérature italienne.

Nous, lecteurs ignorants, sommes tout prêts à le suivre lorsqu'il nous assure que *Rubé*, le « fameux roman » de Borgese, est un chef-d'œuvre, et que *Goliath, la marche du fascisme* est un essai capital pour qui veut comprendre l'un des phénomènes les plus inquiétants, les plus menaçants de notre époque. Seulement voilà : le *Goliath*, traduit par Etiemble, que l'on nous propose aujourd'hui, un demi-siècle après sa publication initiale, n'est pas vraiment le livre de Borgese, et il s'en faut de beaucoup : des deux tiers de l'ouvrage environ.

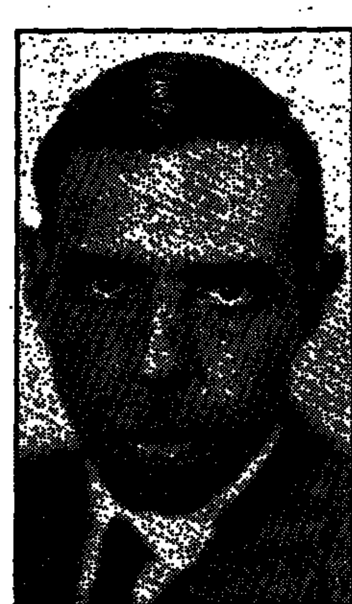
En 1942 – guerre et difficultés économiques l'exigeaient, – Etiemble donna aux Editions de l'Arbre du Québec une traduction très largement écourtée du *Goliath*. Il fallait faire vite, il paraissait politiquement nécessaire qu'on puisse connaître, en langue française, l'analyse du fascisme qu'en faisait un des intellectuels italiens les plus réputés, exilé aux Etats-Unis depuis que la maladie mussolinienne avait défiguré son pays. Borgese écrit une préface dans laquelle il rend hommage à « *la fidélité du travail de M. Etiemble* », tout en souhaitant que cette traduction partielle ne soit qu'« *un premier contact* », « *une incitation à prendre connaissance de la version complète* », ce qui semble en effet légitime. Le livre ne paraîtra finalement à Montréal qu'en 1945, et, sans autre explication, c'est cette version d'un ouvrage « *trois fois plus considérable* » qui est publiée aujourd'hui sans que la hâte ni l'économie de guerre puissent cette fois servir d'alibi.

Ce n'est donc pas encore sur pièces qu'on pourra juger du génie historique de G.A. Borgese et de son analyse faite à chaud, dans l'urgence du moment, de la montée du fascisme. Il faudra attendre – cinquante ans ? – les descriptions précises, les développements détaillés, les mises à nu minutieuses de mécanismes qui nous sont livrés là avec la fougue, le brillant et la désinvolture d'hypothèses intuitives que l'auteur se donne à peine le souci de venir étayer.

Une chose est certaine : en bon intellectuel italien libéral, esthète, rompu aux jeux des confrontations culturelles, nourri de littérature européenne et de scepticisme idéologique, Borgese refuse toute explication de la maladie fasciste qui en ferait une aventure nécessaire de l'histoire : « *Interpréter le fascisme en termes de luttes de classes et d'économie, c'est se condamner à l'échec absolu... Nulle « dialectique », nulle « rationalisation » ne peuvent servir à rien. Ni Marx ni Hegel n'avaient la clé du fascisme, nul prophète jamais n'annonça rien de tel. Le fascisme reste ce qu'il est : une explosion du sentiment, du pseudo-intellectualisme – et foncièrement irrationnel.* »

Congédier d'un revers de main toute instance socio-économique placerait un historien ordinaire dans la situation d'une maîtresse de grande maison que toute sa domesticité aurait abandonnée à quelques heures d'une réception d'apparat. Borgese, lui, fait de cette solitude le moteur de son imagination historique, le carburant de sa passion. Le fascisme est un phénomène inouï, une monstruosité radicale de l'histoire, et seule la reprise en compte totale de l'aventure du pays où il est né, l'Italie, permet de comprendre cette aberration totalitaire.

C'est donc en partant de Dante, de la création – par la puissance mythologique de l'écriture – d'une Italie qui n'existe pas, en passant par Machiavel et par une pensée pervertie du politique, en suivant les péripéties d'un itinéraire culturel où se mélangent, se confondent et s'embrouillent sans cesse les idées de patrie, de nation, et des nostalgies d'empire, que Borgese reconstruit la genèse d'un pathos mi-passionnel mi-intellectuel, d'un bouillon de culture à la fois ridicule et tragique dans lequel vont pouvoir naître et prospérer l'ambition grandiose et l'action médiocre du mussolinisme.



Borgese : l'« âme » italienne

Un chef-d'œuvre d'ironie féroce

On n'est pas forcément convaincu par la méthode borgésienne, par son culturalisme exclusif, par sa méfiance systématique de Sicilien pour tout ce qui vient de Rome et plus encore de Milan. Mais les défauts de l'historien font très probablement les qualités d'exception de l'écrivain et du polémiste. Il n'est pas jusqu'aux amputations qu'a subies son texte qui ne servent à son éclat : privée de soutien matériel, l'analyse de Borgese s'élève sur les sommets de l'« âme » italienne ; il brasse les temps, fonde des permanences, intellectuelles et sentimentales, et procède à la peinture d'un peuple tout entier dont il ne s'exclut pas. C'est un chef-d'œuvre d'ironie féroce, de tristesse lucide et d'amour désespéré. Au terme de cette enquête, de ce voyage au bout de la monstruosité, une petite question toute simple, tout angoissée posée par ce modéré, par ce patriote nostalgique des valeurs du *Risorgimento* : l'Italie existe-t-elle, et, quand elle existe, peut-elle se penser pour ce qu'elle est : une petite république qui a cessé à tout jamais d'être le centre du monde ?

PIERRE LEPAPE.

★ GOLIATH. LA MARCHE DU FASCISME, de G.A. Borgese, traduit et préfacé par Etiemble, postface de Leonardo Sciascia, Ed. Desjonquères. 190 p., 98 F.

Autres parutions

● GIORGIO CAPRONI : *le Comte de Kevenhüller.* – Dans une édition bilingue – après *le Mur de la terre,* publié l'an dernier chez le même éditeur, – voici un second recueil de Caproni traduit en français. Ces poèmes, qui composent un véritable récit et sont inspirés d'un fait divers de 1792, ont reçu un accueil très favorable en Italie. (Ed. Maurice Nadeau. Préface et traduction de Philippe Renard et Bernard Simeone, 301 pages, 98 F).

● STEFANO D'ARRIGO : *Femme par magie.* – Ce romancier a obtenu le prix Elsa Morante, décerné pour la première fois. (Denoël. Traduction de René de Ceccatty. Voir « le Monde des livres » du 12 septembre.)

● ANDREA DE CARLO : *Macno.* – Deux journalistes et un dictateur. L'intrigue, très B.D., d'un jeune romancier trop moderne (Grasset, 264 p., 88 F).

● UGO FOSCOLO : *les Dernières Lettres de Jacopo Ortiz.* – Une « *autobiographie amoureuse* » de 1802. Les infortunes d'un héros romantique. (Ed. Ombres, 50, rue Gambetta, 31 000 Toulouse. Traduction de Julien Luchaire. 176 p., 85 F.)

● GIORGIO MANGANELLI : *Amour.* – Des variations sur *Amore* par un écrivain toujours insolite, souvent ésotérique. De toute manière surprenant, comme dans les précédents livres aux Editions W : *Aux dieux ultérieurs* et *Centurie*. (Denoël, « Arcane 17 ». Traduction de Jean-Baptiste Para, 136 pages, 82 F.)

● MARIA MESSINA : *la Maison dans l'espace.* – Dans sa préface, Leonardo Sciascia fait un beau compliment à cette romancière née à Palerme vers 1880 et qui fut longtemps oubliée : c'est, dit-il, « *une Mansfield sicilienne* ». Ici, Maria Messina relate les *mésaventures d'« un étrange ménage à trois, imposé par le maître et seigneur »*. (Actes Sud. Traduction de Marguerite Pozzoli. 170 pages, 79 F.)

● MARIO TOBINO : *la Ladra.* – Ce romancier – né en 1910 à Viareggio – dépeint les infortunes d'Assunta, « *servante au cœur simple* ». (Ed. Alinea. Traduction de Simone Matarasso-Gervais. 116 pages, 75 F.)

● Signalons également un texte de Mario Andrea Rigoni, *Contre Sénèque,* publié dans *la Nouvelle Revue française* de septembre et traduit par Michel Orcel. Le même auteur a fait paraître un recueil d'aphorismes aux Editions de l'Alphée : *Variations sur l'impossible.* (Voir « le Monde des livres » du 15 août.)

● Une anthologie intitulée *Prisma* donne à lire *quatorze poètes italiens contemporains.* – De Carlo Betochi, arpenteur et poète, né à Turin en 1899, que Mario Luzi reconnaît comme son maître, aux auteurs plus jeunes, déjà traduits en français, comme Zanzotto et Caproni ou encore inconnus en France. Les meilleurs traducteurs, notamment Di Meo, Para, Simeone... ont participé à ce recueil bilingue, préfacé par Philippe Renard. (Ed. Obsidiane, 280 pages, 130 F.)

Sous le sable... la page

Un recueil d'articles d'Italo Calvino, choisis par lui-même en 1984.

COLLECTION de sable : le titre de ce recueil d'articles d'Italo Calvino (1) est à la fois celui du premier des comptes rendus d'expositions, ou de « choses vues » qui sont la matière du livre, et un remarquable emblème de l'ouvrage entier. Dans ces vingt-deux courts textes, rien apparemment du Calvino théoricien de la narration, mais plutôt une promenade méditative et esthétique, un tourisme intellectuel allant du Japon au Mexique et à l'Iran, en passant par d'autres contrées moins aisément repérables sur les cartes, pays imaginaires dont le tracé surgit des rêves obstinés de quelques collectionneurs.

Car où se situent les terres de Lachäam ou de Gest, sinon dans le monde créé par Donald Evans, cet Américain qui consacra sa vie à dessiner et à imprimer, pour une cinquantaine de nations fictives, des séries de timbres-poste d'une scrupuleuse conformité aux normes philatéliques ? Existent-elles encore, ces dunes et ces plages où le collectionneur de sable – d'ailleurs une collectionneuse – préleva les échantillons chromatiques d'une érosion sans recours, réunissant dans une vitrine un « *cimetière de paysages* » ?

C'est là qu'on se prend à soupçonner, au détour d'une phrase, que cet assemblage de textes, voulu par Calvino lui-même, joue ironiquement de son titre. *Collection de sable* est, certes, une suite arbitraire de remarques sur un musée de monstres de cire, un arbre mexicain vieux de deux mille ans, une scène surprise dans un train japonais, une visite à Persépolis, mais aussi un parcours se retournant sur la narration, puisque cette cartographie de l'étrange, comme toute carte géographique, « *présuppose une idée de narration, est conçue en fonction d'un itinéraire, est, somme toute, une odyssée* ».

On s'aperçoit alors que chacune ou presque des anecdotes, chacun des comptes rendus, mime une procédure de récit : l'arbre peint de l'église mexicaine d'Oaxaca a des branches qui se ramifient comme autant de séquences narratives possibles ; la colonne Trajane dévide une spirale d'histoires à la fois rompues et unifiées ; le sentier sinueux d'un jardin de Kyoto témoigne que l'important est seulement le parcours qu'il trace : un « *dispositif* » pour multiplier les lectures du jardin.

« *Quand dire, c'est faire* », titrait un ouvrage célèbre de linguistique. « *Quand voir, c'est écrire* », disent ces pages faussement flâneuses d'Italo Calvino : sous le sable, c'est – toujours – la page.

MONIQUE NEMER.

★ COLLECTION DE SABLE, d'Italo Calvino, traduit par Jean-Paul Manganaro, Seuil, 158 p., 75 F.

(1) Rappelons qu'Italo Calvino est mort le 18 septembre 1985.

● ESSAIS

La bible des philosophes

Kant dans « la Pléiade » :
l'occasion de mesurer l'actualité d'un penseur qui offre les meilleurs remèdes contre le fanatisme.

LES bons philosophes sont les philosophes morts. Libérés de leur présence, nous pouvons lire leurs œuvres comme il nous plaît. Ils ne sont plus là pour expliquer ce qu'ils ont dit ou voulu dire ; et même, au fur et à mesure *qu'ils s'éloignent* de nous, ils semblent perdre progressivement tout droit à contrôler l'interprétation que nous faisons de leurs textes. Alors s'ouvre pour nous un espace de (relative) liberté, à l'intérieur duquel s'invente peu à peu ce que nous appelons une « œuvre ». Chaque génération y apporte quelque chose d'elle-même ; ce sont les critiques et les lecteurs qui construisent ce tombeau où ils enferment – bien malgré lui – l'« auteur ». Pauvre auteur, en vérité ! Trente ans après sa mort, on lui fait déjà dire n'importe quoi ; alors, imaginez tout ce qu'on a pu faire endosser à ce malheureux Kant, disparu de ce monde depuis 1804 !

Tombeau pour tombeau, celui que la « Bibliothèque de la Pléiade » vient d'offrir – en trois *volumes, s'il vous plaît* – au philosophe de Königsberg est quand même fort agréable. Le maître d'œuvre de cet imposant monument n'est autre que le regretté Ferdinand Alquié, que la mort – *encore elle – aura privé d'un* ultime plaisir (1), celui de voir paraître le troisième tome de ces *Œuvres philosophiques*, dont il a néanmoins contrôlé jusqu'au bout les traductions, réalisées par de nombreux collaborateurs, tous excellents spécialistes du kantisme.

Ferdinand Alquié, que bien des étudiants de ma génération ont connu, était un curieux esprit. Excellent professeur, il négligea de mettre par écrit la matière de ses cours. Grand lecteur de Descartes et des classiques, il fut aussi l'ami des surréalistes, ses contemporains. Plus porté sur l'éthique et sur l'esthétique que sur les sciences humaines, il manqua quelques occasions de devenir à la mode. Au fond, il s'en moquait. C'était un sage, avec le rien de paresseux qui convient à un tel état. On est presque surpris d'apprendre qu'il accepta la direction d'une entreprise aussi gigantesque que celle-ci. Donner enfin au public francophone une série de traductions coordonnées de tous les écrits proprement philosophiques de Kant, en veillant à la fois à la rigueur de l'établissement des textes et à l'unification du vocabulaire dans la version française, ce n'était pas un mince travail. En saluer l'achèvement dans les colonnes de ce journal ne revient donc pas seulement à rappeler – *une fois de plus* – l'actualité de Kant, mais nous permet aussi d'adresser un dernier coup de chapeau, en guise d'adieu, à Ferdinand Alquié.

« Actualité de Kant », avez-vous dit ? Mais que faut-il entendre par là ? A une époque - la nôtre – marquée par le réveil universel des intégrismes et le retour en force, en Occident aussi, des partisans de l'ordre moral, on pourrait craindre le pire. Parce qu'il reste malgré tout le philosophe de la loi par excellence, parce qu'il a eu le malheur d'inventer le trop fameux impératif catégorique, parce qu'il n'est pas de ceux – bien au contraire ! – qui pensent que *« ce qui est juste en théorie ne vaut point en pratique »*, Kant court effectivement, en permanence, le risque d'être récupéré par les fondamentalistes de tout poil. Il faut donc, si nous l'aimons, que nous l'aidions à échapper à ces gens-là.

Oui, je sais bien, c'est vrai qu'il était un peu comme ça. Königsberg était en Prusse, après tout. C'est tout dire. Mais Kant n'est pas seulement cet idéologue de l'Etat gendarme qu'on serait tenté de faire de lui, entre autres à Berlin-Est. Il est même bien autre chose, si l'on y regarde de près. D'abord et avant tout, c'est un esprit du Siècle des Lumières, un partisan de l'Aufklärung, un adversaire des dogmatismes, d'où qu'ils viennent. C'est un lecteur de Hume et de Rousseau. C'est un rationaliste, *ni plus ni moins*. Une qualité qui n'est pas si répandue qu'il faille la mépriser, que diable !

Prenons, par exemple, le troisième tome de ces *Œuvres*, et feuilletons-le pour nous rafraîchir la mémoire. Voici *la Religion dans les limites de la simple raison*, un texte de 1793 où Kant explique sa position sur le christianisme. Les trois critiques sont déjà loin derrière. Robespierre les avait-il lues ? Hélas non. Sans quoi, il aurait évité à ses contemporains tout ce folklore tragique qui entoure le culte de l'Etre suprême. Et au moment même où Paris va se laisser gagner par la nouvelle fièvre religieuse, Kant reprend la plume pour mettre des points sur quelques « i ». Pour lui, la loi morale, écrite dans le cœur de l'homme, est le seul contenu rationnel qu'on puisse trouver dans la religion. Tout le reste, Eglise et liturgie, est *surperfétatoire* et peut même nuire à la moralité en la privant de ce qu'elle a de *pur*. On dira si l'on veut que Kant n'a guère le sens du sacré. On peut aussi essayer de montrer – c'est ce que vient de faire Henri d'Avian de Ternay avec sa thèse sur les *Traces bibliques dans la loi morale chez Kant* – que celui-ci était plus proche de la morale évangélique, et même de l'Ancien Testament, qu'il n'y paraît à première vue. Il n'en reste pas moins que *la Religion dans les limites de la simple raison* est une lecture des plus saines, bien propre à refroidir l'ardeur des fanatiques. Malheureusement, les fanatiques lisent peu ; c'est même ça qui les caractérise.

Kant – un manuscrit à la main – et ses commensaux.

ROGER VIOLLET

Une leçon de rationalisme

Ouvrons encore ce troisième tome. Voici le fameux *Projet de paix perpétuelle* dans la magnifique traduction d'un auteur de l'époque (1796), revue par Heinz Wismann. La raison de cette précoce version française ? C'était Paris, cette fois, et particulièrement l'abbé Sieyès, qui tendait *une* perche au philosophe, dont on savait qu'il avait ses idées sur la façon de conduire le monde. Sur le moment, le contact ne réussit pas à s'établir ; et puis Kant était allemand, ce que les Français ne devaient plus *cesser de lui reprocher* jusqu'à nos jours. Pourtant, quelque cent cinquante ans après la rédaction de cet opuscule appelant à la création d'un Etat de droit entre les nations, la SDN et l'ONU – avec toutes les difficultés qu'on sait – ont fini par prendre forme. Quelles que soient les limites de ces institutions, elles ne sont pas inutiles. Et si, un jour, elles parviennent à mieux s'affirmer, il ne faudra pas oublier que c'est dans le cerveau de Kant qu'a surgi pour la première fois l'idée qui les inspire.

Un dernier exemple, enfin, *dans un autre genre* : le bref écrit intitulé *Sur un ton supérieur nouvellement pris en philosophie*. Il ne s'agit que d'un texte de circonstance, dirigé contre le sentimentalisme de Jacobi et d'autres philosophes allemands (*mais il y* en a partout) qui croyaient à la supériorité absolue de leur intuition. Kant s'oppose à ce mysticisme de pacotille et rappelle la nécessité du travail démonstratif, ingrat mais irremplaçable. Là encore, il y a toujours beaucoup à retirer pour nous de cette leçon de rationalisme qui n'a pas fini d'être actuelle – on peut le craindre.

Voilà quelques prétextes pour inviter à une relecture. On peut en trouver d'autres, soit dans les *Œuvres philosophiques* de « la Pléiade », soit dans l'*Opus posthumum*, qui n'a pas été retenu dans cette édition parce qu'il s'agit seulement d'un brouillon que la mort a empêché Kant de mener à terme, mais qui vient lui aussi d'être republié aux PUF, dans une nouvelle traduction due à François Marty (elle éclipsera sans doute celle que Gibelin avait donnée en 1950). Contrairement à ce qu'ont dit certains critiques (comme Kuno Fischer en 1860), ce texte, bien qu'il soit inachevé et que son plan même fasse problème, n'est nullement l'œuvre d'un esprit frappé de sénilité. On y trouve d'utiles précisions sur la façon dont Kant essayait de penser le passage théorique entre, d'une part, les principes métaphysiques de la nature (principes *a priori*) et, d'autre part, les résultats empiriques de la physique. Question qui, ajoutons-le, continue d'agiter l'épistémologie contemporaine. Comme quoi l'œuvre de Kant joue peut-être aujourd'hui, pour les philosophes, le même rôle que la Bible autrefois : quelle que soit la page à laquelle on l'ouvre, on a toujours quelque chose à y prendre.


ROGER VIOLLET

Kant à la fin de sa vie croqué par Hagemann.

CH. DELACAMPAGNE.

★ ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, *d'Emmanuel Kant*. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », trois volumes sous la direction de Ferdinand Alquié. Tome I, 1 830 p., 246,50 F ; tome II, 1 632 p., 330 F ; tome III, 1 584 p., prix de lancement jusqu'au 31 décembre, 320 F.

★ TRACES BIBLIQUES DANS LA LOI MORALE CHEZ KANT, par Henri d'Avian de Ternay, Beauchesne, 300 p., 120 F.

★ OPUS POSTHUMUM, d'Emmanuel Kant, traduction de François Marty. PUF, 446 p., 195 F.

(1) Ferdinand Alquié est mort le *28 février 1985*.

Lyotard et la politique de Kant

DEPUIS quelques années, Jean-François Lyotard s'est engagé dans une lecture aussi minutieuse qu'originale du corpus kantien. On en trouve trace, notamment, dans les quatre « Notices Kant » qui scandent *le Différend* (Ed. de Minuit, 1984), comme dans son séminaire sur « La question du sublime », au Collège international de philosophie. Ou bien *dans son dernier texte consacré* à l'analyse de l'enthousiasme – celui qui saisit les contemporains de la Révolution française face à *« ce jeu de grands bouleversements »*, comme écrit Kant en 1795.

Bizarre jeu. Etrange enthousiasme. Car les spectateurs, dispersés en Europe, ne tirent aucun avantage direct des événements se déroulant sous leurs yeux. Ils n'y sont même impliqués en aucune façon. Pis : leurs manifestations désintéressées risquent de se retourner contre eux.

Pour la connaissance d'entendement, il est clair que cet enthousiasme est sans fondement : un autre pouvoir se substituera à l'ancien, dont il n'y a pas lieu de croire qu'il sera meilleur. Mais, à en rester là, on ne sera jamais qu'un moraliste *politique* – soulignant complaisamment l'absurdité de l'histoire, et la morosité du « tout se vaut » qu'elle entraîne – et non un politique moral, dont les prises de position signalent une disposition commune au genre humain.

Comment rendre compte de cet enthousiasme sans le fonder en nature ? Kant en fait une modalité du sentiment sublime, qui *juge sans règle*, selon une promesse d'universalité. Cette *« anticipation immédiate et singulière d'une république sentimentale »* est en fin de compte, selon Lyotard, la raison pour laquelle *« on n'apprend pas plus la politique que la philosophie »*.

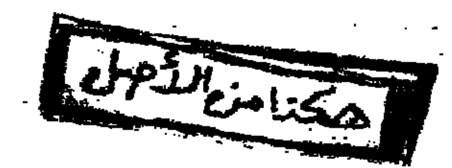
D'une extrême densité, ce petit livre qui ne se résume pas ouvre au moins deux séries de perspectives.

Les unes concernent nos lectures de Kant : peut-être faudrait-il cesser, si l'on suit Jean-François Lyotard, de scinder trop simplement l'œuvre entre les travaux critiques et les opuscules historico-politiques. La critique kantienne serait un geste politique dans l'univers des phrases philosophiques. Inversement, le geste politique serait assimilable à l'intervention de la philosophie critique dans l'univers des énoncés historiques.

Mais Lyotard a plus souci du présent que de l'histoire de la philosophie. C'est pourquoi il ne peut esquiver une autre série de questions. Après Wittgenstein, après l'éclatement du langage en familles de phrases que séparent des exigences inconciliables et irréductibles, après Auschwitz, la Kolyma et quelques autres fissions de l'esprit, après l'*implosion du sujet kantien*... quel enthousiasme nous reste-t-il ? Quel sublime ? Quelle tâche possible ? A peine esquissés, les éléments d'une réponse restent encore en attente.

ROGER-POL DROIT.

★ L'ENTHOUSIASME, la critique kantienne de l'histoire, de Jean-François Lyotard, Ed. Galilée, coll. « La philosophie en effet », 120 p., 62 F.



D'AUTRES MONDES

Russie folie poésie

★ RUSSIE FOLIE POÉSIE, de Roman Jakobson ; textes choisis et présentés par Tzvetan Todorov, traduits de l'anglais, de l'allemand et du russe par Nancy Huston, Marc B. de Launay et André Markowicz. Seuil, coll. « Poétique », 224 p., 99 F.

★ TENTATIVE DE JALOUSIE ET AUTRES POÈMES, de Marina Tsvetaïeva ; traduit du russe et présenté par Eve Malleret. La Découverte, coll. « Voix », 240 p., 120 F.

★ NEUF LETTRES AVEC UNE DIXIÈME RETENUE ET UNE ONZIÈME REÇUE, de Marina Tsvetaïeva. Clémence Hiver éd., 12, avenue du Général-Leclerc, 75014 Paris, coll. « Les épistolaires », relié, 64 p., 52 F.

★ LE SOIR, d'Anna Akhmatova ; traduit par Sylvie Tecoutoff. Le Nouveau Commerce, 100 p., 89 F.


Anna Akhmatova


Marina Tsvetaïeva


Roman Jakobson

La chronique de NICOLE ZAND

RUSSIE folie poésie... Les assonances d'un titre qui sont comme un poème chargent ces trois mots d'un poids sans proportion avec le petit livre ainsi désigné. Russie folie poésie. Ainsi accolés par Tzvetan Todorov, à l'usage de Roman Jakobson, le grand linguiste de notre siècle amoureux fou du langage pour qui la poésie « *éternelle et universelle* » était la quintessence de la littérature, ces trois mots constituent comme un terreau, un terrain où tous les jeux sont permis.

Repères autobiographiques, extraits de correspondance, souvenirs, textes sur l'histoire de la littérature russe à travers des études rapides (les contes de fées, Pouchkine, Maïakovski, rapport entre « poésie et folie », à la lumière du dernier poème d'Hölderlin *la Vue*), autant de sujets abordés par l'exubérant chercheur que fut Jakobson et qu'on aurait tort d'imaginer en « savant austère », comme le montre ce recueil de textes pour non-spécialistes. « *Ce qui m'a le plus influencé, dans mon approche de la poétique et de la linguistique, ce fut mon intimité avec les poètes et les peintres d'avant-garde* », expliquait volontiers l'inventeur du structuralisme, qui ne manquait jamais de rappeler ce qu'il devait à Khlebnikov, « *ce poète sans pareil* » (1), et à Maïakovski, l'ami futuriste.

Dès 1914, le jeune homme, âgé de dix-sept ans, entreprend une correspondance avec un autre futuriste, pleine d'enthousiasme et de naïveté, qu'il signe d'un pseudonyme, R. Aliagrov ; lettres qu'il retrouve plus d'un demi-siècle plus tard et qu'il commente, pince-sans-rire, comme s'il s'agissait d'un autre. L'adolescent de 1914 commençait par s'excuser d'écrire « en *mots* », en utilisant les mots russes ordinaires et non pas la langue transrationnelle, le zaoum. « *Si possible,* écrivait-il, *imprimez le poème envoyé en lignes de prose et sans coquilles, surtout en ce qui concerne la ponctuation...* » Et à propos du futuriste italien Marinetti qui fait alors une tournée en Russie, le jeune homme conseille à son aîné : « *Ecrabouillez-le, lui, son bataclan et sa camelote !* »

Dans un autre texte du début des années 30, intitulé *le Mythe de la France en Russie*, Jakobson recense les opinions que les Russes se font de la France (2) depuis Pouchkine (« *Conscients de leur supériorité sur le reste de l'humanité, ils* [les Français] *évaluent les écrivains étrangers célèbres selon le critère de leur plus ou moins grande proximité avec les us et coutumes français* ») ou Herzen (« *Ce pays croit obstinément qu'il est la perle de toute la planète, que Paris serait la pépinière modèle de l'humanité* »), sans parler de Maïakovski qui s'écrie en 1925 : « *J'aimerais vivre et mourir à Paris. Si Moscou n'était pas ma patrie.* » Cette attraction-répulsion des intellectuels à notre égard traduit surtout l'état d'esprit des Russes qui, même lorsqu'ils s'enflamment pour les révolutionnaires de 1848 ou pour les Communards, éprouvent de la méfiance à l'égard du prolétariat français. Tel Dostoïevski qui doute des ouvriers français, « *au fond attirés par la propriété (...) et dont tout l'idéal serait de devenir propriétaires et d'accumuler autant que possible...* ».

Lorsqu'il quitta la Russie en 1920, Roman Jakobson préféra s'installer à Prague où, avec d'autres émigrés russes et des savants tchèques, il fonda le Cercle linguistique de Prague, dans lequel serait élaborée la linguistique structuraliste. Sans jamais oublier les poètes... C'est en 1942, à New-York, qu'il rencontra Claude Lévi-Strauss, son disciple.

LA France, d'ailleurs, ne réussit pas forcément aux poètes russes. Ainsi Marina Tsvetaïeva, dont Efim Etkind vient de faire éditer, sous le titre *Tentative de jalousie*, un choix de poèmes qu'on disait intraduisibles et dont Eve Malleret — *morte à trente-sept ans en 1984* — nous restitue le rythme intérieur, le cri rauque et déchiré, la véhémence. (« *Un mariage étonnant d'audace et de rigueur, d'imagination et de mémoire, de l'inventé et de l'hérité, de la passion sauvage et de la culture la plus raffinée* », écrit à ce sujet le professeur Etkind.)

Exilée de partout, Marina Tsvetaïeva a connu un destin atroce. Après une merveilleuse jeunesse. Née en 1892 à Moscou, elle est la fille d'un philologue, fondateur du Musée des Beaux-Arts (aujourd'hui, musée Pouchkine), et d'une mère musicienne. Elle écrit des vers depuis l'âge de six ans, apprend le français à sept ans, compose de la poésie en allemand à douze ans, part seule en France à seize ans pour voir jouer Sarah Bernhardt dans *l'Aiglon*, publie son premier recueil, *l'Album du soir*, à dix-huit ans... L'année suivante, en 1911, alors qu'elle est l'invitée du poète Max Volochine à Koktebel, la plus belle station balnéaire de la mer Noire, elle rencontre Serge Efron, l'épouse contre l'avis de sa famille, traditionnellement antisémite. Deux filles vont naître : l'aînée, Ariane, sera arrêtée en 1939 ; la cadette mourra de malnutrition en 1920.

Paradoxale, impétueuse, révoltée, prête à tous les blasphèmes, Marina va être contre les « Rouges » alors que son mari s'est engagé dans l'Armée Blanche ; elle clame la grandeur du tsar et des « Blancs » dans un poème de 1921, *le Camp des cygnes* (« *Elle aime ce qu'on ne doit pas faire* », dit, presque admiratif, Ilya Ehrenbourg, qui, pour sa part, va choisir l'opportunisme). Emigrée en 1922, d'abord dans la banlieue de Prague puis, à partir de 1925, près de Paris, à Clamart, à Vanves, elle suscite la méfiance des autres émigrés : tandis que son mari est devenu espion à la solde des Soviétiques, elle-même ne cesse de penser à la Russie (« *En Russie, je suis un poète sans livres, ici un poète sans lecteurs* », écrit-elle). Elle a mené une correspondance passionnée avec Rainer Maria Rilke et avec Boris Pasternak (3). Elle attend beaucoup de Pasternak qu'elle a rencontré lors du Congrès des écrivains antifascistes en 1935. Accablée de solitude après dix-sept ans d'exil, dont près de quinze à Paris, elle s'embarque pour l'URSS en juillet 1939, avec son fils de quatorze ans. Sa fille est envoyée au camp ; son mari est arrêté et fusillé. Evacuée de Moscou en août 1941 vers le pays tatar, elle se pend le 31 août. Son fils s'engage dans l'armée et sera tué en Lituanie en août 1944... (« *Toutes les marques et les dates, tous les signes. Tout a disparu d'un coup. Il reste une âme née quelque part.* »)

On n'a longtemps connu d'elle, en France, qu'un choix de poèmes traduits par Elsa Triolet (Gallimard, 1968) avant que paraissent, çà et là, des bribes de traductions de cette poésie inclassable, vibrante de douleur, d'amour, de dérision. Ignorée de l'émigration, Marina fut ce qu'elle appelle « *un loup blanc* », si isolée, si misérable que seul la tient le mal du pays :

Mal du pays ! Tocard, ce mal
Démasqué il y a longtemps !
Il m'est parfaitement égal
Où me trouver parfaitement
Seule, sur quels pavés je traîne
Cabas au bras jusque chez moi,
Vers la maison — plutôt caserne ! —
Qui ne sait pas qu'elle est à moi.
Même ma langue maternelle
Aux sons lactés — je m'en défie.
Il m'est indifférent en quelle
Langue être incomprise et de qui !

Les passions (déçues), vécues au paroxysme, cinglent les mots de ses poèmes : « *Comment ça va la vie avec une autre ?* » demande-t-elle dans *Tentative de jalousie*. De même dans les *Neuf lettres* écrites en 1922 à Berlin — et qu'elle a traduites elle-même à Paris dix ans plus tard. Si violentes qu'elles étourdissent : « *Je sais tout, Homme, je vous sais superficiel, léger, creux, mais votre animalité profonde me touche plus profondément que d'autres âmes. Vous savez si bien avoir froid, avoir chaud, avoir faim, avoir soif, avoir sommeil. Sans votre vide que nous ne pouvons jamais penser autrement que plein d'astres ou d'atomes, c'est-à-dire peuplé de mondes vivants. Soyez vide autant que vous le voudrez, autant que vous le pourrez ; je suis la vie qui ne souffre pas le vide.* » Ou bien encore : « *Vous m'amollissez (humanisez, féminisez, animalisez) comme la fourrure... Mon tendre (qui me fait tendre, qui me donne ce grand étonnement : d'être tendre, de tendre les bras)...* »

Un bref « roman » épistolaire, mais dense, fort, réuni dans un petit volume relié, très joliment présenté, très soigneusement annoté, où la prose se tend comme un arc et sonne comme un poème. « *Toute la vie est divisée en trois périodes,* a écrit Marina Tsvetaïeva : *le pressentiment de l'amour, l'amour et le souvenir de l'amour. Et celle du milieu dure de cinq à soixante-quinze ans.* » Elle n'a jamais vu finir la « période du milieu »...

ANNA AKHMATOVA, elle aussi, fut célèbre dès son premier livre, *le Soir*, presque le même titre que Marina, publié en 1912, après son mariage avec Nicolas Goumilev et son voyage de noces à Paris. Au moment où naît son fils pour qui, vingt-cinq ans plus tard, elle composera le *Requiem*. Une poésie ample, qui respire encore le bonheur :

Il n'aimait que trois choses au monde :
Le chant des vêpres, les paons blancs
Et les vieilles cartes d'Amérique.
Il n'aimait pas qu'un enfant pleure,
Ni qu'une femme cède à ses nerfs,
Ni boire le thé à la framboise.
...Et moi, j'étais sa femme.

Les temps changent, dit-on. Les Soviétiques ont édité en 1976 l'œuvre complète d'Akhmatova (sans le *Requiem*). Et Mandelstam. Et même, tout récemment, Goumilev, le fusillé de 1921. A Moscou, dimanche — le 23 novembre, — à la Maison des écrivains, rue Herzen, on a paraît-il lu en public des vers d'Akhmatova et de Tsvetaïeva. De Mandelstam. Pour la première fois depuis... Qui le sait ? Mais, aujourd'hui, Russie rime avec poésie.

(1) L'Age d'homme vient de publier *Des nombres et des lettres*, de Velimir Khlebnikov, textes théoriques traduits par Agnès Sola.

(2) D'après une anthologie d'O. Savich et I. Ehrenbourg : *Nous et eux*, Berlin, Petropolis, 1931.

(3) *Correspondance à trois, Eté 1926*, de Rilke, Pasternak et Tsvetaïeva. Gallimard, 1983. Voir aussi : *Mon frère féminin*, Mercure de France, 1979 ; *le Diable et autres récits*, l'Age d'homme, 1979 ; *le Poème de la montagne*, l'Age d'homme, 1984.

● HISTOIRE LITTÉRAIRE

Libertin... et moraliste

Charles Pinot-Duclos, homme des Lumières, juge les mœurs du dix-huitième siècle : un catalogue de sentiments, mais aussi un « manifeste de l'homme nouveau ».

CHARLES PINOT-DUCLOS est ce qu'on appelle un « écrivain mineur » du dix-huitième siècle. Pourtant, il fut l'auteur d'un des romans les plus lus et les plus imités de son temps, *les Confessions du Comte**** (1741) (1), dont Montesquieu s'est souvenu en rédigeant *les Confessions d'un fat* (1749). Initiateur du roman libertin, Duclos se voulut également moraliste. *Les Considérations sur les mœurs de ce siècle* (début 1751) et les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle* (fin 1751) — ce dernier ouvrage réédité aujourd'hui — témoignent de ce choix apparemment paradoxal. Le propos de ces *Mémoires*, qu'illustrent neuf intrigues sentimentales, aisément localisables sur la carte du Tendre, est de retracer la voie étroite, mais exemplaire, qui va des contrées tourmentées et périlleuses du libertinage au plat et calme pays de la vertu.

Cependant, les rhétoriques galantes, les « systèmes », les « plans de vie » de Mmes de Rétel, de Clerval, de Saintré, de Rémicourt, de Vergi — aussi raisonneuses soient-elles dans leur refus ou leur acceptation, — pâlissent devant l'ambigu renoncement, érigé à la hauteur d'une philosophie quotidienne, de Mme de Canaples : cet amour qu'elle éprouve peut-être et qu'elle suscite sûrement restera platonique. Bien. Mais elle met le narrateur du livre en situation d'épouser une jeune fille qu'elle dote de toute sa fortune de jeune veuve... On ne sait trop, lecteur du vingtième siècle, si c'est par machiavélisme ou par morale mais, avec ce dénouement qu'il dit « heureux », l'auteur clôt sa contribution à la description du comportement amoureux et galant de ses contemporains.

Se distinguant des moralistes antérieurs comme Pascal, La Rochefoucauld ou La Bruyère, il ne s'en tient cependant pas uniquement au tableau psychologique, au catalogue raisonné des sentiments. Ce grand bourgeois très en vue — il est maire de Dinan, député du Tiers aux Etats de Bretagne, historiographe de France, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française, il fréquente avec Marivaux, Marmontel, Helvétius, le salon de « *la belle et scélérate chanoinesse* », Mme de Tencin, — introduit une dimension historique, sociologique, satirique, bien plus convaincante que la morale de sa démonstration — même entre les lignes, il retrace la dégradation du sentiment amoureux, il critique une société qui se soucie de la naissance, de la richesse et du rang, il fustige « *le petit maître* », « *l'homme à bonnes fortunes* », « *l'homme à la mode* », et il évoque un « *ordre mitoyen où les femmes n'ont pas reçu cette éducation polie qui fait regarder la vertu comme un préjugé et le devoir comme une sottise* ». Outre une qualité de raisonnement et d'écriture remarquable de finesse, il faut reconnaître dans ces *Mémoires pour servir...*, nous dit Henri Coulet dans sa préface, « *le manifeste de l'homme nouveau, l'énoncé des valeurs morales et sociales chères à la bourgeoisie des Lumières* ».

CLAIRE PAULHAN.

★ MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MŒURS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, de Charles Pinot-Duclos, Editions Desjonquères, collection « XVIIIe siècle », dirigée par Henri Coulet, 147 p., 78 F (diffusion PUF).

(1) *Les Confessions du Comte****, éditions Didier, 1969.



Le Monde

SPORTS

FOOTBALL : les hooligans néerlandais

Les hourras de la violence

Le hooliganisme britannique s'exporte de plus en plus. Il rôde chaque semaine autour des stades allemands, italiens et espagnols. Mais le football néerlandais est le plus atteint. Les débordements haineux des supporters du FC La Haye font peur. Y compris aux joueurs du club, qui ont manifesté, dimanche 23 novembre, leur inquiétude.

LA HAYE
de notre envoyé spécial

« *Juifs, juifs, attention, nous arrivons !* » Les badauds, toujours nombreux, qui se promenaient devant la gare centrale d'Amsterdam, ce dimanche d'automne, n'oublieront pas de sitôt l'arrivée rugissante de la horde des supporters du Football Club de La Haye venu affronter le célèbre Ajax d'Amsterdam. Bagarres avec les fans de l'Ajax, rixes avec les policiers, assauts contre les employés du train... Les « boys » de La Haye laissèrent derrière eux, comme d'habitude, un bilan chargé. Mais, dans ce pays, plus sensible sans doute que d'autres à toute étincelle raciste, leurs slogans antisémites, comme les saluts hitlériens ou les croix gammées affichées pour provoquer les supporters de l'Ajax, suscitèrent de nombreuses réactions.
Une semaine plus tard, le ministre de la justice donnait l'instruction aux policiers du royaume d'arrêter à l'avenir les coupables d'un tel terrorisme verbal.

Mais qui sont-ils, ces supporters du FC La Haye en passe de prendre la tête, devant Liverpool, des plus déchaînés, des plus fous, des plus inconscients parmi les supporters du football européen ? Début octobre, une trentaine d'entre eux ont été arrêtés à Leeuwarden, à l'issue d'un match comptant pour la Coupe des Pays-Bas. « *Dès qu'ils pénètrent sur un stade ou même dès la veille du match, ils deviennent véritablement fous,* raconte Peter Post, un journaliste néerlandais qui a passé plusieurs semaines avec eux. *Ils se bourrent d'amphétamines et se préparent, non pas pour le match, mais, comme ils le disent eux-mêmes, pour « le combat »*.

Leur arsenal est impressionnant : du couteau à cran d'arrêt classique à la batte de base-ball, en passant par le nunchaku, la bombe artisanale et même souvent le pistolet. « *Nous aurons le premier mort* », n'hésitent-ils pas à dire fièrement. En 1981, lorsque leur club fut relégué dans une division inférieure, ils mirent le feu à « leur » tribune, le Northside. Plus récemment, ils décidèrent de ne plus se raser tant que le FC La Haye gagnerait. La série fut longue : deux mois de victoires ininterrompues. « *Je suis sûr que c'est grâce à nous* », explique l'un d'eux. L'entraîneur du club ne leur plaît pas ? Les « boys » décident de le faire partir. Cris, horions, projectiles, ne suffisent pas. Un soir, trois « supporters » violent sa fille derrière une boîte de nuit. L'entraîneur, dégoûté, s'en va. Les « boys » triomphent. « *C'était bon pour le club* », disent-ils.

Comment croire que de tels actes *soient* le fait de ces gamins qui jouent au baby-foot dans un café du nord de La Haye ? Ils passent ainsi leur vie à boire de la limonade — la bière pour eux est proscrite, comme *tous* les alcools, — à fumer des « joints » et à parler... du club et encore du club. Ils n'ont pas de nom ou bien ils l'ont oublié, mais des surnoms gagnés dans la tribune. Ce *samedi*, il y avait « Wally », « Kid », « John », « Freek », qui expliquaient au journaliste français que son pays n'avait décidément aucune équipe de football digne de ce nom. Et la troisième place au Mundial ? Et le championnat d'Europe ? « *Vous n'avez pas d'équipe parce que vous n'avez pas de supporters fous* », répond John. Seuls trouvent grâce à leurs yeux les Britanniques — certains d'entre eux ont traversé la Manche uniquement pour voir les supporters de Liverpool à l'œuvre — et les Flamands du FC Bruges.

Leurs moyens d'existence ? « *Nous nous débrouillons, mais nous n'avons pas besoin de beaucoup. Si l'un d'entre nous n'a pas assez d'argent pour entrer au stade, nous lui en donnons, mais il ne faut surtout pas manquer un match, c'est la pire des humiliations.* »

De l'argent, ils en ont trouvé pour permettre au FC La Haye, un club pauvre, d'acheter un nouveau joueur. En quelques semaines ils ont récolté 30 000 florins (environ 90 000 francs français) en faisant la quête dans la rue. Pas un sou n'est allé dans leurs poches.

Le racisme ? « *Nous ne savons pas ce que cela veut dire,* répond Freek. *A Amsterdam, il y a des juifs comme il y a des dockers à Liverpool et des fabricants d'ampoules à Eindhoven.* » « *Les Allemands sont des nazis,* ajoute John. *Notre équipe nationale n'aurait jamais dû perdre contre eux lors d'une Coupe du monde.* »

La nuit est tombée sur La Haye. La capitale proprette et fleurie d'un pays prospère se couche tôt. Mais à l'Amigo, le café des supporters, la nuit va être longue. Demain, l'équipe joue, alors il faut préparer le combat. « *Pas de match sans arme* » est un des slogans. Il faut aussi faire attention à la police. La semaine dernière, elle a fait irruption dans un café tenu par un Turc et a frappé tous les supporters. Tout va commencer dans le train. « *Si nous cassons suffisamment de compartiments pour que le train soit arrêté, alors le combat aura bien commencé.* »

JOSÉ-ALAIN FRALON.

● **ATHLÉTISME : Disqualification pour dopage du deuxième du marathon de New-York.** — Le Polonais Antoni Niemczak, arrivé deuxième du marathon de New-York remporté au début du mois par l'Italien Gianni Poli, a été disqualifié pour dopage, a annoncé l'Athlétic Congress. Le coureur polonais, *actuellement à Honolulu où il prépare* un prochain marathon, nie avoir absorbé des stimulants ou des anabolisants et se déclare prêt à subir un nouveau test « *n'importe où et à n'importe quel moment* ».

VOILE : un architecte dans la Route du rhum

Plaidoyer pour les trimarans

Philippe Poupon, vainqueur de la troisième Route du rhum sur son trimaran *Fleury-Michon VIII*, a été rejoint à Pointe-à-Pitre par quatre catamarans : *Ericsson* de Bruno Peyron, *Hitachi* de Lionel Péan, *TAG-Hauer* de Mike Birch, *Lada Poch* de Loïck Peyron. Derrière ce classement, se profile la réussite du Britannique Nigen Irens, architecte de trois des cinq premiers bateaux de la course.

POINTE-A-PITRE
de notre envoyé spécial

Dans l'histoire des courses transocéaniques modernes, où les relevés des balises Argos transforment les traversées en régates tactiques et réduisent considérablement les écarts entre concurrents, Philippe Poupon a réussi une performance exceptionnelle dans la Route du rhum.

Le talent et la préparation du skipper, son parfait routage depuis Bayonne, ont sans conteste joué leur rôle dans cette performance, mais les observateurs ont été étonnés par la supériorité à toutes les allures de son bateau qui pourrait relancer la vogue des trimarans. Face à la curiosité suscitée par sa dernière création, Nigel Irens, l'architecte britannique de *Fleury-Michon VIII*, garde une certaine réserve : « *La construction des bateaux évolue très vite dans tous les domaines à la fois. Le dessin, les matériaux composites utilisés, le gréement, la fabrication des voiles, ont extraordinairement progressé ces dernières années. Il est difficile de mettre en exergue un facteur déterminant de progression, mais les bateaux les plus récents sont presque forcément les plus rapides.* »

De toute la flottille rassemblée dans le bassin Vauban à Saint-Malo, *Fleury-Michon VIII* était le seul multicoque spécialement conçu pour la Route du rhum. « *Philou avait été intéressé par le petit trimaran* Apricot *que j'avais dessiné pour Tony Bullimore,* explique l'architecte. *J'aurais pu faire le même bateau avec une taille plus importante. C'était facile pour moi de faire un trimaran qui évolue bien au près, mais il risquait de ne plus être assez rapide au portant, après les Açores, et je savais tout le prix que Philou et son sponsor attachaient à une victoire dans la Route du rhum. J'ai donc travaillé pour améliorer le comportement du bateau aux allures portantes.* »

La seule incertitude pour la Route du rhum concernait la présence et l'importance des foils. « *C'était intéressant de les essayer, à condition que le bateau ne dépende pas trop d'eux, car ils sont fragiles,* poursuit-il. *Philou voulait être assuré de la pertinence de ces flotteurs et on avait même envisagé de reporter à plus tard cette expérience. Il n'a pas regretté de les avoir utiliser.* »

Les performances au portant des trimarans de la nouvelle génération, qui ont résolu leur handicap de poids, condamnent-elles les catamarans ? « *Pour les multicoques proches de la longueur maximum autorisée (22,80 mètres), je crois que le trimaran est désormais la meilleure solution, et je préfère actuellement travailler sur cette évolution,* dit Nigel Irens. *Dans les tailles plus réduites comme les formules 40 (12-18 mètres), le problème est différent, car on peut mener le bateau à sa limite, ce qui n'est pas possible sur les grands catamarans, surtout au largue.* »

L'épidémie d'avaries sans précédent qui a décimé la flottille et provoqué l'abandon de plus de la moitié des trente-trois solitaires partis de Saint-Malo a aussi sensibilisé l'architecte britannique. « *Il y aura toujours des avaries car il faut approcher les limites. Mais plus de 50% de casse c'est inacceptable pour la rentabilité de ce sport, et pour les commanditaires qui, dans bien des cas, ne peuvent même plus assurer leur multicoque. Il faudra analyser ces avaries car il ne sert à rien de faire des bateaux qui ne terminent pas les courses. Par comparaison, avec l'industrie aéronautique, les budgets pour tester nos réalisations sont ridicules. C'est vrai que les avaries ont moins de conséquences, mais on nous demande de progresser dans un secteur assez comparable avec trop peu de moyens.* ».

Nigel Irens n'écarte pourtant pas la responsabilité de certains architectes un peu négligents : ces quatre dernières années trop de courses transatlantiques ont bénéficié de conditions particulièrement clémentes. « *La compétition est devenue une course à la surface de voile avec n'importe quoi en dessous,* explique Nigel Irens. *On a commencé à payer ça dans la dernière course de l'Europe. La Route du rhum doit faire réfléchir. Je ne peux pas dire, comme certains, que c'est de la folie de faire partir une course en plein hiver dans la Manche. Si un bateau n'est pas capable de surmonter une dépression c'est inutile de le construie car il en rencontrera forcément un jour.* »

GÉRARD ALBOUY.

LES HEURES DU STADE

Ski

Coupe du monde masculine. « World Series » à Sestrières (Italie), samedi 29 (slalom spécial) et dimanche 30 novembre (slalom géant). A 2, samedi 29, 14 h 50, « Les jeux du stade ».

Tennis

Masters à New-York. Henri Leconte et Yannick Noah dans le carré des huit meilleurs mondiaux, du 3 au 8 décembre.

Jeu à XIII

France-Australie. Premier test *match, dimanche 30 novembre*, à Perpignan. TF 1, 14 h 25, « Sports dimanche », direct.

Gymnastique

Championnats de France. Jusqu'à dimanche 30 novembre, à Metz. FR 3, dimanche, à 14 h 30.

Judo

Coupe d'Europe des clubs champions. Finale retour Orléans-Wolverhampton, samedi 29 novembre, à Orléans.

Acrobatie

Championnats du monde. Jusqu'à dimanche 30 novembre, à Rennes. FR 3, samedi à 14 h 15 et dimanche à 14 h 30.

● **AUTOMOBILE** : Un Grand Prix de F 1 au Japon. — La Fédération internationale du sport automobile (FISA) vient d'annoncer qu'un Grand Prix de Formule 1 sera organisé sur le circuit de Susuka au Japon, qui est actuellement inspecté par des responsable *de la Fédération*.

(*Publicité*)

POUR UNE MEILLEURE ORTOGRAFE

Notre ortografe est trop conpliquée, inutilement conpliquée. Tout le monde en convient, mais persone n'ose y toucher.

Pourtant, en 1960 déjà, *l'Académie des Sciences* adressait un vœu au ministre de l'Education nationale et à l'Académie française en faveur d'une « réforme prudente, une réforme pouvant être acceptée par tous ceux qui ont à cœur la gloire de la langue française ». Elle invoquait les conplications « contraires au bon sens et à l'étymologie » et les dificultés « qui freinent l'expansion de notre langue à l'étranger » et qui alourdissent l'enseignement.

Le ministre, M. Paye, nomait une comission, la comission Beslais, qui lui remètait un raport (édité par la librairie Didier) resté, hélas, sans éfet.

Que proposait le raport Beslais ?

— SUPRIMER TOUTES LES CONSONES DOUBLÉES INUTILEMENT : on ne garderait que celles qui s'entendent (*accéder, occident, poisson + poison, tu courrais + tu courais*).

— FRANCISER LES LÈTRES GRÈQUES : *téâtre, ritme, farmacie, sistème, tecnique, crisantème...*

— SUPRIMER LES LÈTRES PARASITES : *relai, leg, assoir, aquérir, stok, ognon...* mais on maintiendrait le *e* du futur et du conditionel et les terminaisons qui préparent les dérivations : *respect-er, instinct-if, corps (corporel, corsage).*

— ALIGNER TOUTES LES CONJUGAISONS EN *eler* et *eter* sur le même modèle : *il gèle, tu apèles, ils achètent, je regrète.* Ce qui impliquerait la transformation de toutes les grafies identiques : *une pèle, une dète...* et peut-être : *èle, cèle, tèle, cète...*

— RENPLACER « X » PAR « S » chaque fois qu'il ne s'entend pas : on garderait *flexion, exemple, index...* mais tous les pluriels et terminaisons seraient en « s » : *hibous, jalous, animaus, précieus...*

— UNIFORMISER CERTAINES TERMINAISONS :

- *plénipotenciaire, terciaire, confidenciel, essenciel...*
- *criticable, remarcable, trucage, praticant, délincant...*
- *résidant, excèlance...* (d'après les participes présents) ;
- tous les adverbes en « ament » : *abondament, prudament.*

— RÉGULARISER L'USAGE DES ACCENTS ET L'ORTOGRAFE DES NOMS CONPOSÉS. SINPLIFIER L'ARÊTÉ DE 1901.

Le raport Beslais avait été longuement discuté. Il était murement réfléchi et solidement argumenté. Il devrait servir de base à une réforme modérée, même si on n'adopte pas toutes ses propositions.

Professeur retraité, je n'ignore pas qu'une bone ortographe montre chez un élève des qualités d'atention et de réflexion. Mais l'ortografe ne doit pas être fantaisiste au point d'alourdir les études et de conpromètre l'avenir scolaire de trop nonbreus élèves. Elle doit pouvoir se graver facilement et durablement dans les mémoires.

J'aimerais que cet apel provoque UN VASTE MOUVEMENT D'OPINION. Ce n'est qu'ainsi que les autorités pouraient débloquer une situation préjudiciable à notre langue dans le monde et aus études de nos enfants : il vaut mieu sinplifier que perpétuer l'anarchie actuèle.

Si un élan national, et même « francophone », se dessinait, on pourait espérer que dès la rentrée 87 ou 88 les élèves du cours préparatoire aprendront la grafie nouvèle. Puis, d'année en année, on éditerait les nouveaus manuels de CE 1 et sixième, puis CE 2 et cinquième, etc. Pour les anciènes éditions, un simple encart sufirait à rapeler les nouvèles concordances.

J'invite donc tous les Français, tous les francofones et étrangers amis de notre culture à m'écrire leur acord, *en précisant* leur adresse et, éventuèlement, leur profession ou qualité.

Que tous ceus qui sont d'acord, enseignants, parents d'élèves, ainsi que dans chaque vilage, chaque cartier, chaque imeuble, des persones dévouées, recueillent des listes de signatures avec nom, prénom, adresse et profession (y compris les enfants majeurs).

De la qualité de certaines signatures et du nonbre total des réponses *reçues* dépendra le succès de cet apel. Il y a cent ans que l'on parle de réformer notre ortografe : il serait grand temps de l'améliorer : RÉPONDEZ MASSIVEMENT !

Je remercie d'avance tous les journaus et publications qui voudront bien reproduire cet apel ainsi que toutes les personnes qui, pour m'aider à le difuser dans la grande presse française et francofone, joindront un billet à leur réponse (ou un chèque).

Ecrivez-moi :

« D'acord pour une ortografe sinplifiée raisonablement », à cette adresse :

M. LECONTE - 3, avenue de Choisy, Apt 2125, 75013 Paris.



Le Monde
sans visa


L. PURCELL/MUSÉE D'ORSAY

ORSAY

LE DIX-NEUVIÈME MIS A NEUF

Un siècle se penche sur son aîné. Il offre, à Paris, l'ex-gare d'Orsay aux beaux-arts et à l'histoire. Ce nouveau musée national sera inauguré le 1er décembre par le président de la République et ouvert au public le 9. Un événement.

« ON *me ramène au quai d'Orsay. La gare est superbe et a l'air d'un palais des Beaux Arts. Je propose à Laloux de faire l'échange s'il en est encore temps.* » Le souhait du peintre Detaille est exaucé, quatre-vingt-six ans après avoir été formulé. Le « débarcadère d'Orléans », inauguré pour l'Exposition universelle de 1900, est devenu un musée qui rassemble les œuvres les plus marquantes du dix-neuvième siècle.

Non sans péripéties. En 1971, le feu vert du ministre de l'urbanisme et du logement, Albin Chalandon, est déjà donné pour la construction d'un hôtel international à la place de la gare de Laloux, face au Louvre, quand le dossier échoue sur le bureau de Jacques Duhamel, ministre des affaires culturelles depuis peu.

A la vue du projet, il sursaute : « *Tant que je vivrai,* aurait-il déclaré, *cela ne se fera pas.* » Jacques Rigaud, son directeur de cabinet, aujourd'hui président de l'établissement public du musée d'Orsay, se souvient : « *L'épouvante que nous donnait ce très mauvais projet était beaucoup plus forte que notre souci de sauvegarder l'œuvre de Victor Laloux.* » La décision de geler l'opération fait un certain bruit. Le préfet Diebolt aborde un jour Jacques Rigaud et lui demande sur le ton de la bravade : « *Vous n'allez quand même pas classer la gare d'Orsay ?* » Il ne croyait pas si bien dire. Pour le moment, Jacques Duhamel se contente de la faire inscrire à l'Inventaire des monuments historiques.

Mais que faire de cette épave ? La Caisse des dépôts et consignations, sa voisine, la convoite pour s'agrandir. L'éducation nationale aurait bien voulu la transformer en université. Au début de l'année 1972, Jean Chatelain, alors directeur des Musées de France, vient trouver Jacques Rigaud, rue de Valois. Le musée du Louvre a des problèmes d'extension impossibles à résoudre, lui déclare-t-il en substance. L'Orangerie va être neutralisée par l'installation à demeure de la collection Walter-Guillaume. Le Jeu de paume croule sous le poids des œuvres et des visiteurs. La gare d'Orsay est un symbole du dix-neuvième siècle. Pourquoi ne pas présenter les impressionnistes dans l'immense hôtel qui la borde ? Avec certains « pompiers » que l'on commence à regarder d'un œil différent. Une rétrospective de ces œuvres, organisée aux Arts Décos, rue de Rivoli, fait grand bruit. Quant à l'immense nef de verre et d'acier, elle pourrait être transformée en jardin d'hiver ou en salle des machines. Ces propos séduisent Jacques Rigaud, qui les rapporte à son ministre. En revanche, Georges Pompidou et Valéry Giscard d'Estaing, alertés par Jacques Duhamel, ne semblent guère intéressés.

Pourtant, en février 1973, Jacques Rigaud, au cours d'un déjeuner à l'Elysée, a l'occasion de défendre devant le président de la République les idées de Jean Chatelain. Avec succès. Aussi Jacques Duhamel, qui doit bientôt quitter son poste pour d'impérieuses raisons de santé, peut-il poser quelques jalons avant son départ.

Valéry Giscard d'Estaing, devenu président de la République, trouve à son goût le projet que, ministre des finances, il avait ignoré. Peut-être pour contrebalancer Beaubourg, qu'il inaugure sans enthousiasme en 1977. Il décide en octobre de la même année de réaliser la transformation de la gare d'Orsay en un musée du dix-neuvième siècle. Six mois plus tard, l'ensemble des bâtiments est classé, et Michel Laclotte, conservateur en chef du département des peintures au musée du Louvre, est chargé de l'élaboration du futur musée.

Avant même que les études architecturales soient menées à leur terme, une loi est votée fixant l'enveloppe financière du musée d'Orsay à 363 millions de francs. Les architectes : Pierre Colboc, Renaud Bardon et Jean-Paul Philippon, désignés à l'issue d'un concours restreint, devront se débrouiller avec ce budget « définitif et non révisable ». Une tâche quasi impossible quand on connaît l'ampleur des travaux à effectuer. Il faut en particulier protéger l'énorme bâtisse des crues de la Seine au moyen d'un ravier qui reprend tout le sous-œuvre. Et devant les problèmes posés par l'aménagement intérieur du musée, on doit se résoudre à faire appel à un autre architecte : l'italienne Gae Aulenti. Les frictions entre les deux équipes seront inévitables.

Autre difficulté à résoudre : celle des dates. Quelles doivent être les limites chronologiques du musée ? Les conservateurs pensent démarrer les collections avec la seconde partie du dix-neuvième siècle et les clore dans les toutes premières années du vingtième. Le président de la République tient à englober le romantisme. Les hommes de l'art doivent s'incliner, furieux à l'idée de déménager les Delacroix du Louvre.

Arrive mai 1981 et l'installation de François Mitterrand à l'Elysée. Dans l'entourage du président de la République, de nombreuses voix le pressent d'interrompre ce projet « passéiste ». Jack Lang lui fait remarquer que le point de non-retour n'est pas encore atteint. Par respect pour l'œuvre de son prédécesseur autant que par convictions personnelles, M. Mitterrand décide de maintenir le cap. On retrouve alors Jacques Rigaud, nommé président de l'établissement public d'Orsay. C'est un gestionnaire. Son premier soin est de demander une étude financière sérieuse. A son issue, le budget du musée triplera pratiquement : 1 080 millions de francs. Avec la dérive monétaire, il approchera les 1 300 millions de francs en 1986. Pour accélérer les travaux, il retire aux architectes la maîtrise d'œuvre qu'il confie à une entreprise spécialisée, la SETEC. Grincements de dents. Enfin, dès l'annonce de la création du Grand Louvre, il récupère les espaces affectés à l'administration des musées de France. Gain pour les collections.

Mais tout en confirmant le projet d'Orsay, François Mitterrand l'infléchit doublement. D'abord, il retient la période proposée initialement par les conservateurs : 1848-1914. Le découpage est certes imparfait. Comme tous les découpages. 1914, par exemple, relève du symbole. Le vrai tournant de l'histoire de la peinture se situe plutôt vers 1905-1907. Mais le bloc historique retenu est plus homogène. Et le président de la République, pour des raisons qui tiennent à sa culture personnelle et à l'idée qu'il se fait d'un projet d'Etat, souhaite que le contexte historique soit rappelé avec force.

Un tel endroit ne doit pas être fréquenté par les seuls amateurs mais ouvert à tous. Notamment au peuple de gauche qui doit pouvoir mesurer, au milieu des chefs-d'œuvre, l'importance d'un siècle qui vit la naissance du suffrage universel et du droit syndical, la révolution industrielle, l'urbanisation, l'essor du monde ouvrier et ses luttes. Les différentes disciplines d'Orsay doivent entretenir entre elles un savant dialogue, illuminé par le grand soleil de l'histoire. Madeleine Rebérioux, universitaire réputée, le cœur et la sensibilité nettement à gauche, est nommée pour veiller à la mise en route de ce programme.

A parcourir le musée, on mesure l'échec de sa mission. Elle désirait une correspondance plus grande entre les différentes sections. Un manuscrit de Mallarmé à côté de son portrait par Manet. Une présence forte du monde industriel – une locomotive dans la grande galerie. Une explication concrète de l'époque par le biais de panneaux et d'audiovisuels dispersés dans tout le musée, à proximité des œuvres. Elle n'a guère été entendue.

Hormis le bâtiment, rien d'industriel à Orsay. C'est un musée pluridisciplinaire, mais ses sections sont quasiment étanches. Et tout ce qui est proprement didactique a été rejeté à la périphérie. A l'entrée par exemple où, à côté des traditionnels audiovisuels, un mur d'objets et d'images, découpé en séquences, donne aux visiteurs un aperçu de la chronologie des événements du siècle. Seules exceptions : deux galeries. Le « passage de la presse » présente un panorama des journaux de l'époque. Dans le « passage des dates », des écrans interactifs permettent aux visiteurs d'avoir un développement historique à partir d'une date, d'une œuvre, d'un événement ou d'un personnage. C'est peu. Madeleine Rebérioux le regrette : « *Les conservateurs estiment unanimement qu'un musée est un lieu fait pour la délectation d'une œuvre dans un cadre donné. Dans ce cadre rien ne doit détourner le spectateur de sa jouissance. Confrontations et comparaisons sont inutiles, voire néfastes. J'ai pour ma part une autre conception de la délectation. Elle passe d'abord par la compréhension, donc par l'explication.* »

Un point de vue qui n'a rien de commun avec celui de Françoise Cachin, directrice du musée d'Orsay : « *Mettre un fer à repasser devant un tableau de Degas n'apporte rien à l'histoire de la société ni à Degas. Ce n'est pas en exposant des objets de la vie quotidienne que l'on captera un public nouveau. C'est vrai, la présence de l'histoire est ici légère, indicative. Mais le musée tout entier est une leçon d'histoire. Même s'il s'agit* a priori *d'une histoire de l'art. Les confrontations sont purement artistiques et pourtant les courants d'idées se dessinent aussi derrière les toiles.* »

Reste que Madeleine Rebérioux a parié sur l'action du service culturel du musée, une innovation, et qu'elle a tenté de tisser des liens avec un nouveau public : enseignants, syndicats, comités d'entreprise. Grâce à eux, Orsay, grand musée traditionnel qui fait le lien entre le Louvre et le Musée d'art moderne, sera peut-être aussi un musée différent.

EMMANUEL DE ROUX.



J. PURCELL/MUSÉE D'ORSAY

Accrochage des Romains de la décadence, *de Thomas Couture.*

TABLEAUX DE CHASSE

BIEN qu'il y ait fort peu de fauves au musée d'Orsay, on imaginerait bien Michel Laclotte élégamment sanglé dans une tenue de chasseur de safari. Pendant huit ans, il a pisté, traqué, débusqué dans leurs repaires des centaines de toiles, de sculptures, de meubles, d'objets, à coups d'achats, d'échanges, de trocs, d'emprunts. Ses glorieux trophées enfin rameutés sont accrochés, posés, exposés. M. le conservateur en chef peut être légitimement satisfait.

Venu en voisin du musée du Louvre, n'ayant accepté d'abandonner sa charge au département des peintures qu'à la condition expresse que lui soient rendues dès l'ouverture d'Orsay ses fonctions premières, il s'apprête donc à retraverser la Seine « *pour retrouver ses chers primitifs italiens* ». Confiant l'immense nouveau-né à sa jeune maman, Françoise Cachin, chef d'établissement. Sans regrets.

Il rappelle cependant que le projet d'Orsay l'a toujours passionné, avant même que le bâtiment ait conquis son affectation définitive. On évoquait à son sujet de nombreuses destinations possibles. Parmi celles-ci, l'installation d'une sorte de Maison des provinces françaises. Michel Laclotte, rencontrant le ministre de la culture du temps, Jacques Duhamel, à un vernissage, s'opposa fermement à cette éventualité, disant : « *C'est bien simple, monsieur le ministre, vous avez le choix entre Cézanne et le reblochon !* »

On sait maintenant qui fut le vainqueur... Et la question essentielle qui serait dès le début posée. De quoi seraient constituées les collections du musée d'Orsay ? D'abord l'évidence : des transferts venus du Louvre, du Jeu de Paume, de ce qui restait au Musée d'art moderne du Palais de Tokyo, et qui n'allait pas au centre Pompidou, et de tout ce qu'on pourrait récolter du vieux fonds du Luxembourg, fondé en 1819 par Louis XVIII, comme musée des artistes vivants.

« *Pendant la première moitié du siècle, ça s'est bien passé au Luxembourg*, rappelle Michel Laclotte. *Ils ont acheté Delacroix, Ingres, mais vers 1860, ça s'est gâté. Songez : ils n'avaient que quatre Corot, achetés très tard, et pas un seul Millet. Extravagant ! Et puis, à partir de 1920, il y a eu une véritable diaspora des œuvres ; le Luxembourg débordait, on roulait les toiles, les emballait, les envoyait en province, on en a perdu. L'installation du Musée d'art moderne a été faite au Palais de Tokyo, très hâtivement, en 1937-1938. C'était une pagaille intégrale.* »

Une fois les difficiles inventaires réalisés et le début des « récupérations » engagé, l'équipe du musée d'Orsay, qui n'était encore qu'un momumental chantier, se lança simultanément dans une politique d'achats. « *Ce ne fut pas simple*, dit Michel Laclotte, *de convaincre mes collègues.* » Les conservateurs en chef des musées nationaux, une trentaine, se réunissent chaque mois pour approuver – ou refuser – à bulletin secret les propositions d'acquisition de chacun d'entre eux. Et on comprend que les demandes de Michel Laclotte – des meubles de Van de Velde, artiste pivot de l'art nouveau, par exemple – aient pu paraître farfelues à des hommes éminents qui avaient plutôt chez eux des commodes de Cressent ; l'un d'eux soupira même un jour : « *Laclotte, vous nous feriez acheter un Frigidaire !* »

Le musée de Lyon rendait *le Grand Homme qui marche*, de Rodin ? Allez, ça valait bien un Cézanne plus un Pissarro.

Laclotte n'acheta pas de Frigidaire, mais des Van de Velde, dans une vente à Monte-Carlo il y a trois semaines ; un Klimt rarissime à un marchand suisse ; *la Pie*, de Monet, dans une succession ; *la Tentation de Saint-Antoine*, d'Isabey..., aux Puces, et, avec une obstination couronnée de succès, une toile entre toutes symbolique, *le Talisman*, de Sérusier.

Le tableau fut peint en octobre 1888, sous la dictée de Gauguin, à Pont-Aven. Michel Laclotte raconte comme s'il y était : « *Gauguin c'était, à l'époque, ce type insupportable déguisé en Breton. Il partait pour Arles retrouver Van Gogh ; il avait toute une bande de jeunes peintres autour de lui, dont Sérusier. Gauguin lui dit : « Comment » vois-tu ce paysage ? Tu le vois » en rouge et bleu ? Alors, mets » du rouge et du bleu. » Sérusier rentra à Paris montrer ça à ses copains, Bonnard, Vuillard... Et voilà comment ce petit tableau est devenu le « talisman » de la nouvelle peinture. Sérusier l'offrit à Maurice Denis. Nous l'avons acheté à un de ses fils.* »

Bravo ! Encore bravo ! Bien sûr, il n'y a pas que des succès. Ainsi, malgré des efforts louables, Orsay n'a-t-il pas encore de toiles de Munck, le grand peintre norvégien. « *J'ai tout essayé*, dit Michel Laclotte, *j'ai été plusieurs fois à Oslo, et j'ai même été faire ma cour à Elf Aquitaine. Effectuant des forages là-bas, peut-être le pétrolier français aurait-il pu consentir un acte de mécénat. Je t'en fiche...* » Au fait, une toile de Munck, ça va chercher dans les combien ? Entre 30 millions et 40 millions de francs...

A propos de mécène, il faut au moins en citer un, Michel David-Weill. C'est lui qui a permis d'acheter la série des parlementaires de Daumier et une chambre complète de Mackintosh, l'architecte-designer écossais.

Tout en poursuivant ses royales emplettes, gêné dans ses aspirations par l'éclosion de la mode du dix-neuvième siècle et l'envol consécutif de la cote de ses artistes, le musée d'Orsay opérait des « regroupements ». Sous ce vocable anodin se dissimulent des mois, des années d'enquêtes quasi policières.

En ce qui concerne *la Fuite de Caïn*, par Cormon – gigantesque amas rose de chairs inquiètes, – que l'on croyait perdue à jamais, bonne surprise : la toile était là où elle devait être et où personne ne l'avait jamais identifiée, roulée dans une réserve du Musée d'art moderne.

Mais bien souvent les dépositaires depuis des décennies d'œuvres parfois fort négligées se découvrirent soudain pour ces mal-aimées une affection d'autant plus jalouse qu'elle était tardive. Il fallut donc, pour qu'ils s'en dessaisissent, faire preuve d'entêtement, de diplomatie et de générosité. Depuis 1978, d'ardentes tractations, reposant sur un principe d'échanges, ont donc été menées d'Angoulême à Tourcoing en passant par les châteaux de Fontainebleau ou de Compiègne, la chambre de commerce de Bergerac, les ministères de la culture, des finances et de l'industrie à Paris, les Musées de l'armée, de l'Assistance publique et des monuments français, etc.

Echanges ? On esquisse un sourire : une bonne façon de se débarrasser de ses « croûtes », non ? Michel Laclotte crie à la malveillance et donne des preuves.

« *Certains retours ont été aisés à obtenir, quand les œuvres étaient inutilisées. Ainsi de* l'Histoire de l'eau, *de Gros, qui n'avait pas quitté sa caisse depuis son arrivée à Narbonne en 1959, ou des* Femmes gauloises, *de Gleize, qui encombrait bien Autun : la toile mesure 4,24 mètres de haut sur 6,51 mètres de long.* »

Mais pour récupérer *la Mort de la religieuse* de Pils, le monsieur à qui l'on doit le fameux *Rouget de Lisle chantant la Marseillaise pour la première fois chez Dietrich*, Orsay a donné un Manet. Le musée de Lyon rendait *le Grand Homme qui marche*, de Rodin ? Allez, ça valait bien un Cézanne plus un Pissarro. Allô, Dieppe ? Vous nous rendez le *Portrait de la famille Thaulow*, par Blanche, on vous offre le portrait de Mme Paul Bérard, par Renoir, à la place...

Mais la plus belle histoire d'échange est sans conteste celle qui touche *la Paye des moissonneurs* de Lhermitte. Michel Laclotte raconte : « *Ce tableau célèbre du Luxembourg avait été envoyé dans les années 20 à Château-Thierry, dont le peintre était originaire. Il ornait la salle des mariages à la mairie. Et le maire, l'ancien ministre André Rossi, restait sourd à toutes les supplications :* la Paye des moissonneurs *est une image liée à la vie locale, elle restera là.* »

« *A Orsay on propose alors des lots de consolation superbes. Rien – M. le Maire finit par céder lorsque le Musée d'art moderne consent pour nous faire plaisir à déposer deux grands tableaux de Lurçat à Château-Thierry. Pour compléter, sur notre lancée, nous offrons un autre Lhermitte, représentant une fable de La Fontaine. Qui est né également à Château-Thierry ? La Fontaine, bien sûr. Epatant. A un détail près, la fable en question, c'était* la Mort et le Bûcheron, *un cadavre et un croquant, vous voyez ça dans la salle des mariages ? Sans compter que le tableau ne venait pas, lui, du Luxembourg, mais avait été déposé au musée d'Amiens à qui il a fallu donner un Corot en compensation !* »

Dans d'autres cas, il s'agit plutôt de sauvetages, et ils concernent le plus souvent les sculptures. Ainsi les grands groupes allégoriques qui ornaient la façade de l'ancien palais du Trocadéro ont-ils été retrouvés au moment du percement d'une autoroute, dans une fondrière, à la sortie de Nantes... Là, les responsables municipaux firent preuve, semble-t-il, d'une certaine mauvaise foi, exposant vite deux des groupes récupérés devant le tribunal de commerce nantais, afin de ne pas avoir à les envoyer à Paris... Tout a fini par s'arranger. Orsay, bon prince, a tout de même donné un Sisley en échange, « *par gentillesse...* »

Huit ans de passion, de patience, s'achèvent. Michel Laclotte s'en va, heureux. Précisant que les collections du musée d'Orsay sont loin d'être complètes, qu'elles vont se modifier, s'augmenter, vivre sans lui. « *Il ne faudra pas compter sur moi*, dit-il, *pour intervenir désormais d'aucune manière. Je ne jouerai pas les belles-mères...* »

DANIÈLE HEYMANN.

LES POMPIERS SOUS

Du dix-neuvième siècle, en peinture, on s'accorda longtemps à n'aimer que la révolution impressionniste. Orsay rend justice aux autres, à tous les autres.

ON entre. Impression d'aquarium ; de fond lacustre dallé et sablonneux. Peut-être aussi impression de cité sous les eaux. De murs, terrasses et statues d'une Pompéi au destin d'Atlantide, définitivement telle que le flot l'a noyée. Pompéi, justement : cité d'une antiquité classique et monumentale, éprise de rythmes réguliers, de constructions cubiques rangées en ordre le long d'une voie légèrement montante, ornée de groupes et de bustes aux étranges socles. Le promeneur peut y louvoyer entre les dieux de bronze et les héros de marbre, montant vers les deux tours qui occupent le fond de l'immense cage translucide.

Comme pour augmenter le sentiment néoclassique ont été placées là les œuvres les plus grecques des collections. Pradier ouvre l'allée royale ; *Sapho*, à la lyre faite d'une carapace de tortue, semble sombrement méditer sur on ne sait quelle poésie ou sur la fin toute proche de sa gloire. De modernes et triviales rivales s'apprêtent à la chasser. C'est au fond cela l'histoire que mettent en scène toiles et sculptures, celle d'un remplacement qui ne se fait ni sans mal, ni sans regrets ni sans combats.

L'architecture en devient symbolique : elle réalise en pierre l'affrontement de ce qui ne veut pas se laisser tuer – la peinture d'histoire, le « grand genre », les mythes, les songes – et ce qui supplante ces anciennes puissances – la peinture d'actualité, les genres « mineurs », le moderne, le quotidien. L'antagonisme schématise, il contraint à des antinomies outrées, à une manière de manichéisme qui satisfait moins souvent qu'il n'agace.

Les damnés du progrès pictural

*D*e part et d'autre, de salle en salle, gauche et droite ennemies, Daumier et Ingres, Millet et Cabanel, Courbet et Couture, Manet et Moreau, puis Manet et Degas, font mine de se défier, quoiqu'il soit arrivé plus souvent que ces maîtres aient estime et admiration les uns pour les autres, qu'il y ait des complicités paradoxales, des amitiés anti-théoriques. Pas de ça ici : on joue les Horaces et les Curiaces, les Grecs et les Troyens ou les bons et les méchants.

D'une part il y aurait donc la tribu des historiques, rangée sous l'autorité du grand-père Ingres – un Ingres dont même les toiles les *plus systématiques ont* du *talent*. Ceux-ci campent dans la moitié droite. Après le général montalbanais, ses colonels – ou supposés tels, – les Flandrin, fidèle entre les fidèles, Gérôme, Chassériau. Avec eux Delacroix : c'est curieux, on l'aurait imaginé d'un autre parti, ou d'aucun, mais sûrement pas engagé – de force – parmi les partisans de l'académique. Car voici le grand mot lâché : académique. Ces artistes sont des académiques, parce que passés par les Beaux-Arts, par Rome et la Villa Médicis. Et les salles de décliner, non sans souci de l'exhaustivité et de la pièce méconnue, la plus docte des énumérations, du sobre Delaunay au mousseux Cabanel, de Bouguereau l'exhibitionniste à Moreau l'érudit solitaire.

Par-derrière, le long d'un rebord de terrasse, se développe même l'enfer de ce purgatoire. On *y découvre*, en une exquise rhapsodie de « chers maîtres » et de pasticheurs, Rochegrosse et ses torrents de sang vermillon, Henner et son Christ mort, pâle comme un poireau dans une cave, et Lévy, lequel fait laborieusement mourir Orphée. Parmi ces « chromos » historiques, on rencontre pourtant quelques beaux portraits, de Delaunay ou de Ricard, preuve s'il en était besoin que ces académiques ne manquent ni d'œil ni de main aussitôt qu'ils se délivrent de la contrainte du sujet à symbole et à citation.

C'est moins leur style qui les fait ranger parmi les damnés du progrès pictural que leurs thèmes. Leur faute tient moins à leur maladresse qu'à leur absence d'imagination. Ils peignent l'Olympe et l'Iliade quand celles-ci sont passées de mode, voilà tout – et cela ne les empêche en rien de réussir à l'occasion des tableaux qui souffrent toutes les comparaisons.

Au reste, le combat de l'académisme et du naturalisme pourrait se réduire à la lutte non d'une tradition contre une modernité, mais de deux traditions l'une contre l'autre. Celui qui traverse le plan incliné axial et pénètre dans les sanctuaires alignés dans la moitié gauche de la nef, celui qui quitte Ingres pour Daumier n'abandonne pas l'ancien pour l'actuel. Mais le disciple de David pour celui de Teniers et de Fragonard à la fois, un disciple qui a sans cesse en tête les grands modèles hollandais et français, plus Goya, plus quelques Allemands.

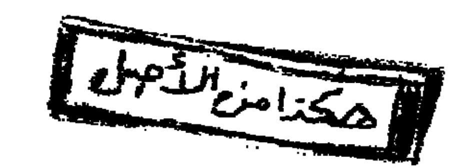
Malgré les vitrines encastrées dans la pierre, malgré les tringles et les trous indiscrets – mais tous ses confrères en souffrent comme lui, – Daumier apparaît enfin pour ce qu'il était aux yeux d'un Baudelaire, un grand expressif, un véritable créateur de formes. Et faut-il dire que, tout comme les ingristes ont triste mine souvent après Monsieur Ingres, les réalistes de 48 ont l'air pâle après Daumier ? Là aussi, conformisme et répétition menacent.

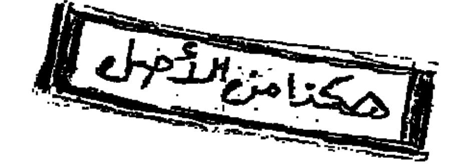
Il fallait montrer Cabanel ; il fallait montrer aussi Antigna, Pils ou Rosa Bonheur. On l'a fait. Le parallèle est lumineux : même surcharge de sens mal assimilé, même grandiloquence. Du « kitsch » pompéien de l'un ou du « kitsch » philanthropique des autres, il serait absurde de désigner le meilleur. Comme il serait abusif de dire l'un anachronique et les autres révolutionnaires. La peinture sociale de 48, avec ses bonnes intentions, ses miséreux joliment dignes, ses veuves bien peignées et ses bœufs de concours, vieillit mal.

Rapprochements inattendus

Qui chercherait les illustrations idéales aux discours de M. Homais et des orateurs de l'*Education sentimentale* n'a qu'à puiser à pleines mains chez les frères et égaux de l'inénarrable Millet, lui aussi bien à l'aise dans sa salle remplie de paysannes solennelles et de paysages à l'inspiration panthéiste. Si naturalisme il y a, il s'agit d'un naturalisme de conventions et de poses, assez peu convaincant. Ses défenseurs *ne songent* qu'à remplacer le sublime historique de leurs confrères « romains » par le sublime des tisserands et des laitières. Mais le sublime reste, c'est-à-dire la volonté d'éloquence, sensible à l'immensité des formats et à l'abus de rhétorique.

Passer, comme l'accrochage y incite, des Millet aux Courbet, ces Courbet gigantesques qui occupent à eux seuls une travée, revient non point à accéder à un degré de vérité plus authentique mais à glisser vers un pompiérisme du réalisme tout aussi grandiloquent que le pompiérisme de Thomas Couture.





LE FEU DES IMPRESSIONNISTES


MUSÉES NATIONAUX

Pour compléter la riche collection des Impressionnistes, venue du Jeu de Paume, le musée d'Orsay a acquis des toiles d'artistes étrangers. Ici, Nuit d'été *(1890), de l'Américain Winslow Homer (1836-1910).*

Placés de façon à se contredire, *les Cerfs* de Courbet et *les Romains de la Décadence* de Couture guerroient moins qu'ils ne fraternisent, égaux dans la démesure et dans la vacuité. Est-ce là ce que l'accrochage entendait *prouver* ? – on peut en douter.. Qu'importe : le rapprochement a son sens, fût-il inattendu.

A cet endroit, à ce seuil que marque allégoriquement *l'Ugolin* de Carpeaux, digne de Rodin, *une* autre histoire commence des deux côtés à la fois, celle de Degas et celle de Manet. Assimiler le premier à un ingrisme prolongé, le second à un renouveau du naturalisme conduit à les amoindrir. *Mais* les *toiles* résistent. *L'Olympia* demeure cette icône sèche qui enchantait Baudelaire et *la Famille Belleli* un portrait de groupe admirablement retenu.

Ces œuvres-ci ont tant de force qu'aucun dispositif, *qu'aucun* accrochage sur paroi bistre et granuleuse ne les diminue. Comme prévu, les salles Manet sont admirables, et d'autant plus admirables que l'observation s'y révèle plus juste et plus rapide, la notation – *comme disaient* les critiques du temps –, plus complète et plus profonde. Allégresse du regard et de l'esprit...

Du côté droit, derrière Degas et Moreau, on a disposé les meubles Second Empire ; du côté gauche, derrière Manet, Fantin, Whistler, les *débuts* de l'impressionnisme. Le vis-à-vis, cette fois, ne prétend rien révéler. La géographie des lieux se prête moins aisément à la mise en scène. Le mur, les tours entre lesquelles – hélas ! – Rodin s'étouffe, le besoin d'accéder aux *étages, tout cela entrave* la démonstration historique entreprise depuis l'entrée. Aussi a-t-on cru compenser et masquer le hiatus par le nombre. Une nuée de Boudin, de Monet et Sisley de jeunesse se répand là, en manière de préfiguration de la suite, préfiguration un peu trop copieuse et serrée qui oblige à des sacrifices sur l'autel du préimpressionnisme. Le bon Monticelli n'a droit qu'à *bien peu de place, puni de ne pas* s'intégrer poliment au système... Il n'est pas le seul.

Une apothéose manquée

Mais il faut monter, que ce soit *à pied ou en escalator. Il faut* monter vers ce que l'on espère l'apothéose, vers le « trésor » tant vanté du musée, vers les impressionnistes. C'est logique sans doute, dût le symbolisme passer à la moulinette de cette logique et Puvis de Chavannes demeurer irrémédiablement au rez-de-chaussée quand Gauguin, qui l'a copié, niche sous les toits.

Faut-il en accuser les toiles, l'accrochage d'une éprouvante monotonie – une ligne de tableaux de taille égale qui fait le *tour de chaque salle* – ou les coupe-lumière sans grâce ni légèreté de Gae Aulenti ? L'enfilade impressionniste n'a pas la splendeur promise. Elle déçoit. Pis : elle ennuie. Il y a trop d'œuvres trop semblables, trop de prairies, de halliers, de brouillards, de neiges et d'eaux. Trop de Pissarro assommants, de Monet honnêtes, de Sisley inutiles. Prouver la grandeur de l'impressionnisme par la surabondance, c'est le perdre – et c'est sauver ses hétérodoxes, de Manet (encore !) à *Caillebotte* et à Berthe Morisot (eh oui !), ceux qui n'ont pas tout cédé au paysage et à la nature. Qu'une série aussi fameuse que celle des cathédrales de Monet ait l'air collée au mur donne la mesure du résultat.

Cette traversée bucolique a *beau durer plus que de raison, elle* finit bien, avec Renoir, Van Gogh et Cézanne. Elle finirait mieux encore si les toiles avaient plus d'espace et respiraient plus largement, mais l'incroyable richesse de la collection Van Gogh console les grincheux. *Le Pont de Maincy* et *la Femme à la cafetière* de Cézanne achèvent de les enivrer. Il suffit de les voir pour reprendre force et confiance.

De la force, il en faut encore au piéton des beaux-arts, parvenu à ce point et qui voit s'ouvrir les *couloirs anguleux au bout des*quels les pastels se devinent dans le clair-obscur. Encore un coude et – passé Seurat, passés Cross et Signac ses disciples – le couloir appartient aux symbolistes, à Gauguin et aux nabis, enchaîne *imageries* bretonnes, rêves tahitiens et croquis de la vie parisienne. S'il est une enfilade réussie, la voici, colorée, riche – oh ! les Gauguin, oh ! les Bonnard tout frais acquis – et rythmée, cohé*rente, juste de proportions* et parfaitement exemplaire d'une époque et de ce qu'elle porte en elle – le primitivisme du vingtième siècle, Matisse, Derain et Picasso.

Le choc des grands formats

Entre-temps, avant d'en venir à eux, crochet obligatoire par *la* peinture officielle : l'itinéraire dégringole d'un coup dans la salle des fêtes de l'Hôtel d'Orsay – Bouguereau et Lefebvre y font *tourner sous les lustres de bizarres* femmes nues sans volumes ni regards. De ces beautés mortes aux « pompiers », point de rupture.

Point de surprise non plus : les pompiers de 1890 ou 1900 sont les ex-réalistes, les ex-impressionnnistes, les ex-symbolistes convertis au grand format. L'épisode du style qui tourne à vide *se* répète, l'expression a disparu, reste l'effet. Effet énorme naturellement : le *Caïn* de Cormon stupéfie d'être si rose et si absurdement athlétique. Barra meurt posément en bel uniforme à brandebourgs, les « guetteurs celtes » tournent *mystérieusement le dos à la mer*, les moissonneurs reçoivent leur salaire, Platon enseigne sa philosophie à un cénacle d'androgynes visiblement portés sur la « *chose* », *Pierre et Jean* courent au sépulcre dans un poudroiement bleu et jaune, les pêcheurs bretons ont l'air triste. Tout va mal.

Le visiteur rit de toute la bonne conscience de celui qui « sait ». Il a tort : parce qu'il invente *a priori* un ridicule où il mélange le pire et le meilleur, Detaille et l'excellent Cottet, le calamiteux Delville et *le curieux Carrière. Parce que*, encore, pompiérisme et avant-gardisme vont de pair, jumeaux indissociables de la mère histoire, et que l'avant-gardiste d'hier fait le pompier d'aujourd'hui. On ne peut que l'en louer : l'accrochage œcuménique d'Orsay autorise des jugements plus libres et force à relativiser catégories et causalités.

Sans doute les pompiers ont-ils leurs faiblesses ; nos « modernes » ont les leurs. A preuve les ultimes salles des terrasses, baignées de clarté verte. On y accède après avoir fait le tour de la nef à hauteur du premier étage, revu Rodin à l'étroit et rendu grâce à Maillol.

Il y a là quelques toiles qui doivent annoncer le fauvisme et l'expressionnisme. Historiques ? Assurément. *Mais historiques au* prix de trop de sacrifices ou de trop de calculs. Matisse combine symbolisme et néodivisionnisme. Derain se cherche et songe à *Cézanne. Ils peinent à innover*, ils ressassent les leçons des maîtres, celle de Monet et celle de Gauguin. La facilité leur manque, une facilité, une force d'évidence à la Degas ou à la Manet, lesquels ne s'embarrassaient pas de lois et *prenaient leur bien partout*, aux musées et dans la rue.

On croirait que, vers 1900, le *mouvement se ralentit. On croi*rait en somme que les arts, peinture et sculpture liées, connaissent à nouveau les douleurs de l'immobilité. Le vingtième siècle a bien *du mal à naître*. Mais cela, c'est pour un autre musée.

PHILIPPE DAGEN.

L'ŒIL SOUVERAIN

Ancien conservateur au Musée d'art moderne, la directrice du musée d'Orsay, Françoise Cachin, a travaillé depuis huit ans à son élaboration dans l'équipe de Michel Laclotte.

« Quelles sont les caractéristiques du nouveau musée d'Orsay ?

– Ce n'est pas un *établisse*ment public comme le centre Pompidou. C'est un musée national, mais à la différence de ses semblables, il bénéficie d'une large autonomie financière. L'institution est pluridisciplinaire et, pour la *première fois*, un *impor*tant service culturel est rattaché à un musée. Ce qui ne signifie en aucune façon que nous devons nous transformer en un quelconque « centre culturel ». Notre vocation principale est bien d'assurer la conservation des collections que nous abritons. Le service culturel est *là pour faire* le lien entre le public et les œuvres. Avec des moyens importants, c'est vrai.

» Ici, la tranche chronologique que nous couvrons est assez étroite : à peine plus de soixante ans. Aussi nous en avons profité pour *nous* étendre « horizontalement ». Nous pouvons regrouper sous un même *toit – et sous une* même direction – des disciplines aussi différentes que la sculpture, la musique, l'architecture, la photo, les arts décoratifs et le cinéma. Des salles d'expositions temporaires, axées sur un thème précis, *rythmeront* le musée.

» *Dès la mi-décembre*, sept d'entre elles seront ouvertes, avec des « dossiers » consacrés à l'Opéra de Garnier, la carrière de l'architecte au dix-neuvième siècle ou les monstres sacrés de la Belle Epoque, de Sarah Bernhardt à Caruso.

– *Le samedi matin auront lieu conférences et débats...*

– Oui, ils seront menés par des personnalités extérieures, invitées, comme par les conservateurs du musée. Des cycles de conférences d'histoire de l'art, au sens le plus large du *terme*, seront données aux adhérents du musée. Mon souci est de faire d'Orsay une sorte de plate-forme internationale des arts du dix-neuvième siècle.

» Pour la première fois aussi, le problème *du* « *goût* » est posé dans un musée, puisqu'on peut y voir également des chefs-d'œuvre indiscutables et d'autres, académiques, moqués, méprisés, relégués depuis longtemps dans les réserves.

» Avant de faire notre pro*grammation, nous avons ressorti* un grand nombre de ces œuvres. Nous les avons étudiées avec beaucoup de sérénité. Et, malgré notre bonne volonté vis-à-vis de cet art officiel, nous avons prouvé, par notre accrochage même, que *nous établissions* une hiérarchie dans l'art.

» Cette peinture académique, il faut la regarder avec un autre œil. Pas avec celui de la recherche et de la modernité. Pas toujours, hélas, avec celui de la qualité. Ces *œuvres*, reconnaissons-le, sont bien souvent médiocres Mais ce sont des images fortes qui font partie de notre histoire, de notre mémoire. Nous avons quand même donné leur chance à des artistes que nous trouvions bons en dépit du grelot académique qui tinte à leur nom. Des Carolus-Duran, des Tissot sont placés à proximité de certains Manet.

» A une époque, vers 1860, ces artistes pouvaient effectivement se côtoyer sans trop de problèmes, même si par la suite Manet est un bien plus grand peintre. Dans certains cas, ce n'était tout simplement pas possible. Aussi un échantillon de la peinture des Salons – le *Caïn de Cormon, le Rêve* de Detaille, le portrait de Pasteur, *la Mort de Bara, l'Excommunication de Robert le Pieux* – a été réuni dans des salles spécifiques. Ce sont les témoignages du goût d'une époque.

– *On va vous accuser de relancer implicitement cette « mauvaise » peinture.*

– A tort. Je suis persuadée qu'un public même mal informé, même mal préparé à l'art, aura plus de plaisir à regarder un Degas qu'un Cormon. Les visiteurs sortiront d'Orsay en faisant la différence. La confrontation est une épreuve implacable pour les œuvres médiocres.

– *On avait annoncé qu'Orsay croulerait sous les panneaux explicatifs. Il n'en est rien. Avez-vous renoncé à toute forme de didactisme ?*

– L'attention des visiteurs, même des plus avertis, est difficile à soutenir à la longue. Il est normal qu'au bout d'un certain *temps l'attention soit captée* par le plus facile, le plus évident. Si l'on place un audiovisuel près d'un tableau, les gens seront machinalement plus attirés par l'écran. Simple question de facilité, encore une fois. Nous avons donc choisi de présenter les œuvres nues. Avec le minimum de commentaires. Cela ne veut pas dire que nous refusions toute forme de pédagogie. Mais elle doit se faire ailleurs.

» A l'entrée du musée, nous proposons aux visiteurs des « itinéraires » qui leur faciliteront *l'approche des œuvres*. Nous avons également prévu, pour les plus jeunes, un important espace « jeunesse » avec jeux, audiovisuels, etc. Et pour les adultes, nous en avons dit un mot, des conférences et des débats organisés en liaison directe avec les expositions et les œuvres exposées. *Cette forme de pédagogie* à la carte, plus subtile, est, me semble-t-il, beaucoup plus efficace.

» A Orsay, l'œil du visiteur doit rester souverain. »

Propos recueillis par
EMMANUEL DE ROUX.

l'enquête

SIÈCLE MIROIR

LE dix-neuvième siècle n'est pas mort en 1900. Il existe toujours. On peut voir des gens se promener dans les rues de France avec pratiquement les mêmes comportements, les mêmes espoirs, les mêmes angoisses et les mêmes pensées que leurs ancêtres. Le musée d'Orsay leur fournira l'occasion de se regarder dans un miroir à peine brisé.

Le dix-neuvième siècle n'est pas constitué par une tribu primitive, pittoresque, à la naïveté ridicule. Il n'a rien à voir avec une station balnéaire démodée où l'on peut oublier ses soucis quotidiens. On aurait tort de le traiter en pays sous-développé, bourré d'injustices, sans pitié, corrompu, dont les grandioses utopies n'ont abouti qu'au désespoir. Le dénoncer serait instruire son propre procès.

Le citoyen du dix-neuvième siècle se reconnaît au fait que la liberté est pour lui un sujet d'inquiétude constante. Il l'aime à la folie parce qu'il commence à peine d'en savourer les délices. Ou il en a horriblement peur. C'est grâce à lui que ce journal peut sortir sans un visa de la police et qu'on a le droit d'y écrire ce qu'on veut. Il aime être décoré ; parmi les médailles qui brillent sur sa poitrine, celle de la campagne de 1881, la plus symbolique : c'est la date inoubliable de l'abolition de la censure.

Pourtant, l'homme du dix-neuvième siècle est aussi préoccupé par son désir de certitude. Il a besoin de croire. Il est confus et contradictoire. Par exemple, il est souvent raciste. Presque tous les érudits de son époque lui répètent, pseudo-preuves scientifiques à l'appui, qu'il est supérieur aux non-Européens. Il est crédule autant que critique. Sa lâcheté égale son courage. Il voyage avec un lourd bagage de préjugés qu'il prend pour le bon goût.

Sa vraie religion est l'ascension sociale. C'est au dix-neuvième siècle que cette préoccupation est devenue l'obsession majeure de la nation. Il manifeste cependant sa foi avec plus de modestie et de discrétion que les Américains. Il n'oublie pas que la naissance, le népotisme, le hasard, comptent encore autant que le mérite.

Son médicament préféré, son elixir, est l'éducation. Il en attend non seulement des progrès matériels mais aussi la régénération de l'humanité, rien de moins. Cependant, il est un peu hypocrite, un malade qui n'avale pas sa purge parce qu'il la trouve trop amère. En 1900, en dépit de toute sa réthorique, les bienfaits d'une éducation complète sont réservés à une minorité infime, à peu près 1 % de la population. Et dans ce pays qui a la manie des diplômes, on croit aussi que les diplômes ne valent pas grand-chose.

Je parle des hommes parce que les femmes habitent un monde différent. Le mot amour est dans toutes les bouches. Mais pour les hommes, même chez ceux qui se proclament en faveur de l'émancipation des femmes, amour rime rarement avec égalité. Une féministe protestait déjà en 1860 : « *Je regrette, messieurs, que vous n'ayez ni trouvé ni cherché la cause de cette froideur qui existe dans presque tous les mariages.* »

La conclusion est qu'il n'y aura pas que des tableaux et des objets d'art dans les salles du musée d'Orsay. Même si on a éliminé toutes les autres expressions de la civilisation, les vrais connaisseurs remarqueront que les visiteurs font aussi partie de l'exposition. En les observant, en les datant, en les comparant avec ce qui est exposé, ils en retireront un plaisir supplémentaire et se comprendront peut-être un peu mieux.

J'imagine une utopie pour ce siècle qui les a tant aimées : que ce musée trouve une originalité dans le comportement de son public. Un musée n'est pas une église, encore moins un cimetière, où l'on ne vient que pour communier ou admirer silencieusement. Est-il possible que le public apporte sa contribution propre en faisant de ce musée d'Orsay un endroit où l'on prendrait l'habitude de s'interroger, de s'adresser à des inconnus ?

THÉODORE ZELDIN.

T. Zeldin est l'auteur d'une « Histoire des passions françaises », *en 5 vol., traduite aux éditions du Seuil.*

HONNEUR AUX « PRIMITIFS » DE LA PHOTO

Considérée comme un nourrisson au regard de la peinture et de la sculpture, la photographie, à Orsay, s'aventure à proclamer sa maturité.

PRÉSENTER dans sa totalité la production artistique de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et les premières années du vingtième implique par définition que la photographie soit présente. Officiellement découverte en 1839 et promise à jouer un rôle irremplaçable, celle-ci est en effet une invention majeure de l'époque qui, en même temps qu'un art, allait devenir dès 1886 une technique accessible à tous.

Entrés en fonctions en 1979, et partant de rien, les conservateurs chargés de la photographie à Orsay, Françoise Heilbrun et Philippe Néagu, ont abordé d'emblée une triple tâche. Préserver le patrimoine face aux Etats-Unis principalement, affronter financièrement le marché fluctuant de la photographie ancienne (une épreuve de Steichen a été récemment achetée par le musée Getty 1 200 000 F), faire œuvre personnelle sans doubler les riches collections déjà existantes à la Bibliothèque nationale, à la bibliothèque historique de la Ville de Paris ou au musée Carnavalet, bien fourni en Marville et en Atget notamment.

Disposant de un huitième du budget global d'achat du musée, ils mènent une politique active d'acquisition et collectent en sept ans un ensemble de treize mille œuvres répondant à deux critères dominants. D'une part, favoriser la photographie « créative », non essentiellement documentaire ou réaliste, mais développant un langage artistique autonome comme c'est le cas chez les « primitifs » français des années 1850, Baldus, Le Gray ou Charles Nègre. Et, d'autre part, mettre l'accent sur la création étrangère, peu présente pour le XIX[e] siècle dans les collections françaises, avec l'achat des albums de reportage de l'Anglais Roger Fenton sur la guerre de Crimée ; mais aussi des œuvres de Julia Margaret Cameron, figure de proue du pictorialisme, et de Lewis Carroll telles que *Xie Kitchin endormie* (1873).

Considéré comme mineur au regard de la peinture, leur intention, en racontant l'histoire de l'art photographique et non plus des techniques, est de favoriser les séries et non d'accumuler facticement une succession dépareillée de chefs-d'œuvre. Outre les dons privés et les dépôts, cet ensemble dont l'acquis le plus coûteux s'élève à 150 000 F a été constitué pour un quart par d'importantes donations comme celle en mai 1983 du fonds Kodak-Pathé (1 200 pièces), la série complète de l'influente revue *Camera Work* de Stieglitz, éditée de 1903 à 1917, reçue en 1981 avec quelques épreuves originales. Ainsi qu'une cinquantaine d'œuvres offertes ou achetées aux créateurs de la galerie Texbraun, tous deux disparus, auxquels cette collection rend hommage.

De proportions réduites, intégrées au parcours des visiteurs, en liaison avec les mouvements artistiques de l'époque, trois salles sont dévolues en permanence à la photographie. Jouxtant les débuts de l'impressionnisme, à deux pas du *Déjeuner sur l'herbe*, la première se situe au rez-de-chaussée et, d'Hippolyte Bayard (1939) aux premiers Atget, offre pour l'inauguration un aperçu aussi amusant qu'affectif des collections.

Etalant sur 50 mètres carrés les deux vitrines de 7 mètres qui épargnent le gardiennage et garantissent leur intégrité, dans des cadres en sycomore conçus par Gae Aulenti, sans verre et sous éclairage artificiel indirect, la deuxième salle, similaire à la première, réunit quarante « Portraits d'artistes ». Mêlant dessins, estampes et photos, l'exposition se poursuit un peu à l'écart, au niveau supérieur, dans la pénombre claire d'un cube vitré de *100 mètres carrés*, voisinant la galerie post-impressionniste et dominant la rue de Lille.

Présenter cent œuvres en continu, renouveler l'accrochage tous les deux mois et demi vu la fragilité des originaux et s'ouvrir aux propositions extérieures, tels sont les objectifs que poursuivent Françoise Heilbrun et Philippe Néagu. Outre l'espace polyvalent, tributaire des expositions « dossiers », ils devraient disposer d'une quatrième salle de 1 000 mètres carrés, sorte de boîte de Pandore où l'art qu'ils défendent devrait mieux s'exprimer que dans le cagibi longitudinal, aux dimensions d'un vestiaire, où, sans le distinguer des arts graphiques, on l'a géographiquement confiné.

Il est naturel qu'un lieu consacré à célébrer la fuite du temps le soit en partie à l'expression qui permet de le fixer dans sa fuite. La photographie à Orsay, par égard pour le bel effort d'acquisition et si elle ambitionne de jouer un rôle international, mérite mieux que la maigre place qui lui est actuellement réservée.

PATRICK ROEGIERS.

▶ *Musée d'Orsay, chefs-d'œuvre de la photographie*, album générique de la collection, introduction de Ph. Néagu et F. Heilbrun, 192 p., 166 photographies dont 16 en couleurs, Ed. Philippe Sers et Réunion des Musées nationaux, 300 F.

▶ F. Heilbrun, *les Paysages des impressionnistes*, photographie 1, collection XIX[e] siècle, 96 p., 60 illustrations, Ed. Hazan et Réunion des Musées nationaux, 55 F.

▶ Catalogue de l'exposition « Portraits d'artistes », textes Ph. Néagu et F. Heilbrun, 96 p., 150 photos, Ed. Réunion des Musées nationaux.

MUSIQUE AU SALON

LE répertoire des grands concerts débutant comme on sait avec Beethoven et expirant avec Debussy, le mélomane qui visitera Orsay ne sera pas dépaysé. Un auditorium de trois cent quarante-sept places lui est destiné, où trônera un Steinway quatre-quarts choisi entre dix à Hambourg par Bruno Rigutto et où résonnera l'une des spécialités du siècle dernier : la musique de chambre.

Le programme, raisonnablement prospectif et éclectique, dans les limites signalées du 48-14, et les invités — l'Intercontemporain en ouverture et en clôture, mais aussi un baryton méconnu comme Bernard Kruysen ou un pianiste à ses débuts comme Philippe Bianconi — ont été et seront choisis par un conservateur de la BN, spécialiste de musique française (il a édité la correspondance de Gabriel Fauré) mais aussi éditeur chez Pathé Marconi d'un album-souvenir consacré à Manuel de Falla. Compter sur des œuvres rares, de celles que n'a pas condamnées à l'oubli leur médiocrité, sur des formations bizarres et sur beaucoup de transcriptions, autre spécialité dix-neuvième.

A ces rendez-vous mensuels, payants et en soirée (20 h 30), viendront s'ajouter, toutes les huit semaines, des « divertissements » conçus dans l'esprit tarabiscoté de la salle des fêtes, pour laquelle vient d'être acheté un Gaveau de 1909 en palissandre, élu par Jean-Philippe Collard chez Daniel Magne. Pour 20 francs, prix du billet d'entrée au musée, les visiteurs auront le droit, à 18 h 30, à un cocktail historiquement lié aux thèmes des expositions temporaires du musée, « Après-midi d'un faune » ou « Stars et monstres sacrés ». Parallèlement, un disque brillant fabriqué par Adès — Orsay a parié sur le compact — pourra compléter en sons l'information fournie par le catalogue.

Caf' conc', enfin, au restaurant et sans supplément, pour les dimanches après-midi douillets : quadrilles, transcriptions et pots pourris sur un Steinway mécanique restauré à cet effet. « *Nouveau modèle de musée* », Orsay, néanmoins, ne s'enfermera pas dans le passé : des œuvres originales, destinées à accompagner des audiovisuels ou de petits « dossiers », ont été commandées à Marc Monnet (à propos du *Cirque* de Seurat), Hugues Dufourt (autour des portraits de Nadar) et Pascal Dusapin (variations sur *la Bohème*).

A. R.

AIGUILLEURS CULTURELS

Faire d'Orsay un musée familier, où l'on revient. Aider les visiteurs à choisir des itinéraires variés. C'est le pari.

QUI fréquente les musées, et pourquoi ? Pour établir un dialogue avec le public, le musée d'Orsay s'est doté d'un service culturel de quinze personnes, sous la houlette de Roland Schaer.

« *La très grande majorité des visites de musée, pratiquement 90 %, sont pour l'instant des actes touristiques. Ce n'est pas forcément négatif, mais ce chiffre dit combien le musée est vécu comme un lieu à l'écart de la vie quotidienne. A Orsay, toutefois, nous voulons essayer d'infléchir cette pratique.* » Le souci de Roland Schaer a donc été de concevoir une animation renouvelée, mais sans gadget, en osmose avec la « mémoire » d'Orsay.

« *Le musée*, dit-il, *essaie de tracer des passages entre les différentes disciplines, au-delà de la définition traditionnelle des Beaux-Arts. Consacré à une époque révolue, à un « bloc culturel », il invite à construire des analogies, de manière très libre, constamment renouvelée ; à franchir des territoires et à observer ce qui se passe à la frontière. C'est une démarche qui va à l'encontre de nos habitudes, et de celles des spécialistes.*

» *Ce musée parle aussi d'une époque où les avant-gardes ont été tour à tour rejetées, puis adulées, tandis que la peinture « pompier » était mise au ban du bon goût. Orsay montre qu'une représentation linéaire de l'histoire caractéristique du dix-neuvième siècle est en train de s'épuiser. Le musée tout entier repose de manière ouverte le problème de la culture de cette époque, et ne le résout pas par une image progressiste. Mettre en musée cette époque peut vouloir dire en prendre congé, considérer qu'on en est sorti, ou bien rendre visibles les ruptures culturelles dont nous sommes issus. Poser toutes ces questions, faire jouer le temps immobile du musée avec celui, dynamique, d'événements ponctuels, a été notre souci. En évitant, pour dire les choses de manière un peu institutionnelle, une dérive du musée vers un centre d'action culturelle. Cette juxtaposition de deux temporalités n'est pas sans écho avec un dix-neuvième siècle obsédé tout à la fois par la conservation du temps qui passe — ce siècle invente les musées — et par la nécessité de rompre avec l'imitation, de trouver du nouveau.* »

Parcours choisis

A Orsay, on a donc voulu multiplier les « entrées ». Passé le temps de l'inauguration où le musée attirera comme une gigantesque exposition les curieux, le visiteur devrait devenir fidèle. Et retourner à Orsay pour voir une partie des collections, une exposition temporaire, aller au cinéma, assister à un concert, une conférence, écouter un commentaire sur une œuvre (à l'heure du déjeuner), ou flâner dans la librairie, spécialisée dans la période 1848-1914 et ouverte sur la rue, tout comme le restaurant (accessible également le soir).

« *Roland Barthes parlait de l'intérêt qu'il y a à relire un texte littéraire, en disant : on le comprend quand on peut le lire en commençant par la fin, le milieu, quand on a rompu avec sa linéarité. On peut rêver, à Orsay, la même relation. Une fois que le visiteur aura fait son parcours du combattant, de 1848 à 1914, il pourrait revenir, même pour dix minutes, pour revoir le ruban au cou d'Olympia, par exemple...* »

Pour « fidéliser le client », à Orsay, on ne se contentera pas de renouveler fréquemment les expositions-dossiers. Les collections permanentes n'y seront pas figées dans l'éternité. Au côté des guides traditionnels — salle par salle, — Orsay propose une série de petites publications intitulées *Parcours*. Soit une douzaine d'œuvres à la carte, la même œuvre pouvant figurer, selon les perspectives, dans plusieurs parcours. « *Par exemple, des tableaux d'Orsay vus par Baudelaire, critique d'art. Ou la danse à Orsay : tableaux ou sculptures qui parlent tout à la fois du plaisir, du divertissement et de la représentation du mouvement, une problématique au cœur du dix-neuvième siècle.* » Huit *Parcours* seront disponibles dès l'ouverture. Peu à peu complétés, ils seront étoffés par des « Dossiers ».

Autre idée, en marge de l'histoire de l'art : demander à des écrivains contemporains une visite d'Orsay, délibérément subjective. Hector Bianciotti inaugurera cette série en mars, avec une lecture de ses *Impressions d'Orsay*, à l'occasion de rencontres « Un siècle après » : universitaires, conservateurs, philosophes, historiens, interrogeront l'événement d'Orsay : « *L'ouverture du musée correspond-elle à un changement de notre relation avec cette époque ?* »

Le même type de fréquentation sélective, à la carte, sera proposé aux enfants dans l'espace qui leur est réservé : parcours, jeux de rôle autour des œuvres, ateliers, sans oublier des actions pédagogiques plus classiques, en liaison avec l'éducation nationale.

Et la province, qui grogne toujours un peu quand s'ouvre à nouveau à Paris un équipement coûteux ? Orsay y a pensé. Et pas seulement en termes classiques de correspondants chargés de diffuser l'information et de remplir les cars de visiteurs. Le musée soutiendra — Roland Schaer se montre prudent — deux ou trois projets par an. De haute tenue, ambitieux : « *La logique voudrait que ces opérations se déroulent en partie en province, en partie chez nous. Orsay devrait être l'occasion de redécouvrir ce qui nous est devenu familier : l'architecture, le décor urbain, les gares.* » Dès à présent, à Beauvais, on s'active. Thème retenu : la représentation de l'enfant au dix-neuvième siècle. Les musées puisent dans leurs réserves, et les particuliers dans leurs albums de photos familiales.

Œuvres commentées

Pour rendre accessible toute la mémoire d'Orsay, une seule ambition : « *Trouver un juste compromis entre la haute spécialisation et la nécessité de synthèse, sans tomber dans une vulgarisation hâtive.* » Et de même que Roland Schaer est persuadé que les cours et conférences rempliront l'auditorium de trois cent cinquante places, de même l'ensemble de la formidable base de données du musée pourra être utilisé et par le chercheur et par le quidam.

Avec des voies d'accès différentes. Les réponses seront fonction de la qualité des questions. La « première » d'Orsay, en la matière, c'est de coupler la reproduction d'une œuvre et son commentaire. L'accès aux six mille images numérisées disponibles se fera, au choix, par auteur, titre ou mot-clé (ainsi *Courbet, Enterrement à Orndns*, ou *Ornans*). Et dans le « Passage des dates », encore en cours de réalisation, le visiteur pourra passer des heures à remonter le fil du temps en pianotant sur sept postes où les vidéodisques d'images, couplés avec des vidéodisques sonores, lui proposeront des scénarios d'une minute trente sur, par exemple, la mort de Mallarmé, l'année de parution de *Germinal*...

L'audiovisuel, enfin, est un point fort à Orsay. Outre la série de films « Impressions d'Orsay » coproduits avec TF1 et diffusés actuellement (1), le musée a déjà engrangé quelque vingt-cinq films, qui seront présentés en divers points des collections. Là encore, on entend innover, ne pas se contenter du traditionnel montage de diapositives. Karine Saporta et Marc Monnet ont rêvé autour du *Cirque* de Seurat, Daniel Larrieu et Hugues Dufourt sur les photographies de Charles Nègre... Une jolie façon d'interroger l'histoire sans la mettre sous globe.

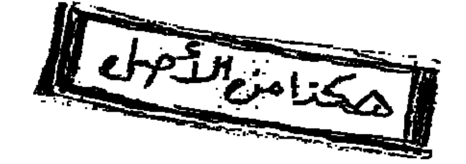
ODILE QUIROT.

(1) *Le Monde Radio-Télévision* daté 16-17 novembre.

HORAIRES... DE TRAVAIL

Orsay, un musée à consommer « à la carte ». Un point noir, toutefois, et de taille : les heures d'ouverture, de 10 h 30 à 18 heures (sauf le lundi) et une seule nocturne, le jeudi, jusqu'à 21 h 45. C'est nettement insuffisant.

10 h 30-18 heures : un horaire qui correspond grosso modo, au temps de travail de la majorité des Français ! C'est précisément après 18 heures, et jusqu'à 20 heures, dans cette pause d'avant-spectacle, ou sortie, qu'il fait si bon flâner devant quelques tableaux... N'y aurait-il pas assez de gardiens de musée, à Orsay ?



UNE GARE ENTRE AU MUSÉE

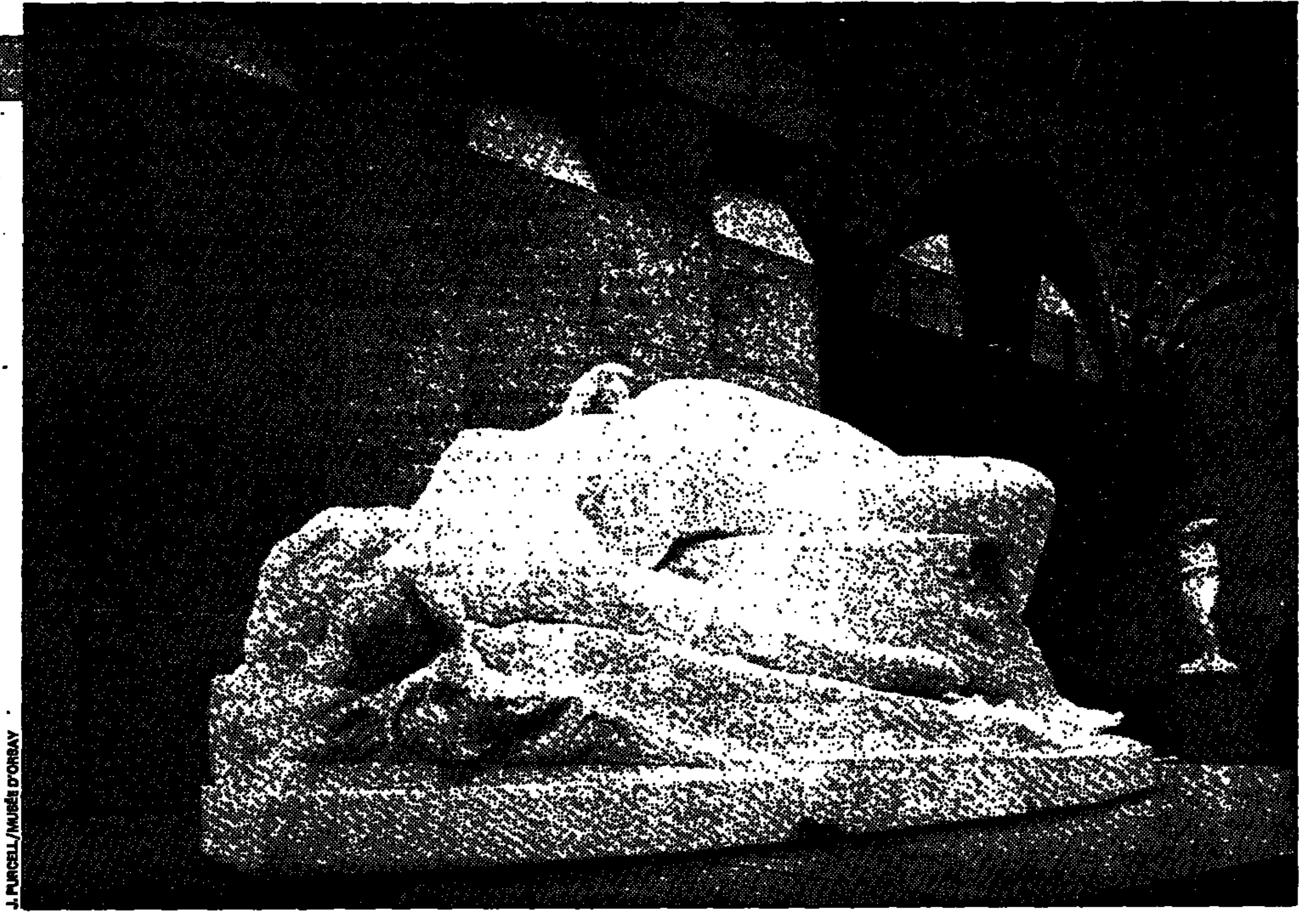
La gare d'Orsay était un monument. Pour en faire un musée, il fallait construire. Sous la voûte, sans la masquer. C'est fait ! On en juge.

UNE formidable nef, longue de 140 mètres, haute de 32 et large de 40, sans laquelle, on va le voir, le monument de Laloux aurait disparu, telles étaient la chance et la gloire de la gare d'Orsay. Tel aura été en revanche le premier handicap du musée, le lieu où se seront cristallisées difficultés et passions. Cette nef recouvre aujourd'hui une longue allée, qui monte par paliers, et, de part et d'autre de celle-ci, deux longues constructions, dont on mesure mal à première vue l'échelle et la continuité, qui forment comme deux inconfortables banquettes. Un examen hâtif aura vite fait de les classer dans une catégorie égyptienne, qui, sous les caissons panthéonesques de la voûte en berceau, ne manquera pas de choquer les esprits unitaires. Au fond de la nef, se dressent deux tours assez martiales et romaines d'allure, elles aussi.

Voilà, sommairement décrite, comment se présente la partie centrale du nouveau musée d'Orsay. On y distingue assez nettement une première paternité, celle de l'architecte Laloux, mais il faut une érudite connaissance des six dernières années pour attribuer celle des nouveaux aménagements à leurs véritables auteurs : le groupe ACT, d'une part, c'est-à-dire les architectes Bardon, Colboc et Philippon, et, d'autre part, la terrible Gae Aulenti, qui a déjà remanié le Musée national d'art moderne au Centre Pompidou et presque simultanément achevé la rénovation du palais Grassi, à Venise. Cette distribution complexe empêchera, avantage notable, la langue vipérine des critiques de dénoncer et fustiger un responsable défini. Elle aura l'inconvénient, pour une postérité certainement plus magnanime, d'empêcher l'exaltation d'un nom particulier.

C'est, nous direz-vous, être bien procédurier que chercher ainsi des responsables, des coupables, des innocents. Mais c'est être fidèle, aussi, à l'histoire d'un bâtiment dont la naissance fut entourée de polémiques et qui faillit être exécuté sans autre forme de procès dans les années 60.

Sa construction répondait à l'inconfort géographique de la ligne Paris-Orléans qui estimait son terminus, la gare d'Austerlitz, trop éloigné du cœur de Paris. Paris-Orléans s'empara du Palais d'Orsay, siège de la Cour des comptes, détruit pendant la Commune.



J. PURCELL/MUSÉE D'ORSAY

Adopté en avril 1898, le projet de Laloux fut inauguré le 14 juillet 1900 en même temps que l'Exposition universelle. Soit après moins de deux années de *chantier permanent*. Pour calmer ses détracteurs, Laloux cacha les structures métalliques de la nef derrière une solide façade de pierre dont on louerait presque la grâce aujourd'hui.

La gare d'Orsay n'avait pas quarante ans lorsqu'on la mit au chômage. En 1939, on lui retira en effet les grandes lignes. Restait la banlieue qui se satisfaisait des installations de sous-sol. Le grand bâtiment allait alors servir à tout et à rien : centre d'accueil des prisonniers à la Libération, studio et décor de cinéma (*le Procès* d'Orson Welles, *le Conformiste* de Bertolucci), parking pour la Caisse des dépôts et consignations, refuge temporaire pour le théâtre Renaud-Barrault et pour la *compagnie des commissaires-priseurs*. Bonne à tout faire, la gare n'en intéressait pas moins la crème des édiles, moins séduits, il va sans dire, par les charmes de son architecture que par sa plantureuse assise.

La gare d'Orsay, dans les années 60, n'avait pas bonne presse. Cette période, qui confondait qualité de l'architecture et vitalité de la construction, citait volontiers le malheureux bâtiment comme la bête immonde, la chose à abattre. *Le Monde* soi-même, dans la fièvre de l'époque, estimait qu'on n'allait « *évidemment pas* » le pleurer, comme François Chaslin vient de le rappeler dans *les Paris de François Mitterrand* (Gallimard). En 1961 un premier concours avait été organisé, permettant notamment à Le Corbusier qui, en matière d'urbanisme, n'y allait pas avec le dos de la cuiller, de proposer un immeuble de plus de 100 mètres de haut. Un second concours eut lieu en 1963, année où la destruction du pont de Solferino amena à construire l'infâme passerelle « *provisoire* » que l'on sait. Et avec la même lucidité qui fit la fortune de quelques constructeurs et l'infortune de Paris, il fut décidé de livrer l'espace d'Orsay à un projet d'hôtel conçu par René Coulon et Guillaume Gillet. On s'en épargnera d'autant plus volontiers la description que, déjà, le vent de l'histoire avait tourné.

Le vent de l'histoire rétablissait dans leurs droits et limites non seulement la peinture du dix-neuvième siècle, mais l'architecture qui lui est liée, ce style Beaux-Arts, tout à la fois éclectique et codifié, rigide et imaginatif, pudibond ou monumental, et lui aussi qualifié de pompier. Ce goût velléitaire, qui avait déjà distribué dans les grandes métropoles américaines les plus nombreux et les plus spectaculaires *fleurons de cette architecture* d'essence parisienne, venait de laisser abattre les Halles de Baltard. Le Grand et le Petit-Palais ne faisaient plus sourire. La gare d'Orsay à son tour trouva des protecteurs. En 1973, les façades et les grands décors du bâtiment furent inscrits à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques.

Passer de la gare au musée était une autre paire de manches. *O'Byrne et Pecquet, qui avaient* déjà établi la programmation du *Centre Pompidou, monstre d'une* taille comparable à Orsay, remirent un premier dossier sur lequel furent conviés à plancher six malheureux architectes.

Esthétique et intendance

Malheureux, car jamais consultation n'aura été si mal pensée. Etablie sur le principe des concours d'ingénierie, qui limite en effet à six le nombre des concurrents, elle prévoyait que les projets seraient jugés, en premier lieu, pour leurs qualités techniques, leur respect du programme et leur coût, en second lieu pour leur qualité architecturale. Selon ce principe, le maître d'œuvre retenu est responsable du respect du budget, et pénalisé en cas de dépassement. Pareilles précautions devaient s'avérer bien inutiles, les présidents successifs de l'Etablissement public du musée d'Orsay, son directeur, Jean Jenger, et leurs équipes s'étant chargés avec une remarquable efficacité de l'intendance et de son contrôle.

C'est sur l'architecture qu'auraient dû porter les efforts des initiateurs d'Orsay. Sur les six projets rendus, quatre étaient d'une telle facture que leurs auteurs auraient mérité de retourner sur les bancs de l'Ecole des beaux-arts.

Le projet d'ACT souffrit dès le départ d'un manque de concurrence et de comparaisons possibles. Mais le parti général en était cependant séduisant. Substituant une circulation longitudinale aux *circulations latérales de la gare*, plaçant l'entrée du musée sur la *rue* de Bellechasse et «tuant» celles du quai, il respectait autant que faire se peut la grande voûte centrale. Il trouvait les surfaces du musée dans les deux nefs latérales côté Seine, ce qui en fit gémir plus d'un, dans les bureaux côté rue de Lille, dont chacun se contrefichait, enfin dans ces deux «banquettes», *autour de cette* allée en pente douce, qui devait *définir l'assise et l'arête du* musée.

Dès ses premiers jours publics, le projet suscita des réserves assez générales sur plusieurs points : l'accroche des «banquettes» à la nef principale, *les passerelles* par-dessus l'allée, une manière de *conque* et *une sorte* d'hémicycle qui masquaient la verrière du *fond*, *tous ces éléments* pénalisaient le volume de l'ancienne gare, sans donner d'élégance particulière au futur musée.

On en était à retravailler ces points lorsque, avec l'assentiment d'ACT, un autre concours fut lancé auprès de trois équipes pour les aménagements intérieurs. L'architecte italienne Gae Aulenti remporta cette épreuve et investit *manu militari* la place. Si elle conserva le parti général d'ACT, elle imposa de notables modifications en même temps qu'un style pour le moins personnel. « *Alors quoi*, devait-elle *demander* à un collaborateur moins entreprenant, *on aménage le grenier d'une maison de campagne ou on fait le plus beau musée du monde ?* » Il n'est pas certain qu'il s'agisse du plus beau des musées, mais le résultat n'a certes rien à voir avec un grenier ni une maison de campagne.



L'architecte italienne Gae Aulenti (ci-contre) a investi manu militari *l'œuvre de Laloux et y a imprimé sa marque. Ci-dessus, derrière un marbre, la voûte d'origine et les structures nouvelles, dans la nef consacrée aux sculptures.*

Un style sec et maniéré

Les modifications structurelles de Gae Aulenti sont peu nombreuses *mais importantes*. Ce sont maintenant deux tours qui marquent la fin de la nef, tout en laissant passer la lumière de la cour voisine. L'allée centrale, initialement prévue en pente douce, présente désormais une succession de plages horizontales où les sculptures tiennent plus aisément debout. *Au milieu de l'allée*, un «transept» permet de retrouver un fragment de l'*édifice d'origine* avec ses trois nefs successives. D'autres modifications ont été rendues possibles après l'abandon par la Réunion des musées nationaux des surfaces qui lui étaient destinées. C'est ainsi que le magnifique volume du pavillon «amont» a pu être consacré à *l'histoire de l'architecture, pour la* plus grande gloire de celle-ci.

Dans le détail des choses, la marque de Gae Aulenti s'est faite *beaucoup plus manifeste. Selon* une technique qui lui est chère, l'architecte s'est arrangée pour que la lumière naturelle parvienne jusqu'aux salles les plus secrètes du musée, tout en ménageant aussi souvent que possible dans les nouveaux espaces la présence et l'esprit de Laloux. Cela ne signifie assurément pas qu'elle se soit effacée. Et plus d'un sera agacé par un style que le grand public qualifiera sans doute d'égyptianisant, mais qui est en fait assez fidèle aux manies des architectes contemporains : à la fois sec et maniéré, historiciste et *volontariste, décharné et prétentieux*. Il est probable que l'habitude s'en installera vite dans l'esprit du public. Mais vite aussi la lassitude, comme celle qui a frappé les charges et surcharges de Laloux un demi-siècle durant.

Le parcours de Gae Aulenti (*via* ACT) se révèle d'une très grande richesse et ménage de magnifiques surprises, telle la vue sur la nef que nous réservent les deux tours. Mais la volonté de puissance de Gae Aulenti lui a aussi joué d'autres tours, dans l'autre sens du terme. A force de ne pas vouloir jouer au grenier de la maison de campagne, *elle a fini* pas s'imposer comme protagoniste *dans ce dialogue entre une* ancienne gare et un musée futur, et par l'interrompre souvent assez grossièrement.

Nous nous limiterons ici à une remarque de détail et à un étonnement architectural. La remarque de détail concerne la répétition *ad nauseam* du motif de la grille. Et de sa réalité, d'ailleurs, ce qui enrichit le musée d'un joli côté carcéral. L'étonnement architectural concerne l'accumulation, au départ de la nef, d'un nombre surprenant de maladresses, de lourdeurs *et d'incohérences. La première* plongée du regard sur le grand hall du musée est en effet coupée par une de ces passerelles qu'on croyait supprimées depuis la révision du projet ACT. Il fallait, nous explique-t-on, permettre aux visiteurs arrivant de ne pas se heurter aux visiteurs circulants. On descend alors un escalier qui nous conduit dans une première *zone d'orientation, sous la nef*. Là, deux espèces de pans inclinés, découpés sur le thème de la grille, imitent en définitive les deux escaliers latéraux qui auraient avantageusement remplacé la susdite passerelle. Navrant. Pis encore, elles interdisent de découvrir le seul développement complet de la voûte de *Laloux*, négligence paradoxale lorsqu'on pense au *soin de la même* Aulenti pour affirmer ailleurs la présence de la gare. La lourdeur de deux passerelles qui relient les circuits de l'ancien hôtel à nos deux fameuses banquettes contribue au caractère hétéroclite et désinvolte de cet ensemble. Première impression ?

FRÉDÉRIC EDELMANN.

ARCHITECTURE SUR SCÈNE

REÇU deux fois par Claude Mauporné, dont une en prélude à la semaine que France-Musique va consacrer au nouveau musée, *Michel Laclotte est un lyricomane* déclaré. Il a donc assisté, voilà sept ans, à la *Lulu* de Berg. Les décors de Richard Peduzzi l'ont, comme tous, fait craquer. Après, il a pris par la manche le complice de Patrice Chéreau et lui a dit : « *Venez donc à Orsay.* »

Il y est. Son domaine, qui s'ouvre entre les deux tours au fond de la piazza, peut être repéré à ce détail pesé : le sens et la longueur des dalles au sol ont été modifiés. Le pavement genre forum de l'ensem*ble du musée fait place*, chez Peduzzi, aux planches d'un plateau de théâtre, fuyant vers un ciel étoilé. « Chez » Peduzzi, en effet, car on a bien l'impression, en passant le seuil de cette caverne, de cet antre de fées, de quitter le registre *de l'œuvre exposée pour* celui d'un dix-neuvième siècle fantasmatique et rêvé. « *Michel Laclotte, Jean Jenger, tous les responsables de l'établissement public m'ont considérablement appuyé et aidé,* remercie l'invité. *Mon plan faisait basculer le projet de musée.* »

En fait de plan, c'est une maquette en bois et en plâtre moulé, peint, doré, patiné, fidèle à la rosace près, que Peduzzi a placée sous sa voûte *céleste après l'avoir* commandée à l'équipe d'un maître staffeur italien qui travaille avec Fellini : Gianni Gianese. Coupe longitudinale du palais Garnier : un simulacre dans ce temple de l'objet signé. Quelque chose comme un coup de *théâtre* de plus dans cet Orsay décidément dissipé.

« *A l'origine*, explique Peduzzi, *Laclotte voulait me confier quelques salles pour l'architecture et une exposition Garnier. J'ai exploré les fonds, dans les bibliothèques et les musées. J'ai trouvé des esquisses, des machineries, des décors dans leurs casiers, des calques, rien qui implique la nécessité d'un département lié à l'Opéra. Il m'a paru important d'expliquer le palais Garnier, la façon dont le bâtiment s'intègre dans un quartier et dont le quartier s'intègre dans le bâtiment. Mais comment montrer cette relation, l'impact mystérieux de cet édifice suspendu entre le rêve et la réalité ?* »

Comme le plafond était bas, la solution était de creuser. C'est donc d'en haut, à ses pieds — pieds eux-mêmes posés sur des dalles de verre sur lesquelles, mais non, il n'est pas interdit de marcher — que le visiteur découvrira la maquette aérienne, réduite à un carré de 3 mètres de côté, de l'Opéra de Paris et de son quartier... « *Tout a été fait sur relevés, des prises de vues en hélicoptère ont été effectuées, le cadastre examiné. Il fallait qu'à cette impression de marcher sur les nuages, en dehors du temps, se conjugue un grand respect de l'exactitude historique. Le quartier est reproduit exactement tel qu'il était aux alentours de 1890.* »

Le reste de ce département a été conçu dans un même souci d'échos et de résonances, dans un contrepoint de matières dures et de transparences. Une verrière qui semble empruntée aux décors de *Lulu* surmonte les dalles sous lesquelles dort dans sa fosse le palais Gar*nier ; une autre, au fond à droite,* éclaire *la Danse*, de Carpeaux. « *A chaque thème sa réponse, comme dans la musique. Ces plafonds ont été peints à la fresque par certains de mes élèves de Nanterre, où j'implante une école d'artisans du théâtre. Les éclairages ont été conçus par Yves Bernard, mon collaborateur de toujours au spectacle.* » Ainsi l'exposition a-t-elle résolument ici et sa mise en scène *et sa distribution*.

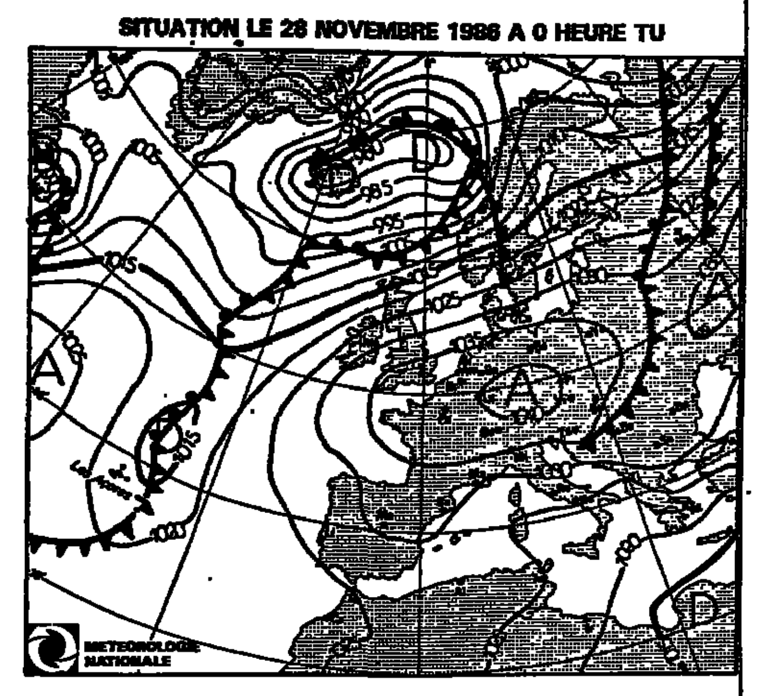
« *Le musée a bien voulu considérer mon travail comme une œuvre* », remercie encore Peduzzi. Invité, outre sa leçon sur Garnier, à initier le bon peuple à l'architecture du siècle dernier, il a donc occupé, dans le *sens de la hauteur*, une cage d'escalier et bâti une tour de Babel sur laquelle on gardera le secret mais qui est l'objet — trouvé — le plus volumineux de ce musée.

ANNE REY.

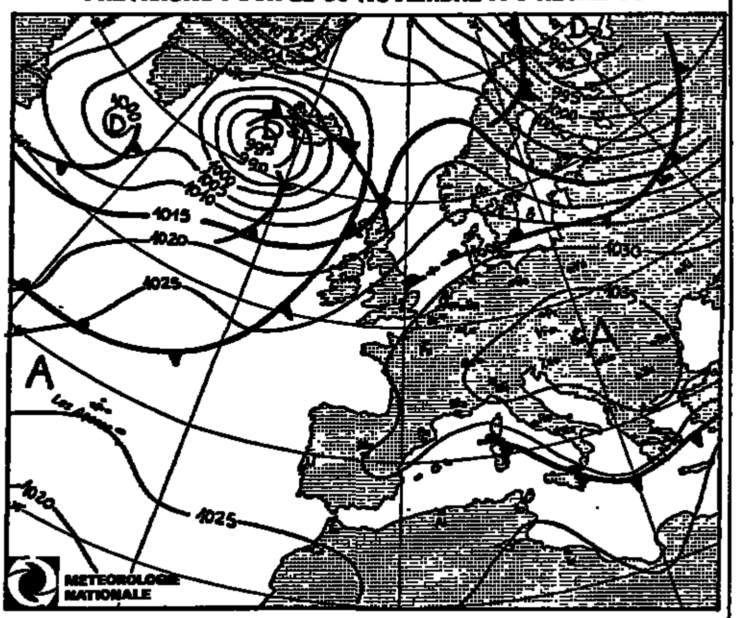
Informations « services »

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 28 NOVEMBRE 1986 A 0 HEURE TU



PRÉVISIONS POUR LE 30 NOVEMBRE A 0 HEURE TU



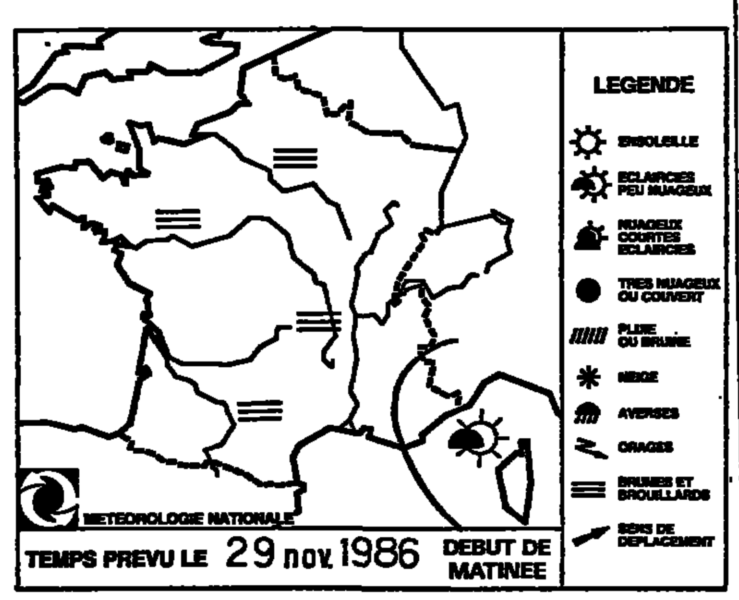
Evolution probable du temps en France entre le vendredi 28 novembre à 0 heure et le dimanche 30 novembre à 24 heures.

Les hautes pressions vont se maintenir sur l'Europe faisant persister un temps sec. Les perturbations sont rejetées sur les îles Britanniques. Un front quasi stationnaire en Méditerranée donne des passages nuageux.

Samedi : il fera froid le matin -2 à -6 degrés dans l'intérieur du pays, 2 à 4 degrés sur les côtes. Les bancs de brouillards localement givrants seront fréquents et parfois tenaces. Quelques passages nuageux sur la Corse et la Côte d'Azur en début de matinée. Sur les autres régions, après les brumes, temps ensoleillé.

Dans la journée, et surtout en fin d'après-midi, des nuages bas gagneront les régions méditerranéennes, et le ciel deviendra nuageux dans l'extrême nord. Partout ailleurs, il y aura du soleil et un ciel peu nuageux. Les températures maximales seront entre 7 et 15 degrés du nord au sud.

Dimanche : même type de temps froids et brumeux le matin, avec des gelées de -3 à -6 degrés, et encore des bancs de brouillards givrants ; la journée sera bien ensoleillée sur la majeure partie du pays. Les passages nuageux seront moins nombreux l'après-midi sur le Sud, où quelques ondées matinales sont possibles en Corse. De la Bretagne au Nord, le ciel deviendra nuageux l'après-midi.



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé

Valeurs extrêmes relevées entre le 25-11 à 6 h TU et le 26-11-1986 à 6 h TU — le 28-11-1986

FRANCE	max	min	temps
AJACCIO	18	5	D
BIARRITZ	11	0	D
BORDEAUX	10	1	D
BOURGES	9	0	D
BREST	12	4	D
CAEN	12	0	D
CHERBOURG	11	2	D
CLERMONT-FERR.	8	-2	B
DIJON	8	0	D
GRENOBLE St-M-H	11	-3	D
LILLE	11	3	B
LIMOGES	8	2	D
LYON	9	3	C
MARSEILLE-MAR.	15	1	D
NANCY	5	5	B
NANTES	12	1	D
NICE	16	9	D
PARIS-MONTS.	11	10	N
PAU	10	-2	D
PERPIGNAN	14	2	D
RENNES	12	-2	B
ST-ÉTIENNE	7	-1	C
STRASBOURG	8	-1	N
TOURS	12	2	B
TOULOUSE	10	-2	B
POINTE-À-P.	30	21	O

ÉTRANGER	max	min	temps
ALGER	17	10	N
AMSTERDAM	10	3	B
ATHÈNES	15	11	C
BANGKOK	32	23	C
BARCELONE	17	6	D
BELGRADE	7	5	P
BERLIN	9	1	N
BRUXELLES	10	2	B
LE CAIRE	25	16	N
COPENHAGUE	9	5	C
DAKAR	29	22	C
DELHI	27	17	D
DJERBA	19	13	N
GENÈVE	8	1	C
HONGKONG	20	16	D
ISTANBUL	11	7	C
JÉRUSALEM	17	8	C
LISBONNE	17	9	D
LONDRES	12	2	B
LOS ANGELES	26	11	D
LUXEMBOURG	5	-1	B
MADRID	14	-3	D
MARRAKECH	23	11	D
MEXICO	22	11	P
MILAN	15	1	D
MONTRÉAL	5	0	N
MOSCOU	2	0	*
NAIROBI	24	14	C
NEW-YORK	18	5	D
OSLO	5	4	D
PALMA-DE-MAL.	17	6	P
PÉKIN	3	-5	D
RIO-DE-JANEIRO	32	25	D
ROME	18	8	D
SINGAPOUR	28	24	C
STOCKHOLM	7	3	N
SYDNEY	18	15	C
TOKYO	10	6	P
TUNIS	19	10	D
VARSOVIE	8	4	N
VENISE	15	3	D
VIENNE	9	4	C

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

★ TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

WEEK-END D'UN CHINEUR

Samedi 29 novembre

ILE-DE-FRANCE

Maurepas (78), 16 h 30 : peintures et sculptures modernes vendues au profit d'une ville du Mali ; **Corbeil-Essonnes**, 14 heures : tableaux dix-neuvième siècle et contemporains ; **Versailles Chevau-Légers**, 14 h 15 : tableaux, dessins, mobiliers d'époque et de style ; **Avignon**, 14 heures : mobiliers dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècle, argenterie, peintures anciennes ; **Agen**, 9 h 30 : bijoux, argenterie massive ; 14 heures : tableaux, objets d'art, meubles dix-huitième et dix-neuvième siècle. **Joigny**, 14 h 30 : collection de 70 encriers dix-neuvième siècle (1900-1930), orfèvrerie ancienne et bijoux, meubles d'époque et de style ; **Le Havre**, 14 h 30 : grands vins ; **Nantes**, 14 heures : 350 appareils photographiques de collection depuis 1885 ; **Marseille (H. Castellane)**, 14 h 30 : bijoux anciens, argenterie dix-huitième siècle, tableaux modernes, meubles et objets d'art dix-huitième et dix-neuvième ; **Marseille (H. Prado Borde)**, 14 h 30 : bijoux, argenterie ancienne et de style, mobilier dix-huitième et dix-neuvième siècle, tableaux anciens et modernes ; **Montluçon**, 14 heures : environ 300 petites voitures « Dinky Toys » France et Grande-Bretagne ; **Montpellier**, 14 heures : mobilier dix-huitième et dix-neuvième siècle. Objets d'art, cartes postales ; **Orléans**, 14 heures : bijoux, argenterie ; **Pontoise**, 8 h 45 : 120 véhicules de collection ; **Reims**, 14 heures : œuvres de deux artistes champenoises ; **Villefranche-sur-Saône**, 14 heures : tableaux anciens, meubles, argenterie, objets d'art dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècle ; **Vichy**, 14 heures : tableaux anciens, dessins, céramiques, meubles, sièges et objets d'art dix-huitième siècle et Napoléon III.

Dimanche 30 novembre

ILE-DE-FRANCE

Chartres, 10 h 30 : pré-cinéma et cinéma ; 13 h 30 : photos anciennes ; 16 heures : appareils photographiques ; **Enghien**, 14 heures : Emile Wegelin (1875-1962), 200 huiles et gouaches ; **Rambouillet**, 14 h 30 : tableaux modernes et dix-neuvième siècle, sculptures et bronzes ; **L'Isle-Adam**, 15 heures : tableaux et sculptures modernes ; **Fontainebleau**, 14 heures : bijoux 1900, 1920, 1950, argenterie, fourrures ; **Saint-Germain-en-Laye**, 14 heures : archéologie ; **Provins**, 14 heures : armes anciennes et militariat ; **Versailles Chevau-Légers**, 14 heures : grands vins de Bordeaux, très grands vieux sauternes, vieux cognac, grands champagne ; **Versailles, (H. Rameau)**, tableaux modernes ; **Auxerre**, 14 h 30 : meubles, sièges et faïences dix-septième et dix-huitième siècle, tableaux modernes ; **Bayonne**, 14 heures : meubles rustiques, argenterie dix-neuvième et vingtième siècle, tableaux dix-neuvième siècle et modernes ; **Besançon**, 14 heures : bibliothèque franc-comtoise ; **Dunkerque**, 14 h 30 : livres dix-huitième siècle, icônes, estampes, bijoux, orfèvrerie, meubles dix-huitième, dix-neuvième siècle ; **Calais**, 14 h 30 : fourrures, bijoux, argenterie, dentelles, linge de maison ; **Chambéry**, 14 heures : tableaux modernes, meubles dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècle. Faïences anciennes ; **Compiègne**, 14 heures : livres anciens et modernes ; **Fécamp**, 14 h 15 : tableaux modernes, meubles et sièges dix-huitième et dix-neuvième siècle ; **Dijon**, 14 heures : argenterie ancienne, bijoux ; **Louviers**, 14 heures : argenterie, objets d'Extrême-Orient, tapis d'Orient ; **Marseille, H. Castellane**, 14 h 30 et 18 h 30 : objets d'art africain, précolombien et d'archéologie ; **Nancy**, 14 heures : mobiliers et objets d'art de 1900 à 1950 ; **Nogent-le-Rotrou (château de l'Ozanne)**, 14 heures : mobiliers rustiques et de style dix-huitième et dix-neuvième siècle. Fourrures ; **Rouen**, 14 heures : faïences dix-septième et dix-huitième siècle, Extrême-Orient, art populaire, étains ; **Sens**, 14 heures : meubles et objets d'art dix-huitième et dix-neuvième siècle, faïences et étains anciens, porcelaines de Chine dix-huitième et dix-neuvième siècle. Armes de poing dix-huitième et dix-neuvième siècle ; **Saint-Dié-des-Vosges**, 14 heures : tableaux anciens seizième et dix-huitième siècle. Tableaux dix-neuvième siècle et modernes, meubles régionaux et objets d'art dix-huitième et dix-neuvième siècle ; **Vichy**, 14 h 30 : tableaux modernes, Art nouveau, art déco, affiches anciennes.

FOIRES ET SALONS

Paris (la Défense) jusqu'au 19 novembre ; **Paris** (tour Eiffel) ; **Ablon-sur-Seine** (94) ; **Aix-en-Provence**, **Saint-Brieuc** (jusqu'au 30 novembre) ; **Nice** (Acropolis) jusqu'au 2 décembre.

PHILATÉLIE

Le musée d'Orsay

Pour se mettre au diapason de l'actualité culturelle, la poste a décidé d'avancer la date d'émission du timbre « musée d'Orsay » initialement prévu dans le programme de l'année prochaine. L'inauguration de ce nouveau musée national aura lieu le 1er décembre (*lire notre supplément* « le Monde sans visa », *pages 27 à 31*). La vente anticipée



du timbre est fixée au 9 décembre, premier jour de l'ouverture du musée au public ; la vente générale le lendemain.

Au rang des curiosités, il faut noter que le millésime du timbre, 1987, n'a pas été retouché et que sa notice philatélique portera le numéro 1-1987. Il ne sera d'ailleurs fourni aux titulaires d'abonnements par correspondance qu'avec la première livraison de l'année prochaine.

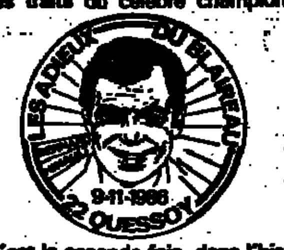
Le timbre, au format inhabituel de 52 × 31mm, est dessiné par Jean Widmer et imprimé en héliogravure en feuilles de 25.

★ **Vente anticipée à Paris le 9 décembre** : de 9 heures à 18 heures au bureau de poste temporaire ouvert au musée d'Orsay, place Henri-de-Montherlant (entrée quai Anatole-France), Paris 7e (l'entrée du musée sera gratuite pendant la vente anticipée) ; de 8 heures à 19 heures, à la recette principale de la rue du Louvre, Paris 1er ; et au bureau de Paris-41, 5, avenue de Saxe, Paris 7e ; de 10 heures à 17 heures, au Musée de la poste, 34, boulevard de Vaugirard, Paris 15e.

Rubrique réalisée par la rédaction du *Monde des philatélistes*, 24, rue Chauchat, 75009 Paris. Tél. : (1) 42-47-99-08.

En filigrane

● **Les adieux du Blaireau.** — Bernard Hinault vient de prendre sa retraite. A cette occasion, le 11 novembre, un cachet temporaire a été utilisé à Quessoy (Côtes-du-Nord), reproduisant les traits du célèbre champion.



C'est la seconde fois, dans l'histoire des oblitérations temporaires françaises, qu'une personnalité française vivante subit cet honneur redoutable. Yves Saint-Martin avait inauguré cette pratique dangereuse et discutable en octobre 1985.

On peut obtenir le cachet « Hinault » en adressant deux enveloppes — la première timbrée, qui recevra l'oblitération, et la seconde, suffisamment affranchie pour la réexpédition — à la direction départementale des P et T des Côtes-du-Nord, bureau des oblitérations temporaires, 11, rue Michelet, 22044 Saint-Brieuc. A noter qu'à titre exceptionnel le délai d'obtention de ce cachet est porté de deux à trois mois après son premier jour d'utilisation (soit jusqu'au 9 février).

● **Administrations postales étrangères.** — Suite de la liste des administrations postales étrangères.

Corée du Sud : Philkorea CPO Box 5122, Séoul, Corée du Sud.

Hongkong : General Post Office, Philatelic Bureau, 2, Connaught Place, Hongkong.

Japon : Tokyo Central Post Office, Philatelic Section, CPO Box 888, Tokyo 100-91, Japon.

PARIS EN VISITES

SAMEDI 29 NOVEMBRE

« Le Palais-Royal et ses cafés », 15 heures, colonnes de Buren (Sauvegarde et mise en valeur du Paris historique).

« La Cité universitaire, reconnaissance des arbres par les bourgeons et les écorces », 10 h 30, RER Cité universitaire (Les Amis de la Terre).

« Le vieux quartier Saint-Séverin », 15 heures, métro Maubert-Mutualité, sortie côté rue des Carmes (Lutèce visites).

« La Sainte-Chapelle », 15 heures, boulevard du Palais, devant grilles (Arcus).

« Exposition tricentenaire de l'église Notre-Dame de Versailles, ancienne paroisse royale », 15 heures, Hôtel de Ville (Office de tourisme).

« Exposition crèches et traditions de Noël en France », 14 h 30, Musée des arts et traditions populaires (V. Turpin).

« Le musée Picasso et l'hôtel Salé », 11 h 5, rue Thorigny (E. Romann).

« Ateliers d'artistes, jardins, bals, curiosités et histoire de Montparnasse (Montparnasse I), 15 heures, métro Vavin (C. Sagave).

« Le Grand Orient de France, histoire et symbolique de la franc-maçonnerie du dix-huitième siècle à nos jours », 15 heures, 16, rue Cadet (L. Hauller).

« Exposition Boucher », 16 h 30, entrée Grand Palais (P.-Y. Jaslet).

« L'hôtel Biron, ses jardins et le musée Rodin », 10 h 30, 77, rue de Varennes, et « Les prestigieux tombeaux aménagés sous le dôme de gloire des Invalides », 14 h 30, métro Saint-François-Xavier (V. de Langlade).

« Panorama architectural du château de Vincennes », 15 heures, entrée.

« Exposition Hittorff, architecte du dix-neuvième siècle », 15 heures, 23, rue de Sévigné, et « L'hôtel de Soubise », 15 heures, 60, rue des Francs-Bourgeois (Caisse nationale des monuments historiques et des sites).

« L'Opéra et ses souterrains », 14 heures, marches (Paris passion).

« Le Marais », 15 heures, sortie métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

« La France et la Russie au Siècle des Lumières », 14 h 30, entrée Grand Palais (M. Pohyer).

Hôtels, églises, passages du faubourg Saint-Honoré », 15 heures, métro Madeleine, sortie Trois Quartiers (G. Botteau).

« Hôtels, cours et passage de Saint-André-des-Arts », 14 h 30, fontaine Saint-Michel (Flâneries).

« Les appartements royaux du Louvre », 14 h 30, porte église Saint-Germain-l'Auxerrois (C.-A. Messer).

« L'atelier de Delacroix », 10 h 30, 6, place Fürstenberg (Approche de l'art).

« L'atelier d'un laqueur de Chine », 15 heures, sortie métro Colonel-Fabien (AITC).

CONFÉRENCES

Institut océanographique (grand amphi), 195, rue Saint-Jacques, 21 heures : « De quelques techniques de pêche insolites » (M. Fontaine).

loterie nationale

LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER AUX BILLETS ENTIERS

Le règlement du TAC-O-TAC ne prévoit aucun cumul (J.O. du 27/03/86)

Le numéro **302490** gagne **4 000 000,00 F**

Les numéros approchants à la centaine de mille : 002490, 102490, 202490, 402490, 502490, 602490, 702490 — gagnent 50 000,00 F

Les numéros approchants aux : Dizaines de mille	Mille	Centaines	Dizaines	Unités	gagnent
312490	300490	302090	302400	302491	15 000,00 F
322490	301490	302190	302410	302492	
332490	303490	302290	302420	302493	
342490	304490	302390	302430	302494	
352490	305490	302590	302440	302495	
362490	306490	302690	302450	302496	
372490	307490	302790	302460	302497	
382490	308490	302890	302470	302498	
392490	309490	302990	302480	302499	

Tous les billets se terminant par	gagnent
2490	5 000,00 F
490	1 000,00 F
90	200,00 F
0	100,00 F

TACOTAC — 86 — TIRAGE DU MERCREDI 26 NOVEMBRE 1986 — 101

loterie nationale

LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER TOUS CUMULS COMPRIS AUX BILLETS ENTIERS

TERMINAISONS	FINALES ET NUMÉROS	SIGNES du ZODIAQUE	SOMMES GAGNÉES
1	01 381 16 331 29 631	tous signes tous signes verseau autres signes poissons autres signes	F. 200 400 50 000 5 000 50 000 5 000
2	92 3 392 4 492	tous signes balance autres signes poissons autres signes	200 10 200 1 200 10 000 1 000
3	4 093 5 473 7 703	scorpion autres signes sagittaire autres signes bélier autres signes	12 000 1 200 12 000 1 200 12 000 1 200
4	134 704 3 344 5 054 6 694 28 354 17 394	tous signes tous signes sagittaire autres signes taureau autres signes capricorne autres signes scorpion autres signes poissons autres signes	400 400 10 000 1 000 10 000 1 000 12 000 1 200 50 000 5 000 4 000 000 125 000
5	585 3 745 6 775	tous signes verseau autres signes [illegible] autres signes	400 12 000 1 200 12 000 1 200
6	86 576 1 826 22 886	tous signes tous signes scorpion autres signes vierge autres signes	200 400 10 000 1 000 50 000 5 000
7	3 807 6 037 9 047 04 817 08 277 21 787	capricorne autres signes gémeaux autres signes taureau autres signes bélier autres signes capricorne autres signes gémeaux autres signes	F. 10 000 1 000 12 000 1 200 12 000 1 200 50 000 5 000 50 000 5 000 50 000 5 000
8	2 168 5 428 8 998 09 048 25 858	poissons autres signes vierge autres signes lion autres signes lion autres signes sagittaire autres signes	12 000 1 200 12 000 1 200 12 000 1 200 50 000 5 000 50 000 5 000
9	5 729 7 439 7 829 8 039 4 229 06 289	lion autres signes vierge autres signes bélier autres signes gémeaux autres signes balance autres signes cancer autres signes	10 000 1 000 10 000 1 000 10 000 1 000 10 000 1 000 12 000 1 200 50 000 5 000
0	140 3 000 6 380 67 540 14 980	tous signes verseau autres signes cancer autres signes balance autres signes taureau autres signes	400 10 000 1 000 10 000 1 000 50 000 5 000 50 000 5 000

TOUS LES BILLETS NE BÉNÉFICIANT D'AUCUN AUTRE LOT MAIS PORTANT LES SIGNES SUIVANTS : CAPRICORNE, VERSEAU, LION GAGNENT 100,00 F

LOTO

N° 48 TIRAGE DU MERCREDI 26 NOVEMBRE 1986

26 28 30 31 41 43 — NUMÉRO COMPLÉMENTAIRE 21

POUR LES TIRAGES DU MERCREDI 3 ET SAMEDI 6 DÉCEMBRE 1986 VALIDATION JUSQU'AU MARDI APRÈS-MIDI

	NOMBRE DE GRILLES GAGNANTES	RAPPORT PAR GRILLE GAGNANTE (POUR 1F)
6 BONS N°	2	3 572 140,00 F
5 BONS N° + complémentaire	17	228 715,00 F
5 BONS N°	920	13 945,00 F
4 BONS N°	64 670	205,00 F
3 BONS N°	1 476 779	13,00 F

86 — TRANCHE DES SIGNES DU ZODIAQUE — TIRAGE DU MERCREDI 26 NOVEMBRE 1986 — 100

Communication

La mort de Philippe Viannay

Un irréductible de tous les temps

Philippe Viannay est décédé, jeudi 27 novembre, des suites d'une longue maladie. Né le 15 août 1917 à Saint-Jean-de-Bournay (Isère), héros de la Résistance, il a notamment créé le Centre de formation des journalistes.

Nul mieux que lui n'aura mérité son surnom de résistant, Indomitus. Indompté, rebelle à *toute forme* de pouvoir et à tout carcan idéologique, Philippe Viannay méprisait les honneurs et les médailles. Mais cet indompté, diplômé d'études supérieures de philosophie, était aussi un aventurier de la liberté, un amoureux de ces contre-pouvoirs que furent pour lui la presse et le monde associatif.

Officiers de tirailleurs marocains en 1939-1940, il lance ensuite le réseau Défense de la France et le journal du même nom, dont le tirage atteignit plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et servit de *centre de fabrication de faux* papiers, puis participe, à vingt-six ans, à la création du *Mouvement* de libération nationale (MLN), qui regroupait les organisations de résistance non communistes.

Membre de l'Assemblée constituante en 1946, Philippe Viannay, *qui aurait pu facilement entamer* une brillante carrière d'homme *politique, préfère se consacrer* à ses passions : la presse et la voile. Avec son ami de résistance Jacques Richet, il crée, en 1945, le Centre de formation internationale dont le but est de fournir une formation aux jeunes résistants à qui la guerre a fait rater leurs études. Le Centre de formation des journalistes (CFJ), créé en 1946 et dont il fut le vice-président jusqu'en 1985, comme le Centre nautique des Glénans (1947) en sont issus. De même l'association des Foyers internationaux et l'association Education et échanges fondée avec *MM. Michel Debré, Paul Delouvrier* et René Seydoux.

Homme de presse, Philippe Viannay lança *France-Soir*, qui *succédait* à *Défense de la France*. Il en partit, lorsque le contrôle du quotidien échappa à l'équipe de fondateurs, pour se lancer ensuite dans l'aventure de *France-Observateur*, devenu *le Nouvel Observateur*, puis dans celle du quotidien *le Matin*. Il démissionna du conseil d'administration de ces deux titres en 1984, parce qu'il était en désaccord avec leur gestion. Entre-temps, c'est à lui qu'était revenue, en 1972, la présidence de la commission paritaire chargée de régler le différend surgi entre la rédaction de *Paris-Normandie* et son nouveau propriétaire, M. Robert Hersant.

Philippe Viannay participa à la création de l'Union de la gauche socialiste, ancêtre du PSU. Il soutint M. Jacques Chaban-Delmas en 1974 puis, au second tour, appela *publiquement* à voter pour M. François Mitterrand. Ce qui ne l'empêcha pas de participer à la création de la Fondation Auguste-Comte *sous* le septennat de Valéry Giscard d'Estaing.

Généreux, autoritaire, *Philippe* Viannay était le père spirituel de *quelque mille trois cents anciens* élèves du CFJ, pour lesquels sa haute *silhouette*, son *visage* aux traits bourboniens, étaient reconnaissable entre tous *et* son enthousiasme et sa chaleur exemplaires. Comme son courage : le mal qui le terrassait ne l'empêchait pas de sourire et de poursuivre, à soixante-neuf ans, la rédaction de ses Mémoires.

YVES-MARIE LABÉ.

[Philippe Viannay se savait condamné, mais la perspective de la mort prochaine n'avait en rien entamé son dynamisme et son exceptionnel courage. Jusqu'à la dernière minute, il se sera dévoué corps et âme à ces *Journalistes en Europe* qui lui doivent tant. Les nombreux rédacteurs du *Monde* qui ont été formés par lui n'oublieront pas de sitôt ses exigeantes leçons. Que la famille de ce vieil ami sache que son deuil est aussi le nôtre. — A. F.]

Un passionné de la mer

En 1947, Philippe Viannay, avec d'autres résistants, fonde le Centre nautique des Glénans (CNG), du nom de l'archipel du même nom, merveilleuse base d'initiation ancrée au large de Concarneau, en Bretagne sud. Il s'y investit totalement pour en faire le premier club nautique de France, qui formera des générations de marins et d'amoureux de la mer. En étroite collaboration avec Jean-Jacques Herbulot et André Stéphan, il contribue largement à la conception et à la fabrication de bateaux de plaisance révolutionnaires réalisés en contreplaqué : Vaurien, Caravelle, Corsaire, Mousquetaire, dont des milliers d'exemplaires naviguent toujours.

S'investissant totalement dans le CNG, Philippe Viannay le dirige jusqu'au début des années 60, date à laquelle sa femme Hélène en prend la direction (jusqu'en 1979), mais il en reste l'inspirateur exigeant, passionné, décidant des grandes orientations et participant à *toutes les grandes réalisations*, notamment le cours de navigation du Centre des Glénans, qui fut en grande partie son œuvre. Orateur brillant, en perpétuel bouillonnement d'idées, il était doté d'un très grand charme, en particulier auprès des jeunes.

FRANÇOIS RENARD.

● **La mort de Mary Welsh Hemingway.** — *La journaliste* Mary Welsh Hemingway, veuve de l'écrivain américain, est *décédée* le 6 novembre des suites d'une longue *maladie à l'âge de soixante-dix-huit* ans.

C'est à Londres, où elle était correspondante pour *Time* et *Life*, qu'elle avait rencontré en 1944 celui qu'elle *épousa* en troisième *noce*. C'est *elle* qui devait découvrir le *corps de son mari après son suicide*, en juillet 1961.

Le sort de la chaîne musicale

TDF dégage discrètement une fréquence sur Paris

Existe-t-il une fréquence disponible pour une télévision parisienne en dehors de celle occupée par la chaîne musicale ? Les responsables de TV 6 l'affirment ; ceux de Métropole TV le nient et veulent reprendre le réseau de TV6. Les téléspectateurs parisiens peuvent se faire une opinion en explorant la bande III VHF. A quelques tours de bouton de Canal Plus, ils découvriront la mire d'un « réseau spécialisé ». Jusqu'à présent, le tiers supérieur de cette image était brouillé par la diffusion du magazine télétexte Antiope. Depuis le 26 novembre, ce brouillage disparaît progressivement : Télédiffusion de France déménage discrètement Antiope pour libérer la fréquence.

Il existe donc bien sur le *canal 10 une fréquence de qualité*, dotée d'un émetteur puissant sur la tour Eiffel *et* desservant la dizaine de millions d'habitants de la région *parisienne*. La *Commission* nationale de la communication et des libertés (CNCL) pourrait donc l'attribuer à une télévision locale, *évitant ainsi* de démanteler le réseau national de la chaîne musicale. *Mais les P et T convoitent* eux aussi le canal 10 pour y installer *un service de radio-téléphone*. L'arbitrage est entre les mains du *premier ministre*, qui doit décider, ces jours-ci par décret quelles sont les bandes de fréquences *que* la CNCL peut attribuer. Un test *important pour la* Commission, qui pourra mesurer ainsi sa marge de manœuvre à l'égard du pouvoir politique. Le projet Métropole TV *est en effet piloté* par la Lyonnaise des eaux, qui exploite le réseau câblé de la capitale, et le maire de Paris défend activement le couplage *entre* son câble *et* une télévision hertzienne locale.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

Malgré l'opposition des syndicats

La direction de l'AFP maintient son plan de restructuration

Double événement à l'Agence France-Presse (AFP), jeudi 27 novembre. Son conseil d'administration a adopté, à l'unanimité moins les voix des deux représentants du personnel, le budget 1987. A la suite de ce vote, l'intersyndicale de la rédaction réunissait une conférence de presse, au desk central de l'agence, afin d'expliquer les raisons de l'opposition des journalistes au plan de restructuration proposé le 8 juillet par M. Henri Pigeat, PDG, et adopté par les administrateurs.

Réitérant sa volonté de voir cette restructuration, qui comporte notamment la suppression de trois cents emplois en trois ans, dont cent cinquante postes de rédacteur, et le transfert de desks à l'étranger, exécutée *« dans son intégralité »*, le conseil d'administration de l'AFP a fixé le budget 1987 à 828,7 millions de francs au lieu de 792,4 millions de francs l'année précédente. Selon les administrateurs, les résultats de l'année en cours, tout en restant déficitaires, laissent prévoir une amélioration qui permettrait à l'agence d'être financièrement équilibrée en 1988.

Le conseil a d'ailleurs accepté une *augmentation des tarifs des abonnements* de 3,4 % à partir du 1er janvier prochain. *Toutefois*, il a *fallu que* M. Henri Pigeat mette en jeu implicitement *sa démission pour* que cette augmentation soit votée. Les *patrons de presse membres* du conseil d'administration de l'agence, *qui en sont aussi ses clients, étaient* prêts à admettre une hausse de 2 %, *tenant compte de l'inflation, mais* pas plus.

Les syndicats, pour leur part, maintiennent leur opposition. Ayant jusque-là mené la bataille sur le terrain juridique, les syndicats de l'AFP (CFDT, SNJ, SNJ-CGT et FO) ont décidé de la mener désormais dans les médias, *« intéressés au premier chef par la qualité des services offerts par l'AFP »*. Pour eux, le plan du PDG est *« bâclé »*, *« incohérent »* et se fonde sur *des « manipulations comptables »* qui *« surestiment »* le déficit de 63,7 millions de francs en 1985, et la décentralisation des desks, transférés à l'étranger, est *« absurde »*.

Mais l'annonce, par les syndicats, de nouvelles modalités d'action à venir ne fait pas faiblir la direction. Elle prend acte du fait que cent quarante départs volontaires (dont ceux de cinquante journalistes) sont déjà acquis et maintient ses objectifs de trois cents départs pour *1988. La* direction admet pourtant la justesse de certaines remarques : ainsi, le desk Amérique latine, au lieu d'être intégralement transféré à Washington, pourrait conserver une antenne à Paris.

Y.-M. L.

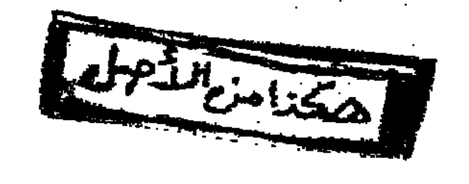
ÉCHECS

Les JO de Dubaï

Les Etats-Unis prennent la tête

Après deux belles victoires (3-1 *contre la Hongrie et 3-1 encore* contre l'Espagne), les Etats-Unis *mènent*, détachés, à trois rondes de la fin des Jeux olympiques d'échecs de Dubaï. L'URSS devra « cartonner » dans ses trois derniers matches si elle veut gagner la médaille d'or que tout le monde lui voyait acquise d'avance.

CLASSEMENT APRÈS ONZE RONDES. — 1. Etats-Unis, 31 (sur 44) ; 2. Angleterre, 29,5 (une ajournée) ; 3. URSS, 29,5 ; 4. Hongrie, 28,5 ; 5. Espagne, 28 ; 6. Islande, 27 (une ajournée) ; 7. Bulgarie et Pologne 27 ; *9. Yougoslavie, Chine, Tchécoslovaquie* et Chili, 26,5, etc. ...(La France, victorieuse des Philippines (3-1), est 18e avec 25,5.)



REPÈRES

Commerce extérieur

Moindre déficit aux Etats-Unis...

Le déficit du commerce extérieur américain a été ramené à 12,1 milliards de dollars en octobre (1,86 milliard de francs), contre 12,6 milliards un mois auparavant, annonce le département du commerce. Ce résultat est le meilleur que les Etats-Unis aient connu depuis août 1985 et confirme, selon la Maison Blanche, que la dépréciation du dollar « commence » à porter ses fruits. Les analystes restent prudents. L'amélioration de l'excédent des échanges agricoles, qui a atteint 676,2 millions de dollars, ne peut faire oublier que le déficit de la balance des produits manufacturés s'est creusé pour s'élever à 11,1 milliards.

Le redressement du commerce extérieur restera lent, le déficit, en rythme annuel, frôlant encore 168 milliards de dollars. Tout au moins la modeste amélioration d'octobre offrira-t-elle un argument à l'administration Reagan pour contrer les sentiments protectionnistes d'un nouveau congrès à majorité démocrate. La Maison Blanche n'entend pas pour autant abandonner une politique offensive envers ses concurrents. L'annonce de l'Eximbank, banque d'import-export, de l'octroi de lignes de crédits de 100 millions de dollars à l'Indonésie comme à la Thaïlande à des conditions hautement préférentielles pour contrer « les financements subventionnés déloyalement par le Japon et l'Europe » en est la dernière illustration.

...et en Grande-Bretagne

La balance commerciale britannique a enregistré un déficit de 835 millions de livres (89,7 millions de francs) en octobre, contre 885 millions un mois auparavant. Les exportations pétrolières se redressent doucement, mais les importations continuent d'être fortes. Ce déficit a été largement compensé par l'excédent des « invisibles », revu en hausse par les pouvoirs publics et qui a permis à la balance des comptes courants d'enregistrer un léger surplus de 65 millions de livres après un déficit de 85 millions en septembre. Cette révision des « invisibles » a provoqué un certain scepticisme à la City.

Moindre excédent en RFA

Le facteur monétaire commence à jouer très doucement sur les résultats du commerce extérieur allemand. L'excédent enregistré, en octobre, reste très élevé, 10,7 milliards de deutschemarks (3,7 milliards de francs), mais il est inférieur de 200 millions au record mensuel absolu établi en juillet dernier, annonce l'Office statistique fédéral de Wiesbaden. Comptabilisées en deutschemark, les exportations ont baissé de 2,1 % par rapport à octobre 1985, alors que les importations augmentaient de 7,5 %. En volume, soit hors appréciation du deutschemark, l'évolution est moins nette. Entre janvier et octobre, les exportations ont augmenté de 6 % par rapport à la période correspondante de 1985, mais les exportations n'ont pas fléchi. Leur modeste progression de 1 % prouve même la forte capacité de résistance des exportateurs allemands.

Energie

La facture française en baisse de 48 %

La facture énergétique de la France n'a atteint que 79 milliards de francs au cours des dix premiers mois de l'année, en baisse de 48 % par rapport à l'an passé. Le prix moyen du brut importé au cours de cette période s'est établi à 948 F la tonne, en baisse de 50,4 %, ce qui correspond à 13 dollars par baril (contre 28 dollars le baril il y a un an). Pour le seul mois d'octobre, le coût des importations de brut a été de 2,9 milliards de francs, soit 72 % de moins qu'en octobre 1985 (10,4 milliards), avec un prix moyen de 627 F par tonne (contre 1 652 F). En Allemagne fédérale, la baisse du prix d'achat du pétrole a été encore plus accentuée du fait du recul considérable du dollar par rapport au deutschemark. La facture pétrolière, au cours des dix premiers mois, a atteint 14,9 milliards de deutschemarks (48,7 milliards de francs), en baisse de 56,5 % ; et le prix moyen de la tonne importée a diminué de 58,1 % à 266,2 DM (870,5 FF).

Inflation

La RFA creuse l'écart

L'Allemagne fédérale continue de creuser l'écart avec ses partenaires, même avec le Japon, où les prix ont baissé de 0,4 % en novembre, soit une hausse de 0,3 % sur douze mois. Selon les estimations publiées par l'Office statistique de Wiesbaden, les prix de détail allemands étaient, en moyenne, inférieurs de 1,1 % à ceux de novembre 1985, après une baisse de 0,9 % sur douze mois en octobre. Durant ce dernier mois, l'inflation a été limitée en France à 0,2 %, selon l'indice définitif de l'INSEE, soit 2,2 % au cours des douze derniers mois. L'INSEE souligne que, si la France se situe dans la bonne moyenne des pays industriels, des tensions persistent dans le secteur privé, qui doit retrouver la liberté totale des prix à la fin de l'année. Pour leur part, les Etats-Unis ont, eux aussi, connu une hausse des prix limitée à 0,2 % en octobre, soit 1,5 % sur douze mois, ce qui permet d'espérer une inflation de moins de 2 % pour l'ensemble de 1986, contre 3,8 % en 1985.

SOCIAL

La journée CGT pour la défense de la Sécurité sociale

Des manifestations nombreuses mais d'ampleur limitée

De nombreuses manifestations, mais souvent d'ampleur limitée, ont marqué la journée d'action organisée le jeudi 27 novembre par la CGT pour la « défense de la Sécurité sociale ». Quant aux arrêts de travail, à l'exception de la grève organisée à l'appel du Syndicat du Livre parisien, ils sont restés en général assez brefs. La CGT a décidé de poursuivre son action et de monter d'un cran en prévoyant un rassemblement national le dimanche 25 janvier prochain.

Pour « défendre la Sécurité sociale » et protester, en particulier, contre les mesures d'économies décidées dans le domaine de l'assurance-maladie, la CGT avait en effet choisi la formule des multiples manifestations décentralisées (soixante et onze au total, sous des formes diverses, dont huit pour les départements de la région parisienne).

A Paris, un peu plus de 3 000 personnes (2 000 selon la police, 15 000 selon les organisateurs) ont défilé de la préfecture, au bord de la Seine, à la place de la Bastille, derrière une banderole « Emploi, santé, ils veulent tout casser, il faut les arrêter »

M. Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT, annonçant, pour le 25 janvier prochain, « un rassemblement national d'une ampleur exceptionnelle », a dénoncé « la Sécu à 4 sous » et « la Sécu en fonction du portefeuille », aujourd'hui « en route ». Une responsable de l'Union départementale CGT de Paris avait condamné l'attitude des autres confédérations, « qui affirment leur attachement à une protection sociale de haut niveau, mais dont les actes prouvent le contraire ».

Dans la région parisienne, les manifestations ont atteint, selon la CGT, 10 000 personnes à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), avec la présence de nombreux salariés des hôpitaux, 4 000 à Créteil (Val-de-Marne) ; en province, les défilés les plus importants ont eu lieu à Rouen (2 300 manifestants), Nîmes (2 000), Montpellier (1 700) et Toulouse (1 500).

A la suite du mot d'ordre de grève lancé par le Comité intersyndical du livre parisien, aucun quotidien « national » n'a paru jeudi 27 novembre. L'Humanité souligne ce vendredi de façon un peu acide qu'« elle seule aura vraiment été privée de voix » par le mouvement, les autres ayant retrouvé leurs idées dans différentes chroniques radiodiffusées. Les ouvriers du Livre ont fourni un important contigent de la manifestation parisienne de la CGT. En province, où des arrêts de travail pouvant aller jusqu'à vingt-quatre heures avaient été annoncés, à l'exception de l'Est républicain, les quotidiens ont paru, l'Union de Reims et la Haute-Marne libérée ayant cependant dû réduire leur pagination et Var-Matin le nombre de ses éditions. A l'AFP, les techniciens ont fait grève vingt-quatre heures sur le réseau français.

En revanche, dans les autres secteurs, les arrêts de travail sont restés limités. A la SNCF notamment, où un préavis de grève avait été déposé, le trafic n'a pas été perturbé et il n'y a eu de débrayages significatifs qu'au Mans, à Tours ou à Montpellier. A la RATP, il n'y a eu de baisse de régime du métro qu'à l'heure de la manifestation. A Marseille, en revanche, 20 % des salariés des transports urbains ont fait grève. En banlieue, des arrêts de travail ont eu lieu dans plusieurs hôpitaux publics. A Strasbourg, la CGT a reporté sa journée d'action au 2 décembre.

● **Fonction publique : la FEN s'en prend à M. de Charette.** – A l'issue d'un entretien avec M. de Charette, ministre délégué à la fonction publique, le jeudi 27 novembre, M. Jean-Paul Roux, secrétaire national de la FEN, a assuré que, contrairement à la tradition, « le ministre veut ouvrir la négociation salariale séparément avec chacune des sept organisations syndicales de fonctionnaires et non en réunion plénière avec l'ensemble des partenaires ». « Nous n'acceptons pas de négociations séparées, a ajouté M. Roux, et nous prendrons tous les contacts nécessaires avec les autres organisations syndicales. »

PÊCHE

Le contentieux franco-canadien s'envenime

Le torchon brûle entre la France et le Canada à propos des droits de pêche. Les eaux canadiennes du Labrador et du golfe du Saint-Laurent sont parmi les plus poissonneuses du monde, et les armateurs français originaires de Fécamp, Bordeaux et surtout Saint-Malo (sans oublier, évidemment, Saint-Pierre-et-Miquelon) les fréquentent depuis plus de trois cents ans et prétendent y détenir les droits historiques.

L'accord franco-canadien de 1972 sur la pêche dans le golfe du Saint-Laurent a expiré en mai 1986, mais, depuis cette date, aucun accord n'a pu être trouvé entre les pêcheurs français et les autorités canadiennes sur le nouveau régime à mettre en place, les zones de pêche où pourront aller les chalutiers métropolitains et les quotas de capture autorisés. « Les propositions que nous ont faites les Canadiens lors de notre dernière rencontre sont quasiment injurieuses », a déclaré le 26 novembre M. Fernand Leborgne, président de l'Union des armateurs à la grande pêche. « Si un accord n'est pas trouvé rapidement, nous serons contraints de désarmer quatre ou cinq navires avec pour conséquence la mise au chômage de deux cents à trois cents marins », a-t-il ajouté. Pour la région de Saint-Malo, notamment, le coup serait particulièrement dur.

Récemment, M. Bernard Pons, ministre des DOM-TOM, a indiqué qu'il défendrait avec énergie les intérêts français et laissé entendre que les négociations sur la pêche pesaient sur le climat préparatoire au voyage que M. Chirac envisage de faire au début de l'an prochain au Canada.

Ce qu'il est convenu d'appeler la grande pêche française (neuf navires métropolitains et six à Saint-Pierre-et-Miquelon) tire 70 % de son chiffre d'affaires des captures dans les eaux canadiennes. Les efforts de redéploiement vers les Kerguelen ou dans certains parages d'Afrique de l'Ouest se sont soldés par des échecs.

F. Gr.

CEE

Les ministres des Douze ont arrêté le budget pour 1987

BRUXELLES (Communautés européennes) de notre correspondant

Les ministres du budget de la CEE ont arrêté, le jeudi 27 novembre, les crédits communautaires pour 1987. Ils s'élèvent à 36,2 milliards d'ECU (1 ECU = 6,90 F), dont 23 milliards seront destinés au financement de la politique agricole commune. Le Parlement européen devra se prononcer le 11 décembre prochain sur le schéma élaboré par les Douze, avant que le plan de dépenses puisse être adopté définitivement.

Le projet des gouvernements membres est en apparence très proche de celui voté au début de ce mois par l'Assemblée de Strasbourg. A peine 200 millions d'ECU séparent les dépenses acceptées par le Conseil au titre des aides sociales et régionales – soutien au tiers-monde et activités de recherche de la Communauté – des chiffres fixés par les députés. Aussi cette différence n'apparaît-elle pas comme une difficulté insurmontable. Mais, la question des excédents agricoles, à laquelle l'Assemblée donne cette année la priorité, se présente comme un obstacle autrement plus difficile à surmonter.

Strasbourg avait demandé au Douze de dégager hors budget, c'est-à-dire sous forme de contribution nationale ad hoc, 2,5 milliards d'ECU, afin de réduire les stocks publics de beurre (1,4 million de tonnes), de poudre de lait (1 million de tonnes), de céréales (13 millions de tonnes) et de viande bovine (645 000 tonnes).

En guise de réponse, les ministres se sont limités à créer un nouveau poste budgétaire, mais sans lui affecter de dotation. Ainsi les financiers de la Communauté ont transmis le relais à leurs collègues de l'agriculture, qui se réuniront les 8 et 9 décembre prochain à Bruxelles. A l'issue des travaux des Douze, l'Assemblée a fait savoir que sa décision d'arrêter le budget de 1987 dépendra des résultats de la réunion agricole.

M. S.

AFFAIRES

En 1987

La SNCF réduira son déficit et ses effectifs

C'est un budget sévère que le conseil d'administration de la SNCF a adopté, le jeudi 27 novembre, pour l'année 1987. Tous les efforts de la société nationale sont tendus vers le but que lui a fixé le contrat de plan passé avec l'Etat : supprimer tout déficit en 1989. Celui-ci a atteint 4,3 milliards de francs en 1985 ; il devrait être compris, cette année, entre 3 et 3,5 milliards de francs ; la SNCF se fixe pour objectif de le réduire à 2,1 milliards de francs en 1987.

La trajectoire est la bonne, mais elle implique un budget « exigeant », selon le mot de M. Philippe Essig, président de la SNCF. L'entreprise essaiera d'abord de stabiliser les recettes en provenance du transport des marchandises. Il était prévu de réaliser 54,3 milliards de tonnes-kilomètre en 1986 ; le résultat n'excédera pas 51,5 milliards. La SNCF compte donc sur 51 milliards pour l'année 1987 et, pour y parvenir, elle a renoncé à augmenter ses tarifs marchandises l'an prochain. Le Sernam, lui, se voit demander d'accroître ses recettes de 74 millions de francs (+ 2 %).

La SNCF espère pouvoir dénombrer 48 milliards de voyageurs-kilomètre (47,7 milliards en 1986), soit + 0,6 % dans ses trains rapides et express. Le tarif de base serait augmenté de 2,3 % au 1er avril, auxquels s'ajouterait une hausse supplémentaire destinée à compenser la diminution de 200 millions de francs du concours exceptionnel de l'Etat. En banlieue parisienne, le prix du billet en carnet passera à 2,80 F et les cartes « orange » subiront une hausse de 7,1 %.

Les dépenses de personnel baisseront de 0,5 %, soit de 180 millions de francs par rapport à celles de 1986. Ce résultat sera obtenu par une diminution des effectifs qui passeront de 233 600 à 225 400 agents, soit 8 200 emplois de moins. Cette déflation sera réalisée par un non-remplacement des départs.

Ce budget courageux présente deux inconvénients. Les 10,2 milliards de francs d'investissement (TGV-Atlantique, liaison vallée de Montmorency-Invalides) se traduiront par un endettement croissant qui atteindra 87 milliards de francs. D'autre part le président, le directeur général et tous les syndicats de cheminots semblent d'accord pour déplorer que la SNCF ne puisse pas voir plus loin que 1989. Des objectifs purement financiers ne font pas un projet d'entreprise.

ALAIN FAUJAS.

Un contrat de 3 milliards de francs

L'Inde confierait à la France la construction d'une centrale hydroélectrique

NEW-DELHI de notre correspondant

Le plus gros contrat clé en main jamais signé par l'Inde avec des compagnies étrangères dans le domaine de l'hydroélectrique est sur le point d'être remporté par un consortium de sociétés françaises, conduit par la CGEE-Alsthom.

D'un montant total de 3 milliards de francs, le projet DUL-HASTI prévoit la construction d'une centrale hydroélectrique d'une capacité de 405 mégawatts, à Doda, dans l'Etat du Jammu et Cachemire, situé à environ 150 kilomètres au sud-est de Srinagar sur les contreforts de l'Himalaya. Le barrage, de 70 mètres de haut et 186 mètres de long, serait installé sur la rivière Chenab et un tunnel de 10 kilomètres (8 mètres de diamètre) serait creusé à travers les montagnes. La centrale, qui devrait fonctionner d'ici cinq ans et dont la capacité sera ultérieurement doublée, – sera souterraine.

Le génie civil représente environ les deux tiers du contrat. Il sera assuré par Sainrapt et Brice, Dumez et la SAE. Les turbines seront fournies par la société Neyrpic, tandis qu'Alsthom et Jeumont mettront en place les alternateurs et les transformateurs. Alors que le projet Gazoduc remporté début avril par SPIE-CAPAG (le Monde du 9 avril) comprenait une participation japonaise majoritaire, le contrat DUL-HASTI est entièrement réalisé et financé par les Français, à l'exception de la part indienne qui s'élèvera à environ 500 millions de francs. Paris a accordé pour ce projet un don de 60 millions de francs et un prêt bonifié de 1,3 milliard de francs à 4 % sur vingt-huit ans. Le reste de l'opération, c'est-à-dire environ 1,1 milliard de francs, sera financé par un crédit acheteur sur dix ans à environ 6,5 % d'intérêt annuel dont le chef de file est le CCF.

L'attribution du projet à la CGEE-Alsthom (groupe CGE) consacre le tournant pris par la politique énergétique de l'Inde. Elle permet à la technique française de bien se placer. Notoirement insuffisante d'environ un cinquième, la production nationale d'électricité (42 000 MW) devrait être doublée d'ici à 1990. Ce plan est sans doute trop ambitieux, mais la part de l'hydraulique passerait d'environ 35 % actuellement (contre 60 % pour le thermique et 5 % pour le nucléaire) à près de 50 %. Une liste d'une dizaine de barrages à construire dans le nord de l'Inde a été dressée. Avis aux amateurs...

PATRICE CLAUDE.

Affaires

Les banques norvégiennes adoptent la carte à mémoire française

OSLO
de notre envoyée spéciale

Les banques norvégiennes font le pari de la carte à mémoire : aux termes d'un accord signé le mercredi 19 novembre, elles viennent de commander au groupe français Bull cinq cent mille cartes à puce. Un chiffre important quand on le compare à la population du pays : 4 millions d'habitants. La valeur du contrat est de 15 millions de couronnes (13 millions de francs environ).

Avant d'adopter la carte à puce – une technologie française, – les banquiers norvégiens ont mené pendant dix-huit mois une expérience pilote de paiement électronique dans une petite ville située à 25 kilomètres d'Oslo : Lillestrōm. Considérant que l'opération était un succès, ils ont décidé de l'étendre à l'ensemble du territoire, district par district.

Banquiers et commerçants y trouvent leur intérêt : les premiers suppriment le risque des chèques en bois, les seconds réduisent leur coût. Certes, depuis deux ans, le chèque est devenu payant en Norvège (3 francs environ au-dessous d'une certaine somme), *mais ce tarif reste* inférieur au coût supporté par les banques (entre 7 et 7,50 francs).

Avec la carte à mémoire, le consommateur paiera à chaque transaction (entre 1 et 2 francs en général), et il devra parfois acquitter un montant annuel (quelque 50 francs) pour obtenir sa carte. Mais, contrairement à ce qu'il peut faire avec un chèque, il ne pourra plus jouer sur les dates de valeur puisque son compte sera débité chaque nuit du montant de ses achats de la journée.

FRANÇOISE VAYSSE.

A TRAVERS LES ENTREPRISES

L'armement américain US Lines en faillite

La grande société maritime américaine US Lines s'effondre. Mc Lean Industrie, qui est la maison mère d'US Lines, vient de demander à bénéficier du chapitre 11 de la loi sur les faillites pour pouvoir procéder à une restructuration en profondeur de ses activités.

US Lines avait lancé il y a trois ans un monumental programme de construction de douze navires porte-conteneurs géants auprès du constructeur sud-coréen Daewoo. *Le dernier navire* a été livré l'an dernier. US Lines avait fait le pari d'organiser une ligne maritime autour du monde avec une noria ininterrompue de navires traversant l'Atlantique et le Pacifique. Or la baisse de taux de fret, la dépression mondiale du transport maritime et l'excédent de navires disponibles sur le marché *ont* vite conduit US Lines dans une situation critique où les pertes se sont ajoutées aux pertes (237 millions de dollars pour les neuf premiers mois de 1986), alors que les banques avaient consenti des prêts importants pour la construction de navires. Un autre armement – Evergreen de *Taiwan* – a *lancé* un service autour du monde comparable. Mais il ne semble pas qu'il éprouve dans l'immédiat des difficultés semblables à celles d'US Lines.

Licenciements chez Gigadisc

L'administrateur provisoire de la société Alcatel-Thomson-Gigadisc *(ATG), mise en redressement* judiciaire le 6 novembre, a annoncé le 21 novembre le licenciement de 64 des 149 salariés, a-t-on appris auprès du comité d'entreprise. ATG, spécialisée dans l'archivage sur disque optique numérique (DON), est une société à capital risque créée en décembre 1984. Pour 1986, elle devait afficher une perte de 65 millions de francs pour un chiffre d'affaires de 45 millions. ATG a notamment réalisé le système d'archivage de la bibliothèque du Congrès américain sur Gigadisc.

Borg Warner et Chesebrough Ponds sous le feu des OPA

Le scandale des initiés ne semble pas décourager les candidats aux prises de contrôle sauvages. Coup sur coup, deux grandes entreprises américaines viennent de faire l'objet d'OPA hostiles. La première *est* Borg Warner, affaire spécialisée dans la chimie, l'équipement automobile et les services (chiffre d'affaires de *3,33 milliards de dollars*). L'initiateur de l'opération est M. Irwin Jacobs, le raider bien connu de Minneapolis (Minnesota). Il offre de racheter le groupe pour 4,3 milliards de dollars (28,4 milliards de francs). Afin de faire échec à M. Jacobs, Borg Warner met en vente sa division services pour se procurer l'argent nécessaire au rachat de ses propres actions.

Le deuxième groupe visé est Chesebrough Ponds (2,7 milliards de dollars de chiffre d'affaires dans les cosmétiques, les produits de soins, les produits ménagers, l'alimentation et la chimie). American Brands, troisième manufacturier de tabac des Etats-Unis, propose de le reprendre pour 2,8 milliards de dollars (18,5 milliards de francs). Les experts de Chesebrough étudient cette offre.

● **Dunlop-Sumitomo refuse de** ***réintégrer M. Clavaud.*** – La direction de Dunlop-Sumitomo de Montluçon (Allier) a refusé l'accès de son usine, le jeudi 27 novembre, à M. Alain Clavaud, qui, après la décision du conseil des prud'hommes du 24 novembre de déclarer nul son licenciement, venait reprendre son poste. Décidant de *« surseoir pour l'instant à la décision de remise en œuvre du contrat de travail »*, la direction a affirmé dans un communiqué que *« notre conviction sur le bien-fondé des motifs qui nous ont conduit en janvier dernier à prononcer le licenciement de M. Alain Clavaud reste entière »*. Ayant fait appel du jugement des prud'hommes, elle réglera cependant les *« différentes sommes »* qu'il lui a ordonné de verser. La CGT a demandé au préfet de l'Allier de faire appliquer la décision de justice.

Nominations

● **Chez Buitoni SA, M. JEAN-PIERRE DAVID, PDG.** – *M. Jean-Pierre David*, président de Davigel, a été nommé PDG de Buitoni SA (produits alimentaires), société qui fait partie *du groupe De Benedetti.* Il remplace M. Henri Hierche nommé président d'honneur. Agé de cinquante-deux ans, M. David a été le fondateur de Davigel, dont Buitoni a pris 70 % du capital en juillet dernier.

● **Chez Gaz de France, M. JACQUES FOURNIER *a été* nommé président.** – M. Jacques Fournier, conseiller d'Etat et ancien secrétaire général du gouvernement, a été nommé le mercredi 26 novembre, en conseil des ministres, président de Gaz de France. Il remplace comme prévu (*le Monde* du 20 novembre), M. Pierre Alby, qui a atteint par la limite d'âge.

[Né le 5 mai 1929 à Epinal (Vosges), M. Jacques Fournier, ancien élève de l'ENA, est conseiller d'Etat et professeur à l'Institut d'études politiques à Paris. Nommé conseiller d'Etat en 1978, M. Jacques Fournier, membre du Parti socialiste depuis 1971, a été appelé au lendemain des élections de 1981 à la présidence de la République, où il avait occupé pendant un an le poste de secrétaire général adjoint, avant d'être nommé secrétaire général du gouvernement en 1982.]

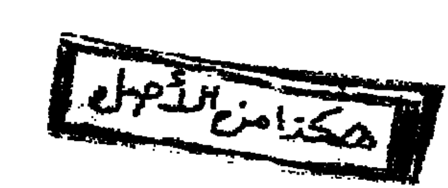
● **Chez Frantour, M. JEAN-LUC FLINOIS,** cinquante-quatre ans, a été nommé président. Frantour est une société d'investissement pour le tourisme ferroviaire créée en 1977. M. Flinois était depuis 1984 PDG de Saga transport (groupe Suez).

● **A l'Institut national de recherche et de sécurité (INRS), M. JACQUES DUMAINE *est élu président.*** – L'INRS, organisme-conseil de la sécurité sociale en matière de prévention des risques professionnels, a élu pour président M. Jacques Dumaine. Ingénieur des Arts et métiers, M. Dumaine est depuis 1983 directeur de la sécurité et des conditions de travail pour l'ensemble du groupe Usinor. Il succède à M. Jacques Claire à la présidence de l'INRS.

● **Le Printemps ouvrira les dimanches 14 et 21 *décembre.*** – Le Printemps-Haussamnn ouvrira ses *portes les dimanches* 14 et 21 décembre. Ainsi en a décidé la préfecture de police de Paris, en accordant au grand magasin parisien l'*autorisation exceptionnelle prévue* par la réglementation : des dérogations (jusqu'à trois dimanches dans l'année), peuvent être consenties par les pouvoirs publics.







Monnaies

« T'as pas 10 balles ? »

diffusion des nouvelles ...es de 10 F a été suspen-... par la Banque de France, ... l'attente des résultats ... étude concernant son ...sation. *« Conscient du ... problème posé par le ...ement de cette nouvelle ...ce »*, le ministère de l'éco-...ie, des finances et de la ...atisation a annoncé, le ...credi 26 novembre, sa ...cision de confier à ... Charpentier, inspecteur ...éral des finances, une ...sion d'étude qui établira ...ces difficultés sont dues ... *la période d'acclimata-...u résultant de la diffusion ...ne nouvelle pièce »* ou *à ...apparence et la dimension ... la pièce elle-même ».*

Tollé pour une petite pièce qui ...le : la « 10 F », nouvelle venue ... le marché. Un concert de ...émiades à ne plus savoir où ...ner du porte-monnaie. En nic-... pur, de forme ronde, diamè-... 21 millimètres, poids ... grammes, lisse et cannelée ... alternance, coq gaulois très ...design » pour le côté pile et, ...té face, une carte de France ...née en réimpression d'une ...arianne dessinée par Joaquim ...menez : voilà la « République ». ...ancée à coups de presse ...omme une savonnette, elle a ...issé, par médias interposés, ...squ'aux enfers de la vindicte ...opulaire. Car enfin, lorgnez, ...oupesez, palpez : la « 10 F » res-...emble comme une sœur à la ... 1/2 F ». Pas tout à fait une ...umelle, mais à peine plus large, ...lus épaisse certes et nettement ...lus lourde.

Gare à ceux dont la vue baisse ...u dont l'inattention est une ...econde nature : ils y perdront ...10 F moins 0,50 F, soit 9,50 F, ...u détour d'un achat de pain ou ...de journal. Même le commerçant ...affairé risque de ne pas prendre ...conscience de son aubaine. « Les ...petits vieux », « les enfants », ...vous et moi, vont donc subir ...l'angoisse d'être grugés, chaque ...jour, à chaque transaction. Comment l'autorité publique a-t-elle pu, en son âme et conscience, mettre au monde un tel piège dans sa nouvelle « République » de 10 F ?

C'est tout un parcours. Spécialistes et experts répondirent tous présents autour du berceau. Dans ce groupe de travail réuni autour de M. Jacques Campet, directeur des monnaies et médailles, même les usagers ne furent pas absents : l'actuelle pièce de 10 F en cuivre, qui vire au gris sale, pèse lourd, déforme les poches, encombre les porte-monnaie. Bref, elle a été condamnée au rebut. Son héritière est en nickel pur, qui reste blanc et brillant malgré l'usure. Au toucher des canelures, le malvoyant la distingue — ce qu'il ne pouvait faire avec la précédente. Les « vieux » y prêtent la même et prudente attention : un sou reste un sou quand on a peu d'argent. Enfin et surtout, elle a un destin : elle est censée être la première d'une future série métallique adaptée au monde moderne. Car distributeurs automatiques, cabines téléphoniques, parcmètres représentent un marché dont la demande est de plus en plus pressante.

Après avoir palpé, pesé, pensé, on finit par vaincre sa peur de l'inattention et se laisser convaincre : elle n'est pas si mal, la petite « 10 F », qui peut-être amassera mousse. Au moins, elle ne « pochera » pas vestes et pantalons.

Mettez vite fin à la grogne qui risque de virer à la cabale. Le ministre a suspendu provisoirement la nouvelle intruse, qu'il ne la jette pas aux oubliettes : elle préfigure une monnaie plus moderne. Peut-être faut-il plutôt retirer rapidement de la circulation sa rivale, l'actuelle « 1/2 franc » ? L'opération coûterait 500 millions de francs, alors que la mise au rebut de la « République » pèserait cinq fois moins. Entre les « anciens » et les « modernes », la querelle se tranchera sur fond de réalisme... celui des cordons de la bourse publique.

DANIELLE ROUARD.

Etranger

Révolte fiscale à l'italienne

Pour calmer la révolte fiscale qui monte en Italie et tenter d'apaiser les dissensions apparues à ce sujet au sein de la coalition gouvernementale, le ministre des finances, M. Bruno Visentini, a annoncé, le 26 novembre lors d'une réunion avec des dirigeants syndicaux, un plan d'allégement fiscal bénéficiant aux revenus moyens et élevés. Il a promis de s'attaquer au problème de l'indexation du barème et d'accroître les déductions pour les ménages ne bénéficiant que d'un salaire.

ROME
de notre correspondant

« Le fisc est le nouvel esclavage » : c'est au nom de tels mots d'ordre que 30 000 personnes ont défilé le 23 novembre dans les rues de Turin pour une *« marche pacifique contre les taxes iniques »*, à l'appel d'un mouvement pour la libération fiscale. Une affluence toute relative qui n'en a pas moins pris valeur de symbole. La protestation a surgi presque spontanément dans les classes moyennes, et le Mouvement pour la libération fiscale, créé il y a moins d'un mois par M. Sergio Gabbi, un éditeur turinois, est né totalement en marge des partis et des confédérations syndicales. Il déchaîne de ce fait de violentes polémiques en Italie.

Seuls le MSI (le parti néofasciste), le Parti libéral, membre de la coalition gouvernementale du socialiste Bettino Craxi, et les radicaux de Marco Pannella, venu en personne à Turin, ont donné leur soutien à une manifestation de rue dont le caractère reste ambigu, sinon même ouvertement « poujadiste ». *« Ceux qui manifestent sont en premier lieu tous ces citoyens qui, de par leurs activités professionnelles, ne peuvent ou ne veulent pas frauder le fisc »*, affirme M. Gobbi, pour répondre à ceux qui, dans les organisations syndicales ou au PCI, l'accusent de diriger un mouvement de boutiquiers et de membres de professions libérales, donc de potentiels *« fraudeurs de l'impôt »*.

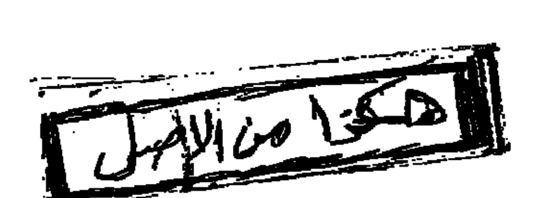
Il est vrai qu'en Italie l'évasion fiscale est particulièrement visible. Les salariés paient ainsi à eux seuls plus de 80 % des impôts sur le revenu des personnes physiques. Mais il est tout aussi vrai que l'importance même de la pression fiscale, y compris pour des revenus moyens, est telle qu'elle devient une incitation directe à la fraude.

A en croire le professeur d'économie Antonio Martino, un des chefs de file de la révolte anti-impôts, l'ensemble des contributions et des taxes directes ou indirectes représente désormais en moyenne la moitié du revenu des Italiens. A cela s'ajoute un effet d'alourdissement fiscal du fait que les tranches d'imposition n'ont pas été substantiellement corrigées depuis plus de dix ans pour prendre en compte l'inflation. Le pourcentage représenté par les impôts directs dans l'ensemble des rentrées de l'Etat est ainsi passé entre 1974 et 1984 de 14 à 24,8 %.

Les marcheurs *« anti-impôts »* de Turin demandent en premier lieu un fisc à la fois allégé et simplifié. Les experts estiment en effet qu'il y a en Italie près de cent taxes et impôts différents régis par quelque douze mille cinq cents circulaires administratives, décrets et lois différents. Une véritable jungle. Même le simple salarié est souvent obligé de recourir aux conseils rémunérés d'un conseiller fiscal pour remplir sa déclaration.

Certains représentants du Parti socialiste de Bettino Craxi comprennent maintenant qu'il serait dangereux de ne pas admettre la réalité des revendications du « mouvement de libération de l'impôt ». Ottaviano del Turco, socialiste et secrétaire général adjoint de la CGIL, la plus importante confédération syndicale italienne, déclarait ainsi au quotidien *la Stampa* : *« Une telle marche, nous aurions dû l'organiser nous-mêmes. J'en vois certes les ambiguïtés. Mais il serait dangereux de dénoncer cette protestation uniquement comme un phénomène réactionnaire. »*

(Intérim.)





OFFRES D'EMPLOIS

L'IMMOBILIER

appartements ventes

- 12e arrdt

GARE DE LYON

2 pièces, cuisine, bains, 2e ét. sur cour. 360.000 F. S/place, sam., de 14 h 30 à 18 h. 6, passage Abel-Leblanc.

14e arrdt

ALÉSIA MAISON

102 m² duplex, poutres, charme, cheminée, calme Téléphone : 45-89-49-34.

15e arrdt

SÈVRES/LECOURBE

Studio, 35 m², impeccable 3e étage, calme, 440.000 F. Libre juillet 1987 S/place, samedi, 14 h à 16 h 43, rue Lecourbe.

18e arrdt

2 P., cuis., bains, w.-c. imm. tt cft, ravalé. 300.000 F 14 h-19 h, samedi, 12, RUE GUSTAVE-ROUANET Téléphone : 46-06-41-20.

92 Hauts-de-Seine

BOURG-LA-REINE

85 m², séj. dble + 2 chbres, cuis., bains, 6e ét., asc., box, vendredi et samedi, 14/16 h 118, avenue Général-Leclerc.

93 Seine-Saint-Denis

MONTREUIL (93)
Bd Aristide-Briand
A vendre tr. beau F 2 - 72 m², 450.000 F. 3e ét., asc. tt cft, avec park. couvert. Près ts commerces. 60-15-83-82 à partir de 18 heures.

94 Val-de-Marne

LA VARENNE R.E.R.

3 P., neuf, 65 m² + jard. privatif. Prêt convent. 825.000 F

CHARENTON-ÉCOLES

Appts NEUFS. 4 P., chf. individuel. PRÊT CONVENTIONNÉ

THUMAL 48-83-12-11.

95- Val-d'Oise

QUARTIER CALME GARGES

F 4 habit. sans aucun frais.
Balcon sur verdure, cave, parking. 5e étage, ascenseur, 85 m², charges réduites, tous commerces à proximité. Sans vis-à-vis. 10 mn de la gare du Nord par SNCF.

Prix : 310.000 F

Téléphone : 39-93-91-08 Après 18 heures.

Province

Vds VAL-D'ISÈRE, immeuble Portillo, 2 pces, 45 m², s. de bns, cuis., tt cft, balcon Sud 500.000 F. 44-73-14-25, le soir.

immobilier information

AGENCE MUTUELLE IMMOBILIÈRE

L'ENTREPRISE DU 3e TYPE !!

— Des honoraires moins chers (20 % en moyenne).
— Une garantie de paiement de loyers INTÉGRALE et UNIQUE.
— Toutes transactions immobilières : achats, ventes, locations, gestions locatives, etc.

L'A.M.I.

OUVRE UNE NOUVELLE AGENCE A PARIS
22, rue d'Aumale, 75009
Téléphone : 40-16-09-09 42-80-89-22.

appartements achats

AGENCE LITTRÉ

Rech. pour clientèle française et étrangère, appts et hôtels part. dans quartiers résidentiels, paiement comptant chez notaire
Téléphone : 45-44-44-45.

Rech. URGENT, 110 à 140 m² Paris, préfère 5e, 6e, 7e, 14e, 15e, 16e, 4e, 12e, 9e. PAIE CPT Téléphone : 48-73-57-80.

GIERI S.A. RECHERCHE appartements même à rénover spécialiste 11e, 12e, 20e et Est de Paris. Sérieux, efficacité assurée
Tél. R.V. 43-73-05-81.

SPÉCIALISTE DES 7e et 15e
JEAN FEUILLADE
A VOTRE SERVICE
DEPUIS 23 ANS
Rech. sur secteurs :
GDS APPTS - IMMEUBLES
HOTELS PARTICULIERS
Paiement comptant
Faire offre : Jean FEUILLADE 54, av. La Motte-Picquet-15e 45-66-00-75 - (Discr. assur.).

locations non meublées demandes

Paris

Pour personnel et dirigeant SOCIÉTÉ EUROPÉENNE INFORMATIQUE rech. toutes catégories studios, villas, Paris et environs. Tél. au : 45-04-04-45 de 10 h à 18 h 30.

Région parisienne

Etude ch. pour cadres, villas, ttes banl. Loyer garanti (1) 46-89-89-66 - 42-83-57-02.

hôtels particuliers

NEUILLY ST-JAMES
Tr. b. maison p. de t., 400 m² + s/sol compl. 200 m² dont 4 park., jard. des 4 côtés sans mitoyen donnant s/1 parc de 400 m². DORESSAY, 46-24-93-33.

pavillons

Part. vds JOINVILLE-LE-PONT 10' RER, pavillon de caractère, séjour, cheminée, terrasse sur jardin paysagé, 4 chbres, petite dépendance, s/sol, tt cft. 410 m², excellent état
Prix : 780.000 F.
Ecrire sous le nº 8.927 LE MONDE PUBLICITÉ
5, rue de Monttessuy, Paris-7e.

villas

ESPAGNE COSTA BLANCA
Jolies villas près de la mer 6 P. sur 1.000 m². 325.000 F AGUA-AZUL 134, Montañar 1e JAVEA ALICANTE E.

propriétés

150 KM SUD PARIS
PROPRIÉTÉ EN U, séj., cuisine 4 chbres, bains, w.-c., chf., gdes dépendances s/3.800 m² 400.000 F. CREDIT 100 % (16) 86-74-098-12, ou apr. 20 h au (16) 86-74-02-71.

Proche TOURS, agréable DEMEURE 8 P., cft. communs, 70 ha majorité bois, pièces d'eau, chasse
CHATET (16) 47-23-91-29.

140 KM SUD PARIS
PROPRIÉTÉ, séjour, cuisine, 5 chambres, 2 bains, w.-c. chauffage, dépendances, sur 2.500 m²
500.000 F Crédit 100 % (16) 86-91-88-54 ou apr. 19 h : au (16) 86-91-87-40.

GERS - Région Fleurance, vd maison en pierre, mauvais état, très bien située, face aux Pyrénées, avec 11 ha terre labourable. Tél. 62-06-18-06, apr. 19 h. Ecrire M. Bourdère J.-L. 32410 Céran.

Région UZES (30)
Maison ancienne restaurée au cœur d'un village pittoresque. Charme et secret. Cour intérieure ombragée. Solarium. Vue très étendue. Séjour sur terrasse. Bureau. 3 chbres 600.000 F
UZES - MIDI IMMOBILIER 2, pl. de l'Evêché, 30700 UZES
Téléphone : 66-22-14-13
Telex 432.482 F.

immeubles

DORESSAY BOURDIN

Rech. POUR GROUPE ÉTRANGER IMMEUB., LOCAUX, BURX, PARIS, NEUILLY, BOULOGNE. INTERMÉDIAIRE BIENVENU. 46-24-93-33.

bureaux

Locations

VOTRE SIÈGE SOCIAL
Constitution de Sociétés
et tous services. 43-55-17-50.

fonds de commerce

Achats

PART. rech. fds de restaurant de 40 à 50 couverts. Quartiers N.-D.-de-Lorette, Trinité, St-Georges, Liège, Rome, Villiers. 500.000 F à 800.000 F max. Et. ttes prop., 46-47-69-17.

locaux industriels

Ventes

Vente permanente de bâtiments métalliques neufs à prix très compétitifs. Appelez du lundi au vendr. Ets Cable Export 88500 Baudricourt Téléphone : 29-65-60-33.

propositions diverses

L'Etat offre des emplois stables, bien rémunérés, à tous les Français avec ou sans diplôme. Demandez une documentation sur la revue spécialisée FRANCE CARRIÈRES (D 16) BP 402-09 PARIS CEDEX 09.

Employeurs : des cadres commerciaux, France et Export, actuellement sans emploi et désireux de ne pas le rester, prêts à répondre à vos propositions (emploi ou missions)
Réunion GIER - CADRES ILE-DE-FRANCE
8, av. Ségur- 7e, salle 343
le jeudi 4 décembre à 12 h.
Rens. (16-1) 30-90-65-05 le matin.

DEMANDES D'EMPLOIS

J.F. 21 ans cherche emploi

COMPTABLE

BAC G2 - BTS
Nombreux stages
Nathalie HOUX
13, avenue du 8 mai 1945
93500 PANTIN
ou tél. : 48-44-08-85.

J.H. 21 ans, dégagé O.M., CAP dessinateur en construction mécanique 1re Fl construction mécanique, rech. dans région Ouest de la France ou région parisienne, poste stable dans PME-PMI. M. De Portzamparc 12, rue du Mené, 22230 Merdrignac ou Tél. 96-28-40-62.

Ancien Directeur Radio Privée qualifié (sondages à l'appui) habitude gestion, relations politiques et publiques ch. emploi stable dans sté publique ou privées. Tél. 60-02-20-83.

J.H. 24 ans, BAC B + 3 ans allemand, bonnes connaissances anglais, néerlandais, exp. profession. 2 ans, cherche emploi région Paris. MICHEL FLAMENT, 8, rue des Maches, 94000 Créteil, 48-99-16-57.

L'AGENDA

Cours

COURS de MATHÉMATIQUES
de la 6e à la terminale
par élèves de l'Institut
de statistique de Paris
Téléphone : 45-67-73-97.

Musique

AUDIO RÉFÉRENCE
le son authentique
Auditorium
8, rue Bouchut, 75015 Paris
TÉL. 42-73-37-38.

Piano

PIANOS LABROSSE

NEUFS ET OCCASIONS
MARQUES SÉLECTIONNÉES
ACCORD TOUTES RÉPARATIONS, TRAVAIL ARTISANAL, GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT, PRIX TRÈS ÉTUDIÉS, 10, RUE VIVIENNE, 75002 PARIS.
T. 42-60-06-39.

Vêtements

501* — 259 F
LEWIS STOCK ESSONNE
64, bd Jean-Jaurès,
91100 CORBEIL RN7 NORD

* Barrés dans la limite des stocks disponibles.

Tapis

LAURENT
TAPIS D'ORIENT

VENTE PROMOTIONNELLE de
TAPIS PERSANS

à des PRIX EXCEPTIONNELS
101, av. La BOURDONNAIS
75007 PARIS - 45-50-40-21.

Stages

ENGLISH 'ROUND THE CLOCK

Stage int. d'anglais, du 26/12 au 4/1 en Sologne. Cl. de 3e à la Term., ttes cl. Prép., Fac., trav. sérieux, bonne ambiance, héb. compl. 3.150 F. Rens. & brochure : 45-88-01-87
8, r. des Liserons, 75013 Paris.

Vacances

Tourisme

Loisirs

A louer
SAINT-GERVAIS (Hte-Savoie) appartement 6 personnes, tout confort, près pistes et commerces, 2 500 F la semaine. Tél. : 47-48-16-75.

VACANCES FÉVRIER 87
(Z.I et II)
Pension complète de
1.718 F à 1.995 F
Brochure sur demande. M.V.V.
10, rue du Port-Bouquet
72000 Le Mans
Tél. (16) 43-23-08-29.

Séjours enfants Haut-Jura
VACANCES NOEL 86-87
et PAQUES 87.
Ski de fond, tennis, jeux de plein air, jeux d'intérieur. Yves et Liliane (37 ans), réservent un accueil familial et s'occupent des activités des enfants limités à 14, pour assurer une qualité d'hébergement dans leur ancienne ferme comtoise du XVIIIe siècle, confortablement aménagée. Px 1 590 F sem./enfant. Pour tous rens. 81-38-12-51.

5-6-7 DÉCEMBRE
15e EXPOSITION INTERNATIONALE
VENTE - ÉCHANGES
MINERAUX
FOSSILES
PIERRES PRÉCIEUSES
BIJOUX
200 EXPOSANTS
15 PAYS REPRÉSENTÉS
HOTEL P.L.M.
17, bd Saint-Jacques
PARIS (14e)

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

WAGONS LITS

Le volume d'affaires réalisé dans l'ensemble par le groupe au cours des trois premiers trimestres de 1986 a été en progression, malgré les difficultés que rencontrent actuellement l'hôtellerie et le tourisme en Europe. Toutefois, cette évolution a été variable suivant les branches d'activité.

Le secteur ferroviaire a réalisé les mêmes chiffres que durant les trois premiers trimestres de l'année passée, à savoir 8,2 milliards de francs belges.

Le chiffre d'affaires du secteur de l'hôtellerie, qui s'est élevé à 10 milliards de francs belges, n'a augmenté que de 3 %. Cette progression très lente trouve son explication dans la chute du tourisme nord-américain en Europe durant l'été. L'occupation des hôtels en septembre et en octobre est revenue à un taux plus habituel.

Le volume d'activité du secteur restauration a représenté 19,4 milliards de francs belges. Il est en progression de 8 % par rapport à la période correspondante de 1985.

Les ventes du secteur tourisme ont atteint 42,7 milliards de francs belges et enregistrent ainsi une augmentation de 8 %. On peut considérer cet accroissement comme satisfaisant dans un climat maussade pour les agences de voyages,dû en particulier à la baisse générale des tarifs aériens qui réduit la valeur moyenne des prestations de vente.

Les prévisions de résultats consolidés pour l'ensemble de l'exercice restent inchangées par rapport à la dernière estimation. Le groupe devrait réaliser un bénéfice consolidé de l'ordre de 800 millions de francs belges, contre 650 millions de francs belges en 1985.

SOFICOMI

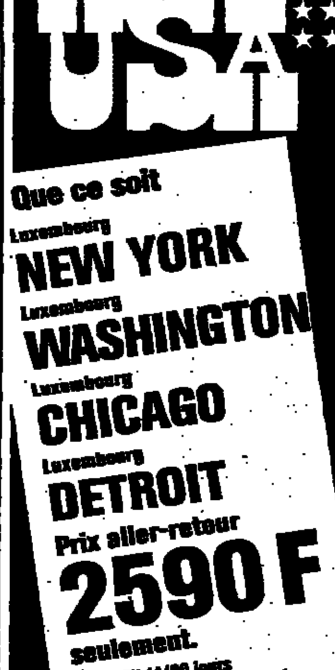
Le conseil d'administration réuni le 25 novembre 1986 a examiné l'évolution de l'activité de la société depuis le début de l'exercice.

Au 30 septembre 1986, le total des engagements nouveaux s'élève à 325 MF (contre 290 MF pour l'ensemble de l'exercice précédent), dont 103 MF correspondant à des acquisitions d'immeubles destinés à la location simple.

Après réalisation définitive de ces opérations, les engagements bruts de la société, cessions déduites, atteindraient au total 1 842 MF, dont 634 MF au titre du patrimoine locatif, contre 1 547 MF à fin 1985.

L'ensemble des produits pour les trois premiers trimestres s'élève à 213 MF HT, en augmentation de 19 % d'une année à l'autre.

Les résultats attendus pour l'exercice 1986 permettent d'envisager une nouvelle progression du dividende.





Marchés financiers

PARIS, 28 novembre ↑

De nouveau soutenu

Changement de registre vendredi rue Vivienne. Résistante la veille, la tendance a de nouveau été soutenue. En fin de matinée, pourtant, la session préliminaire s'était achevée sur un fléchissement de 0,29 % en moyenne des cours. Mais l'écart devait être comblé durant la séance principale, et même au-delà. D'abord érodé par de l'effritement (– 0,10 %), l'indicateur instantané remontait la pente pour finalement déborder de façon légère son niveau de la veille avec une modeste avance de 0,4 % environ.

En fait, c'est surtout le redressement de Moulinex, coupable de la précédente déviation de tendance, qui a été à l'origine de cette petite reprise. La hausse de Radiotechnique, réservé à l'ouverture, a contribué aussi à muscler un peu l'indicateur. Sur le fond, rien n'a vraiment changé, avec une persistance de l'irrégularité et un bilan global plutôt négatif. De faible ampleur généralement, les baisses n'en ont pas moins été nombreuses (Roussel-Uclaf, Compagnie Bancaire, Dumez, Hachette, Esso, Casino, Peugeot, Prouvost). Total, en particulier, s'est alourdi en liaison avec la prévision faite par la compagnie d'un déficit de 1,1 milliard de francs pour 1986 à cause des effets de stocks.

Bref, le marché aurait dû plutôt fléchir un peu sans le prompt renfort reçu de deux valeurs de second rang. En définitive, le marché s'est mis en position d'attente, histoire de voir quelle attitude Wall Street allait prendre au lendemain du chômage du Thanksgiving Day.

Si l'on en croit les statistiques américaines depuis vingt ans, chaque fois que le Stock Exchange monte une veille de Thanksgiving, il continue le surlendemain.

Le marché obligataire était encore morose. Les emprunts d'Etat se sont un peu-ressaisis. Le MATIF a été très légèrement soutenu.

NEW-YORK, 26 novembre ↑

Encore bien disposé

Tous les marchés financiers et commerciaux américains ont chômé, jeudi 27 novembre, pour la célébration du Thanksgiving Day. La perspective d'un long week-end, avec la tentation à laquelle beaucoup céderont probablement de faire l'impasse sur la séance de vendredi, n'avait pas empêché Wall Street de faire encore preuve, mercredi, d'assez bonnes dispositions. Malgré la persistance d'une certaine irrégularité, l'indice des industrielles terminait la séance avec une nouvelle avance de 4,64 points, pour s'établir à 1 916,76.

Le Dow se retrouvait ainsi à une encablure de son record historique (1 919,71 le 9 septembre dernier). Si le nombre de baisses fut légèrement supérieur à celui des hausses, les professionnels se disaient très satisfaits du comportement de la Bourse. Question de statistiques. Depuis vingt ans en effet, chaque fois que le Dow Jones monte à la veille du Thanksgiving, la hausse est au rendez-vous de la séance suivante. Personne ne voyait de raison majeure pour que la série s'arrête. D'autant que la saine réaction du marché au scandale des initiés est apparue de bon augure. En outre, avec les ratés de l'économie, des rumeurs recommencent à circuler sur un possible abaissement du taux d'escompte.

Preuve, peut-être, que Wall Street n'a rien perdu de son ressort : l'activité fut encore importante avec 152 millions de titres échangés, contre 154,6 millions mardi.

VALEURS	Cours du 25 nov.	Cours du 26 nov.
Alcoa	34 7/8	34 3/8
A.T.T.	27 1/8	27 1/8
Boeing	50 1/2	50 1/2
Chase Manhattan Bank	38 1/2	36 1/2
Du Pont de Nemours	89 1/4	89 1/4
Eastman Kodak	68 3/4	68 1/2
Exxon	69 1/8	69 3/8
Ford	59 3/8	58 3/4
General Electric	83 5/8	83 3/4
General Motors	73 3/8	73
Goodyear	43	43 1/4
I.B.M.	127	128 3/4
I.T.T.	55	54 1/2
Mobil Oil	38 3/4	39 3/8
Pfizer	62 1/8	61 1/2
Schlumberger	32 3/8	32 1/2
Texaco	34 1/4	33 7/8
U.A.L. Inc.	59 1/4	58 5/8
Union Carbide	22 7/8	23 3/8
U.S.X.	20	21 1/4
Westinghouse	59 5/8	59 7/8
Xerox Corp.	59 3/4	61

CHANGES

PARIS

Dollar : nouvelle baisse à 6,47 F ↓

La baisse du dollar s'est poursuivie, vendredi, sur toutes les grandes places. La devise américaine est tombée à 1,9775 DM (contre 6,4785 DM) et à 6,4785 F (contre 6,5190 F). Les cambistes se disaient surpris après l'annonce d'une légère réduction du déficit commercial américain. Ils attribuaient cela au facteur politique, avec les remous causés par la vente d'armes à l'Iran.

FRANCFORT	27 nov.	28 nov.
Dollar (en DM) ..	1,9881	1,9775
TOKYO	27 nov.	28 nov.
Dollar (en yens) ..	162,80	162,20

MARCHÉ MONÉTAIRE (effets privés)

Paris (28 nov.)	7 1/4 %
New-York (27 nov.) .	6 1/8 %

INDICES BOURSIERS

PARIS

(INSEE, base 100 : 31 déc. 1985)

	26 nov.	27 nov.
Valeurs françaises ..	150,3	149,6
Valeurs étrangères .	111	111,5

Cie des agents de change (Base 100 : 31 déc. 1981)

Indice général ...	393,2	394,4

NEW-YORK

(Indice Dow Jones)

	26 nov.	27 nov.
Industrielles	1916,76	Clos

LONDRES

(Indice « Financial Times »)

	26 nov.	27 nov.
Industrielles	1 286,3	1 286
Mines d'or	299,7	302,2
Fonds d'Etat	81,88	81,77

TOKYO

	27 nov.	28 nov.
Nikkei	17833,66	18083,02
Indice général ...	1473,20	1490,98

MATIF

Notionnel 10 %. — Cotation en pourcentage du 27 novembre
Nombre de contrats :

COURS	ÉCHÉANCES				
	—	Déc. 86	Mars 87	Juin 87	Sept. 87
Dernier	—	107,05	106,90	106,70	106,60
Précédent ...	—	107,35	107,20	106,85	106,85

AUTOUR DE LA CORBEILLE

BASF : BAISSE SENSIBLE DES PROFITS. — Le groupe chimique allemand est moins chanceux que son concurrent Bayer. Alors que ce dernier, malgré le recul de son chiffre d'affaires, est parvenu, au 30 septembre, à dégager des profits accrus, la firme de Ludwigshafen enregistre pour les neuf premiers mois de l'année un résultat en baisse sensible. Son bénéfice consolidé avant impôts ne s'élève qu'à 2,46 milliards de deutschemarks (– 12,7 % par rapport à la période correspondante de 1985).

Il s'agit d'une baisse de rentabilité, car le chiffre d'affaires a, au prorata, été moins affecté (– 6,3 % à 30,8 milliards de deutschemarks). Le docteur Hans Albers, président du directoire, impute ce phénomène à la chute des prix pétroliers, qui a provoqué une dépréciation de 350 millions de deutschemarks des stocks de la filiale Wintershall. En revanche, la baisse du dollar a relativement assez peu pesé, 90 % des produits BASF vendus aux Etats-Unis étant fabriqués sur place.

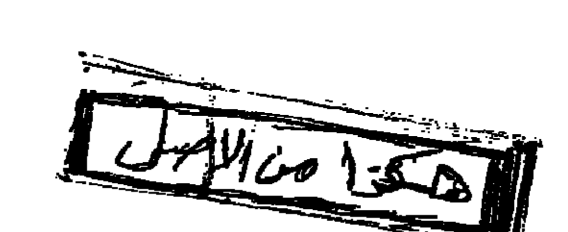
LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

	COURS DU JOUR + bas	COURS DU JOUR + haut	UN MOIS Rep. + ou dép. –		DEUX MOIS Rep. + ou dép. –		SIX MOIS Rep. + ou dép. –	
$ E.-U.	6,4750	6,4780	+ 58	+ 70	+ 135	+ 160	+ 500	+ 600
$ can.	4,7074	4,7130	– 60	– 45	– 93	– 65	– 212	– 124
Yen (100) ...	3,9994	4,0037	+ 98	+ 110	+ 190	+ 213	+ 27	+ 670
DM	3,2752	3,2783	+ 64	+ 79	+ 138	+ 159	+ 454	+ 523
Florin	2,8990	2,9017	+ 36	+ 44	+ 77	+ 93	+ 280	+ 332
F.B. (100) ...	15,7543	15,7692	– 31	+ 36	– 74	+ 63	– 124	+ 269
F.S.	3,9338	3,9380	+ 119	+ 136	+ 229	+ 254	+ 705	+ 792
L (1 000) ...	4,7263	4,7319	– 181	– 147	– 330	– 278	– 755	– 636
£	9,3046	9,3154	– 289	– 263	– 598	– 536	– 1650	– 1439

TAUX DES EUROMONNAIES

$ E.-U.	5 7/8	6 1/8	6 1/4	6 3/16	6 1/16	6 3/16	5 15/16	6 1/16
DM	4 5/8	4 7/8	4 3/4	4 7/8	4 5/8	4 3/4	4 5/8	4 3/4
Florin	5 5/8	5 7/8	5 9/16	5 11/16	5 9/16	5 11/16	5 1/2	5 5/8
F.B. (100) ..	6 7/8	7 3/8	7 3/8	7 11/16	7 3/16	7 3/4	7 1/2	7 13/16
F.S.	0 3/4	1 1/4	3 7/8	4	3 7/8	4	3 7/8	4
L (1 000) ..	10 1/2	13 1/2	10 3/4	11 1/2	10 7/8	11 3/8	10 5/8	11
£	11	11 1/4	11 1/16	11 3/16	11 1/8	11 1/4	11 3/8	11 1/2
F. franç. .	7	7 1/2	7 1/2	7 11/16	8	8 3/16	8 5/16	8 1/2

Ces cours pratiqués sur le marché interbancaire des devises nous sont indiqués en fin de matinée par une grande banque de la place.







Marchés financiers

BOURSE DE PARIS — 28 NOVEMBRE

Cours relevés à 14 h 49

Règlement mensuel

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% + −
1549	4,5 % 1973	1600	1630	1630	+ 1 87
4480	C.N.E. 3 %	4480	4449	4440	− 0 22
1187	B.N.P. T.P.	1218	1224	1224	+ 0 49
1245	C.C.F. T.P.	1182	1200	1200	+ 1 52
1145	Créd. Lyon. T.P.	1152	....	....	....
2570	Electricité T.P.	2578	2590	2590	+ 0 46
2165	Renault T.P.	2183	2192	2192	+ 0 41
2080	Rhone-Poul. T.P.	2115	2115	2115	....
1400	St-Gobain T.P.	1353	1351	1351	− 0 14
1385	Thomson T.P.	1380	1380	1380	....
470	Accor	479	477	477	− 0 41
2080	Agence Havas	2100	2150	2150	+ 2 38
1920	Ag. Havas C. I.	1955	1951	1980	+ 1 27
680	Air Liquide	675	675	675	....
2150	Alcatel	2180	2137	2138	− 1 92
1950	Als. Superm.	1680	....	....	....
380	A.L.S.P.I.	376 50	376	376	− 0 13
315	Alsthom ★	311	313	310	− 0 32
2080	Arjom. Prioux	2335	2290	2271	− 2 74
370	Ascendat-Rey	430	415	419	− 2 55
1400	Aux. Entrepr.	1490	1495	1485	− 0 33
1150	Avions Dassault	1264	1290	1290	+ 2 05
450	Bail-Equipem.	511	513	517	+ 1 17
1040	Bail-Investiss.	1050	1046	1046	− 0 38
1080	Cie Bancaire	1095	1085	1075	− 1 81
520	Bazar H.-V.	573	585	586	+ 2 25
520	Béghin-Say	517	516	513	− 0 77
545	Berger (Mé)	530	530	530	....

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours
2320	Damart S.A.	2285	2285
4280	Darty ★	4645	4800
265	Dév. P.d.C. (Li)	285	....
570	D.M.C.	570	579
2400	Docks France ★	2550	2545
1610	Dumez ★	1890	1890
1180	Eaux (Gén.)	1232	1260
2890	Ecco ★	2705	2700
965	Electro-Financ.	975	975
310	Elf-Aquitaine	308 50	308
295	— (certific.)	286	290
2700	Epeda-B-Faure	2850	2713
3540	Essilor	3620	3600
430	Esso S.A.F. ★	411	411
3090	Euralrance	3305	3350
1360	Eurocom ★	1488	1515
2780	Euromarché	2750	2840
830	Europe n° 1 ★	810	815
1800	Facom	1664	1660
1180	Fichet-bauche	1230	1245
290	Finextel	290	292
156	Fives-Lille	204	204
330	Francarep	324	320
1220	Fromageries Bel	1308	1304

Comptant (sélection)

Second marché (sélection)

SICAV (sélection) 27/11

Droits et bons

Cote des changes

MARCHÉ OFFICIEL	COURS préc.	COURS 28/11	COURS DES BILLETS Achat	COURS DES BILLETS Vente
Etats-Unis ($ 1)	6 519	6 478	6 220	6 720
ECU	6 813	6 814	....	....
Allemagne (100 DM)	327 540	327 600	317 500	337 500
Belgique (100 F)	15 751	15 761	15 200	16 100
Pays-Bas (100 fl.)	289 830	289 860	278	296
Danemark (100 krd)	86 730	86 730	82 500	90
Norvège (100 k)	86 420	86 280	83 500	89
Grande-Bretagne (£ 1)	9 304	9 294	9	9 750
Grèce (100 drachmes)	4 719	4 706	3 800	4 600
Italie (1 000 lires)	4 727	4 726	4 500	5
Suisse (100 fr.)	382 860	383 420	380 500	389 500
Suède (100 krs)	94 370	94 160	91 500	97
Autriche (100 sch)	46 510	46 550	45 100	47 450
Espagne (100 pes.)	4 850	4 843	4 650	5 150
Portugal (100 esc.)	4 384	4 380	3 700	4 600
Canada ($ can 1)	4 708	4 683	4 520	4 850
Japon (100 yens)	4 004	3 998	3 860	4 080

Marché libre de l'or

MONNAIES ET DEVISES	COURS préc.	COURS 28/11
Or fin (kilo en barre)	80000	81200
Or fin (en lingot)	80400	81900
Pièce française (20 fr)	518	520
Pièce française (10 fr)	390	.....
Pièce suisse (20 fr)	522	536
Pièce latine (20 fr)	489	476
Souverain	593	596
Pièce de 20 dollars	3105	3105
Pièce de 10 dollars	1557 50	1600
Pièce de 5 dollars	1010	.....
Pièce de 50 pesos	3165	3170
Pièce de 10 florins	500	500
Or Londres	392 50	390
Or Zurich	391 50	389 50
Or Hongkong	392 55	386
Argent Londres	5 28	.....

c : coupon détaché
o : offert
d : droit détaché
d : demandé
✱ : prix précédent
★ : marché continu.

Le Monde

URSS

Violente diatribe de la « Pravda » contre le chancelier Kohl

MOSCOU
de notre correspondant

La *Pravda* a publié, le jeudi 27 novembre, une longue diatribe contre M. Helmut Kohl. « *Dans un entretien avec le magazine américain* Newsweek, écrit le journal, *le chancelier s'est livré à des attaques grossières contre la direction soviétique jusqu'à établir d'odieux parallèles avec l'Allemagne nazie. Ces déclarations sans précédent dans l'histoire des relations soviéto-ouest allemandes* (...) *suscitent une profonde indignation. Elles sont d'une singulière irresponsabilité.* »

Après avoir lu cet article anonyme qui occupe presque la moitié d'une page, le lecteur ignore toujours de quels « *odieux parallèles* » il s'agit. La *Pravda a jugé sans* doute sacrilège d'imprimer que M. Kohl avait comparé les talents respectifs de communicateur de M. Gorbatchev et de Joseph Goebbels.

Conformément à une pratique courante ici, les Soviétiques sont donc invités à manifester leur réprobation à propos d'une affaire dont les principaux éléments ne leur sont pas fournis. La *Pravda* ne dit même pas que M. Gorbatchev a été personnellement mis en cause, et feint de croire que le chancelier Kohl s'en est pris à la « direction » soviétique tout entière. Le chancelier a fait preuve, selon la *Pravda* d'une mentalité « *digne de l'âge des cavernes* ».

Une « *ombre épaisse* » a été jetée, selon la *Pravda*, sur les relations soviéto-ouest allemandes, et l'on « *comprend que dans une telle atmosphère, une série de visites prévues n'aient pu avoir lieu* ».

M. Vsevolod Mourakhovski, premier vice-président du conseil des ministres, a annulé, il y a quelques jours, le voyage qu'il devait effectuer à Bonn. Un autre vice-président du conseil, M. Alexis Antonov, vient de faire de même, ainsi que le premier vice-ministre de la *marine marchande*, M. Vladimir Tikhonov.

Moscou entend ainsi montrer que l'affaire aura des conséquences concrètes. Le crime de lèse-majesté relaté en termes si allusifs par la *Pravda* que l'article en devient presque incompréhensible, est-il pour autant le cœur du problème ?

La lourde analyse à laquelle se livre son auteur anonyme semble suggérer que l'insulte elle-même n'est qu'une péripétie et que l'obstacle de fond est l'attitude favorable du chancelier Kohl à l'égard de l'initiative de défense stratégique du président Reagan. Le plus grand péché du chancelier n'est pas de faire des comparaisons injurieuses (les dirigeants soviétiques ont la peau dure quand il le faut) mais de soutenir la « guerre des étoiles ».

L'Etoile rouge enfonce le clou, le vendredi 28 novembre, en affirmant que M. Kohl mise sur les « *milieux militaristes et revanchards* » pour l'emporter aux élections du 25 janvier prochain au Bundestag et manifeste en même temps son « zèle » vis-à-vis de Washington.

L'article de la *Pravda* n'est donc pas à mettre seulement au compte d'une susceptibilité blessée mais s'inscrit bien dans le cadre de la campagne électorale ouest-allemande. Alors qu'on prodigue des encouragements appuyés aux Verts et au SPD, tout ce qui peut affaiblir le chancelier, principal promoteur de la politique de participation des firmes allemandes à l'IDS, sera exploité ici jusqu'aux élections au Bundestag.

DOMINIQUE DHOMBRES.

EN BREF

● **CENTRAFRIQUE : 91,17 % de voix pour le général Kolingba.** – La Commission nationale de contrôle a annoncé, vendredi 28 novembre, que le président Kolingba avait obtenu 91,17 % de voix à l'occasion du référendum du 21 novembre. Il a donc été reconduit dans ses fonctions à la tête de l'Etat, aux termes de la nouvelle Constitution pour un mandat de six ans. – *(AFP.)*

● **ISRAËL : M. Vanunu inculpé d'espionnage.** – M. Mordechai Vanunu (trente et un ans), ancien technicien nucléaire israélien, qui avait déclaré au *Sunday Times* qu'Israël possédait un stock d'armes nucléaires, a été inculpé, vendredi 28 novembre, d'espionnage avec circonstances aggravantes, d'aide à un ennemi en temps de guerre et de révélations de secrets d'Etat. Il est passible de la peine de mort ou, au mieux, de la réclusion à perpétuité.

M. Vanunu, qui résidait en Grande-Bretagne, a été rapatrié dans des circonstances demeurées mystérieuses après les révélations faites à l'hebdomadaire britannique en septembre dernier. – *(Reuter.)*

● **IRLANDE DU NORD : vingt-trois blessés dans une attaque au mortier.** – Une attaque au mortier a eu lieu jeudi 27 novembre, contre un poste de police à Newry, près de la frontière. Le poste n'a pas été atteint, mais vingt-trois personnes ont été blessés dont trois grièvement. Trois obus sont tombés sur un quartier semi-résidentiel et commercial à une heure de grande affluence, semant la panique parmi les passants. Bien que non revendiquée, cette action semble porter la signature de l'armée républicaine irlandaise (IRA). En février dernier, dans ce même poste de police, neuf officiers avaient été tués lors d'une attaque similaire. – *(Reuter, AP.)*

A B C D E F G

Maurice Joffo est condamné à cinq ans d'emprisonnement

Maurice Joffo, le grand coiffeur parisien poursuivi pour recel de vols aggravés, recel de faux documents administratifs falsifiés et escroquerie (*le Monde* des 11, 13, 18 et 20 octobre), a été condamné, vendredi 28 novembre, à cinq ans d'emprisonnement par la dixième chambre du tribunal correctionnel.

L'épouse de Maurice Joffo a été condamnée, elle, à quatre ans de la même peine, dont quarante-deux mois avec sursis. Deux complices, Roland Capello et François Taicona, ont été condamnés respectivement à deux ans de prison dont un an avec sursis, et à un an de prison dont huit mois avec sursis.

TURQUIE

Le premier concert de Théodorakis

ISTANBUL
de notre correspondant

Théodorakis signe les affiches que lui présentent de jeunes Turcs d'Istanbul et des familles grecques venues de Salonique, jeudi 27 novembre, à l'issue du premier des quatre concerts qu'il donne pour la première fois dans l'ancienne capitale doublement impériale. Trois mille personnes pour trois heures de spectacle sans entracte : le public, plongé dans la nostalgie des grandes célébrations démocratiques d'antan par les premières chansons, s'échauffa lorsque entre en scène le chanteur turc Zulfu Livanelli, longtemps interdit après le coup d'Etat.

« *Nous sommes venus chanter des chansons composées en prison en Grèce sous la dictature et personne ici ne nous en a empêchés* ». Rappelant « *la tradition de cohabitation entre les deux peuples que les gouvernements, tous deux membres de l'OTAN, cherchent à dresser l'un contre l'autre* », Mikis Théodorakis s'est montré très critique sur la façon dont la télévison grecque a « *dénigré son initiative* ». Le premier ministre turc, M. Turgut Ozal, a, pour sa part, estimé que « *les artistes comme Théodorakis servent le dialogue culturel* ». Dimanche sera annoncée la création d'un comité grec et d'un comité turc, pour l'amitié entre les deux peuples.

MICHEL FARRÈRE.

IRAN

Les autorités arrêtent le député israélite du Majlis pour « turpitude morale »

Le premier ministre iranien, M. Mir Hossein Moussavi, a qualifié, mercredi 26 novembre, de « *mensongères* » les informations selon lesquelles les livraisons d'armes américaines à l'Iran avaient été effectuées par l'intermédiaire d'Israël. Il a estimé que ces informations s'inscrivaient dans le cadre d'un complot américain destiné à discréditer l'Iran aux yeux des musulmans du monde entier.

Entre-temps, les autorités iraniennes ont arrêté l'unique député juif du Parlement pour « *turpitude morale* », sur ordre du procureur de Téhéran. Le quotidien d'expression anglaise *Teheran Times* cite à ce propos certaines sources faisant état de « *relations sexuelles illicites* » qu'aurait eues le député juif Manoucher Kalimi Nikrouz avec de jeunes garçons et filles travaillant dans un hospice fondé par lui. Nikrouz, pharmacologue de quarante ans, a été élu il y a deux ans et demi par la communauté israélite iranienne au *seul siège réservé aux juifs au* Majlis.

Les autorités iraniennes ont décidé d'autre part d'expulser trois diplomates italiens à la suite de la diffusion par la télévision italienne d'un sketch humoristique mettant en scène le président Reagan et l'imam Khomeiny.

Deux cents morts au cours des raids irakiens

Plus de deux cents personnes ont été tuées au cours des raids irakiens de mardi contre les villes iraniennes de Desfoul et d'Andimechk, indique le journal *Resalat*.

Les journalistes étrangers en poste à Téhéran ont d'autre part été emmenés à Bakhtaran (ex-Kermanchah) pour constater les dégâts causés par le bombardement irakien. Cent vingt personnes avaient été tuées et plus de six cents autres blessées lors des raids irakiens de dimanche et de lundi sur Bakhtaran et la ville voisine d'Islamabad-Gharb.

Devant les ruines d'une vingtaine de maisons de la proche banlieue de Bakhtaran et au milieu d'un groupe de manifestants scandant des slogans contre les Etats-Unis, la France et le président Saddam Hussein, un des accompagnateurs officiels du groupe des journalistes a précisé que les victimes avaient été tuées par « *des avions français, des Mirage-2000, et des bombes à fragmentation, également de fabrication française* ». – *(AFP, Reuter.)*

M. ALAIN JUPPÉ invité du « Grand Jury RTL-*le Monde* »

M. Alain Juppé, *ministre délégué auprès du ministre de l'économie, des finances et de la privatisation, chargé du budget*, sera l'invité de l'émission hebdomadaire le « Grand Jury RTL-*le Monde* » dimanche 30 novembre, de 18 h 15 à 19 h 30.

Le conseiller du dix-huitième arrondissement de Paris, adjoint au maire de la capitale pour les affaires budgétaires et financières, répondra aux questions d'André Passeron et d'Erik Izraelewicz du *Monde*, et de Paul-Jacques Truffaut et Jean-Yves Hollinger, de RTL, le débat étant dirigé par Olivier Mazerolle.

A L'ÉTRANGER

Le supplément « Monde cadeaux » est exclusivement diffusé en Belgique, au Luxembourg et en Suisse

Sur le vif

On brade

Ils ont le sens de la formule, nos mômes, dites donc ! Bravo pour certains des slogans balancés, hier, pendant les manifs. « Monory, maxiprix, mais il fait le minimum », moi, je trouve ça très marrant. Un de nos lecteurs, un étudiant à Paris-II, lui, il prend pas ça à la blague. Il m'a fait parvenir ce matin le relevé de ses frais.

Scolarité : 378 F ; bibliothèque : 72 F ; contrôle médical : 15 F ; droit aux sports : 30 F ; frais de correspondance : 30 F ; prestations spécifiques : 120 F ; sécurité sociale obligatoire : 640 F. Total : 1 285 F. Plus une mutuelle de 345 F ou 695 F, au choix, facultative, mais vivement conseillée pour compléter les faibles remboursements de la sécu. Je parle pas des fournitures, des livres, etc.

Si ça doit doubler, la place d'amphi va revenir plus cher qu'une place de ciné. Et bon, OK, il n'y a pas de quoi rigoler. Il le fait pourtant, mon correspondant. Il me suggère des slogans publicitaires destinés à rameuter, au lendemain de la réforme, la clientèle universitaire : trois diplômes pour le prix de deux à Nanterre... Treize unités de valeur à la douzaine à Dauphine... Ou encore : Grande braderie de licences et de maîtrises à Tolbiac.

Moi, j'ai dans l'idée qu'on en arrivera pas là. Question fric, mon Jacquot n'a pas la main heureuse en ce moment. Ça va faire comme pour la pièce de 10 balles. Si, jeudi prochain, les gosses redescendent en masse dans la rue, son augmentation, il va la retirer de la circulation pour pas qu'on confonde Assas et Harvard.

CLAUDE SARRAUTE.

Le numéro du « Monde » daté 28 novembre 1986 a été tiré à 530 110 exemplaires

